LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

ET

L'ALLIANCE SAVOYARDE SOUS LOUIS XIV

III [1]

LE VOYAGE DE TURIN A FONTAINEBLEAU

I

La paix de Savoie, suivant l'expression alors usitée, avait été publiée à Paris le 10 septembre 1696, « avec plus de munificence que les précédentes, » à ce que rapporte le *Mercure de France* (2). « Messieurs du Châtelet se rendirent à l'Hôtel de Ville, où il y eut un grand repas. La marche commença ensuite. Elle estoit composée des Archers du Guet, de la Compagnie de M. le Prévost de l'Isle, et des trois cents Archers de la Ville divisés en trois compagnies. Toutes ces troupes avoient une infinité d'officiers bien montés, et estoient accompagnées des hautbois et des trompettes de la Chambre et de celles de la Ville. Messieurs du Châtelet et de la Ville marchoient ensemble, et Messieurs du Châtelet avoient la droite. Il y avoit six tenans et le Roy des Armes qui publia la paix. La première publication se fit devant le Palais des Tuileries, parce que c'est le dernier endroit du Louvre que le Roy ait habité. »

(1) Voir la *Revue* du 15 avril et du 1er juin.
(2) *Mercure de France*, septembre 1696, p. 253.

Le même jour le Roi adressait à l'archevêque de Paris, pour lui annoncer la conclusion de la paix, une lettre « qui fut trouvée fort belle », et dont les termes ne manquent en effet ni de grandeur ni de vérité : « Mon cousin, lui disait-il, comme dans cette guerre que je soutiens, seul depuis neuf ans, contre l'Europe conjurée, je n'ay eu d'autres vues que de défendre la Religion et de venger la majesté des Rois, Dieu a protégé sa cause ; il a conduit mes desseins et secondé mes entreprises. Les heureux succès qui ont accompagné mes armes m'ont été d'autant plus agréables que je me suis toujours flatté qu'ils pourroient conduire à la paix, et je n'ay profité de ces prospérités que pour offrir à mes ennemis des conditions plus avantageuses que celles qu'ils auroient pu souhaiter quand même ils auroient eu sur moy la supériorité que j'ay conservée sur eux... J'ay tout mis en usage pour montrer à mon frère, le duc de Savoye, avec quelle ardeur je désirois voir renaître entre nous une intelligence établie depuis tant de siècles, fondée sur les liens du sang et de l'amitié, qui n'avoient été interrompus que par les artifices de mes ennemis. Mes vœux ont été exaucés. Ce prince a connu ses véritables intérests et mes bonnes intentions. La paix a été conclue. » Et la lettre se terminait par l'ordre de chanter un *Te Deum*.

Un *Te Deum* fut en effet chanté à Notre-Dame, et le soir on tira sur la place de l'Hôtel-de-Ville un feu d'artifice dont la principale pièce représentait Alexandre le Grand tranchant le nœud gordien. Il y eut des réjouissances dans toute la ville. « Elles éclatèrent à la manière accoutumée en de pareilles occasions, dit le *Mercure de France*, le peuple réglant toujours sa joye, quelque intérest qu'il ait à la paix, sur le plaisir qu'elle fait au Roy, et ne l'ayant jamais demandée ni même souhaitée contre sa volonté. »

Le *Mercure* ici exagère un peu les choses. Si le peuple ne demandait pas la paix (il n'avait guère en ces temps le moyen de demander quelque chose), du moins il la souhaitait fort. Bien que la guerre n'eût pas pesé d'un poids aussi lourd sur la France que sur le Piémont, cependant elle n'avait pas laissé d'entraîner avec elle son cortège de souffrances. Suivant l'énergique expression de Voltaire, « on périssait de misère au bruit des *Te Deum* », et on se flattait que cette misère finirait avec la paix. D'ailleurs le Savoyard n'était pas un ennemi héréditaire comme l'Anglais ou l'Allemand, et la brouille avec lui n'ayant jamais été bien comprise, la réconciliation paraissait toute naturelle. Ce qui achevait de rendre cette réconciliation populaire, c'était le mariage qui avait été annoncé en même temps que la paix. Dans les pays profondément monarchiques, comme la France

l'était encore à cette date, la vie morale de la nation se confond avec celle de la famille royale. Joie et douleurs, tout leur est commun; ce sont deux cœurs qui battent à l'unisson. L'alliance du jeune héritier du trône avec une princesse dont la famille avait déjà emprunté ou fourni tant de princesses à la France, parlait aux esprits. Peu s'en fallait que l'imagination populaire ne mêlât le roman à la diplomatie, et que l'inclination d'un jeune homme de quatorze ans pour une enfant de onze ne parût la cause déterminante qui avait fait tomber les armes des mains du duc de Savoie et de Louis XIV. C'était l'amour qui avait vaincu la guerre. Ainsi du moins entendait-on les choses en province, où l'on était demeuré plus naïf qu'à Paris, et les fêtes prenaient toutes un caractère symbolique. Celles données à Mantes *la jolie* méritaient l'honneur d'une description dans le *Mercure de France*. « Sur un théâtre de seize pieds carrés, Mercure apparaissoit avec des ailes aux pieds et un caducée dans la main droite autour duquel on avoit écrit ce vers :

On vient à bout de tout lorsque l'Amour s'en mesle.

A la face du théâtre un tableau représentoit une grosse nue en forme d'orage, et Jupiter dessus, le visage en colère, son tonnerre sous ses pieds et ses foudres à la main, prest à lancer sur une vaste plaine ornée de chasteaux, villes et maisons, arbres, fruits, fleurs et verdures. Au-dessus de cette ville paraissoit l'Amour, s'élançant et fendant les airs pour aller à la rencontre de Jupiter, avec le portrait de la jeune princesse de Savoye soutenu d'un ruban couleur de feu. Ces vers étaient écrits au-dessus :

A voir Jupiter en colère,
Le bras levé, la foudre en main,
Qui n'auroit pas cru que demain
Ces lieux ne seroient plus que cendre, que poussière.
Mais pour fléchir un Dieu justement irrité,
Admirez le pouvoir d'une jeune beauté
Et quel est l'effet de ses charmes.
Jupiter s'adoucit en voyant tant d'attraits,
Et l'Amour, obligeant de mettre bas les armes,
En faveur de l'hymen lui fait donner la paix (1).

A Paris les faiseurs habituels de madrigaux n'avaient garde de laisser échapper une aussi belle occasion. La vieille Mlle de Scudéry, bien qu'âgée de soixante-neuf ans, reprenait la plume pour

(1) *Mercure de France*, octobre 1696.

adresser au Roi des vers assez fades, et une certaine demoiselle Itier faisait parvenir ceux-ci au duc de Bourgogne :

Prince, tout rit à vos désirs.
La Paix, l'Hymen et les Plaisirs
Amènent en ces lieux une jeune princesse.
Vous lui plairez à votre tour.
Qui pourrait résister, Prince, à tant de mérite,
Vous êtes plus beau que l'Amour,
Et la gloire est à votre suite.

Cependant, à Versailles même, le ton et les préoccupations n'étaient point ainsi tournés au sentiment. Bien qu'elle y eût fort payé de sa personne, la noblesse n'était pas lasse de la guerre, et le grand nombre des *tués à l'ennemi* n'avait pas refroidi son humeur belliqueuse. Parmi ceux qui se piquaient de politique, quelques frondeurs critiquaient même les conditions de la paix. Ils ne comprenaient point que le roi abandonnât Casal, ni surtout qu'à un adversaire vaincu il restituât Pignerol, cette conquête de Richelieu. D'injustes reproches se murmuraient à demi-voix, et Vauban lui-même leur donnait une forme violente dans une lettre confidentielle qu'il adressait à Racine, l'historiographe du roi. « De la manière qu'on nous promet la paix générale, lui écrivait-il, je la tiens plus infâme que celle de Cateau-Cambrésis qui déshonora Henri second, et qui a toujours été considérée comme la plus honteuse qui ait jamais été faite (1). » Mais pour le gros des courtisans, la préoccupation principale ce n'était pas la paix, c'était le mariage.

Depuis que le Roi s'était fait dévot, la Cour s'était faite triste. Il n'y avait plus ni reine, ni dauphine. Marie-Thérèse était morte en 1683, la Dauphine en 1690, et d'ailleurs ni l'une ni l'autre de ces épouses vertueuses et délaissées n'étaient nées pour faire revivre ces jours brillans de la jeunesse du Grand Roi que les uns regrettaient tout haut pour les avoir connus, dont les autres, tout bas, parlaient avec curiosité et avec envie. Une nouvelle dauphine réveillerait peut-être ces grâces endormies. Quelle était l'humeur de cette jeune princesse qui devait être leur future reine? Qu'en fallait-il espérer ou craindre? La curiosité était vive à ce sujet, et comme à cette curiosité personne ne pouvait répondre d'une façon positive, on s'efforçait de la satisfaire par des conjectures. « On sut, disent les *Mémoires du marquis de Sourches*, que le duc de Bourgogne avoit reçu un portrait de la princesse de Savoie et qu'il le regardoit avec plaisir. Toute la cour l'alloit voir dans le

(1) *Abrégé des services du maréchal de Vauban*, publié M. le colonel Augoyat, page 23.

cabinet des princes qui faisoient sur ce portrait divers raisonnemens par lesquels on pouvoit connaître le caractère différent de leur esprit (1). »

Ces jeunes princes, dont parlent les *Mémoires du marquis de Sourches*, étaient les trois jeunes fils de Monseigneur : le duc de Bourgogne qui était alors âgé de quatorze ans; le duc d'Anjou, qui en avait treize; le duc de Berry qui en avait dix. Une lettre assez amusante de Barbezieux à Tessé va nous apprendre quels étaient leurs *divers raisonnemens*. « Je sors un moment du sérieux (2) pour vous divertir à propos du mariage, sur ce que nostre agréable duc de Berry disoit à Monseigneur le duc d'Anjou. Le premier questionnoit son frère pour savoir s'il seroit bien ayse d'estre marié, et si sa femme seroit heureuse. Aux deux propositions, un *ouy* fut bientôt répondu. M. de Berry demanda à M. d'Anjou ce qu'il feroit si sa femme le contraignoit sur le plaisir d'aller à la chasse; à quoi pacifiquement il respondit qu'il n'iroit point. La repartie fut prompte qu'il devoit estre honteux de penser que sa femme porteroit les chausses et luy la coëffe, et que pour luy, s'il estoit marié, sa femme seroit très heureuse, qu'il luy laisseroit faire tout ce qu'elle voudroit, vouloit qu'on se divertît chez elle, mais que, si elle le contraignoit en la moindre chose, il lui feroit bien connoître qu'il seroit le maistre ». Barbezieux ne nous dit point quel était, sur ce point délicat de politique conjugale qui se débattait en sa présence, l'opinion du duc de Bourgogne.

Pendant que ces propos s'échangeaient entre les jeunes princes, les compétitions de cour se donnaient carrière. L'occasion en était la formation de la maison de celle qui allait avoir le rang de duchesse de Bourgogne. Reine, sa maison aurait été composée d'une surintendante, chef du conseil, d'une dame d'honneur, d'une dame d'atour et de douze dames de palais. Ainsi devait être composée, au siècle suivant, la maison de Marie Leczinska (3). Mais Dauphine, elle n'avait point encore droit à une surintendante, chef du conseil, et la première charge de sa maison était celle de dame d'honneur. De tout temps, au reste, la charge avait été importante; elle donnait le droit, de préférence aux duchesses, de monter dans le carrosse du Roi ou de la Reine, et à la toilette de la Reine, de lui présenter la chemise et la sale, petite soucoupe où l'on mettait la montre, les étuis et le mouchoir. D'aussi importans privilèges n'avaient pas été accordés à la dame d'honneur sans contestation; mais depuis Marie-Thérèse,

(1) *Mémoires du marquis de Sourches*, t. V, p. 185.
(2) Papiers Tessé. Barbezieux à Tessé, 7 septembre 1696.
(3) *État de la France*, 1736, p. 333.

toutes les questions soulevées avaient été tranchées en faveur de la titulaire (1). On comprend qu'une charge aussi considérable fût l'objet de beaucoup d'ambitions. Laissons ici parler Saint-Simon : « Toutes les dames d'une certaine portée d'état ou de faveur s'empressèrent et briguèrent, et beaucoup aux dépens les unes des autres. Les lettres anonymes mouchèrent, les délations, les faux rapports. Tout se passa uniquement là-dessus entre le Roi et Mme de Maintenon qui ne bougeoit du chevet de son lit pendant toute sa maladie, excepté lorsqu'il se laissoit voir, et qui y étoit la plupart du temps seule. Elle avoit résolu d'être la véritable gouvernante de la Princesse, de l'élever à son gré et à son point, et de se l'attacher en même temps assez pour pouvoir en amuser le Roi sans crainte qu'après le temps de poupée passé, elle pût lui devenir dangereuse. »

Dès que Mme de Maintenon est en cause, il faut se méfier de Saint-Simon. Mais dans la circonstance, il doit avoir raison. L'habile femme qui s'était si complètement emparée de l'esprit du monarque ne pouvait se désintéresser d'une question aussi capitale pour elle que celle de l'entourage de la jeune princesse. Si, mal conseillée, celle-ci se montrait rebelle à son autorité et à son influence ; si, au lieu de se comporter en élève docile, elle s'érigeait peu à peu en rivale ; si, une fois mariée, elle réclamait son rang, ses droits, et si en même temps, pour faire la conquête d'un souverain qui approchait de la soixantaine, elle déployait ces grâces à l'aide desquelles il est tellement facile à la jeunesse de captiver l'âge mûr, qu'adviendrait-il de ce crédit mystérieux, ménagé avec tant de soins, de cette faveur achetée au prix de vingt-cinq années de patience et de sacrifices? Il est impossible que, dans ses heures solitaires, elle ne se soit pas posé ces questions avec une certaine anxiété, et quelques traces de ces préoccupations apparaissent déjà au cours de la négociation que nous avons racontée. Bien qu'aux péripéties de cette négociation elle soit, en apparence du moins, demeurée tout à fait étrangère, cependant, au moment de la conclusion, elle ne veut point être oubliée. A peine le traité du 29 juin est-il signé entre Groppel et Tessé qu'elle écrit à ce dernier une lettre qui malheureusement ne se trouve pas dans les papiers de Tessé, mais que Barbezieux, en la transmettant, accompagnait de ce commentaire : « Voilà une lettre de Mme de Maintenon qui peut-estre ne vous déplaira pas. En me parlant des excuses que vous faittes dans vostre lettre au Roy d'avoir si mal exécuté ses ordres, elle est convenue que le titre d'un fin Manceau vous convenoit à merveille (2). » A la duchesse Anne de Savoie elle écri-

(1) Saint-Simon, *Additions au journal de Dangeau*, t. IX, p. 33.
(2) Papiers Tessé. Barbezieux à Tessé, juillet 1696.

vait également, pour la complimenter, une lettre qui, malheureusement n'a pas été non plus conservée à Turin. Louis XIV ne voulait pas davantage la laisser en dehors de l'affaire, et, comme nous le verrons tout à l'heure, il donnait clairement à entendre qu'elle aurait la haute main sur l'éducation de la princesse. Il n'y a donc nul doute qu'elle ne soit discrètement, mais activement intervenue dans le choix des personnes qui devaient l'entourer. Quant à répondre que les choses se soient passées exactement comme le raconte Saint-Simon, c'est une autre affaire. Mais son récit est assez piquant pour qu'il vaille la peine de le rapporter.

Grandes étaient donc les compétitions (et sur ce point on peut en croire notre auteur) autour de cette charge de dame d'honneur. Plusieurs personnes y pouvaient prétendre, et leurs noms étaient ouvertement prononcés. Si les unes, comme les duchesses de Chevreuse et de Beauvilliers, se tenaient fièrement à l'écart, sachant qu'elles n'étaient point assez bien vues pour être désignées, les autres, comme la maréchale de Rochefort, la duchesse d'Arpajon, la duchesse de Créquy, la duchesse de Ventadour, faisaient valoir leurs titres. La maréchale de Rochefort, l'ancienne amie de Louvois, était dame d'atour de la duchesse de Chartres, et n'avait accepté cette charge que sous promesse d'une plus considérable. La duchesse d'Arpajon avait été dame d'honneur de la Dauphine, la duchesse de Créquy dame d'honneur de la Reine. Quant à la duchesse de Ventadour, elle était fille du maréchal de La Mothe Houdancourt et femme d'un duc et pair qui appartenait à la maison de Levis. Mais de celle-ci Mme de Maintenon ne voulait point : « Les dames, écrivait-elle à Mgr de Noailles (1), se donnent assez de mouvement pour que vous puissiez faire parler Mme la duchesse de Noailles, sur Mme de Créquy, la duchesse du Lude ou la duchesse de Ventadour. La dernière est séparée d'avec son mari; sa réputation n'est pas sans tache, elle traîne une mauvaise suite dans sa famille, elle est toute liée à Saint-Cloud, dont on voudroit éloigner la jeune princesse. » Mais les autres, suivant les expressions de Mme de Maintenon, se donnaient du mouvement et faisaient parler. « Les choses en étaient là quand le samedi matin 1er septembre (nous citons Saint-Simon) (2) le Roi, qui gardoit le lit pour son antraxe, causoit, entre midi et une heure avec Monsieur, qui étoit seul avec lui. Monsieur, toujours curieux, tâchoit de faire parler le Roi sur le choix d'une dame d'honneur que tout le monde voyoit qui ne pouvoit plus être différée; et comme ils en parloient, Monsieur vit à travers la chambre,

(1) *Correspondance générale de Mme de Maintenon*, t. IV, lettre CDXXI, p. 105.
(2) T. III, p. 165. Edition Boislisle.

par la fenêtre, la duchesse du Lude dans sa chaise, avec sa livrée, qui traversoit le bas de la grand'cour, qui revenoit de la messe. « En voilà une qui passe, dit-il au Roi, qui en a bonne envie et qui « n'en donne pas sa part », et il lui nomme la duchesse du Lude. « Bon, dit le Roi, voilà le meilleur choix du monde pour apprendre « à la Princesse à mettre du rouge et des mouches », et ajouta des propos d'aigreur et d'éloignement. C'est qu'il étoit alors dévot, plus qu'il ne l'a été depuis, et que ces choses le choquoient davantage... Le lendemain, presque à pareille heure, Monsieur étoit seul dans son cabinet. Il vit entrer l'huissier qui étoit en dehors et qui lui dit que la duchesse du Lude étoit nommée. Monsieur se met à rire, et répondit qu'il lui en contoit de belles; l'autre insista, croyant que Monsieur se moquoit de lui, sortit et ferma la porte... Peu de momens après vinrent d'autres gens qui confirmèrent de façon qu'il n'y eut plus moyen d'en douter. Alors Monsieur parut dans une telle surprise qu'elle étonna la compagnie qui le pria d'en dire la raison. Le secret n'était pas le fort de Monsieur : il leur conta ce que le roi lui avoit dit vingt-quatre heures auparavant, et à son tour les combla de surprise. L'aventure se sut et donna tant de curiosité qu'on connut la cause d'un changement si subit. »

Voici, toujours au dire de Saint-Simon, quelle aurait été la cause de ce changement. La duchesse du Lude avait à son service depuis son enfance une vieille *mie* qui l'avait élevée et qui s'appelait Mme Barbesi. Celle-ci était de son côté l'amie de celle que Saint-Simon appelle quelque part la *sous-fée de la fée*, de cette fameuse Nanon que Mme de Maintenon avait conservée auprès d'elle « du temps de sa misère et qu'elle étoit veuve de Scarron, à la Charité de sa paroisse », qui l'avait suivie à la Cour et qui, suivant Mme de Caylus, aurait été confidente et témoin de son mariage avec Louis XIV. C'est entre ces deux femmes de chambre que l'affaire aurait été traitée, et vingt mille écus adroitement promis par Mme Barbesi à Nanon auraient déterminé la sous-fée à user de son influence sur la fée pour qu'elle usât à son tour de son influence sur Louis XIV en faveur de la duchesse du Lude. Du jour au lendemain Louis XIV lui aurait pardonné son rouge et ses mouches, et il aurait consenti à sa nomination. Et Saint-Simon d'ajouter : « Et voilà les Cours! Une Nanon qui en vend les plus riches et les plus importans emplois; et une femme riche, duchesse, de grande naissance par soi et par ses maris, sans enfans, sans liens, sans affaires, libre, indépendante, a la folie d'acheter chèrement sa servitude. »

L'histoire est-elle bien vraie, et Saint-Simon ne se met-il pas

ici assez mal à propos en frais d'indignation? Cela paraît probable, car lui-même va nous donner la meilleure explication de cette désignation lorsque la sincérité le force d'ajouter : « Sa façon de vivre et le nombre d'amis et de connaissances particulières qu'elle avoit su toute sa vie se faire et s'entretenir à la ville et à la Cour entraînèrent tout le monde à l'applaudissement de ce choix. » La princesse des Ursins écrivait de son côté à Maurepas : « Le Roi ne pouvoit pas, pour toute sorte de raisons, choisir mieux que Mme la duchesse du Lude pour dame d'honneur (1). » En effet, la duchesse du Lude était par elle-même de fort grande naissance, fille de la duchesse de Verneuil, sœur du duc de Sully. Fort jeune, elle avait épousé le fils du duc de Gramont, celui que Saint-Simon appelle, non sans raison, le galant comte de Guiche et que son aventure avec Madame a rendu célèbre. Elle n'avait eu guère à se louer de cet époux. « Je l'aurais aimé passionnément, disait-elle, s'il m'avoit un peu aimée. » Mais il ne l'aima guère, s'il faut en croire cette singulière inscription que nous avons eu occasion de relever au bas d'un solennel portrait de famille peint par Mignard et gravé par Larmessin : «... A esté mariée en premières noces, à Armand de Gramont, chevalier comte de Guiche, fils aîné du maréchal de Gramont, avec lequel n'ayant point eu de société pendant le mariage, elle en est demeurée veuve en 1674 sans enfans. » Elle avait toujours passée pour fort sage. Son veuvage fut assez long, car ce ne fut qu'en 1687 qu'elle épousa Henry de Daillon, duc du Lude, grand maître et capitaine général de l'artillerie de France. Leur union, qui couronnait une longue passion de la part du duc du Lude, fut courte, et elle demeura veuve encore une fois sans enfans. Elle était restée admirablement belle. « Les années coulent sur elle comme l'eau sur la toile cirée », écrivait Mme de Coulanges; et Bussy disait qu'il aurait voulu être prince du sang pour l'épouser. Elle avait une grande fortune, tenait une fort bonne maison avec une excellente table, se montrait polie et serviable avec tout le monde, et entretenait beaucoup de relations. Saint-Simon assure qu'elle était « basse et rampante sous la moindre faveur, et faveur de toutes les sortes », et que, « sans aucun besoin, elle faisoit par nature sa cour aux ministres et à tout ce qui étoit en crédit, jusqu'aux valets. » Cette bassesse se réduit probablement à ceci, qu'à beaucoup de mérites et d'avantages elle joignait un peu de complaisance et de savoir-faire. Tout cela réuni suffit amplement pour expliquer le choix dont elle fut l'objet et dont elle devait se montrer digne,

(1) *Cabinet historique*, t. XI, p. 308.

sans qu'il soit nécessaire d'ajouter foi à l'histoire d'une intrigue de femmes de chambre et d'une Barbesi, achetant vingt mille écus une Nanon.

La composition du reste de la maison donna lieu à des rivalités moins vives. La charge de dame d'atour fut donnée à la comtesse de Mailly. Dans ce choix l'influence de Mme de Maintenon se fait encore directement sentir. La comtesse de Mailly était née de Sainte-Hermine. « C'étoit, dit Saint-Simon, une demoiselle de Poitou qui n'avoit pas de chausses. » Mais en revanche elle avait une tante, et cette tante était Mme de Maintenon elle-même, car la grand'mère de Mme de Sainte-Hermine, Arthémise d'Aubigné, était propre sœur de Constant d'Aubigné, le père de Mme de Maintenon. Cette parenté précieuse l'avait fait rechercher en mariage par un cadet de la grande maison de Mailly, Louis, comte de Mailly, seigneur de Rubenpré et de Rieux, quatrième fils du marquis de Nesle et de Mailly, qui mourut jeune après s'être distingué à la guerre (1). Elle lui avait valu également la charge de dame d'atour de la duchesse de Chartres, charge que la maison de Mailly ne lui avait pas vue accepter sans déplaisir. (On sait que la duchesse de Chartres était une des filles légitimées du Roi.) Provinciale un peu gauche, sans beaucoup d'esprit, avec cela assez froide et dédaigneuse, bien qu'elle fût au fond bonne femme et amie sûre, elle-même ne se trouvait pas très bien placée auprès de la duchesse de Chartres, qui, de son côté, ne la goûtait guère. Ce fut donc avec joie qu'elle accepta cette situation plus haute qu'elle devait à la protection de sa tante, et de ce côté Mme de Maintenon pouvait être assurée qu'elle serait bien servie.

Les dames du Palais furent : la marquise de Dangeau, la comtesse de Roucy, la marquise de Nogaret, la marquise d'O, la marquise du Châtelet, et enfin la comtesse de Montgon, celle-ci encore directement choisie par Mme de Maintenon, car elle était fille de Mme d'Heudicourt, une des amies les plus intimes de la veuve de Scarron au temps où elle vivait familièrement à l'hôtel d'Albret.

La maison de la future duchesse de Bourgogne devait se composer en outre d'un chevalier d'honneur, d'un écuyer et d'un aumônier. Le chevalier d'honneur fut le marquis de Dangeau. Point n'est besoin de le présenter, car il n'est guère de personnage de la cour de Louis XIV qui soit plus connu, moins pour son mérite personnel, quoiqu'il n'en fût pas dépourvu, que pour avoir écrit, jour par jour, pendant trente-six années, ce précieux journal dont

(1) *Histoire de la maison de Mailly*, par l'abbé Ambroise Ledru, p. 457.

Voltaire parlait avec tant de mépris, mais que nous lisons aujourd'hui avec plus de curiosité que le *Siècle de Louis XIV*.

Quant à la charge d'écuyer, elle était bien due à Tessé pour la part qu'il avait prise au mariage. Il crut cependant faire prudemment de la demander. Sa lettre est un chef-d'œuvre de sollicitation, et mériterait d'être citée tout entière, dans un recueil épistolaire, comme un modèle du genre. « Sire, écrivait-il au Roi, Vostre Majesté m'a permis et commandé de lui rendre conte de ses affaires, mais je croy qu'il est de mon proffond respect de ne pas confondre dans cette permission la liberté de vous entretenir des miennes. Cependant, Sire, pour cette fois seulement, je supplie Vostre Majesté de me permettre de l'entretenir de ce qui suit, et de l'oublier s'il estoit possible qu'Elle creut que l'effet de cette respectueuse et soumise proposition pust m'éloigner tant soit peu de l'attachement effectif et, si je l'ose dire, tendre que j'ai pour vostre personne sacrée. Vostre Majesté, Sire, ne peut pas vraisemblablement tarder à former une maison à Mme la Duchesse de Bourgogne, et si, en la formant, Elle la regardoit comme la sienne et cherchoit à y mettre des personnes distinguées par leur dévouement pour Vostre Majesté, et que ce ne fût point une exclusion pour estre encore plus particulièrement à vous, je ne sais, Sire, si Vostre Majesté me croiroit digne de remplir celle que feu M. le maréchal de Bellefond avoit auprès de Madame la Dauphine. Voilà, Sire, l'idée toute unie que je crois pouvoir donner à Vostre Majesté de cette grâce que je ne lui demande qu'en proportion qu'Elle croira qu'elle peut convenir à son service. »

Cette adroite missive, où Tessé donnait son tendre attachement à la personne sacrée du Roi comme prétexte à son ambitieux désir, et se déclarait en même temps prêt à en faire le sacrifice, n'était même pas nécessaire pour lui faire obtenir la charge qu'il désirait. Barbezieux lui mandait (2) en effet qu'avant même qu'il n'eût rendu sa lettre, il avait été chargé de lui écrire que le Roi avait disposé en sa faveur de la charge de premier écuyer de Mme la duchesse de Bourgogne. « Mais je dois vous dire, ajoutait-il, que le Roy a accompagné la grâce qu'il vous a faite de tant de termes gracieux que je n'ay pas cru devoir vous le taire puisque je suis tout à vous. » Cependant une seconde lettre de Barbezieux (3) coupait court à une espérance qu'avait conçue immédiatement Tessé. « Sur ce que le Roy m'a dit, que vous lui

(1) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 96. Tessé au Roi, 25 août 1696.
(2) Papiers Tessé. Barbezieux à Tessé, 6 septembre 1696.
(3) *Ibid.* Barbezieux à Tessé, 7 septembre 1696.

mandiez que vous êtes incertain si vous conduiriez ou non la princesse, Sa Majesté m'a ordonné de vous écrire qu'Elle vous croyoit plus utile auprès de M. le Duc de Savoye et à son armée que vous ne le seriez à conduire la Princesse Adélaïde ». Tessé n'avait garde de récriminer. En habile homme qui, suivant sa propre expression, « ne savoit pas avoir d'autre volonté que celle du maître », il acceptait de bonne grâce de rester à Turin, et le Roi avait raison de l'y maintenir, car nous allons voir qu'il continuait d'y rendre d'importans services.

Comme aumônier, il avait été d'abord question d'un certain Père Émerique. Il fut écarté. « Le Père Émerique a le plus grand défaut de tous les défauts, écrivait Mme de Maintenon à l'archevêque de Paris. Il est très dévot, et la dévotion ne sied guère mieux à un confesseur qu'à un évêque. Voilà, Monseigneur, où en sont les intérêts de Dieu. » Le Père Émerique, dont le nom est demeuré tout à fait obscur, fut-il en effet écarté pour cette raison? Louis XIV ne voulut-il pas pour sa petite-fille d'un confesseur trop austère qui aurait banni de sa future cour une certaine gaieté que, par réaction secrète contre l'influence de Mme de Maintenon, il se serait proposé d'y faire revivre? Cela est impossible à dire. Ce qui est certain c'est qu'un autre fut choisi. Ce fut le Père Le Comte, jésuite, connu pour avoir publié une belle *Relation* de son séjour en Chine, où il avait été envoyé comme missionnaire. « Ce fut, dit Saint-Simon, une affaire intérieure de jésuites dont le Père de la Chaise fut maître. » Le choix fut au reste trouvé bon par Mme de Maintenon, qui dans une autre lettre, qualifie le Père Le Comte d'homme admirable. Il ne devait pas conserver longtemps cette fonction.

Enfin la maison fut complétée par le choix de cinq femmes de chambre, et peut-être n'aurions-nous même pas signalé cette promotion, si cette question des femmes de la princesse Adélaïde n'avait donné lieu à l'échange de nombreuses dépêches entre Tessé et Louis XIV, et n'avait fait couler, comme on va le voir, presque autant d'encre que la restitution de Pignerol.

II

C'était une règle absolue à la cour de Louis XIV que les princesses étrangères venant en France pour épouser un prince de la maison royale ne fussent autorisées à conserver auprès d'elles aucune dame d'honneur appartenant à leur pays d'origine; tradition

(1) *Corresp. générale*, t. IV. Lettre CDXXVII, page 114, 4 septembre.
(2) *Mémoires du marquis de Sourches*, t. V, p. 183.

fort sage, car l'histoire est pleine de troubles domestiques causés par des favorites étrangères. Mais pour les femmes de rang subalterne, la tradition n'était pas aussi constante. La dernière Dauphine, en particulier, qui était une princesse de Bavière, avait été autorisée à conserver auprès d'elle une certaine demoiselle Bezzola. Mais cette complaisance avait eu des suites fâcheuses ; et Louis XIV, qui s'en souvenait fort bien, et qui avait l'habitude d'entrer dans tous les détails, ne manquait pas de se préoccuper à l'avance de cette question. Dès le 26 juillet, il écrivait à Tessé (1) :

« Il est nécessaire aussy de sçavoir quelles dames le duc de Savoye nommera pour accompagner sa fille, mais vous devés surtout lui faire comprendre que, pour le bonheur et la tranquillité de la vie de cette princesse, il ne doit pas demander qu'il reste auprès d'elle aucune des femmes qui sont à son service. Il en sçait luy-même les inconvéniens, et je suis persuadé qu'il se rendra sur ce point à ce que vous lui marquerés être de ma satisfaction. »

Mr. Tessé s'acquittait du message, mais il dut s'y prendre assez mal, car il paraît s'être laissé désarmer dès les premiers mots par les objections du duc de Savoie. Gagné sans doute par la bonne grâce de ce prince habile, il acceptait même d'être son interprète et son porte-paroles auprès de Louis XIV. Indirectement, et par l'intermédiaire de Barbezieux, il s'efforçait de faire revenir le Roi sur une détermination qu'il semblait trouver rigoureuse. « Monsieur et Madame la duchesse de Savoye, écrivait-il à Barbezieux, pensent tout comme le Roy sur les deux ou trois femmes que l'on souhaite qui passent en France avec cette princesse. Mais enfin, c'est une enfant qui pleurera à la moindre des choses, et que l'on croit qui pleurera moins avec des femmes qu'elle connoît, ne fût-ce que pour donner un pôt de chambre. Il n'y a personne qui, dans son particulier, ne trouve du soulagement à ne se pas contraindre entre un domestique que l'on connoît un peu plus ou un peu moins (2). » Le duc de Savoie aurait voulu également qu'un médecin connaissant le tempérament de sa fille fût autorisé à l'accompagner et à demeurer quelques mois auprès d'elle ; mais Louis XIV ne se montrait pas moins opposé au médecin qu'aux femmes de chambre. « Vous devés vous en tenir aux ordres que je vous ay donnés, répondait-il à Tessé, et insister sur la demande que vous avés déjà faite qu'il n'en demeure auprès d'elle aucune de celles qui viendroient de Piémont. La peine qu'elle auroit à se séparer d'elles seroit égale

(1) Papiers Tessé. Le Roi à Tessé, 26 juillet 1696.
(2) Dépôt de la Guerre. *Italie*, T. 1375. Tessé à Barbezieux, 4 septembre 1696.

après les trois ou quatre mois de séjour qu'on vous propose. L'habitude avec les femmes qu'on luy donnera, aussitost qu'elle sera arrivée, se formera bien plus aisément lorsqu'elle n'en aura point d'autres à qui elle soit plus accoutumée. A l'égard du médecin, lorsqu'il aura instruit de son tempérament tous ceux qui sont à mon service, son séjour seroit fort inutile. (1) » Force était donc à Tessé, en présence des instructions précises qu'il recevait, d'entreprendre à nouveau le duc de Savoie sur ce sujet. Mais il se heurtait à la même résistance, et il pouvait, avec vérité, en commençant sa dépêche, dire à Louis XIV « que le gouvernement domestique des familles reçoit des difficultés souvent plus pénibles que celuy d'un estat tout entier (2) ». Pour faire plus d'impression sur le duc de Savoie, il lui montrait le texte même de la dépêche où Louis XIV faisait appel à ses sentimens personnels pour obtenir de lui satisfaction sur ce point. Mais c'était sans succès. « Ce prince, qui fait l'homme au-dessus de l'humanité, écrivait Tessé, s'est attendry; les larmes luy sont venues aux yeux, et j'ose dire à Vostre Majesté qu'elles ont attiré la même chose en moy, quand, avec un grand soupir, ce prince m'a repetté : Je ne verray donc plus ma fille, et elle n'aura, en arrivant, personne avec elle assez familière pour lui donner un pot de chambre et la nettoyer. »

Tessé répliquait en faisant valoir de son mieux les raisons d'État invoquées par Louis XIV, mais il n'est pas étonnant qu'il ne se montrât pas très persuasif quand, au fond du cœur, il était avec le duc de Savoie contre son maître. « Je supplie encore Vostre Majesté, écrivait-il, de permettre que quelques femmes de chambre, au nombre de deux, arrivent avec un médecin qui, seul, connaist son tempérament, et nous sommes convenus que tout cella reviendra cinq ou six mois après, ou tout au plus tard dans le temps du mariage. Je puis assurer Vostre Majesté que cette bagatelle m'a donné plus d'inquiétudes et de tourmens que d'autres affaires plus épineuses. Et, au surplus, il me paroît en vérité que M. de Savoye n'a, dans tout cella, d'autre vue que celle d'une tendresse mal placée pour sa fille, laquelle est une enfant, et que ce prince ne peut surmonter l'appréhension puérille dans laquelle il est que son enfance a besoin de quelque femme familière pour ne se point contraindre, d'abord dans les faiblesses, malproprettés ou incommodités, car, au surplus, il pense et parle tout comme Vostre Majesté, et comprend que tout ce que vous voulés sur cella est la raison mesme; mais il croit sa fille, en arrivant à votre

(1) Papiers Tessé. Le Roi à Tessé, 20 août 1696.
(2) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 97. Tessé au Roi, 27 septembre 1696.

cour, montée dans un degré de ravissement capable de lui faire oublier, pour ainsi dire, le mécanisme de l'humanité, si elle n'a pas, dans les premiers mois, quelque femme de chambre qui la puisse famillièrement soulager dans la crasse des nécessités (1). »

C'était une habile raison que donnait Tessé lorsqu'il parlait du ravissement où serait montée la princesse Adélaïde quand elle arriverait à la cour de Louis XIV. Dans une autre dépêche il insistait encore sur cette même raison : « Au bout du conte, Sire, cette princesse est une enfant qui pleurera. C'est tomber des nues que de tomber de cette cour cy dans la vôtre, et bien que cette princesse n'y puisse être reçue que très tendrement et avec des soins d'elle infinis, cependant l'enfance comporte que l'on ait quelque mie à laquelle on fasse en familiarité confidence des petits besoins dont on ne se vante point aux inconnus ni aux nouvelles connaissances. »

Ici Tessé se montrait moins adroit, et les pleurs de la princesse Adélaïde n'étaient pas une considération qui pût faire changer d'avis Louis XIV. Ce n'était pas qu'il ne s'en préoccupât. Bien au contraire. Mais prévoyant, avec raison, que le moment où elle se séparerait des femmes qui l'avaient élevée serait toujours pénible pour elle, il ne voulait pas être témoin d'un chagrin qui aurait gâté sa propre joie : « Il sera avantageux à cette princesse, répondait-il à Tessé (2), que les larmes qu'une pareille séparation lui fera répandre soient essuyées lorsqu'elle arrivera auprès de moy. » D'autre part le judicieux monarque n'était peut-être pas sans éprouver quelque défiance à l'endroit de ce réveil subit de la tendresse paternelle chez le duc de Savoie. Cette défiance aurait été d'autant plus naturelle que la duchesse Anne, beaucoup meilleure mère assurément que Victor-Amédée n'avait jamais été bon père, n'attachait aucune importance à ce que des femmes de chambre piémontaises demeurassent auprès de sa fille en France. Elle chargeait Tessé de faire parvenir au Roi cette assurance. La petite princesse, avec un détachement assez surprenant à son âge, disait la même chose : « Madame la Princesse, écrivait Tessé, m'a dit devant Madame sa mère qu'elle n'auroit aucun regret de ses femmes, et qu'elle voudroit de tout son cœur qu'on ne lui en donnât aucune d'ici. » Sous couleur de veiller aux nécessités et à la santé de sa fille en exigeant qu'elle fût accompagnée de deux femmes de chambre et d'un médecin, Victor-Amédée était fort capable de vouloir entretenir à la cour de France sinon des espions, du moins des correspondans qui le tiendraient au courant de ce qui se pas-

(1) *Ibid.* Tessé au Roi, 11 août 1696.
(2) Papiers Tessé. Louis XIV à Tessé, 16 septembre 1696.

serait (1). Aussi Louis XIV tenait-il bon dans sa résistance aux désirs du duc de Savoie, et il faisait savoir de nouveau à Tessé sa volonté dans une dépêche curieuse, parce que l'on sent derrière ce majestueux papier, invisible et présente, celle qui la lui dictait et qui ne voulait pas qu'une influence, même subalterne, pût s'exercer à l'encontre de la sienne sur l'enfant qu'elle entendait élever : « J'avais lieu d'attendre, lui écrivait-il (2), après ce que vous lui aviés dit de ma part qu'il (le duc de Savoie) comptoit faire revenir toutes les femmes et domestiques qui seroient auprès d'elle (la princesse) aussitôt qu'elle seroit entre les mains des dames que j'ai choisies pour la recevoir. Mais comme j'apprends que l'on vous parle encore de les luy laisser, vous devés déclarer que le désir que j'ay de la rendre heureuse ne me permet pas d'y consentir. Le duc de Savoye vous a dit luy-même qu'il connaissoit parfaitement les suites fâcheuses que l'on doit craindre des complaisances que l'on a en ces occasions pour les princesses qui passent dans un pays étranger. La peine que la princesse sa fille aura de se séparer des femmes qui l'ont élevée sera certainement oubliée à son arrivée à Fontainebleau. Elle s'accoutumera plus aisément à vivre pendant le voyage avec les dames qui seront chargées de sa conduite, et le duc de Savoye doit se reposer du soin qui sera pris de son éducation lorsqu'elle sera arrivée à ma cour. Une main habile achèvera de former l'esprit que cette princesse fait déjà paroître. Elle recevra les lumières et les connoissances qui conviennent au rang qu'elle doit occuper et les exemples de la vertu la plus parfaite confirmeront chaque jour les instructions qui luy seront données pour luy faire aimer ses devoirs. J'ay lieu d'espérer qu'elle suivra les sentimens qui luy seront inspirés, et on luy fera connoistre ceux qu'elle doit avoir pour assurer le bonheur de sa vie. Je persiste à croire qu'il seroit fort traversé par les conseils des femmes qui l'auroient suivie et qui demeureroient auprès d'elle, et comme j'ay pris ma résolution de les renvoyer, aussy bien que les officiers, quels qu'ils soient, qui l'auront accompagnée, vous devés faire tous vos efforts pour obtenir du duc de Savoye qu'il se porte de luy-même à leur ordonner de ne pas aller plus loin que le Pont de Beauvoisin, car enfin, s'il regarde comme une mortification pour sa fille de se séparer d'elles, il est plus à propos de luy laisser le temps de s'en consoler pendant le voyage que de luy causer ce déplaisir en arrivant auprès de moy. »

(1) Pendant toute la durée de la guerre, Victor-Amédée avait conservé à Paris un agent secret du nom de Planquet. Mais les lettres de cet agent qui sont aux Archives de Turin ne roulent que sur des questions d'intérêt. Victor-Amédée était possesseur de certains biens en France que Planquet administrait.

(2) Papiers Tessé. Le Roi à Tessé, 9 septembre 1696.

Torcy accompagnait d'une lettre de sa main l'envoi de cette dépêche, et il y ajoutait ce commentaire un peu railleur : « Faut-il vous expliquer de qui Sa Majesté veut parler dans sa lettre? Je croy qu'une pénétration bien moindre que la vôtre iroit jusqu'à deviner qui prendra soin de l'éducation de Madame la Princesse de Savoye (1). »

La même pensée, que l'influence de celle à laquelle sera confiée l'éducation de la princesse de Savoie ne doit être traversée par aucune autre, se retrouve dans une dépêche postérieure de quelques jours (2). « Je me suis proposé le bonheur de sa fille (du duc de Savoie). Je vous ay informé du soin qui sera pris de son éducation. Vous connoissez la sagesse des conseils et des lumières qui luy seront donnés, combien elle contribuera à rendre cette princesse heureuse dans toute la suitte de sa vie. Je ne puis consentir que le plan que je me fais et son repos soient également traversés par ceux qu'on laisseroit auprès d'elle. »

Mais Tessé avait beau, suivant ses propres expressions, représenter, presser, patrociner, il n'arrivait à rien, et le duc de Savoie s'entêtait à vouloir qu'au moins deux femmes de chambre et un médecin accompagnassent sa fille jusqu'à Fontainebleau et demeurassent auprès d'elle. Louis XIV, irrité de cette résistance à laquelle il n'était pas accoutumé, fut sur le point de prendre un parti violent. Il prescrivit à la duchesse du Lude de renvoyer du Pont de Beauvoisin, aussitôt après l'arrivée de la princesse, toutes les femmes qui l'auraient accompagnée, quelque éclat qui pût en résulter. Puis il se ravisa, et en revint à cette politique de modération et de concession, dont il ne s'était pas départi un seul jour avec le prince difficultueux auquel il avait affaire. Il fit savoir au duc de Savoie qu'il consentait à ce que deux femmes de chambre et un médecin accompagnassent la princesse de Savoie en France. A vrai dire cependant, il trompait un peu Victor-Amédée sur l'étendue de la concession. Taudis que celui-ci se flattait que cette petite escorte piémontaise resterait indéfiniment auprès de sa fille, Louis XIV était au contraire résolu à la renvoyer dès que l'escorte aurait atteint Fontainebleau. Mais il n'en faisait rien savoir à Tessé, et c'était Torcy qu'il chargeait de transmettre directement ses dernières résolutions sur ce point à la duchesse du Lude : « Vous ne serez point incommodée, Madame, lui écrivait Torcy, par les dames que le duc de Savoye voulut envoyer jusqu'à Fontainebleau, avec Madame la Princesse sa fille. Il consent qu'elles ne passent point le Pont de Beauvoisin. C'est toujours

(1) Papiers Tessé. Torcy à Tessé, 9 septembre 1696.
(2) Papiers Tessé. Le Roi à Tessé, 25 septembre 1696.

un article obtenu, mais ce n'a pas été sans peine. On n'a pu vaincre sur un autre. Il veut que deux femmes de chambre et un médecin viennent avec elle, non seulement jusqu'à Fontainebleau, mais que ce train de personnes qu'elle ne connoist point demeure six mois ou même un an auprès d'elle. Ce n'est pas l'intention du Roy. La complaisance que Sa Majesté veut bien avoir pour le duc de Savoye l'a portée cependant à permettre que ces deux femmes et ce médecin viennent jusqu'à Fontainebleau. Le temps du voyage suffira pour instruire celles qui devront servir la Princesse et le médecin qui sera auprès d'elle, de son tempérament et de tout ce qui luy sera nécessaire. Mais tous ces domestiques doivent compter s'en retourner aussitôt qu'ils seront arrivés. C'est, Madame, ce que le Roy m'a ordonné de vous écrire (1). »

La maison de la future duchesse de Bourgogne étant ainsi définitivement constituée, une dernière question restait à décider : quel serait le haut personnage chargé d'aller au nom du Roi la recevoir à la frontière? Ce choix dépendait de celui que ferait de son côté le duc de Savoie. Il fallait que celui chargé de la recevoir fût de rang égal à celui chargé de la conduire. Louis XIV aurait désiré que sa nièce, la duchesse de Savoie, amenât elle-même sa fille en France et la conduisît jusqu'à Versailles. Peut-être un secret souvenir du cœur lui faisait-il désirer de revoir la fille unique d'une belle-sœur autrefois tant aimée. Il s'en ouvrait avec mesure à Tessé (2) : « Il est nécessaire que vous sachiés de ce Prince de quelle manière il prétend la faire conduire (la princesse Adélaïde). Vous ne devés luy rien inspirer sur ce sujet, et je veux seulement que vous lui demandiés quelle est sa résolution pour m'en informer. Mais ce seroit une joye bien sensible pour ma nièce, la duchesse de Savoye, s'il lui permettoit d'amener la princesse sa fille. Je m'avancerois en ce cas pour la recevoir jusqu'à Nevers, et outre le plaisir que j'aurois de la revoir, je m'en ferois un très sensible de celuy que cette entrevue causeroit à mon frère. »

Victor-Amédée n'était pas homme à accorder à l'épouse dévouée, vis-à-vis de laquelle il avait cependant de si grands torts à réparer, une satisfaction de ce genre. L'accueil que Louis XIV n'aurait pas manqué de faire à la duchesse aurait été une leçon pour lui, et la comtesse de Verrue s'en serait peut-être montrée offensée. Tessé, qui pour avoir traité avec lui pendant trois ans en était arrivé à le bien connaître, ne laissait sur ce point aucune

(1) Aff. étrang. *Corresp.* Turin, vol. 95. Torcy à la duchesse du Lude, 2 octobre 1696.

(2) Papiers Tessé. Le Roi à Tessé, 26 juillet 1696.

illusion à Louis XIV. « A ne vous rien cacher, Sire, lui écrivait-il (1), de l'humeur dont je le connais, je doute qu'il donne les mains à la sensible joye que Madame sa femme auroit d'embrasser les genoux de Vostre Majesté et de voir Monsieur. » Deux jours après, il transmettait en effet à Louis XIV la réponse ambiguë mais négative de Victor-Amédée (2). « Il a reçu le tout avec des démonstrations de profond respect et m'a chargé de mander à Vostre Majesté, qu'à l'égard de la conduitte de Madame sa fille, il ne pourroit pas s'empescher d'envier à Madame sa femme l'honneur et la joye qu'elle auroit de voir Vostre Majesté, qu'il espéroit même que dans un temps plus tranquille vous lui permettriés de vous faire sa révérence à la Cour... mais que Madame la duchesse estoit dans les remèdes, que sa santé n'estoit pas assez ferme pour entreprendre un voyage, qui, bien que très agréable, conduiroit le temps du retour dans une saison fâcheuse. En un mot, Sire, je ne vois nulle apparence qu'il souhaitte présentement, ni qu'il consente que Madame sa femme conduise Madame la Princesse sa fille. Saint-Thomas, auquel j'avois communiqué tout cela et qui connoist bien son maître, fait et fera de son mieux pour donner cette satisfaction à Madame la duchesse qui en meurt d'envie et nous agissons de concert, sans espoir de ma part. »

Madame Royale, dont la joie était extrême et qui profitait de l'occasion pour écrire à Louis XIV une lettre pleine de protestations, aurait bien aimé également conduire sa petite-fille. Mais Victor-Amédée, qui continuait de haïr sa mère au point de ne la voir et de ne lui parler que le plus rarement possible, n'avait garde de lui procurer ce triomphe. Il ne pouvait être question de la princesse de Carignan, femme de l'héritier présomptif, au mariage de laquelle Louis XIV s'était autrefois si fort opposé. A défaut de princesse appartenant à sa maison, le choix de Victor-Amédée s'arrêta donc sur la plus grande dame et un des plus grands seigneurs qui fussent alors à la cour, Thérèse Litta, princesse de la Cisterna, qui était à la fois première dame d'honneur de la duchesse de Savoie et gouvernante en titre de la princesse, et Philibert d'Este, marquis de Dronero, grand maréchal du palais, chambellan du duc de Savoie, gouverneur de Turin et, suivant une manière de parler en usage à la cour de Turin, seigneur du sang, c'est-à-dire qu'il descendait d'une fille légitimée du duc Charles-Emmanuel. Ces choix considérables déterminèrent ceux de Louis XIV. Ce fut naturellement la duchesse

(1) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 97. Tessé au Roi, 9 août 1696.
(2) *Ibid.* Tessé au Roi, 11 août.

du Lude qui fut désignée pour aller au-devant de la princesse avec toutes les dames qui avaient été nommées en même temps qu'elle. Quant à la mission spéciale de recevoir la princesse à la frontière et d'en donner délivrance à ceux qui la remettraient au nom du duc de Savoie, elle fut confiée à Henri de Lorraine, comte de Brionne, fils du grand écuyer, le comte d'Armagnac (celui qu'on appelait à la cour M. le Grand) dont la survivance lui était promise. Ce n'était pas un prince du sang, mais il était d'une maison qui se prétendait, non sans fondement, l'égale de la maison de Savoie, et nous verrons même tout à l'heure que cette prétention donna lieu à quelques difficultés. La personne choisie était donc de rang plus élevé que le marquis de Dronero et ne devait pas laisser de le lui faire sentir.

« M. le comte de Brionne, disaient les instructions à lui remises (1), assurera Madame la princesse de Savoye de l'empressement que Sa Majesté a de la voir, de la joye véritable qu'elle a ressentie du rapport avantageux qui luy a été fait des bonnes qualités de cette princesse, de la tendresse qu'Elle sent déjà pour elle, et de la disposition où Elle est de luy en donner marque en tout ce qui dépendra de Sa Majesté. Enfin il n'oubliera rien de tout ce qui pourra luy faire connaître qu'elle trouvera, même avant son mariage, dans les sentimens d'un grand Roy ceux d'un père très tendre. »

Ces mêmes instructions expliquaient au comte de Brionne quelles mesures le Roi avait prises, bien que la princesse ne dût pas encore être traitée comme duchesse de Bourgogne, pour que néanmoins « elle fût reçue d'une manière distinguée des autres princesses de son rang. » Sa table devait être servie pendant la route par des officiers de la bouche du Roi, et le nombre ordinaire des gardes du corps qui la devaient suivre avait été augmenté. Pour toutes les questions de cérémonial et d'étiquette, le comte de Brionne devait au reste être assisté de Desgranges, un des premiers commis de Pontchartrain, qui remplissait à la maison du Roi l'office de Maître des cérémonies. Ce même office devait être rempli du côté de la Savoie par le comte de Vernon, également Maître des cérémonies. Enfin Dangeau, en sa qualité de chevalier d'honneur, accompagnait Brionne. Les lettres de Dangeau et de Desgranges qui sont aux Affaires étrangères (2), la

(1) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 95. *Mémoire du Roy pour servir d'instruction à M. le comte de Brionne, choisy par Sa Majesté pour aller recevoir, sur la frontière, Mme la princesse de Savoye.*

(2) Partie de ces lettres a déjà été publiée par M. de Boislisle au tome III de son édition des *Mémoires de Saint-Simon*, appendice XXIII, p. 497.

relation du comte de Vernon qui est aux Archives de Turin et des recherches faites dans les Archives des principales villes traversées par la princesse vont nous permettre de raconter son voyage avec quelques détails qui ne figurent pas dans les relations du temps, entre autres dans celles publiées par le *Mercure de France* et la *Gazette d'Amsterdam* (1).

III

Ce ne fut pas sans peine que Tessé parvint à obtenir du duc de Savoie qu'il fixât un jour pour le départ de la princesse. Soit qu'il lui en coûtât réellement de se séparer d'une enfant si jeune, soit que, pour assurer l'exécution des engagemens pris par Louis XIV, il lui parût avantageux de garder quelque temps encore sous sa main comme otage sa fille qui ne lui appartenait plus, Victor-Amédée inventait chaque jour de nouveaux prétextes pour retarder son départ. « Quant au départ de Madame la Princesse (2), mandait Tessé au roi, la grande manière de ce pays-ci, c'est de finir le plus tard que l'on peut, et M. le Duc de Savoye, par ce principe ou par tendresse pour sa fille, m'a chargé de mander à Vostre Majesté qu'elle estoit si jeune et que la saison estoit si avancée qu'il ne sçait s'il ne conviendroit pas que l'on attendît au printemps à lui faire passer les Alpes. Je ne luy ay pas sur cella donné le moindre espoir, et attendu que cette princesse n'a besoin que de six chemises et d'un manteau, je presse et presserai autant que je le pourray son départ, et je suplie Vostre Majesté de vouloir bien me mander que vous avés tant d'empressement de voir une princesse que vous avés destinée à l'honneur de devenir petite-fille de Vostre Majesté que vous ne pouvés consentir à retarder le désir de la voir auprès de vous. »

Louis XIV n'avait garde de ne pas prêter à son négociateur tout l'appui que celui-ci lui demandait. Il n'y a presque pas une dépêche de lui où il ne s'informe si la date du départ de la princesse Adélaïde va être bientôt fixée, et où il ne charge Tessé de presser

(1) Il existe aussi à la Bibliothèque nationale une *Relation de ce qui s'est passé à l'arrivée de Mme la princesse de Savoye en France au mois d'octobre 1696*. Cette relation fut imprimée à Lyon chez Barthélemy Martin. Elle est sans nom d'auteur; mais il se pourrait bien que ce fût celle à propos de laquelle les *Annales de la Cour et de Paris* disent (t. I, p. 8) : « L'abbé de Choisi, voyant que c'étoit être à la mode que de s'occuper de cette princesse, crut faire merveilleusement sa cour que de composer une relation de ce qui lui étoit arrivé depuis son départ de Turin. Son livre fut condamné tout d'une voix à être livré aux beurriers et aux épiciers. » Nous emprunterons également à cette relation un ou deux détails assez piquans de l'authenticité desquels nous serions cependant assez embarrassés pour répondre.

(2) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 97. Tessé au Roi, 4 septembre 1696.

le duc de Savoie. Il insistait d'autant plus sur ce point qu'il annonçait l'intention d'aller au-devant de la princesse jusqu'à Fontainebleau, qu'à l'entrée de l'automne l'humidité de la forêt était contraire à sa santé, et qu'il souhaitait pour cette raison n'être point obligé de faire ce voyage la saison étant trop avancée. Fort de cet appui, Tessé insistait auprès du duc de Savoie, et il finissait par triompher de ses répugnances, sincères ou calculées. « Après avoir un peu pleuré de part et d'autre et s'estre mutuellement attendris, ce prince m'envoya chercher pour me dire que la princesse partiroit dorénavant quand Vostre Majesté le commanderoit. Je le pressay sur le jour, mais les affaires ici ne se décident pas volontiers ni facilement... Je croy pourtant qu'à veue de pays on peut orienter le départ des équipages que Vostre Majesté commandera pour venir au Pont de Beauvoisin aussi bien que de ceux et de celles que vous destinés à recevoir et conduire cette princesse, sur son départ d'icy que je conte ne pouvoir estre plus tôt que les premiers d'Octobre (1). »

Sur cette indication, encore un peu vague, que Tessé ne tardait pas à confirmer, Louis XIV donnait en effet l'ordre de départ aux équipages de la future duchesse de Bourgogne ainsi qu'à tous ceux et à toutes celles qu'il envoyait au-devant d'elle. Le cortège se composait de cinq carrosses du Roi, soit deux à huit et cinq à six chevaux. Celui qui devait ramener la duchesse de Bourgogne était drapé de violet. La dame d'honneur avec les dames du palais étaient dans le premier. Le second était réservé pour Brionne et Dangeau; le troisième pour les femmes de chambre; le quatrième pour le premier médecin du Roi Bourdelot, le premier chirurgien Dionys et l'apothicaire Ricourt. « Il y avait en outre plusieurs carrosses appartenant aux dames et aux grands officiers. Le tout avec les domestiques des officiers montait à six cents personnes (2). » Pour faire honneur à la princesse, le Roi avait détaché de plus un certain nombre de ses gardes du corps, et des officiers de sa bouche. Son premier maître d'hôtel, Francine, était à la tête de ceux-ci, et devait servir la princesse à table. Suivant toutes les règles du cérémonial. Le lourd cortège, voyageant

(1) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 97. Tessé au Roi, 6 septembre 1696.

(2) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 95, *Mémoire des officiers commandés pour servir Mme la princesse de Savoye, promise en mariage à M. le duc de Bourgogne, lesquels ont été payés de deux mois de leurs gages sur le pied de ce qu'ils ont par quartier quand ils sont chez le Roi.* Cette liste très complète donne en effet les gages de tous les officiers, y compris les plus modestes : postillons, valets de pied, galopins, etc. Elle peut fournir les élémens d'un rapprochement curieux entre les gages d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, et nous nous permettons d'en signaler l'existence aux amateurs de ces comparaisons économiques.

lentement, arriva le 30 septembre à Lyon. Une réception solennelle avait été préparée pour la duchesse du Lude. Les autorités la voulaient haranguer. Mais en personne de bon goût qu'elle était, elle demanda que les harangues fussent réservées pour la duchesse de Bourgogne, et se contenta de recevoir quantité de boîtes de confiture sèche. L'escorte séjourna assez longtemps à Lyon attendant des nouvelles du voyage de la princesse qui de son côté cheminait à petites journées. Les Français ne se souciaient pas d'arriver plus tôt qu'il n'était nécessaire au Pont de Beauvoisin où l'on n'aurait trouvé qu'un gîte médiocre. Il y eut même, ainsi que cela arrive souvent dans les voyages officiels, des ordres et des contre-ordres. « Nous étions prêts, écrivait Dangeau à Torcy (1) le 13 octobre, à partir ce matin. Les dames ont grand regret à deux heures de sommeil qu'elles ont perdu... Une partie des dames s'est recouchée. Les autres ayant fait partir leurs lits, ce petit embarras a fait un contre-temps qu'on a mieux aimé que d'aller attendre au Pont de Beauvoisin. »

Cet embarras et ce contretemps tenaient à ce que l'arrivée de la princesse au Pont de Beauvoisin avait été inopinément retardée d'un jour. Les cérémonies et les réjouissances qui depuis Turin avaient marqué son passage de ville en ville avaient allongé sa route. Le récit de ces fêtes se trouve consigné jour par jour dans une relation du comte de Vernon, grand maître des cérémonies à la cour de Victor-Amédée (2). Plusieurs fêtes avaient été données à Turin avant son départ. Tout comme à Paris, les faiseurs de vers s'étaient mis en frais pour la circonstance. L'un d'eux, dans un poème dédié à la duchesse Anne (3), faisait dialoguer ensemble les trois Grâces, Hercule, l'Amour, Apollon, Mercure et les Zéphyrs. L'un de ces fabuleux personnages, perçant les brouillards de l'avenir, y voyait déjà apparaître un fils qui naîtrait de l'union projetée, et lui prédisait en ces termes sa destinée : « Ton visage ressemblera à celui de l'Amour, et part égale auront dans tes victoires et la gloire d'amour et l'amour de la gloire :

E avrà parte a tue vittorie
E la gloria d'amor e l'amor di glorie.

(1) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 95. Dangeau à Torcy, 13 octobre 1696.

(2) Archives d'État de Turin. *Matrimonii della Real Casa. Relazione del Matrimonio della principessa Adelaïde di Savoia, duchessa di Borgogna.* Cette relation est extraite d'une publication beaucoup plus complète, intitulée : *Ceremoniale*, où sont relatées toutes les cérémonies qui se passaient à la cour et qui est en original à la Bibliothèque du Roi.

(3) *Le Espendi figurate sulle rive del Po per le nozze di madama Adelaïde.* Turin, Bibliothèque du Roi.

Les derniers jours qui précédèrent le départ de la princesse Adélaïde se passèrent en réjouissances populaires sur les rives du Pô où un grand feu d'artifice fut tiré. Mais ces jours s'écoulèrent moins gaiement pour la petite princesse, qui, malgré son jeune âge, dut subir tout l'ennui des réceptions officielles. Le 6 octobre, veille de son départ, sous un baldaquin, dans la chambre de parade de Madame la Duchesse Royale, elle reçut d'abord les complimens du nonce, qui fut introduit auprès d'elle « *con tutte le formalità solite a praticarsi in occasione di audienze publiche.* » Puis ce fut le Conseil d'État dont le président, le marquis de Bellegarde, en costume rouge, lui fit un compliment en langue française, parce qu'il était Savoyard. Après quoi il lui baisa la main et lui présenta tous les conseillers référendaires qui en firent autant. Puis ce fut le Sénat, dont le premier président, également en costume rouge, la harangua en langue italienne et lui baisa la main, ainsi que les autres présidens et tous les sénateurs. Puis la Chambre des Comptes, dont le président lui adressa une troisième harangue et dont les membres lui baisèrent encore la main. Puis ce fut le Corps de la cité, toujours avec harangue et baisemain. Ainsi se passa, dans sa ville natale, la dernière journée de cette enfant de onze ans, et l'on s'étonne que si petite main n'ait pas été usée par tant de baisers.

Le 7 octobre elle quittait Turin sous la conduite de la princesse de la Cisterna et du marquis de Dronero, mais accompagnée de sa mère, la duchesse Anne, et de sa grand'mère Madame Royale. Une nombreuse suite de cavaliers et de dames l'accompagnaient également. Tout ce monde coucha à Avigliano. Le lendemain eurent lieu les premiers adieux. Après le déjeuner, elle monta en carrosse avec la princesse de la Cisterna et Mme Desnoyers sa gouvernante. Elle se sépara, *con reciproca tenerezza*, de cette mère, et de cette grand'mère tant aimée qu'elle ne devait plus revoir. Il y eut des larmes versées, et deux ans après la princesse écrivait à la comtesse de Gresy : « Je ne vous ai point escrit depuis que je suis Duchesse de Bourgogne, mais je ne vous en aime pas moins, étant la seule des filles de ma mère qui aye pleuré à mon despart, et contés que je n'oublie pas cela (1). » Elle coucha successivement à Suse, à Lanslebourg, à Modane, haranguée dans toutes ces villes par le Corps de la cité et saluée, quand il y avait une garnison, par trois salves d'artillerie. Le 13 elle s'arrêtait à Montmélian, qui était encore occupé par les troupes

(1) *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie*, t. III. La duchesse de Bourgogne à la comtesse de Gresy. La comtesse de Gresy, née de Sales, avait été fille d'honneur de la duchesse Anne.

françaises. Le gouverneur avait fait mettre toute la garnison sous les armes pour venir au-devant d'elle, Le lendemain il l'accompagnait encore une demi-journée, et au moment où il allait prendre congé d'elle, il lui demanda, en s'inclinant, le mot d'ordre. Elle répondit sans hésitation : « Saint-Louis (1). »

Le 13 au soir elle arrivait à Chambéry. La vieille capitale de la Savoie s'était mise en frais pour recevoir la fille de ses ducs. Les registres de ses délibérations en font foi : « La ville, en considération de l'arrivée de Madame la Duchesse de Bourgogne, ordonne qu'il sera fourni à MM. les enfans de la ville qui iront au devant d'elle à chacun un plumet de la valeur de cinq à six livres, et aux serviteurs de ville chacun un justaucorps rouge avec l'étoile sur la manche (2). » Elle avait armé en outre une compagnie de quatre-vingts cavaliers, revêtus de casaques écarlates, et dont les chevaux portaient des housses de même couleur. A la tête de cette troupe et d'un gros de gentilshommes savoyards, le marquis de Tana vint au-devant de la princesse jusqu'à moitié chemin, entre Montmélian et Chambéry. La princesse fit son entrée dans cette dernière ville à la tombée de la nuit, au milieu des vivats du peuple, des illuminations et des feux de joie. Elle monta jusqu'au château et trouva dans la cour une quantité de dames de la noblesse. Elle les accueillit *benignissimamente* et rendit indistinctement leur salut à celles qui étaient dames d'honneur de Leurs Altesses Royales et à celles qui n'avaient pas cet honneur.

Le lendemain elle fut à la messe dans la chapelle, où elle entendit une élégante harangue du clergé. Puis, aussitôt après le déjeuner, elle dut se prêter aux mêmes cérémonies qu'elle avait déjà subies à Turin. Le Sénat de Chambéry, la Chambre des Comptes, les membres du Corps de la ville, revêtus, les uns de leurs robes rouges, les autres de leurs plus beaux vêtemens, la vinrent successivement haranguer. Toutefois une distinction établie par le Maître des cérémonies lui permit d'échapper à un baisemain général, et il fut décidé qu'au-dessous d'un certain rang, le baisemain serait remplacé par une inclination profonde qu'elle reçut, debout, sous un baldaquin.

Il lui fallut ensuite sortir de la salle d'audience pour recevoir dans l'antichambre les complimens des Ordres monastiques réguliers, qui lui adressèrent leurs hommages par députation. De là, accompagnée d'une nombreuse suite de cavaliers, elle se ren-

(1) Tous ces détails du voyage de la princesse jusqu'au Pont de Beauvoisin sont tirés de la relation du comte de Vernon.

(2) Bibliothèque de Chambéry. *Archives départementales de la Savoie*, 45e livre des délibérations de la ville.

dit à l'église de Saint-François où elle reçut la bénédiction du Saint-Sacrement, et au couvent de la Visitation où un certain nombre de dames furent admises en même temps qu'elle, et où les religieuses lui offrirent une collation. Le soir il lui fallut encore tenir réception dans la chambre de parade, où, avec beaucoup de bonté, elle entretint les dames qui avaient été admises à lui faire leur cour.

Pendant que se passaient ces réceptions, une grave conférence avait lieu entre les deux Maîtres des cérémonies, le piémontais et le français, le comte de Vernon et Desgranges. Ce dernier s'était détaché de Lyon, où le cortège français attendait toujours des ordres, pour venir à Chambéry conférer avec son collègue et résoudre avec lui certaines questions d'étiquette qui ne laissaient pas de le préoccuper. Il fut naturellement présenté à la princesse, et ce fut lui qui, le premier après Tessé, fit parvenir à Versailles une impression sur elle. « Il semble, Monseigneur, écrivait-il à Torcy (1), qu'on ne puisse vous écrire avoir eu l'honneur de voir la princesse sans vous dire ce qu'on en pense. Je la trouve bien faitte, assez grande pour son âge, la peau belle, et la gorge faitte de manière à devoir l'avoir comme Mademoiselle. Pour le visage, il est assez agréable. Elle a la physionomie spirituelle, et elle paroît toute raisonnable par son maintien et par quelques réponses que je luy ai entendu faire à gens qui venoient la complimenter. »

Mais que la princesse Adélaïde fût faite d'une façon ou d'une autre, Desgranges n'y pouvait rien, tandis qu'il avait à trancher avec le comte de Vernon une question d'étiquette fort grave. Jusqu'où l'escorte piémontaise conduirait-elle la princesse Adélaïde, et en quel endroit l'escorte française viendrait-elle la chercher? Le comte de Vernon voulait que la princesse vînt coucher le 15 au soir au Pont de Beauvoisin (2), mais qu'elle y demeurât sur terre savoyarde, et que le lendemain l'escorte française vînt la prendre dans la maison où elle aurait couché. Il alléguait qu'en 1684 Victor-Amédée lui-même, venant au-devant de sa femme, la duchesse Anne de Savoie, que lui amenait la comtesse d'Armagnac, avait été la chercher sur terre française. Mais Desgranges répondait que le cas n'était pas le même; qu'au moment où Victor-Amédée venait à la rencontre de la duchesse de Savoie, le mariage avait déjà été célébré par procura-

(1) Aff. étrang. *Corresp. Turin* vol. 95. Desgranges à Torcy, 14 octobre 1696.

(2) Le Pont-de-Beauvoisin était un petit village situé sur le Guiers, qui marquait alors la limite entre la France et la Savoie. Un pont étroit, en dos d'âne, franchissait la petite rivière, et la limite entre la France et la Savoie était exactement au milieu du pont.

tion; et que l'empressement d'un jeune mari à se porter au-devant de sa femme qu'il n'avait jamais vue pouvait justifier cette dérogation à l'étiquette. Vernon de son côté tenait bon. Un instant on eut la pensée de construire sur le pont qui donnait son nom au village une cabine en bois où se serait passée la cérémonie de la réception. Mais le pont était si étroit qu'il fallut y renoncer. Vernon et Desgranges, combinant leurs efforts, eurent alors à eux deux une idée de génie dont chacun se fait seul honneur dans sa relation particulière. Le carrosse du Roi destiné à la princesse serait amené au milieu du pont dont une moitié appartenait à la Savoie et l'autre à la France. Les roues de derrière seraient placées en Savoie, les roues de devant en France. Les deux escortes s'avanceraient sur le pont, mais en restant chacune sur son territoire. La princesse monterait dans le carrosse qui la conduirait en France, et la délicate question serait ainsi résolue, sans être tranchée. Ce *mezzo termine* les ayant mis d'accord, Desgranges, fort soulagé, s'en retourna au Pont de Beauvoisin pour y rejoindre l'escorte française et y attendre la princesse.

En arrivant, Desgranges apprit une nouvelle importante qui le soulagea fort également, car elle le tirait d'autres perplexités. Louis XIV n'avait d'abord pas voulu que, dès son arrivée en France, la princesse Adélaïde fût, au point de vue du rang et de l'étiquette, traitée en duchesse de Bourgogne, c'est-à-dire comme ayant en France le premier rang. D'un autre côté, fiancée qu'elle était au duc de Bourgogne, son contrat étant signé, il n'était pas possible de la traiter comme une princesse étrangère. Aussi avait-il été décidé que le traitement, quel qu'il fût, dont elle serait l'objet, ne constituerait qu'un *ambigu* (c'est l'expression même dont se servait Desgranges) qui ne tirerait point à conséquence et à précédent pour l'avenir. Mais cet ambigu même laissait en suspens plusieurs questions, une entre autres soulevée par le comte de Brionne qui, en sa qualité de prince lorrain, ne voulait laisser compromettre aucune des prérogatives auxquelles il aspirait. Aurait-il le droit de s'asseoir quand la princesse serait assise? C'était sa prétention. Desgranges ne la voulait point admettre de peur d'encourir quelque blâme, et, toujours ingénieux, il suggérait un nouvel expédient. C'était que toutes les fois qu'ils converseraient ensemble, le comte de Brionne et la princesse Adélaïde se tinssent tous deux debout. Il ne méconnaissait pas toutefois cet inconvénient que l'obligation de rester debout raccourcirait les entrevues, et que, si Brionne avait la faculté de s'asseoir, « il pourroit converser plus longtemps avec elle sans gêner la princesse ni les autres dames. » Mais il ne voyait point d'autre manière de s'en tirer. Brionne avait accepté cet expédient

et Torcy l'en félicitait. « Vous savez que le Roy n'a rien voulu décider sur le rang que Madame la Princesse doit tenir en France avant son mariage. Vous avés pris le party qui estoit le plus convenable en ne demandant point à vous asseoir devant elle. Vous ne faites aucun tort à ce qui vous est dû, et vous évités beaucoup d'embarras à Sa Majesté (1). »

L'embarras du Roi provenait de ce que, s'il donnait à la princesse Adélaïde le rang de duchesse de Bourgogne, elle prenait immédiatement le pas dès son arrivée non seulement sur toutes les jeunes princesses qui étaient à la Cour, mais sur Madame, la seconde femme de son propre grand'père. Or Madame, Allemande de naissance et férue d'étiquette, n'entendait pas raillerie sur les questions de préséance, et le Roi en avait un peu peur. Mais ce fut Monsieur qui trancha la difficulté, et qui pressa le Roi de donner le pas à sa petite-fille sur sa propre femme. Mme de Maintenon, toujours préoccupée de ce qui pourrait maintenir la princesse sous son influence, n'avait point été de cet avis. « Monsieur presse pour qu'elle s'appelle duchesse de Bourgogne, écrivait-elle à l'archevêque de Paris (2). Je m'y oppose parce qu'il n'y a guère de raisons de porter le nom d'un homme avant de l'avoir épousé, mais encore plus par l'espérance que toutes ces difficultés la renfermeront davantage. Il en sera ce qui plaira à Dieu. » Ce fut Monsieur qui l'emporta. Dans une lettre adressée « à sa chère sœur et nièce » la duchesse Anne de Savoie, Louis XIV l'informait de sa décision, et peu de temps après, il recevait d'elle une réponse où non seulement la reconnaissance mais l'attendrissement perce sous les formes de l'étiquette. Torcy en même temps informait Desgranges. « Pour lever les embarras que le rang incertain de Madame la Princesse de Savoye peut faire naître tous les jours, le Roy s'est déterminé à donner dès à présent à cette princesse le rang de duchesse de Bourgogne sans luy en donner le titre avant son mariage... La duchesse du Lude s'asseoira devant elle, et, dans les harangues, les honneurs lui seront rendus comme aux filles de France, sans cependant luy donner le titre d'Altesse Royale (3) ». Cette importante question tranchée, tout devenait facile au point de vue de l'étiquette. Il n'y avait qu'à rendre à l'enfant de onze ans qui allait mettre pour la première fois le pied sur le sol de la France, les plus grands honneurs qui pussent être rendus à une princesse, et la duchesse du Lude, qui seule conservait le droit de s'asseoir devant elle sur un tabouret, était femme à y tenir la main.

Toutes choses étant ainsi réglées à l'avance, le cortège qui

(1) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 95. Torcy à Brionne.
(2) *Correspondance générale*, t. IV. Lettre CDXXXVIII, page 127.
(3) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 95. Torcy à Desgranges, 10 octobre 1696.

conduisait la princesse de Savoie, partant le 16 octobre au matin des Échelles, où elle avait passé la nuit, arrivait au Pont de Beauvoisin sur les trois heures. Pour lui laisser prendre quelque repos, on la conduisit au couvent des Carmélites où une collation lui avait été préparée. Pendant ce temps, la compagnie à cheval armée par la ville de Chambéry, précédée d'un étendard richement brodé et de deux trompettes, et la garde suisse à pied prenaient position en face du pont. A quatre heures, la princesse repartait en chaise à porteurs, précédée des valets de pied et entourée de gardes du corps. Dans une autre chaise suivaient la princesse et Mme Desnoyers, puis le marquis de Dronero, à cheval, et un gros de gentilshommes savoyards, à cheval également. A l'entrée du pont la princesse mit pied à terre, et un page du duc de Savoie prit la queue de sa robe. Elle s'avança sur le pont, dont le carrosse du Roi destiné à la recevoir occupait le milieu. De l'autre côté de la ligne frontière se tenaient le comte de Brionne et la duchesse du Lude, Dangeau et les autres dames de la suite. Le comte de Vernon s'avançant alors dit au comte de Brionne : « Monsieur, voici M. le Marquis de Dronero » ; et à la duchesse du Lude : « Madame, voici la princesse de la Cisterna. » Desgranges s'avançant également dit au marquis de Dronero : « Monsieur, voici M. le comte de Brionne » ; et à la princesse de la Cisterna : « Madame, voici Mme la duchesse du Lude. »

Les présentations étant ainsi faites, le comte de Brionne prit la parole. Après avoir salué la princesse, il lui exprima, en termes fort courtois et civils, la joie qu'il ressentait d'avoir été chargé par le Roi de la recevoir. Il lui présenta ensuite le marquis de Dangeau, la duchesse du Lude et les autres dames de la suite. Le page du duc de Savoie qui portait la queue de sa robe la quitta. Saint-Maurice, page de la petite écurie du Roi, la prit. A ce moment le page du duc de Savoie versa d'abondantes larmes, « ce qui fut remarqué avec toute l'attention que méritoit le cœur de ce bon gentilhomme (1) ». Le comte de Brionne prit la princesse par la main droite, et Dangeau la prit par la main gauche, non sans avoir fait mine d'offrir sa place au marquis de Dronero qui refusa. Tous deux la firent monter dans le carrosse où prirent place également la duchesse du Lude et la princesse de la Cisterna. La pauvre Mme Desnoyers, que Tessé avait eu le tort de qualifier de sous-gouvernante, ne fut point admise à y monter; mais comme elle paraissait fort mortifiée, et comme il fut brièvement expliqué par le comte de Vernon qu'elle avait en réalité rang de gouvernante, et qu'elle était admise à l'honneur de man-

(1) Relation imprimée à Lyon.

ger avec la princesse, la marquise de Dangeau lui fit l'honnêteté de la faire monter dans le second carrosse. Brionne et Dangeau montèrent chacun dans une chaise qui les attendait de l'autre côté du pont. Brionne n'avait point fait venir le troisième carrosse parce qu'il ne voulait point y offrir une place au marquis de Dronero.

La princesse ayant franchi le pont se rendit au logis tout voisin, qui avait été préparé pour elle, au milieu des acclamations d'un peuple infini qui criait : « Vive le Roi et Madame la Princesse de Savoie ! » tandis qu'au contraire les personnes de sa suite qui étaient restées de l'autre côté du pont fondaient en larmes. Les journaux du temps estiment à vingt mille, tant gentilshommes qu'hommes du peuple, le nombre de ceux qui s'étaient rendus au Pont de Beauvoisin pour assister à l'arrivée de la princesse. Laissons un instant ici la parole au gazetier, — nous dirions aujourd'hui au correspondant — que le *Mercure de France* avait envoyé pour assister à l'arrivée de la princesse et dont la relation, soigneusement copiée, dut être envoyée à Victor-Amédée, car elle se retrouve au dossier des *Matrimonii della Real Casa* qui est relatif à la duchesse de Bourgogne. « Cette princesse étant descendue du carrosse au milieu d'une foule incroyable de peuple, fut conduite dans son appartement. Elle y entra d'un air qui ne parut point embarrassé. On lui présenta tous les officiers de la maison du Roy les uns après les autres. Elle les reçut avec une grâce infinie et leur donna des marques d'une grande bonté. Elle leur parut dans tous ses discours et dans toutes ses manières beaucoup au-dessus de son âge. Elle est très bien faite et des plus agréables. Elle a beaucoup de noblesse dans sa physionomie, le teint beau et de très belles couleurs, quoique naturelles. Elle a les yeux parfaitement beaux, les cheveux d'un très beau blond cendré. Cette princesse joint à mille agrémens des manières prévenantes et une vivacité d'esprit qui surprend. »

Le soir de ce même jour, la princesse se mit à table avec la princesse de la Cisterna et Mme Desnoyers. En même temps la duchesse du Lude et le comte de Brionne tenaient chacun une table de douze couverts où ils avaient invité les principaux seigneurs et les principales dames de l'escorte piémontaise. Dronero, qui s'était d'abord retiré un peu piqué de n'avoir point été invité à monter en carrosse, avait cependant accepté l'invitation. Le lendemain, il pouvait écrire au duc de Savoie qu'il avait trouvé la princesse causant avec les dames françaises, *con tale desinvoltura* que si elle les avait toujours connues, et il ajoutait qu'elle avait : *di gran lungo superata la loro aspettativa* (1). Par son habile bonne

(1) Archives Turin. *Matrimonii della Real Casa. Lettera del Marchese Dronero a S. A. R.*, 17 octobre 1696.

grâce elle avait déjà conquis le cœur de la duchesse du Lude. « Je voudrais, lui avait-elle dit, que vous eussiez été dans un petit coin, quand maman m'a parlé de vous, pour entendre tout le bien qu'elle m'en a dit. » Ayant reçu un courrier de la Cour, elle la supplia de l'ouvrir avant elle, disant qu'« il n'était pas de la décence qu'une personne de son âge ouvrît des lettres sans les faire voir. Tout cela, ajoute le *Mercure*, se passa avec beaucoup de complimens et d'amitiés de part et d'autre. »

Après le dîner, le comte de Brionne distribua au nom du roi les présens qu'il avait apportés. La princesse de la Cisterna reçut un joyau de 31 628 livres; le marquis de Dronero, une boîte de cinquante diamans du prix de 14 620 livres; Mme Desnoyers, une table de brasselets de 11 105 livres, et le comte de Vernon une boîte de diamans de 8 719 livres. C'était du moins le prix coûtant des pierreries. « Mais, ajoutait Desgranges, en envoyant le mémoire à Torcy, vous pouvés bien croire qu'on ne leur donnera pas sur ce pied-là; je saurai l'augmenter à ceux qui seront curieux de le savoir (1) ». Le reste de la suite de la princesse reçut des gratifications en argent. Tout le monde se trouva enchanté, soit de la magnificence des présens, soit de la libéralité du Roi, à l'exception d'un écuyer du duc de Savoie, un certain Maffeï, qui refusa l'argent, disant que sa dignité ne lui permettait pas d'en recevoir; mais il donna à entendre qu'il aurait volontiers accepté une épée enrichie de diamans. L'incident était d'autant plus fâcheux que ce Maffeï était un des écuyers favoris du duc de Savoie, et qu'il avait été chargé par son maître, aussitôt que la princesse aurait franchi le Pont de Beauvoisin, de venir lui rendre compte de la réception. Il ne fallait pas qu'il partît mécontent. Malheureusement, il n'y avait point d'épée ainsi enrichie qui pût lui être offerte. Desgranges était en train de lui expliquer la chose lorsque survint Dangeau qui, mis au courant, offrit immédiatement, avec beaucoup de bonne grâce, celle qu'il portait au côté. Maffeï l'accepta avec empressement, et il en fut même si content qu'il la tint une heure en sa main dans le logis de la princesse, la faisant voir à tout le monde. Grâce à Dangeau cette tracasserie n'eut point de suite. Durant ce séjour au Pont de Beauvoisin et aussi pendant le reste du voyage, nous le voyons se multiplier, et par sa courtoisie, sa présence d'esprit, sa bonne grâce, prévenir les froissemens et les susceptibilités. Desgranges, auquel il rendait tant de services, et qui le savait ami particulier de Torcy, ne manquait pas d'en informer le ministre : « Pour

(1) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 95. *Mémoire des présens qui furent faits aux officiers de M. le duc de Savoye qui amenèrent Mme la duchesse de Bourgogne au Pont de Beauvoisin.*

M. de Dangeau, lui écrivait-il, on ne peut en dire trop de bien. Il a fait accueil à tout le monde ; il était partout, faisait bien les honneurs, et chacun en était très content. Cet homme-là, s'il m'est permis de dire mon sentiment, a bon esprit, des manières agréables, et il est capable de remplir de grandes places (1) ». Nous allons voir encore Dangeau intervenir utilement pour trouver la solution d'un incident qui aurait pu avoir une autre gravité que celui soulevé par Maffeï.

Le comte de Brionne avait un pouvoir régulier du Roi pour recevoir la princesse Adélaïde des mains du marquis de Dronero, chargé par le duc de Savoie de la conduire. Il en devait donner reçu, comme d'une marchandise précieuse. Mais Brionne, au lieu de s'entendre avec Dronero et Vernon au sujet de cet acte de délivrance, le libella à lui seul, et il eut soin de ne pas donner au duc de Savoie, qui, naturellement, était mentionné dans l'acte, la qualification d'Altesse Royale. Il y avait depuis longtemps querelle entre les deux maisons de Savoie et de Lorraine à ce sujet, chacune se refusant à donner de l'Altesse à l'autre. Lorsque Brionne remit cet acte à Vernon, celui-ci, en bon Maître des cérémonies qu'il était, remarqua bien l'omission, mais il ne voulut pas la relever sur-le-champ : « *perche questo sarebbe stato di strepito piu che di consequenza* ».

Vernon eut raison, car s'il eût refusé l'acte de délivrance ainsi libellé, le *strepito* qui en serait résulté aurait pu retarder le départ de la princesse. En effet, lorsque, le lendemain, le marquis de Dronero prit connaissance de l'acte, il s'aperçut de l'omission dont le caractère intentionnel ne lui échappa pas. Déjà piqué de la hauteur avec laquelle Brionne l'avait traité, il entra fort en colère, et dépêcha immédiatement un courrier chargé de rattraper l'escorte française, qui était déjà en route, de rendre l'acte à Dangeau et de dire qu'il ne l'acceptait point ainsi libellé. L'envoyé de Dronero ne put rejoindre l'escorte qu'à Lyon. Dangeau tint conseil avec Desgranges. Vainement ils s'efforcèrent de faire revenir Brionne sur son refus de donner de l'Altesse Royale au duc de Savoie, faisant valoir avec assez de raison que Louis XIV l'avait traité d'Altesse Royale dans tous les actes relatifs au mariage, en particulier dans le contrat ; que Brionne ne faisait que représenter le Roi, et qu'il pouvait bien en faire autant. Mais comme il y avait contestation sur ce point de Lorrains à Savoyards, Brionne s'entêta dans son refus, d'autant plus que son cousin, le prince d'Harcourt, qui se trouvait par hasard à Lyon, l'appuya fortement. Un biais fut alors imaginé, et le comte de

(1) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 95. Desgranges à Torcy, 17 octobre 1696.

Brionne rédigea un nouveau reçu par lequel il certifiait, sans faire mention du duc de Savoie, que la princesse Adélaïde avait été conduite au Pont de Beauvoisin par le marquis de Dronero et qu'il avait eu l'honneur de la recevoir au nom du Roi. Le courrier emporta ce nouvel acte, dont Dronero ne se contenta pas davantage, et qu'il renvoya une seconde fois. Mais comme la princesse était déjà arrivée à Fontainebleau, il n'en fut point rédigé un troisième, et l'incident n'eut point de suite, sauf que Victor-Amédée fut très blessé (1) et que Louis XIV, de son côté, témoigna son mécontentement au comte de Brionne, lorsqu'il fut informé de cet incident où se traduisaient de nouveau la hauteur et les prétentions des princes lorrains.

Cependant la princesse de Savoie avait quitté le Pont de Beauvoisin le 17 octobre au matin. Par une bonne grâce de la duchesse du Lude, la princesse de la Cisterna, bien que son service fût fini, n'en fut pas moins admise à coucher une dernière fois dans la chambre de la princesse. Au moment du départ, lorsque les personnes de sa suite qui s'en retournaient à Turin vinrent lui faire leurs derniers adieux, la duchesse du Lude la pria de passer légèrement sur cette cérémonie de crainte que cela ne lui fît de la peine. Saint-Simon affirme qu'elle se sépara de sa suite sans verser une larme. Cela n'est point exact, nous le savons par Tessé qui, précisément, avait envoyé ce jour-là un gentilhomme pour la complimenter. « Elle m'a fait l'honneur de me faire dire, écrivait-il au Roi, qu'elle n'avoit pas oublié que je l'avois supplié, en partant pour l'armée, de ne se point contraindre pour pleurer, qu'elle avoit bien pleuré, et qu'elle se souvenoit aussi que je l'avois supplié en même temps, qu'immédiatement après avoir pleuré il falloit rire et se souvenir de la place qu'elle alloit occuper (2). » En effet, elle dit à la duchesse du Lude qu' « elle ne devoit pas s'affliger quand elle alloit être la plus heureuse personne du monde. » Déjà, pour employer une expression dont Madame allait bientôt se servir en parlant d'elle, elle était *politique*, et la sensibilité n'enlevait rien chez elle à la présence d'esprit.

Le cortège coucha le 17 à Bourgoin, et repartit le lendemain pour Lyon où la princesse devait passer trois jours. On s'arrêta pour déjeuner à Saint-Laurent, chez l'abbé de Gouvernet. A ce déjeuner se passa un incident assez curieux. Un gentilhomme huguenot récemment converti avait amené, non sans arrière-pensée et sur le conseil d'un père jésuite, sa femme, huguenote

(1) Aucun acte de délivrance de la princesse Adélaïde ne se trouve en effet aux Archives de Turin.

(2) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 97. Tessé au Roi, 16 oct. 1696.

endurcie, qui avait résisté jusque-là aux instances, aux menaces et aux instructions. Elle eut l'honneur de baiser la robe de la princesse. L'attention se porta sur elle : on sut son histoire et son opiniâtreté. Aussitôt Dangeau, qui était lui-même un protestant converti, l'entreprit sur ce chapitre, et il la prêcha tant et si bien que cette dame promit de se faire instruire sérieusement. Acte de la promesse fut même dressé, en présence de la princesse, par le secrétaire des commandemens du comte de Brionne.

Le 18 à quatre heures, la duchesse de Bourgogne arriva à la porte de Lyon. Nous empruntons aux archives de la ville de Lyon (1) le récit des cérémonies qui signalèrent son entrée. Le Consulat avait fait mettre sous les armes la bourgeoisie de la ville, un pennonage entier au faubourg de la Guillotière, et quarante-cinq hommes de chacun des trente-quatre autres pennonages qui formaient deux haies depuis la porte du Rhône, par laquelle la princesse devait entrer, jusques à la maison qu'elle devait occuper, en la place Bellecour. Pour former cette double haie on avait choisi les jeunes gens les mieux faits, et qui étaient les plus en état de faire de la dépense. Aussi étaient-ils tous magnifiquement vêtus. Le corps consulaire avec le procureur général et le secrétaire de la ville en robes violettes, les ex-consuls en robes noires se rendirent au-devant de la princesse qui arriva vers les quatre heures. Le Prévôt des marchands lui débita une harangue fort bien tournée. Après l'avoir assurée que tout un peuple la regardait comme le gage de sa félicité, il ajoutait : « Le ciel ne pouvoit pas vous réserver, Madame, une plus brillante destinée. Vous réunissez les deux héros de notre siècle. Ils vous unissent au prince le plus accompli qui fut jamais, et vous allez rendre à toute l'Europe armée cette paix tant souhaitée que la fureur de la guerre avait bannie depuis si longtemps. C'est dans cette pensée, Madame, que toute la France goûte par avance les fruits de l'union des deux plus beaux sangs du monde et que nous regardons comme un véritable bonheur d'être les premiers à vous pouvoir donner des marques de la joye que vous avez répandue dans tout ce royaume. »

La princesse, qui était vêtue d'un habit blanc glacé d'argent, remercia le prévôt des marchands de son carrosse par une inclination de la tête et du corps, en se soulevant un tant soit peu de son siège, et lui dit qu'elle rendrait compte au Roi de l'honneur qu'on lui faisait. Son carrosse la conduisit ensuite jusqu'au logis préparé pour elle où, une heure après son arrivée, le procureur général et le secrétaire de la ville vinrent, cette fois en

(1) Extrait des registres du Consulat de Lyon, vol. 252.

robes noires, lui apporter au nom du consulat quantité de boîtes de dragées et de confitures dont elle les remercia. Le soir il y eut feu d'artifice sur la place, et illumination qui dura trois jours. Chaque fenêtre était couverte de papiers peints aux armes de France et de Savoie et éclairés derrière par un flambeau. Les deux journées suivantes furent remplies par des harangues que la princesse écouta toute droite, au milieu de sa chambre, mais trouvant toujours un mot pour répondre à chacun. Nouvelle harangue du Prévôt, puis des Présidens de l'Élection et du Présidial, puis du Trésorier de France, puis du Parlement des Dombes. On la conduisit également aux églises et aux couvens : à Saint-Jean, où elle fut complimentée par les chanoines, comtes de Lyon (1), et où, pour la première fois, la messe fut chantée en musique au lieu de l'être en plain-chant; chez les Célestins où elle fut reçue avec beaucoup de magnificence, leur maison ayant été fondée autrefois par un duc de Savoie; chez les dames de Saint-Pierre; chez les Carmélites où elle donna l'habit à une religieuse; enfin chez les Jésuites, où on lui fit admirer la bibliothèque et où les écoliers récitèrent en son honneur des vers composés par les pères. De temps à autre, elle était obligée de se faire voir pour contenter la curiosité, et la duchesse du Lude, après lui avoir fait faire en carrosse le tour des remparts et de Bellecour, au milieu d'une population enthousiaste, la fit dîner en public et en grande cérémonie, « avec le bâton et le cadenas », écrivait Desgranges à Torcy. Enfin, elle partit le 21. Toute la bourgeoisie se mit encore en armes pour l'escorter et l'acclamait en l'appelant : « Princesse de la paix. » — « Le jour de son départ, dit le *Mercure de France*, la joye cessa dans la ville de Lyon. »

Nous ne continuerons point à la suivre, pas à pas, dans les différentes villes où elle coucha, à Roanne, à Moulins, à Nevers, à la Charité. Dans chacune de ces villes, à la Charité en particulier, où les fêtes de la Toussaint la retinrent trois jours, elle fut reçue en cérémonie et haranguée. L'un de ces harangueurs (ce n'était ni plus ni moins que le lieutenant général de la province) étant demeuré court, elle le sortit d'embarras en le prévenant par un remerciement « avec autant de bonté et de présence d'esprit, écrivait Desgranges, qu'une personne fort âgée aurait pu le faire. » A Moulins, les bons pères jésuites, jaloux de ceux de Lyon, avaient préparé jusqu'à six madrigaux où ils la comparaient successivement au lis, à la rose et à d'autres fleurs encore. La duchesse du Lude s'opposa à la récitation pour ne pas retarder l'heure du départ, mais la princesse eut l'heureuse inspiration de

(1) Pour être chanoine comte de Lyon, il fallait faire preuve de seize quartiers de noblesse.

demander un jour de congé pour les écoliers, ce qui lui fit tout pardonner. C'était surtout par sa bonne grâce et son esprit qu'elle plaisait, plus encore que par son agrément extérieur. Il est même évident que la première impression n'avait pas été très favorable. On aura remarqué la froideur avec laquelle, dans sa première lettre datée de Chambéry, s'exprimait Desgranges. La duchesse du Lude ne montrait pas beaucoup plus d'enthousiasme : « La princesse de Savoie, mandait-elle à Torcy, est d'une figure aimable, bien faite dans sa taille, et j'ose espérer qu'elle plaira au Roy (1). » Dangeau ne se montrait pas moins réservé : « La princesse m'a paru fort aimable, écrivait-il de son côté (2), je ne reviens point sur ce chapitre de peur d'en dire trop. »

Le bruit s'était même répandu à Versailles qu'elle n'était pas jolie : « On nous mande, écrivait Mme de Maintenon à Mme de Berval, que la princesse de Savoie, quoique laide, ne déplaît pas (3). » Ce ne fut que peu à peu qu'une rumeur plus favorable s'éleva en sa faveur et devança son arrivée. Les lettres de Dangeau firent beaucoup pour cela. Presque à chaque étape il écrivait soit à Torcy, soit à Mme de Maintenon. Ce qu'il faisait surtout valoir c'était sa bonne grâce, son esprit de repartie, l'à-propos avec lequel elle savait répondre à toutes ces harangues officielles, tirant toujours quelque chose de son fond. A chaque réception son enthousiasme va croissant : « Notre princesse, écrivait-il de Lyon (4), n'a point été embarrassée de tous ces honneurs qu'on lui a rendus à Lyon... Attendez-vous à voir une princesse très aimable par son aspect, par son humeur, par ses manières. Plus nous la voyons, plus la bonne opinion que nous avons d'elle augmente. » Et quelques jours plus tard : « Elle est fort enfant, mais avec beaucoup d'enfance elle fait voir bien du bon sens et de l'esprit, de la douceur et de la vivacité... Elle ne parle qu'à propos et est pleine d'égards et de considération. »

Desgranges lui rendait un témoignage non moins flatteur, mais un peu différent : « On continue à dire mille choses sur la douceur, la docilité et touttes les bonnes qualités de la princesse. Pour moy je persiste toujours à dire que ce n'est point une enfant de onze ans ; c'est une femme raisonnable, bonne à mettre aujourd'huy en mesnage. Les petites réponses sérieuses aux complimens qu'on lui fait coullent de source et ne luy sont assurément pas suggérées (5). »

(1) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 95. La duchesse du Lude à Torcy, 16 octobre 1696.
(2) *Ibid.* Dangeau à Torcy, 17 octobre.
(3) *Lettres édifiantes*, t. I, page 464.
(4) Aff. étrang. *Corresp. Turin*, vol. 95. Dangeau à Torcy, 20 octobre 1696.
(5) *Ibid.* Desgranges à Torcy.

En habile homme qu'il était, Dangeau n'avait garde de manquer à entretenir également Mme de Maintenon des dispositions que faisait voir celle dont la haute éducation allait lui être confiée. Il lui rendait compte en particulier des jeux auxquels on avait recours, à la fois pour la distraire de l'ennui des réceptions officielles et pour lui donner occasion de déployer son esprit. C'était Dangeau qui y jouait le grand rôle. Les lettres de Dangeau ont malheureusement été perdues. Mais on en trouve en quelque sorte la contre-partie dans les réponses de Mme de Maintenon : « Vous donnez, lui écrivait-elle (1), d'agréables idées de la princesse et nous avons une grande impatience de la voir. Vous savez, monsieur, faire toute sorte de personnages; l'épée de diamans et le colin-maillard en sont la preuve »; et dans une autre lettre : « Il est vrai, monsieur, qu'on est ravi d'entendre parler de la princesse, et que tout ce qui revient de votre petite cour nous donne une grande impatience de la voir réunie à la nôtre. Si la princesse ne se dément point, nous serons heureux d'avoir à former un si bon naturel. Je suis ravie de savoir qu'elle est enfant parce qu'il me semble que tous ceux qui sont trop avancés demeurent pour l'ordinaire. Tout ce qui vient de ses occupations me paraît parfait, et si on continue ce mélange de jeux d'esprit, de jeux d'exercice et de quelques leçons un peu plus sérieuses, il n'y aura rien qui ne soit utile. Le jeu à la Madame peut l'accoutumer à la conversation et à bien parler; les proverbes à entendre finement; le colin-maillard contribuera à sa santé, les jonchets à son adresse. Enfin tout me paraît fort bon, d'autant qu'elle fait toutes ces choses avec des personnes raisonnables qui peuvent l'instruire en la divertissant. » De tous ces jeux, le colin-maillard était celui que la princesse préférait, et Dangeau nous apprend qu'en arrivant dans la petite ville de Saint-Pierre, elle eut beaucoup de chagrin, parce que sa chambre était trop petite pour y jouer.

A la Charité, la petite cour ambulante apprit une grande nouvelle. C'était que la vraie cour presque tout entière et le Roi lui-même allaient venir au-devant d'elle, non pas seulement jusqu'à Fontainebleau, ainsi que toujours cela avait été convenu, mais jusqu'à Montargis. Il y avait de la part de Louis XIV d'autant plus de condescendance à venir ainsi à la rencontre d'une aussi jeune princesse, qu'il venait d'être fort souffrant d'un anthrax dont il avait fallu l'opérer, et que, d'autre part, la ville de Montargis ne possédait aucune installation royale ou princière, le vieux château où Renée de Ferrare avait fait faire par Androuet du Cerceau de si importans travaux ayant été depuis complète-

(1) *Correspondance générale*, t. IV, Lettres CDXXXVI et CDXXXVII, pages 125 et 126.

ment abandonné. Monsieur, dont l'orgueil était singulièrement flatté du rang auquel montait sa petite-fille, s'y installa cependant avec son fils, le duc de Chartres. Il avait même compté pousser plus loin, pour être le premier à l'embrasser. Mais ayant appris que le Roi et Monseigneur le suivaient de près, il crut devoir rester à Montargis, « pour tenir compagnie à Sa Majesté », disent prudemment les *Mémoires du marquis de Sourches*, en réalité sans doute crainte de le mécontenter. Le Roi partit en effet du château de Fontainebleau, le 4 novembre dans l'après-midi, précédé immédiatement par Monseigneur. Quant à celui qui avait, ce semble, le plus de titres à voir le premier la princesse, c'est-à-dire le duc de Bourgogne, il reçut l'ordre d'attendre provisoirement à Fontainebleau, avec autorisation cependant d'avancer le lendemain jusqu'à Nemours.

Monseigneur logea chez M. de Boiscourgeon, avocat du Roi, et le Roi chez M. Lelorge, lieutenant général au Présidial, dont la maison était « fort jolie et fort bien ajustée » pour un homme de son rang, mais dont les appartemens étaient beaucoup trop petits pour le Roi et toute sa suite. La princesse arriva à Montargis sur les six heures du soir. Au moment où le carrosse qui l'amenait entra dans la rue, le Roi, qui était au balcon, descendit. Dès que la portière du carrosse fut ouverte, il s'avança, et après avoir dit à Dangeau : « Pour aujourd'hui vous voulez bien que je fasse votre charge », sans laisser à la princesse le temps de descendre, il la prit dans ses bras comme elle était encore sur le marchepied et l'embrassa en lui disant : « Madame, je vous attends avec beaucoup d'impatience. » La princesse lui répondit que ce jour était le plus heureux de sa vie, et lui baisa la main. Monsieur, voyant que le Roi ne la tenait plus dans ses bras, s'avança alors pour l'embrasser, et il se jeta à son cou, oubliant que, d'après l'étiquette, Monseigneur devait passer avant lui. Mais le Roi l'en fit souvenir, et Monseigneur s'étant avancé à son tour embrassa deux fois sa future belle-fille. Le Roi lui donna alors la main pour l'aider à monter l'escalier, et elle en profita pour la lui baiser encore plusieurs fois.

L'escalier était encombré de monde. Un huissier précédait, portant un flambeau, et le Roi la faisait monter lentement afin de la bien montrer. Arrivée dans la chambre qui lui était destinée, il lui présenta l'un après l'autre tous les seigneurs qu'elle salua selon leur qualité. Les princes ainsi que les ducs et pairs la baisèrent, comme leur rang leur en donnait le droit. Le Roi ne pouvait se lasser d'admirer sa bonne grâce et son esprit. Enfin il la quitta pour la laisser un peu reposer, et il profita de cet intervalle pour écrire ses premières impressions à Mme de Main-

tenon, dans une lettre bien connue, qui se trouve partout, et qui est trop longue pour que nous la citions tout entière. Nous y relèverons seulement quelques traits : « Elle a, disait-il, la meilleure grâce et la plus belle taille que j'aie jamais vues, habillée à peindre et coiffée de même, des yeux vifs et très beaux, des paupières noires et admirables, le teint fort uni, blanc et rouge comme on peut le désirer, les plus beaux cheveux noirs que l'on puisse voir et en très grande quantité. Elle est maigre, conme il convient à son âge, la bouche fort vermeille, les lèvres grosses, les dents blanches, longues et mal rangées. Elle parle peu, au moins à ce que j'ai vu, n'est point embarrassée qu'on la regarde, comme une personne qui a vu du monde. Elle fait mal la révérence, et d'un air un peu italien. Elle a quelque chose d'une Italienne dans le visage ; mais elle plaît, je l'ai vu dans les yeux de tout le monde. Pour moi, j'en suis tout à fait content. »

Après avoir laissé reposer un instant la princesse, Louis XIV retourna auprès d'elle. Il eut à ce moment une pensée pour la duchesse Anne : « Je voudrais, dit-il, que sa pauvre mère pût être ici quelques momens, pour être témoin de la joie que nous avons. » Il voulut mettre la princesse à l'aise avec lui, et, comme elle l'appelait : Sire, il lui dit que ce n'était point ainsi qu'il le fallait appeler, mais : Monsieur. Il la fit asseoir dans un fauteuil, prit lui-même un petit siège et lui dit : « Madame, voilà comme il faut que nous en usions ensemble et que nous soyons en toute liberté. » Il s'amusa à la voir jouer aux jonchets, avec les dames, et admira son adresse. Sur ces entrefaites on vint annoncer que la viande était portée (c'était l'expression du temps). Dangeau entrant alors en charge lui donna la main pour la conduire à table. Elle y prit place entre le Roi et Monseigneur. Elle mangea de très bonne grâce, après avoir demandé à l'un et à l'autre s'ils ne voulaient point toucher à un plat qui était devant elle. On remarqua fort aussi qu'elle ne recevait rien d'un officier de service sans lui dire merci. Le Roi lui ayant demandé comment elle trouvait Monseigneur, elle répondit qu'il ne lui avait point semblé si gros qu'elle s'y attendait.

Après souper le Roi l'accompagna dans la chambre où elle devait coucher, et prit plaisir à la voir décoiffer et déshabiller. En la quittant il déclara qu'il l'avait bien examinée depuis son arrivée et qu'il ne lui avait rien vu faire ni rien entendu dire dont il ne fût content au dernier point. Aussi reprit-il la plume pour terminer sa lettre à Mme de Maintenon : « Nous avons soupé, lui mandait-il ; elle n'a manqué à rien, et est d'une politesse surprenante à toutes choses ; mais à moi et à mon fils elle n'a manqué à rien et s'est conduite comme vous pourriez faire. J'espère que

vous la serez aussy (contente). Elle a été bien regardée et observée, et tout le monde paraît bien satisfait de bonne foi. L'air est noble et les manières polies et agréables. J'ai plaisir à vous en dire du bien, car je trouve que sans préoccupation et sans flatterie je le puis faire et que tout m'y oblige... J'oubliais à vous dire que je l'ai vue jouer aux jonchets avec une grâce charmante. Quand il faudra un jour qu'elle représente, elle sera d'un air et d'une grâce à charmer, avec une grande dignité et un grand sérieux. »

Le lendemain, comme on voulait partir de bonne heure, la princesse fut obligée de se lever à six heures. Le Roi assista à sa toilette et loua ses cheveux qu'il trouva fort beaux. Il y avait aux alentours de la maison qu'elle occupait plus de vingt mille personnes qui étaient venues pour la voir au moment où elle irait à la messe. Elle y fut à neuf heures, dans un couvent de Barnabites qui avait été autrefois fondé par Monsieur. Le supérieur lui présenta l'eau bénite à l'entrée, et la harangua naturellement à la sortie. Pendant la messe on remarqua la ferveur avec laquelle elle priait. Après la messe et le dîner qui eut lieu à onze heures, le long cortège qui accompagnait la princesse depuis le Pont de Beauvoisin s'ébranla de nouveau. Dans le premier carrosse montèrent le Roi qui se mit dans le fond à droite, la princesse qui se plaça à côté de lui, Monseigneur, Monsieur et la duchesse du Lude. Une place avait été réservée du côté de la portière pour le duc de Bourgogne qu'on devait rencontrer en route. En effet il attendait dans son carrosse, avec le duc de Beauvilliers, à une demi-lieue au delà de Nemours. Lorsqu'il aperçut le carrosse du Roi il mit pied à terre, et, laissant là son gouverneur, il courut seul cinquante pas en avant. Le carrosse du Roi s'arrêta, la portière en fut ouverte et le duc de Bourgogne y monta. Il y eut un moment d'embarras auquel le Roi mit fin en prenant la parole. Le duc de Bourgogne se contenta de baiser deux fois la main de la princesse, qui de son côté rougit fortement. Le cortège reprit sa marche, avançant péniblement dans les sables de la forêt, et n'arriva pas avant cinq heures à Fontainebleau. Le carrosse du Roi entra dans la cour du Cheval-Blanc. Il y avait du monde partout, sur la double rampe en pierre qui monte de la cour aux appartemens, aux fenêtres des galeries, et jusque sur les toits. Le Roi gravit l'escalier ayant à côté de lui la princesse « qui semblait sortir de sa poche », dit Saint-Simon (car elle était petite), et la fit entrer d'abord dans la tribune de la chapelle, pour rendre grâces à Dieu. Ensuite il la conduisit à l'appartement de la Reine mère qui lui avait été destiné. Mais il y avait pour la voir une telle presse que, dans cette cour si ordonnée, un instant l'étiquette

fut oubliée et les rangs confondus. « Imaginez-vous, écrivait le lendemain Madame à sa tante Sophie de Hanovre, qu'il y avait une telle foule, une telle presse que la pauvre Mme de Nemours, et la maréchale de La Mothe, poussées et bousculées, arrivèrent sur nous à reculons, la longueur de toute la chambre, et tombèrent enfin sur Mme de Maintenon. Si je n'eusse retenu celle-ci par le bras, elles seraient tombées les unes sur les autres, comme un château de cartes. C'était on ne peut plus comique. »

L'ordre finit cependant par se rétablir et les présentations indispensables eurent lieu. Le Roi nomma lui-même à la princesse les premiers d'entre les princes et les princesses du sang; puis, fatigué, il se retira, laissant à Monsieur le soin de présenter les autres personnes qui avaient droit à l'être. La pauvre petite princesse eut encore à rester debout pendant deux heures. Monsieur se tenait à côté d'elle, lui nommait chacun avec son rang, et lui indiquait ce qu'elle avait à faire. Chacun s'approchait, sans beaucoup d'ordre, pour baiser le bas de sa robe; mais quand c'était un duc, un prince ayant ce rang, un maréchal de France, ou leurs femmes, Monsieur la poussait en lui disant: « baisez », et elle baisait. A la fin, sa fatigue étant extrême, on eut pitié d'elle, et on fit savoir que les présentations étaient finies et que la princesse allait se coucher. Quelques femmes, plus obstinées que les autres, trouvèrent néanmoins le moyen de rester et se firent présenter par la duchesse du Lude pendant sa toilette de nuit. Comme elle était encore trop enfant pour qu'on la laissât coucher seule, la duchesse du Lude fit dresser un lit dans son alcôve, et ce fut sous son œil vigilant que la fille des ducs de Savoie goûta sa première nuit de repos dans le vieux palais de nos rois.

Avant de raconter son éducation et son mariage, il nous faudra cependant quelque peu parler du jeune prince auquel elle était destinée, et qui, tenu à l'écart jusqu'au dernier moment, s'était enhardi en carrosse jusqu'à lui baiser deux fois la main.

HAUSSONVILLE.

L'IMAGE

DEUXIÈME PARTIE (1)

XII

Je suis un peu embarrassé de ce qui me reste à vous dire, continua Lavernose. Quoique tout ait bien fini ou à peu près bien, ma conscience ne me reproche pas moins le mal que j'ai fait et celui que j'aurais pu faire. Et vous, que penserez-vous de moi, qu'en pensez-vous déjà peut-être, mon cher ami? Mais c'est tant pis; j'ai commencé, j'irai jusqu'au bout de ma confidence. Mon secret d'ailleurs me pesait depuis longtemps; j'éprouve un soulagement à m'en délivrer. Et si mon amour-propre en souffre par momens, quelque douceur se mêle à cette amertume. Pour avoir été coupables, les heures de ma vie que je vous raconte n'en furent pas moins délicieuses. Artiste jusque-là malhabile à traduire mes rêves, l'amour m'avait donné le pouvoir de créer des images d'une beauté telle, que, même affaiblies et reconnaissables à peine, j'ai encore un plaisir étrange à les évoquer.

A quel point j'étais alors la victime de mon imagination, l'effet que produisit sur moi le contact de Marc Echette aurait pu me le donner à comprendre. Sa présence me guérit sur le coup de l'accès de jalousie qu'avait provoqué l'annonce de son arrivée. Il est vrai qu'il était en tout peu ressemblant à l'idée que je m'en étais faite. Au lieu du jeune monsieur autoritaire et grave que je croyais voir débarquer, ce fut, sautant du train, un garçon alerte et vif, avec une figure ouverte, un regard limpide et à peine un soupçon de moustache sur le sourire le plus cordial. Du même âge

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

que Thérèse, ou peu s'en fallait, il avait l'air d'être son frère ou son camarade : un frère dévoué, un camarade attentif, — et rien de plus. J'eus beau les dévisager l'un et l'autre, épier leurs attitudes et leurs gestes, je n'y découvris pas trace de mystère. De l'intimité, des concordances bien naturelles à des existences si souvent mêlées, et ces concordances appelaient l'union des regards et des sourires ; mais tout cela était visiblement innocent. L'amitié éclatait, par exemple ; elle se lisait à plein dans le regard attendri que Marc fixait sur la ressuscitée, dans la sollicitude de Thérèse inquiète de retrouver Marc un peu fatigué, pâli par le travail.

— Ce n'est rien, expliquait-il ; une dernière leçon qu'il m'a fallu improviser en quelques heures ; hier encore je débitais mon affaire à la Faculté ; ce matin, les malles et les adieux, et me voici. J'ai pris un billet circulaire, et c'est par vous que je commence.

Thérèse nous avait présentés l'un à l'autre. C'était elle qui avait voulu que je fusse là ; elle avait tenu à me rendre évidente, dès la première heure, mon injustice de la veille. Et elle y avait réussi. Impressionnable comme toujours, prompt à me porter d'un extrême à l'autre, je passai, avec Marc, d'un état d'hostilité préventive à une sympathie presque immédiate. Il est vrai qu'il me donna l'exemple. Il me connaissait déjà, disait-il ; les lettres de Thérèse à sa mère étaient remplies de mes louanges. « Après le docteur Estenave, c'est vous, me dit-il, ce sont vos causeries promenées en plein air qui ont sauvé notre malade. Elle avait si grand'peur de ne pouvoir pas s'accoutumer à vivre sans nous ! Et c'est vous qui lui manquerez maintenant. »

Était-ce vraiment par gratitude, comme il l'affirmait, ou pour tout autre motif, Marc travaillait évidemment à gagner mon amitié. Il m'avait pris d'abord par mon faible, par l'amour des montagnes. Ce diable d'homme connaissait toutes les nôtres par leur nom et il en parlait, ne les ayant jamais visitées, avec les mêmes détails que s'il venait d'en faire l'ascension. Pendant qu'on chargeait ses bagages sur l'omnibus, il avait trouvé le moyen de s'orienter, et il me désignait du doigt les crêtes et les pics avec la sûreté d'un professionnel. Sa science cependant, il en convenait lui-même, ne datait que de quelques heures ; il l'avait acquise en route avec le *Joanne*. Et sur ces données, il faisait déjà des plans d'excursions, il proposait des itinéraires. Il n'avait que deux jours à passer à Argelès, et il tenait à les bien employer.

— Dès demain matin, si vous êtes libre, monsieur Lavernose, je vous mets à contribution, disait-il. Nous ferons de l'archéologie ensemble, nous fouillerons vos archives municipales ; l'après-midi nous nous reposerons en voiture, nous irons en com-

pagnie de ces dames visiter les sites de la vallée ; le soir, musique. Ce programme vous va-t-il, mademoiselle Romée?

Marc Echette n'était pas arrivé depuis une heure et déjà sa présence agissait sur moi; sa gaieté détendait mes nerfs; son jeune bon sens faisait honte à ma vieille folie. Le travail d'imagination qui avait en quelques jours dénaturé mes rapports avec Thérèse s'arrêtait brusquement. Pas moyen de rêver à côté de Marc; son activité vous emportait comme dans un tourbillon; mais c'était un tourbillon savamment réglé, un mécanisme rapide dont les roues s'engrenaient pour un but précis et certain.

Dès son premier repas chez nous, son ascendant se fit sentir à toute la maison. Quelques remarques pratiques, quelques interrogations touchant le ménage et la vie matérielle avaient conquis ma belle-mère, et l'intérêt qu'il témoignait à Jacques lui avait gagné presque aussi vite le cœur de Cyprienne. Jacques lui-même s'était trouvé pris. Trois mots d'un étranger avaient plus fait pour subjuguer ce gamin que mes admonestations de chaque jour.

Cette soirée ne fut pour lui qu'un long triomphe. Il avait l'autorité et il avait le charme. Son entrain excitait, déliait les langues; une atmosphère d'intellectualité se dégageait de lui, se répandait libéralement à son voisinage. Tout l'intéressait d'ailleurs; il semblait qu'il n'eût pas assez d'yeux pour voir, assez d'oreilles pour entendre. Mais son activité ne se bornait pas à l'enquête; ce curieux était aussi une manière d'apôtre. Il avait le goût de la direction, de la propagande. Il l'avait ingénument. La science et l'autorité lui étaient comme des attributs naturels dont il ne se prévalait pas et qu'on acceptait sans contrainte. Comment se fâcher contre un maître qui n'avait pas encore de barbe au menton?

Thérèse jouissait du succès de son ami. Délivrée de l'inquiétude où l'avait mise ma jalousie, heureuse de mon accord avec Marc, elle se livrait sans réserve au large courant de sympathie qui nous emportait tous.

La musique vint encore exalter notre lyrisme. Thérèse s'était mise au piano ; elle avait ouvert un cahier de Schumann, une série de pièces courtes, variées de thème et de facture, et chacun de nous se laissait prendre à son tour par le motif le mieux assonant à son rêve. Pour Marc ce furent sans doute les invocations en forme de choral, les larges psaumes, les contemplations agrandies jusqu'à l'extase; pour moi les hymnes de tendresse, l'évocation ardente et fraîche des troubles printaniers, des fiançailles d'âmes dans des jardins de muguets et de jacinthes.

Cependant Marc réclamait une sonate de Beethoven, j'implorais une mazurka de Chopin. Nous n'avions pas la même façon

de comprendre ni d'aimer la musique. Tandis que je me laissais porter par le rythme sans savoir vers où ni comment, heureux uniquement de l'exercice de ma sensibilité, Marc n'oubliait jamais de diriger, de raisonner son plaisir. L'enchaînement mathématique des accords, la logique puissante d'une fugue, le contentaient; avant tout il exigeait dans le tissu des phrases la suite, le développement d'une idée, et toutes les idées ne lui étaient pas bonnes. Ce qui ne s'accordait pas avec sa sagesse, avec sa volonté d'héroïsme lui était indifférent ou hostile. Il aimait Schumann, il préférait Beethoven; il rejetait comme un inspirateur perfide le prestigieux inventeur des mazurkas et des valses, le sensuel, le douloureux Chopin.

Nous discutions là-dessus. Je réclamais pour la musique le droit illimité de l'expression. Thérèse m'appuyait timidement; elle s'insurgeait avec douceur contre les théories de Marc; elle demandait grâce pour les déséquilibrés de génie, pour ceux qui nous fabriquent du plaisir avec leurs souffrances. Au fond, les féminins, les ultra-nerveux lui allaient mieux que les mâles à trop forte poigne, à trop large envergure. Le futur agrégé avait beau déployer sa plus subtile dialectique, Thérèse résistait : « Avec toute votre science, mon pauvre ami, vous ne saurez jamais ce que c'est qu'un artiste », lui disait-elle. Et quand elle était trop pressée d'argumens, elle se contentait de signifier son refus dans un raidissement de toute sa personne, un hochement de tête où s'obstinait sa faiblesse victorieuse. Et Marc s'arrêtait alors, navré, dépité de sentir à la fois les limites de la raison de son amie et les bornes de son empire sur elle.

Ma femme et ma belle-mère s'endormaient au son de notre esthétique. Le menuet de Boccherini exécuté à leur intention, enlevé du bout des doigts agiles et sourians de la pianiste, les réveilla, et après le menuet quelques tours d'adresse musicale, l'imitation entre autres d'une valse très ancienne, débitée en sons grêles et intermittens comme par une boîte à musique.

XIII

Ce fut la fin du concert. Thérèse se retira la première, puis Marc prit congé de ces dames. Je m'offris à le conduire à la chambre que nous lui avions louée dans notre plus proche voisinage. Mais dehors la nuit était si belle, bleue et blanche avec de larges nappes de clarté lunaire qui inondaient la place, scintillaient aux ardoises du clocher, se brisaient en fils de cristal dans la vasque de la fontaine, que nous décidâmes de faire un tour de ville avant de nous mettre au lit. Nous avions pris cette route de Pier-

refitte, où, si souvent depuis, vous et moi, nous avons promené nos conversations de l'après-dîner. Mais ce soir-là, ce fut moins une conversation qu'un monologue. Marc était en train de bavarder; la nouveauté du pays l'excitait, doublait la facilité professionnelle qu'il avait de trouver une forme immédiate à sa pensée. Il n'avait fait qu'entrevoir la silhouette vespérale d'Argelès dans le trajet de la gare à la maison, et il en exprimait déjà le charme si particulier, il l'exprimait même avec une telle abondance qu'il semblait le presser, l'épuiser à mesure. Sans émotion d'ailleurs. Les choses l'intéressaient moins en elles-mêmes, que comme une occasion de vérifier sa méthode d'observer et de décrire : « Le spectacle des Pyrénées ne peut pas être indifférent à ceux qui en reçoivent l'impression quotidienne, disait-il. Ces reliefs puissans, la masse et la solidité de la matière dont est faite le paysage et en même temps la grandeur, la noblesse d'expression que lui donne le développement en hauteur des contours qui le désignent, doivent nécessairement agir sur les âmes, et différemment sans doute selon leurs qualités natives. La montagne doit déprimer les faibles et hausser les énergiques. Les contemplatifs, les indolens sont écrasés d'avance dans un pays où chaque pas est un effort. Mais aux autres, à ceux que la difficulté exalte, que l'obstacle enivre, quel stimulant nouveau, quel accroissement de force doit donner l'habitude de lutter et la certitude de vaincre! Si j'étais poète, c'est là, concluait-il, sur un de ces sommets dont la silhouette nous défie, que je voudrais composer un hymne à la Volonté, et je le graverais sur la pierre terminale d'une de ces pyramides que les ascensionnistes édifient de leurs mains comme un trophée de leur victoire. Mais les hymnes ne sont pas mon affaire, concluait-il en souriant, je ne suis qu'un historien. Et que ferais-je ici? Sans doute cet admirable pays manque de bibliothèques; et sans livres, adieu ma thèse! »

Marc me confiait alors le sujet de cette thèse dont il travaillait à réunir les matériaux. C'était l'établissement et la chute du premier duché d'Aquitaine. Une trouvaille, affirmait-il; toute une civilisation à reconstituer, un organisme à faire revivre, et cet organisme avait été le nôtre, celui de cette France du sud-ouest où s'étaient fondues en un si curieux alliage la tradition latine et la nouveauté barbare. Quel beau livre à écrire!... Mais il fallait commencer par être agrégé. Un an de préparation encore, un an de patience! Et il m'expliquait comment il se trouvait retardé dans ses études. C'était la faute de son père qui, effrayé pour lui de la carrière universitaire et de la conquête des diplômes, l'avait fait débuter dans les contributions. Deux années perdues à gratter le papier du gouvernement, à remplir des im-

primés, à additionner et à soustraire. Le dégoût à la fin avait été plus fort que l'obéissance. Il avait déserté, et tout le monde était content, — tout le monde et son père. Agrégé à vingt-quatre ans, il aurait bientôt fait de rattraper le temps perdu. Il est vrai qu'il lui manquerait la culture et la camaraderie de *Normale*, mais il ne s'en trouverait peut-être pas plus mal d'avoir respiré le bon air des facultés de province. Quant à la camaraderie, il saurait se créer des titres qui lui permettraient de s'en passer. Ses protecteurs seraient ses livres : *le Duché d'Aquitaine* et cette *Morale à travers l'histoire*, où il voulait condenser en d'irréfutables formules sa haine de stoïcien contre le dilettantisme à la mode.

Une certitude profonde, une clarté de plein jour présidaient à ses plans de travail, à ses projets d'avenir. Il regardait loin devant lui la route à suivre, et l'obscurité de l'étape actuelle s'illuminait du rayonnement, visible pour lui, de l'étape finale. Il parlait d'ailleurs de ces choses avec une simplicité parfaite. Son but était noble; c'était moins un calcul égoïste qui le poussait qu'un besoin de se développer, de donner du jeu à ses facultés, de mettre en action ses projets de savant ou de moraliste.

Cependant, après que l'ambitieux qui était en lui et qui y occupait la plus large place se fut abondamment épanché, le pédagogue eut son tour.

— Et vous, me dit-il, que faites-vous, que comptez-vous faire? Vous êtes poète, je le sais, un poète descriptif d'une subtilité rare et qui excelle à noter les sensations de la montagne. Vous êtes archéologue aussi et je vous ai déjà prévenu que j'aurais recours à vos lumières. Ne nous donnerez-vous pas bientôt quelque recueil de poésies pyrénéennes, quelque monographie locale? Vos hivers d'Argelès sont sévères et celui qui vient vous le paraîtra peut-être davantage. Le vide que laisse après elle une amie comme Mlle Romée ne se comble pas aisément. A quoi vous occuperez-vous après notre départ?

La question de Marc me touchait au point le plus douloureux de mon être; elle raviva brusquement ma jalousie. « Après notre départ... » avait-il dit. Et sans doute je savais bien que Thérèse et lui ne devaient pas s'en aller ensemble. Mais leurs routes, un moment séparées, ne tarderaient pas à se rejoindre; leurs existences recommenceraient côte à côte. Et comment espérer qu'elles ne se confondraient pas un jour ou l'autre? Peut-être, probablement même, n'y avait-il pas encore d'amour déclaré entre eux. Mais plus tard? Si paisible qu'il fût d'imagination et absorbé par son travail, Marc ne pouvait pas rester indéfiniment insensible au charme de Thérèse, et Thérèse elle-même, si dévouée qu'elle fût à l'avenir des siens, comment ferait-elle pour résister à la

puissance morale, à l'éloquence de Marc, si Marc se décidait à la conquérir?

Cette nécessité plusieurs fois entrevue m'apparut alors avec une telle évidence que je m'étonnai d'en avoir douté un moment. Il était là, devant moi, l'ami définitif, le futur maître de Thérèse. L'intermède d'intimité où s'était amusée la convalescente touchait à sa fin. Je n'avais qu'à céder la place à Marc, à me résigner ou à souffrir.

— C'est vrai que Mlle Romée va me manquer beaucoup, répondis-je, mais j'ai idée que le travail ne me distrairait pas. Pourquoi me distraire, d'ailleurs? Il me semble que je trouverai une occupation meilleure à me remémorer cette charmante amie.

Cette solution romanesque parut sans doute un peu suspecte à Marc.

— Je vous engage aussi, répliqua-t-il, à suivre d'un peu près les études de votre fils. Les méthodes de ses maîtres me paraissent bien défectueuses, je dois vous le dire; ils demandent trop à la mémoire, pas assez à la raison, à l'initiative individuelle. Votre intervention suffirait sans doute à rétablir l'équilibre.

— Vous me direz vous-même ce qu'il y aurait à faire pour Jacques, répondis-je. Je ne suis pas très au courant des nouvelles méthodes...

— Bien volontiers, repartit Marc. Et vous, n'oubliez pas que vous m'avez promis de me conduire à vos archives. Êtes-vous matineux? me demanda-t-il encore. Alors, venez me prendre demain à huit heures; je piocherai mon Cassiodore en vous attendant.

Et comme je m'étonnais de cette façon d'entendre l'emploi de ses vacances :

— La pire corvée pour moi, me dit-il, serait de ne rien faire. Un peu d'archives le matin, une heure de chasse au document, cela vous met en joie pour toute la journée. Vous verrez comme c'est amusant, affirma-t-il encore en me serrant la main à la porte de son hôtel. Tout le reste peut manquer, voyez-vous, le travail, c'est encore ce qu'il y a de meilleur dans la vie.

XIV

A la pointe de huit heures, le lendemain, Marc était à la besogne. Il ne s'était pas vanté, c'était bien un amusement pour lui, ce dépouillement des papiers municipaux. Pas très fructueux pourtant: beaucoup de poussière et peu de résultats. A peine si dans ce fatras de registres, flairés plutôt que lus, déchiffrés du

bout des doigts en tournant les pages, le malheureux chartiste put écumer dix lignes de notes.

— Autant de pris! dit-il en se frottant les mains. L'essentiel, à mon âge, est de collectionner de l'inédit, d'amasser des matériaux; on bâtira plus tard.

La collecte finie, Marc me demanda de remettre la consultation promise sur la direction à donner aux études de Jacques.

— Laissez-moi le temps de l'interroger, de l'étudier encore un peu, me dit-il. Les méthodes d'éducation pas plus que les traitemens des malades ne sont invariables; il faut doser la médecine selon les tempéramens. Il est étourdi, n'est-il pas vrai, votre Jacques? mais étourdi ne veut pas toujours dire inhabile à réfléchir; les contemplatifs sont sujets à distraction autant que les étourneaux, mais d'une autre façon. Ils voient moins en surface qu'en profondeur, et cela vaut mieux. Évidemment Jacques tient de vous une complexion d'artiste. Enfin, nous verrons, conclut-il.

Il avait été convenu que Marc prendrait ses repas avec nous; j'allais donc le voir de nouveau à côté de Thérèse, et j'en souffrirais peut-être; mais j'étais décidé à n'en rien laisser paraître. Une nuit de réflexion, de retour sur moi-même, sans atténuer ma jalousie, m'avait tout au moins confirmé dans ma résolution d'accepter l'inévitable. J'aurais seulement souhaité d'être deviné par mon amie; j'aurais voulu qu'elle s'aperçût de mon sacrifice, qu'elle en fût même quelque peu malheureuse. Et il ne me déplaisait pas, d'autre part, que Marc, devant qui j'étais décidé à m'effacer, continuât à s'inquiéter de mon amitié pour Thérèse. Car telles sont, vous ne l'ignorez pas, les contradictions de l'amour, de cet état bizarre où les plus basses exigences de l'égoïsme côtoient les plus sublimes élans de l'abnégation...

Ces alternatives qui se trahissaient à mon insu dans l'agitation de mon visage n'échappaient pas à l'attention de Marc. Maître de lui et de sa parole, il ne cessait pas de m'observer tout en s'entretenant avec moi. Dans cette lutte obscurément commencée entre nous, il prenait déjà ses avantages.

Ce fut lui qui fit tous les frais de la conversation pendant le déjeuner. Thérèse, assez animée au début, se taisait, inquiète de mon silence. Ses regards me cherchaient, affectueux, un peu surpris. Est-ce là ce que vous m'aviez promis? disaient-ils. Et elle me secouait gentiment, elle m'obligeait à parler, à donner la réplique à Marc Echette.

Je m'en tirais assez mal, et la constatation de mon infériorité en présence de Thérèse redoublait mon dépit. Je m'emportais alors en des contradictions sans motif, en des ripostes fâcheuses.

Et Thérèse intervenait au plus vite; elle émoussait les coups, mettait son sourire entre mes agressions mal ordonnées et la mansuétude irritante de Marc Echette.

Sa partialité bien évidente en ma faveur finit par avoir raison de mon aigreur. Je me calmai, je repris assez de sang-froid pour organiser l'excursion projetée, installer Thérèse et Marc dans la calèche qui devait nous promener tous les trois autour de la vallée.

Vous n'avez pas oublié cette admirable promenade, mon cher ami; plus d'une fois, sans doute, vous vous êtes donné la joie de ce voyage d'une heure à travers l'idylle pyrénéenne. Je le fis ce jour-là sans trop savoir où j'étais. Ces pays si expressifs, ces prairies animées par le train des fenaisons, ces vergers de pommiers avec leurs ruchers de paille et leurs volières peintes, ces pentes bocagères bruissantes de cigales, ces ponts légers sur les eaux bondissantes, ces villages gardés par les chapelles naïves, où, sous le treillage de fer, apparaît, endimanchée et barbare, la madone protectrice, tout ce petit monde aimé défilait, indifférent et muet cette fois comme un décor factice devant lequel se jouait la réalité de ma passion. Mes regards ne dépassaient pas l'horizon de la voiture. Quelquefois, cependant, un peu de la montagne, neige lointaine ou verdure toute proche, auréolait la tête de Thérèse, et il me semblait que ce morceau de paysage se solennisait tout à coup, voué désormais au culte de mon amie. Thérèse seule existait pour moi, une Thérèse idéale dont la beauté remplissait le temps et l'espace. J'essayais de ne pas penser à son départ, je m'efforçais de ne pas voir Marc assis à côté d'elle. Je m'absorbais, je m'isolais dans la contemplation de son visage. Et à mesure que je le contemplais, il me semblait y discerner une expression nouvelle, comme une autre moins calme et plus émouvante beauté.

Évidemment quelque chose se passait en elle, un mouvement d'âme qui, par moment, apparaissait à la surface. Des signes se montraient que j'osais à peine interpréter. On eût dit que la rougeur montée à sa joue l'avant-veille au retour de notre promenade au Bergonz avait été comme une rougeur d'aube, annonciatrice de la lumière nouvelle qui se levait sur sa vie. Ma jalousie, en l'avertissant de l'état de mon cœur, l'avait obligée sans doute à réfléchir, à scruter ses propres sentimens. Et cet examen l'avait profondément troublée.

Je l'observais, et la pointe de mes regards sur elle la gênait, aggravait son trouble. Elle les fuyait, elle tenait ses yeux fixés sur le spectacle des prairies et des bois qui défilaient au bord de la route. Mais à peine interrompu par une courte diversion, notre

duel recommençait; mes yeux cherchaient ses yeux qui se dérobaient, se refusaient à l'épreuve.

Ses yeux me fuyaient, mais ils ne pouvaient pas me cacher l'émotion qui les obligeait à fuir les miens. A deux ou trois reprises, sollicités par un appel direct, une question que j'adressais à ma chère antagoniste, ils se posèrent sur moi et je fus étonné, étonné et ravi, de ce que je crus y surprendre. Ils me parlaient, et ce qu'ils me disaient était si différent des paroles que proféraient en même temps les lèvres! Tandis que la bouche docile et l'attitude signifiaient l'indifférence, les yeux, dans leurs rapides échanges avec les miens, me portaient comme une involontaire caresse; et cette caresse n'était pas seulement dans l'expression du regard, elle était dans la flamme plus communicative des prunelles, dans la moiteur ardente où leur éclat semblait alors se fondre.

Je ne pouvais pas me tromper tout à fait à ces signes et, pourtant j'hésitais à y croire. Mon bonheur m'effrayait. Plusieurs expériences renouvelées coup sur coup ne suffirent pas à me convaincre. Le sang-froid me manquait. A peine reçu le choc où nos âmes s'exerçaient à s'étreindre, je défaillais, je baissais les yeux le premier, je n'osais pas prolonger ces inespérées délices. Mais je n'avais pas plus tôt rompu le charme, un aimant, plus fort que ma volonté, m'attirait de nouveau, obligeait mes yeux à reprendre le contact. Et chaque fois l'attrait était plus vif, la communion plus ardente.

C'était au début de notre promenade; nous traversions le village de Préchac, et tout à coup, des souvenirs de mon adolescence se levaient au bord du chemin, venaient à ma rencontre. Sur la place, à côté de l'église, je revoyais, tout enlierré et nimbé du vol des pigeons, le porche hospitalier de la maison où je venais avec une troupe d'invités, garçons et filles, jouer et danser le jour de la fête patronale. Des liaisons rapides, des amourettes d'une heure se nouaient là chaque année, entre deux tours de valse, sous le couvert parfumé des tilleuls, le long du gave dont la voix tumultueuse étouffait nos chuchotemens et nos baisers, Oh! ces premières émotions, ces caresses ignorantes, ces larmes de l'adieu au bord des cils! Caresses, larmes, aveux, ces trophées naïfs de mes jeunes ans, je les vouais en offrande à ma nouvelle, à ma dernière amie. Aucune mélancolie ne me venait à remuer ces cendres légères, aucun pressentiment de la caducité de mon bonheur actuel. Il me semblait plutôt y voir le développement normal, le plein épanonissement de ma faculté d'aimer, don unique et couronne de ma vie. C'était pour plus tard mieux aimer Thérèse que j'avais fait cet apprentissage. Pour elle encore

s'étaient succédé les nombreuses expériences où s'était affiné mon goût, où ma sensibilité s'était mûrie dans la volupté et dans les pleurs. Thérèse était le but, le mystérieux sommet vers lequel je montais sans le savoir, effeuillant sous mes pas les roses éphémères de mes éphémères passions.

Les villages cependant défilaient égrenés en chapelet le long de la route. Des masures enfumées, des granges couvertes de chaume s'étageaient à l'ombre des merisiers et des frênes. Des jardins de tournesols et de coquelourdes s'espaçaient entre les bâtisses, et parmi la verdure et les fleurs, des bouillonnemens d'eau vive épanchée en rigoles jetaient d'un clos à l'autre comme de mousseux entrelacs. De l'humanité remuait au seuil des portes; une vieille filait sa quenouille au soleil, une jeune fille lavait des seilles de bois au ruisseau, des enfans pieds nus menaient une ronde sur l'herbe. Thérèse s'attendrissait à la vue de cette idylle. Peut-être m'associait-elle au rêve d'une existence pareille, sous un de ces chaumes fleuris de joubarbe, au bord du gave, dans une de ces granges embaumées de l'odeur du foin nouveau.

Et c'était bientôt un autre rêve que lui suggérait, versant son ombre sur la vallée, la muraille en surplomb, mutilée et grimaçante du château féodal de Baucens. Le passé l'attirait. Elle était la châtelaine, la créature frêle dans le brocart, la main longue qui feuillette le missel, le front large qui s'appuie à la vitre, le regard qui suit, au flanc opposé de la montagne, la fuite lente des nuages, qui guette, sur le chemin oblique l'arrivée de l'imprévu.

Et c'était moi l'imprévu, sans doute.

Marc cependant commentait ces spectacles, il déterminait l'âge des ruines, la nature des terrains.

Pauvre Marc! Malgré sa volonté d'utiliser la course, d'emmagasiner les documens, d'inventorier les pierres, il n'avait pas sa liberté d'esprit habituelle. Il se doutait de ce qui se passait entre Thérèse et moi; il nous observait à la dérobée; il établissait les données du problème que, depuis son arrivée, il cherchait à résoudre; mais ce n'était pas un problème comme les autres. Marc, l'infaillible Marc, hésitait, ne savait que penser.

L'inquiétude à la fin eut raison de son bavardage. Il se tut et je continuai de rêver. Je planais; la presque certitude d'être aimé me soulevait au-dessus de l'existence. Un couple d'amoureux qui nous frôla, descendant de Cauterets en calèche découverte, acheva de m'exalter. Les mains unies, les joues accolées sur les coussins, ils passaient, étrangers à la vie, isolés dans l'inconsciente impudeur de leur ivresse. Ce fut le coup de grâce à mes derniers scrupules. Tous les voiles tombèrent; et

impénitent de ma folie, je me vouai aux affres et aux délices d'une passion sans espoir.

Je me souviens du lieu et de l'heure. C'était entre Saint-Savin et Argelès, un peu avant le déclin du jour. L'air était chaud encore et la lumière haute. La splendeur de juillet enveloppait la vallée. Les réseaux bondissans des eaux vives, la feuille lustrée des châtaigniers, l'herbe blonde des prairies, tout respirait la joie, l'orgueil de la vie au plein de sa maturité. Des pigeons se poursuivaient sur le toit d'une grange, des papillons se pâmaient, suspendus aux lèvres violettes des sauges. D'un chemin rocailleux qui grimpait sous le couvert des arbres, une voix monta tout à coup, une voix d'adolescent. Hésitante d'abord, un peu rauque, elle s'affranchit bientôt, s'épandit à larges ondes dans la campagne. Elle disait, cette voix, la chanson d'amour du pays, la chanson d'âpre désir, de volonté supra-terrestre qui attendrit les rochers, qui nivelle les montagnes :

Ces hautes montagnes
Si hautes, si hautes,
M'empêchent de voir
Où sont mes amours.

Le pâtre chantait, et moi je continuais la chanson, je la paraphrasais à ma manière : Baissez-vous, disais-je, montagnes du devoir; ouvre-toi, jardin mystérieux de la félicité ! La course rapide de la calèche aidait à ce prestigieux essor; c'était comme le bercement en plein azur d'un enlèvement, l'illusion d'une fuite hors de la vie. Le hasard d'un cahot qui jeta Thérèse sur moi ajouta un moment à cette illusion la réalité d'une caresse. Thérèse se recula vivement, comme brûlée du contact. Son buste en même temps se cambra, se raidit en une attitude de sévérité voulue. Et moi, la dévisageant quand même : Va, il est trop tard, pensais-je; ton heure est venue, tu n'échapperas pas à l'amour. Tes yeux m'évitent, et tout ton être m'appelle. Tu veux me punir et tu ne t'aperçois pas que tu te fais mal en me frappant.

XV

Nous rentrions. Le dîner en commun se ressentit de nos états d'esprit, de ce que nous cachions de nous-mêmes les uns aux autres. Marc oubliait de parler, Thérèse ne pensait pas à sourire. Ces dames l'obligèrent presque à se mettre au piano après le repas. Ses cahiers étaient déjà enfermés dans la malle. Elle essaya de jouer de mémoire une mazurka de Chopin. Mais à peine le thème posé, à peine les premiers pas faits sur ce chemin

de la douleur et de la folie, ses forces l'abandonnèrent. Elle quitta le piano et bientôt après le salon. La voiture avait ébranlé ses nerfs, disait-elle pour excuse. Mais son regard en s'en allant me donnait une autre explication. Évidemment elle avait peur de se trahir, elle était impuissante à dissimuler son trouble. Elle avait hâte d'être seule, de s'interroger, de regarder en elle-même.

Sans doute elle ne dormit pas mieux que moi cette nuit-là; ce fut pour tous les deux comme une veillée des armes avant notre dernière rencontre.

Mais ma veillée à moi ne fut qu'un délire continu de bonheur. Elle m'aime! elle m'aime! répétais-je. A peine si mon exaltation me permettait de penser à ce que pouvait, à ce que devait souffrir Thérèse, en tête à tête maintenant avec sa conscience. Peut-être son ignorance, en lui cachant le danger, lui épargne-t-elle l'inquiétude, pensais-je; et cette vraisemblance m'excusait de ne pas la plaindre. Fût-elle tourmentée d'ailleurs, quelque douceur devait se mêler à son supplice. Si funeste qu'il soit dans la suite, l'amour ne crée-t-il pas autour de lui une atmosphère de félicité? Je m'aveuglais ainsi, et cependant ce que je savais de mon amie aurait dû m'avertir que pour elle, dès la première atteinte de la passion, ce serait le combat et le martyre.

Si j'avais pu en douter, son visage, quand je la revis le lendemain, eût bientôt fait de me renseigner. La fièvre m'avait fait sortir du lit dès avant l'aube; après une fausse sortie dans la rue qui devait assurer la liberté de mes mouvemens, j'étais rentré par l'escalier de la terrasse, et là, blotti derrière un massif de lilas, j'attendais, je guettais l'arrivée de mon amie. Peut-être le hasard me ménagerait-il un dernier tête-à-tête, et je me tenais prêt à aider le hasard.

Plus d'une heure s'écoula dans l'impatience de mon affût. J'avais entendu la servante se lever, remuer dans la maison, ouvrir les fenêtres, porter les déjeuners dans les chambres. Puis ma belle-mère et ma femme étaient parties à l'heure habituelle, leur paroissien à la main; la servante après elles était allée au marché. Nous étions seuls, Thérèse et moi, dans la maison. Mais descendrait-elle avant le retour de ces dames, avant l'arrivée de Marc? Elle était levée; une ou deux fois je l'avais aperçue derrière le rideau un moment écarté de sa fenêtre. Elle regardait le temps qu'il faisait, sans doute. La matinée était sombre, cloîtrée, silencieuse; le ciel était chargé d'humidité diffuse; les montagnes voilées à mi-corps ne laissaient voir de la vallée que l'horizon le plus intime, le cercle habituel de nos promenades, les plus proches hameaux, les clos d'herbe au bord du gave, les châtaigneraies au bas des pentes.

Je désespérais de la voir quand elle parut enfin sur le seuil de la porte à vitres du salon. Elle? non pas, mais une autre elle, une figure qu'il me semblait n'avoir pas encore vue, tant elle était changée. Une nuit de passion, une secousse d'orage, avaient repétri ce visage que je croyais si bien connaître. Sa beauté restait, mais combien différente! Tout ce qu'il y avait encore sur ses traits d'expression enfantine avait disparu ; à la place des colorations d'aube si délicates, dont elle était parée jusque-là, c'étaient, dans la cernure des yeux brillantés de fièvre, dans la minceur frémissante du sourire, dans le trouble de la chair pâlie où montaient de brusques flambées de pourpre, c'étaient toutes les évidences de l'amour douloureux, de la passion aux prises avec le devoir.

Elle frémit en m'apercevant.

— La montagne est en deuil de vous! lui dis-je en lui montrant la vallée en pleurs sous les rideaux de brume. Et moi, ajoutai-je, j'aurais voulu qu'elle se fît plus belle ce matin, pour que vous en emportiez un meilleur souvenir.

L'air de soumission tendre de mes yeux, l'humilité de mon attitude, la détendirent.

— Un meilleur souvenir? répliqua-t-elle. Pensez-vous que ce fût bien nécessaire?

Sa tristesse me fendait le cœur. Je ne sus pas plus longtemps me contraindre.

— C'est donc fini, balbutiai-je; nous ne nous verrons plus, mademoiselle Thérèse!

— Sans doute, et c'est mieux ainsi, dit-elle en détournant les yeux. Je ne suis restée que trop longtemps à Argelès. On m'attend là-bas, on me réclame. J'ai autre chose à faire dans la vie, vous le savez bien, que de me promener et de causer, — même avec vous! Mes doigts se rouillent ici, et sans mes doigts, que deviendrait ma mère, que deviendrait mon frère? Et puis... elle hésita un moment, comme si elle avait quelque chose à ajouter, et conclut d'un geste vague en secouant la tête :

— Je sais tout cela, lui répondis-je; je ne suis ni un égoïste ni un ingrat. Permettez-moi seulement de toujours penser à vous comme à la plus chère, à la meilleure des amies.

— Si je vous le défendais, vous ne manqueriez pas de me désobéir; fit-elle en souriant. D'ailleurs ni vous ni moi ne sommes tout à fait les maîtres de nos pensées ni de nos rêves. Nos volontés nous appartiennent heureusement; et c'est assez, n'est-il pas vrai?

— Hélas! lui dis-je, combien l'accord est difficile quelquefois entre la volonté et le cœur!

— On lutte, répondit-elle, avec une dureté d'orgueil dans le timbre de sa voix.

Nous nous taisions. Un coup de sifflet montant de la gare nous rappela brusquement à l'un et à l'autre l'heure prochaine de l'adieu. Thérèse s'attendrit.

— Mme Lavernose m'a fait promettre de lui écrire; vous aurez souvent de mes nouvelles, — si elles vous intéressent encore, dit-elle avec une nuance de coquetterie.

— Que vous êtes bonne! m'écriai-je en un élan de tout mon être; et que je vous aime! ajoutai-je à voix plus basse.

Sa pâleur m'avertit de ne pas continuer.

Elle s'appuyait au mur de la terrasse, prête à défaillir. Et moi j'étais là, balbutiant des paroles d'excuses, avec une envie folle de la prendre, de la serrer dans mes bras, d'aller chercher mon pardon avec mes lèvres sur ses lèvres. Car nous en étions déjà à ce point où l'amour seul peut guérir les blessures de l'amour.

L'arrivée de Cyprienne et de ma belle-mère sur la terrasse mit fin à mon embarras et à l'angoisse de Thérèse. Presque au même moment Marc faisait son entrée. Et ce furent les préliminaires du départ, les derniers préparatifs, le bruit triste des malles traînées sur le plancher comme d'un cercueil qu'on emporte et les adieux à la maison, la caresse du doigt aux touches du piano, le regard au jardin, à la vallée. Thérèse pleurait et elle avait honte de ses larmes, honte de me les montrer, honte de laisser croire aux autres, à ma femme et à ma belle-mère, qu'elle les versait pour elles. La nécessité de mentir la révoltait; d'autant qu'à ses marques de regret répondaient de vrais témoignages de sympathie. Notre petit monde pleurait Thérèse : Cyprienne, ma belle-mère, tous. Jacques sanglotait depuis la veille, et la petite servante, avec le beau geste d'une pleureuse antique, cachait sa figure dans un pan de son tablier. Jusqu'au docteur qui allongeait une poignée de main à sa malade du haut de son cheval barbe, compagnon inséparable de ses tournées; jusqu'aux gens de la rue qui s'attroupaient pour la voir passer au seuil des portes.

Elles approchaient, elles sonnaient enfin, les minutes brutales: l'omnibus, la gare, le wagon.

Thérèse était montée dans son compartiment; penchée à la portière, avec un bouquet de roses à la main, offert par Cyprienne, elle me regardait. Oh, ce dernier regard, ce sourire pâle dans les roses! Que voulait-elle dire? Quel ordre, quelle promesse me léguait-elle en s'en allant? Le train se mettait en marche et elle me regardait, elle me souriait encore. Puis peu à peu ses yeux perdirent le regard, ses lèvres le sourire. Une seconde encore, et je ne vis plus de Thérèse qu'un peu de pâleur dans du rose. Et tout disparut.

XVI

— Bonne journée pour voyager! déclara Cyprienne; le temps doit être couvert en plaine. Mademoiselle Romée ne souffrira pas trop de la chaleur.

— La pauvre enfant est encore faible, ajouta ma belle-mère; l'émotion l'a brisée; elle avait l'estomac fermé ce matin.

J'écoutais naître et mourir ces propos sans sortir de mon rêve. La voix de Marc m'éveilla.

— Eh bien, m'interrogeait-il, que pronostiquez-vous? Pensez-vous que le brouillard se lève? Avons-nous chance de voir quelque chose, si nous montons à Pibeste?

J'avais oublié ce projet d'ascension arrêté la veille avec l'ami de Thérèse. Et la journée à vrai dire n'était pas engageante. Mais au point où nous en étions avec Marc, je ne voulais pas avoir l'air de reculer devant un tête-à-tête.

— Le brouillard se lèvera peut-être; il remue déjà; le Léviste tantôt laissait voir sa couronne; bon signe; ce serait parfait si nous pouvions arriver là-haut avant l'invasion du soleil.

Une demi-heure après, nous nous mettions en route. Vous avez sûrement vu Pibeste, mon cher ami; de la porte de l'hôtel on vous l'a montré dressant sa corne au-dessus du clocher d'Argelès, dans le ciel oriental. C'est une montagne de médiocre altitude, assez pauvrement boisée, dont le seul mérite est de pointer en avant de la chaîne, de façon à laisser voir, par-dessus la tête des pics voisins, l'immensité des plaines de la Bigorre et du Béarn. A la croix d'Ost, près de la fontaine miraculeuse de Saint-Sesthé, nous quittâmes la route de Lourdes pour attaquer la montée, une montée tout de suite assez raide dans de la pierraille calcaire, à travers des paysages calcinés, abandonnés par les troupeaux. Les mornes gris de Lias et de Géü s'érigeaient en face de nous, sur la rive opposée du gave qui fuyait en des méandres d'un bleu pâle, enguirlandés de saulaies et de vergnes. Des ardoisières, des carrières de marbre déchiraient çà et là l'uniformité des pentes; des éboulis de rocaille s'en échappaient comme des ruisseaux tristes, et des villages pauvres étalaient leur nudité pouilleuse au pied d'un médiocre clocher.

L'épaisseur d'un taillis nous dérobait bientôt ce spectacle. Nous voyagions à travers des cépées en croissance qui s'étreignaient au-dessus du sentier. Et la monotonie de cette prison de feuilles nous obligeait à causer. Par quelles transitions insensibles, ou, qui sait, adroitement ménagées par mon interlocuteur, en vînmes-nous à parler de l'amour? Marc le trouvait mal compris et singu-

lièrement rabaissé par la littérature contemporaine. Romanciers ou poètes, presque tous avaient raconté ou chanté la passion, qui n'est, expliquait-il, qu'un élément ou un passage de l'amour: l'état de fièvre créé par l'obstacle. Dans la littérature comme dans la vie, la tendresse seule est la forme la plus haute, la forme complète de l'amour.

— Peut-être avez-vous raison au point de vue social, lui répondis-je, mais votre esthétique est bien étroite. Hors de la tendresse, pas de beauté! Allons donc! Comme si Phèdre n'avait pas les mêmes droits à l'éternité que Bérénice! Commencez donc par réformer l'humanité, mon cher monsieur, avant de régenter la littérature.

— C'est qu'elles ont partie liée, répliqua Marc. La morale du littérateur ne peut pas différer de celle de l'honnête homme.

— Je le veux bien, si vous m'accordez que l'idéal de l'honnête hommé a varié de siècle en siècle et même d'une génération à la suivante, dans ce siècle-ci, qui va plus vite que les autres. Décrétez l'unité des esprits, fixez le symbole des croyances, bâtissez le temple où abjureront les hérésies et les schismes, et nous verrons après. Car il vous resterait encore à uniformiser les tempéramens et les caractères . Imposer le même idéal de l'amour à un bilieux ou à un sanguin, à un nerveux ou à un lymphatique, la tâche n'est pas facile. Et les déséquilibrés, qu'en ferez-vous? les déséquilibrés, c'est-à-dire presque tous les artistes et les poètes. Comment s'y prendront-ils pour commander à leurs passions, pour les faire pencher du côté de la tendresse et du sacrifice, eux dont la tête est toujours prise avant le cœur!

— Eux comme les autres; je n'admets pas d'irresponsables. Et sans doute, une fois déchaînées, les forces de la passion se font aveugles et sourdes; elles ont une vie parasitaire, ennemie de la nôtre; c'est à nous d'arrêter leur éclosion, de les étouffer dans l'œuf.

— Je voudrais vous y voir, monsieur le moraliste, répliquai-je; je voudrais voir votre machine à raisonner aux prises avec votre imagination. Exorciser le rêve est facile à dire à qui ne rêve pas; mais quand c'est le rêve qui mène la vie; quand la sensibilité vibrant au moindre choc vous met à la merci d'une odeur, d'une musique, d'une image, que faire et comment résister?

— Fermez les yeux, bouchez-vous le nez ou les oreilles!

— Pauvres précautions, mon cher, contre les fatalités de l'instinct. Songez que les êtres d'imagination sont tous, ou peu s'en faut, des enfans ou des sauvages, des impulsifs, des inconsciens.

— Inconsciens, donc innocens, n'est-il pas vrai? C'est-à-dire

que vous par exemple, qui avez l'âme d'un poète, s'il vous plaisait, sous prétexte de musique ou d'image, de faire une infidélité à votre femme, vous seriez tout prêt à vous absoudre. Laissez-moi croire que vous hésiteriez, le cas échéant.

— Peut-être en effet reculerais-je devant l'infidélité matérielle ou même devant la trahison du cœur qui briserait le lien affectueux ; mais l'infidélité du rêve, la trahison des yeux qui se tournent, comme les plantes amoureuses du soleil, vers une beauté supérieure, celle-là, pourquoi me l'interdirais-je? Que j'aie l'imagination occupée d'un rythme vivant ou d'un rythme d'art, où est le mal et à qui ma dévotion pourrait-elle nuire? Quand j'en serai là d'ailleurs, mon cher monsieur, je ne manquerai pas d'avoir recours à vos lumières. En attendant, je vous permets de supposer tout ce qu'il vous plaira sur mon compte, même le pire!

— Vos *distinguo* me paraissent bien un peu perfides, mon cher monsieur Lavernose; mais vous aurez beau essayer de m'en faire accroire, vous ne réussirez pas à changer la bonne opinion que j'ai de vous, conclut Marc.

Évidemment il n'avait aucune envie de se brouiller avec moi, il lui suffisait de m'avoir confessé et averti.

Le paysage nous reprenait d'ailleurs, faisait diversion presque au même instant. Nous sortions, nous nous évadions enfin de l'interminable taillis où nous dialoguions depuis une heure. Et le brouillard nous quittait en même temps. C'était devant nous la fête de l'été, la splendeur du ciel pyrénéen, la délicatesse de l'azur autour des rochers et des arbres. Des bouquets de hêtres s'espaçaient à travers un éboulis de masses calcaires. Et au-dessus de cette pente rocailleuse, s'évasait la coupe verte d'une étroite vallée de pâturages cernée par les pointes terminales de Pibeste. Des troupeaux de vaches, des ramades de brebis tondaient l'herbe au bord des sources ou ruminaient, couchées à l'ombre des roches surplombantes, observées par des cabanes de bergers qui se groupaient au sommet d'un mamelon de daphnés et de bruyères. Et c'était, plus haut encore, la facilité d'une estibe en pente douce, d'où les quenouilles d'asphodèles se levaient en moisson blanche. Tout le revers de la montagne en était habillé, et l'odeur qui en émanait était si forte que les papillons se pâmaient engourdis, se laissaient prendre sur les fleurs.

Le sommet pointait au-dessus, défendu comme d'une dernière barricade par une cépée de hêtres. Marc y arriva le premier. Cet élan l'avait mis hors de lui. Debout sur le roc, il triomphait, prenait possession des paysages étalés confusément devant lui.

Le brouillard du matin s'était épaissi en montant ; il s'inter-

posait par endroits, flottait entre la plaine et la montagne, et ces intervalles de néant donnaient à l'espace démesuré qui fuyait, reculait sous nos regards, un aspect de chaos, de planète en formation. Plus près cependant, à la base de Pibeste, des morceaux de pays se précisaient; on distinguait un village, un lac, un tournant de route, un moulin sur le gave. Et cela était chétif, sans beauté, sans intérêt. Le moulin avait l'air d'un jouet d'enfant, le lac d'un bijou naïf, la route d'un fil blanc où se trémoussait une humanité minuscule.

La plaine fuyait au delà oscillante, monstrueuse, d'une vastitude aussi pénible au regard que l'infini peut l'être à la pensée. Une traînée blanche apparaissait au bord d'une ondulation de cette mer, comme un peu d'écume à la crête d'une vague. Je nommai Pau. Tarbes, à notre droite, se cachait derrière le massif du Léviste, mais des détonations sourdes, irrégulièrement espacées, nous orientaient, trahissaient sa présence. C'était l'arsenal qui essayait ses canons.

Marc ne se lassait pas de questionner. Tandis que je subissais, écrasé, la fascination, la nausée de l'immense, le futur agrégé, aux prises avec le décourageant horizon, faisait méthodiquement sa conquête. La plaine une fois soumise, il se tournait vers les montagnes. Elles nous dominaient, nous enfermaient dans un cercle de figures étranges. Sous leurs casques de neige, à travers la fumée tourbillonnante des nuages suspendus à leur cime, les plus lointaines apparaissaient comme détachées de la terre, en essor vers l'azur. Je les désignai à Marc. C'était par-dessus la crête allongée de la Pène de Lhéris, la pyramide bleue du pic d'Arize, le colosse qui veille au seuil des Pyrénées. Plus reculé, jaillissant du dédale obscur de la chaîne, le Mont Perdu s'exhaussait, formidable, avec sa couronne blanche de glaciers comme le roi de la mort. Géométrique et noir, le Cylindre, à côté, faisait l'effet de quelque monument funéraire, d'un hypogée barbare pour une dynastie d'avant l'histoire. Le Vignemale et le Balaïtous fermaient le cercle; le Vignemale cuirassé d'argent, avec sa Piquelongue en arrêt, crevant le ciel de sa pointe aiguisée comme une flèche de sauvage, le Balaïtous hérissé, crevassé, fracassé, pareil à une citadelle en ruine vaincue par les élémens.

Pibeste s'humiliait au pied de ces despotes, et je faisais comme Pibeste. Marc exultait, au contraire, son humanité semblait accrue, sa personnalité exagérée par le défi des cimes.

L'ascension de Pibeste l'avait mis en goût, il parlait de monter le lendemain au Vignemale. Puis sa pensée se porta vers une autre tâche, vers une autre victoire. Un large morceau de l'Aquitaine était là, devant son futur historien; Marc rece-

vait l'hommage du duché sur lequel il avait fondé sa fortune.

Il me parla de sa thèse et des avantages immédiats qu'il allait en retirer. C'était la certitude d'un poste dans une faculté, d'une situation de maître de conférences, de chargé de cours peut-être: la vie matérielle largement assurée, et l'autre du même coup, le bonheur dans le mariage. Encore un an, deux ans au plus d'épreuves, et ce serait la sécurité dans une carrière honorable et indépendante, à côté d'une compagne choisie par lui, d'une épouse aimable et sage, ornement de son foyer, fidèle appui de son cœur. Et il ne s'agissait pas d'un roman en l'air; Marc connaissait cette perfection, il était en relations quotidiennes avec sa famille; il avait tout lieu de croire que sa demande, quand il jugerait à propos de la faire, recevrait un bon accueil. Il n'attendait que la certitude d'une place et d'un traitement pour conclure. — Mais, ajouta-t-il, d'ici là, j'ai peur. Sans doute ma jeune amie n'ignore pas que j'ai de l'affection pour elle, mais le reste, le sentiment plus tendre, le projet d'union intime, je me suis interdit de le lui dire. Peut-être l'a-t-elle deviné; cependant je ne vois pas qu'elle y réponde autrement que par de l'amitié, et c'est bien quelque chose, c'est même tout ce que je souhaite provisoirement; mais si l'amour allait venir, l'amour pour un autre! Elle est libre après tout, libre pour le mariage, libre même, — il faut tout envisager, — libre pour la passion.

Sur ce mot de passion, Marc, qui avait baissé les yeux en même temps que la voix pour m'expliquer ses craintes, les leva sur moi brusquement :

— Voyons, mon cher monsieur Lavernose, continua-t-il, nos relations si récentes ne m'autorisent peut-être pas à vous ennuyer de mes affaires, mais nous sommes situés ici à quelques centaines de mètres au-dessus du niveau des conventions sociales. Permettez-moi d'avoir recours à votre expérience. Vous devez connaître les femmes mieux que moi. Moi, je n'en ai jamais regardé qu'une, et celle-là je l'aime trop pour la juger de sang-froid. Mais vous la connaissez aussi, vous, cette jeune fille dont je vous parle, cette fiancée sans le savoir; vous venez de passer un mois avec elle, elle vous a parlé de moi, sans doute; croyez-vous qu'elle m'aime un peu, qu'elle m'aime assez pour me garder son cœur? C'est que, voyez-vous, je ne me fais aucune illusion sur mon compte ; ni mon caractère, ni mes goûts n'ont rien qui parle à l'imagination d'une jeune fille. Aimer n'est pas tout, il faut savoir aimer. La tendresse, c'est le pot-au-feu de l'amour, petit régal pour une imagination romanesque. Mlle Romée saura-t-elle me comprendre? Je l'espère quelquefois. Il y a des jours où je la vois si paisible, si raisonnable, si laborieuse, qu'il me semble que

nous sommes faits l'un pour l'autre ; et ces jours-là sont les plus nombreux. Mais quelquefois tout change, tout se gâte ; c'est l'inquiétude, c'est le caprice. Pourquoi, à quel propos ? Vous me rendriez un vrai service, mon cher monsieur André, si vous pouviez m'éclairer là-dessus. Que feriez-vous à ma place ? Conseillez-moi. Est-il prudent de laisser aller les choses ? Vaut-il mieux demander dès maintenant à Mlle Romée un engagement formel ?

La confidence de Marc ne m'avait rien appris. Peut-être en aurais-je souffert cependant, peut-être me serais-je révolté quelques jours plus tôt, quand, amoureux sans espoir, je n'osais pas compter sur Thérèse. Mais la certitude d'être aimé avait purifié mon amour, l'avait agenouillé devant elle. Elle planait si haut que le rêve seul, comme une fumée d'encens, pouvait désormais l'atteindre. Que m'importaient dès lors les projets infraterrestres de mon rival, son programme de félicité bourgeoise ? A quelque titre qu'il fût auprès de Thérèse, ami désintéressé ou futur époux, j'avais conclu avec elle des fiançailles supérieures aux droits qu'il pouvait prendre. M'oubliât-elle même, son image me resterait ; et au point d'exaltation où j'étais arrivé, je me sentais capable de me contenter de cette union immatérielle.

Marc, cependant, attendait ma réponse. Elle fut aussi ambiguë qu'un oracle. Je m'excusai d'abord de mon peu d'habileté à débrouiller les ressorts de l'âme féminine. Et qui pouvait se flatter de la bien connaître ? L'expérience était à recommencer pour chacun à ses risques et périls. Mlle Romée était certes une personne de grand sens et de grand cœur, et elle m'avait toujours parlé de Marc dans les meilleurs termes ; quant à décider si elle se contenterait de ce que Marc avait à lui offrir, vraiment on m'en demandait trop ; je me récusais. En ménage comme pour l'autre vie, c'est la foi qui sauve. Thérèse avait-elle foi en Marc ? Marc avait-il foi en Thérèse ? A cette question, elle et lui pouvaient seuls répondre.

Marc se taisait. Peut-être n'ajoutait-il pas grande importance à une consultation qui n'avait été qu'un prétexte à me faire parler. Peut-être aussi s'interrogeait-il, se livrait-il à l'enquête sur lui-même que je venais de lui conseiller, première et douloureuse épreuve de son amour. Pour un esprit avide autant que le sien de lumière et de certitude, l'ombre où il se débattait, le doute sur la durée possible du lien qui l'unissait à Thérèse devaient être bien pénibles. Thérèse l'avait-elle compris, l'aimait-elle assez pour l'attendre ; lui-même avait-il assez de confiance en son amie pour ne pas la troubler de ses inquiétudes ? Il me semblait lire cette perplexité dans ses yeux, dans l'hésitation même de sa démarche.

Depuis un moment déjà nous avions commencé à descendre. Le brouillard nous talonnait. Les cimes, peu à peu, s'étaient voilées, l'horizon se fermait; la muraille mouvante se rapprochait de nous. Bientôt elle nous enveloppa de ses réseaux humides. A peine si, dans l'incertitude de cette nuit grise, subitement tombée, nous pouvions reconnaître le bon chemin. Le grondement du gave, qui se heurtait, quelques centaines de mètres plus bas, aux contreforts de Pibeste, nous avertit une ou deux fois du danger où nous avait mis une fausse piste. Le sentier contournait la crête de la montagne, assez mollement inclinée du côté par où nous étions venus, mais qui, de l'autre côté, vers Lugagnan, tombait brusquement en précipices. Le brouillard, d'abord sec, s'était mis à couler, et la mouillure des pierres aggravait la difficulté de la descente. Arrivés au niveau des pâturages, nous décidâmes de nous abriter un moment et de nous sécher dans la cabane des pâtres. Le gîte était misérable : une hutte de pierres sans porte, sans fenêtres, avec un toit intermittent d'esquilles calcaires que rejointaient mal des mottes de gazon. Les bergers nous firent place sur le banc de sapin où ils s'allongent, roulés dans leurs couvertures pour dormir; ils allumèrent en notre honneur, devant l'ouverture de la cabane, un feu de rhododendrons; ils nous offrirent du lait et du fromage.

C'étaient des gens de Vidalos qui gardaient pour le compte de quelques propriétaires du village. Ils étaient montés avec leurs bêtes à la fin de mai, dès que la neige avait eu fini de fondre; ils ne devaient descendre que vers la mi-octobre. Ils ne se plaignaient pas du salaire ni du gîte. Ces pacages de moyenne altitude sont assez sûrs. Les bêtes et les gens y sont moins exposés que dans les hautes estibes; les sautes de temps y sont moins fréquentes, plus rares les bourrasques de neige et les glissemens de terrain causés par les pluies d'orage; et la nuit, si les chiens aboient, il n'est pas utile d'armer le fusil pour faire peur à l'ours. La proximité du village leur était d'ailleurs avantageuse; ils avaient le pain et le sel à deux heures de marche de la cabane, et le dimanche, en grimpant à une brèche qu'ils nous indiquaient de la pointe de leur bâton ferré, ils pouvaient voir le clocher de leur paroisse et s'unir aux prières annoncées par les carillons légers qui invitent à la messe, par les sonneries lentes qui promulguent la bénédiction.

Marc s'informait de leurs familles. Un des bergers était marié depuis six mois; un autre était fiancé; sa promise était servante à Cauterets; ils devaient *épouser* après la saison.

— Et ça ne vous inquiète pas de la savoir loin de vous, avec tous ces hommes, ces étrangers, ces garçons d'hôtel autour d'elle? interrogeait Marc.

— A quoi ça me servirait de me tourmenter? répondit le garçon en finissant d'écumer une jatte de lait. D'ailleurs, ajouta-t-il, je connais Méniquette depuis longtemps; j'ai confiance.

— Et vous faites bien, approuva Marc. Puis se tournant de mon côté : Vous l'avez entendu, me dit-il; cet homme a répondu pour moi. Moi aussi, j'ai confiance.

Allègre et dispos, il reprenait en même temps son bâton de route et nous repartions à la descente. Nous ne nous parlions plus. A quoi bon? Lui m'avait dit ce qu'il avait à me dire; il m'avait prévenu, il avait pris sa position de combat. Et moi j'avais hâte de l'embarquer, de me délivrer de lui, pour me donner tout entier au souvenir de Thérèse.

Le futur agrégé devait nous quitter le soir même pour aller coucher à Cauterets. Je remplis jusqu'au bout les devoirs de l'hospitalité; je le conduisis à la gare. En chemin il s'était mis à me parler de mes travaux d'archéologie commencés. Il me traçait tout un plan d'études pour Jacques. Il craignait de m'avoir blessé tantôt, et quoiqu'il se trouvât en état de légitime défense, il s'efforçait de guérir ma blessure. L'ennemi redevenait l'apôtre. Il s'offrait à me donner de loin, si peu que je les crusse utiles, son appui et ses conseils : « Si vous avez besoin d'un document, d'une recherche pour vos études ou pour celles de Jacques, ne craignez pas de vous adresser à moi. Je suis au courant des bibliothèques et des catalogues; vous pouvez vous fier à mon exactitude. D'ailleurs j'aurai peut-être recours à vos bons offices pour ma thèse. Ce ne sera qu'un échange, » concluait-il.

Le train partait; Marc me tendit la main. J'étais seul. Je pris pour rentrer chez nous par le plus long et par le plus désert. J'errai dans les avenues à moitié habitées qui s'ouvrent à gauche de la gare entre le gave et la route de Pierrefitte. Des villas en construction, des jardinets récens, de grêles massifs, s'espaçaient des deux côtés avec des intervalles de prairies, des ouvertures d'allées qui finissaient en sentiers, perdues à dix pas dans les cultures. La nuit était tombée; des flambées de gaz luisaient à travers les avenues, et dans la paix de la vallée se propageait, en même temps que les musiques lointaines du casino, la fraîche crécelle des sauterelles.

Je m'abandonnais à la nuit; je la laissais tisser autour de moi ses voiles de solitude et de silence. J'étais délivré de l'action, délivré des responsabilités et des angoisses du vouloir; en accord avec les autres et avec moi-même. Le départ de Thérèse avait tout harmonisé. Plus de désirs, partant plus de remords. Au lieu des tourmens et des ivresses de la passion vivante, c'était désormais, devant moi, la douceur continue, la sérénité du rêve.

Dans le dédale du parc inachevé où s'attardait ma flânerie, au bord des massifs de lilas défleuris, sur les blocs de rocher le long du gave, je heurtai plusieurs fois des couples d'amoureux; les voix se taisaient à mon approche, et c'était, dans l'ombre, la fuite légère d'une robe. Et je les plaignais de fuir, je les dédaignais de se cacher. Que ne s'affranchissaient-ils, eux aussi, du servage de la chair?

XVII

Ce fut comme une autre vie qui commença pour moi le lendemain; une vie en arrière, dans le souvenir. La réalité présente ne me touchait plus; pas même la réalité qui se rapportait à Thérèse. Elle écrivait régulièrement à ma femme, et ses lettres, longuement commentées, étaient l'événement de la semaine. On lisait cette chère écriture, on en parlait devant moi; je la lisais, j'en parlais aussi; mais cette Thérèse récente n'ajoutait rien à la Thérèse qui vivait en moi, à celle dont ma piété entretenait l'image.

C'était à cette Thérèse-là que j'appartenais désormais. Toute autre société m'était devenue odieuse. Je m'étais emparé de sa chambre, je m'y enfermais avec elle pendant des journées entières. La saison s'avançait et il y avait des chances pour que nous ne trouvions pas de nouveaux hôtes; j'étais d'ailleurs résolu à les écarter. Ce fut là que je passai dans une claustration à peu près complète, comme dans une maison mortuaire après la disparition d'un parent proche, les premiers qui suivirent son départ. Assis dans son fauteuil, enveloppé de l'odeur légère laissée par ses cheveux et qui me rendait la sensation de sa présence, je revenais, je me représentais heure par heure les semaines précieuses que j'avais passées avec Thérèse. Ce qu'elle avait dit, ce qu'elle avait fait, la couleur de ses robes, les changemens du ciel, je revoyais, je réentendais tout.

Comédien sincère, pour mieux entrer dans la réalité, je me donnais la représentation minutieuse de nos conversations, de nos attitudes. Ce furent de prodigieux enfantillages et je ne vous les confesserais peut-être pas s'ils n'avaient pas contribué à la formation d'un état d'âme qui devait m'être si funeste!

L'idolâtrie n'est pas une forme exceptionnelle de l'amour; peut-être même n'est-il pas de passion un peu forte qui n'arrive à ce paroxysme. Tout amoureux suppose plus ou moins un lyrique; moi comme les autres, un peu plus peut-être, j'eus le pouvoir d'idéaliser, de transformer tout ce qui se rapportait à l'aimée. C'est ce qu'en exégèse amoureuse on appelle cristalliser, et l'inven-

teur du mot et de la théorie l'applique, je crois, aux premiers débuts de la passion; mais cette faculté ne se développa chez moi dans son plein qu'à la seconde période, quand le départ de Thérèse m'obligea de chercher des consolations ou des complémens à son absence.

Bientôt le souvenir ne me suffit plus. Je voulus de nouveau fouler les sentiers qu'elle avait parcourus, toucher les arbres qui avaient ombragé nos haltes, les pierres sur lesquelles elle s'était assise. Ce furent autant de reliques, autant de pèlerinages. Quand j'avais dépassé les dernières masures du faubourg de l'Aïroulat et que je touchais aux grands espaces libres, habités par les châtaigniers, je m'arrêtais aussi ému qu'un dévot au seuil de l'église. Ces pentes gazonnées, ces abris de rochers, ces frondaisons éparses balayant les pelouses, c'était le sanctuaire de mon culte. Je m'asseyais à l'une des places où mon amie et moi nous avions accoutumé de nous asseoir, et, autant que je pouvais m'en souvenir, dans la posture exacte où je m'étais trouvé à côté d'elle. Je lui parlais, j'écoutais chanter dans le silence l'écho affaibli, l'écho charmant de ses paroles. La châtaigneraie, à cette époque de l'année, était déserte, les feuilles mortes sur les sentiers empêchaient d'entendre le sabot des passans, du petit pâtre meneur de chèvres, de la vieille en capulet déteint qui filait sa quenouille en gardant sa vache le long des bordures. Ils m'épiaient de loin, s'étonnaient de me rencontrer chaque jour, s'inquiétaient de me voir parler tout seul, interpeller comme un sorcier les rochers ou les plantes.

Un de ces bergers, un boiteux à qui Thérèse avait fait quelquefois l'aumône, m'accosta un jour, s'informa de celle qu'il ne voyait plus avec moi. Il avait trouvé dans l'herbe, en promenant sa chèvre, quelque chose qui lui appartenait peut-être et il m'exhibait, gâté par la rosée et la pluie, un gant en peau de Suède que Thérèse avait perdu en effet et que nous avions inutilement cherché ensemble. Cette relique ne me quitta plus désormais.

Mais mon idolâtrie en était arrivée bientôt à se passer d'objets matériels; elle s'exerçait en esprit sur les perfections de Thérèse. Comme le dévot qui médite sur une parole ou sur un acte de son Dieu, je me dilatais, je me fondais dans la contemplation de mon amie. Pour entrer plus avant dans la connaissance de sa beauté, pour en atteindre la définition totale, je travaillais à me la représenter en détail; je restreignais mon adoration pendant tout un jour à ses yeux ou à ses lèvres; je m'appliquais à préciser les nuances de ses regards ou de son sourire. Et c'était tout un paradis que m'offrait ainsi cette Thérèse une et multiple, que mon investigation patiente et enflammée diversifiait à l'infini.

A force d'analyser le charme de mon idole, de la célébrer, de la chanter, j'étais arrivé à un état d'hypnose chronique, de possession tout à fait étrange. Les pratiques de méditation et de contemplation par où j'avais travaillé jusque-là à me procurer l'illusion de sa présence m'étaient devenues inutiles. Dès que cessaient les soins matériels, les occupations de ma vie, dès que je m'arrêtais de parler ou d'agir, et quelquefois même à travers mes paroles et mes actes, Thérèse m'apparaissait ; j'étais avec elle. Ainsi qu'il arrive aux âmes élues dans l'état d'oraison, quelque chose m'enlevait doucement à moi-même, je me sentais porté dans un autre et meilleur élément, vers la Beauté et vers l'Amour. Et la source de cette félicité paraissait inépuisable ; les ondes de bonheur où je me dilatais naissaient, se développaient d'un mouvement toujours égal.

J'ai peur de mal m'expliquer et que mes expressions vous paraissent trop fortes. Et moi je les trouve insuffisantes à traduire le paroxysme heureux où je me sentais ravi. Ce don de moi-même avait presque la douceur d'un évanouissement, mais d'un évanouissement sans vertige et qui me laissait la pleine conscience de mon être. Je mourais à moi-même, je mourais de minute en minute avec un sentiment toujours nouveau de repos, de quiétude, de concordance avec les aspirations, avec les lois de ma vie. Je me donnais sans fin, et ce pouvoir croissait de jour en jour ; j'avais franchi les limites du possible ; la porte du jardin mystique s'ouvrait devant moi ; devant moi, s'étendait, illimité, le Paradis de l'Extase. J'étais arrivé à une possession continue de Thérèse qui ne laissait presque rien à envier à la réalité. Je n'avais plus besoin d'évoquer son image ; elle habitait ma pensée ; elle s'imposait à mon sommeil. Je la voyais debout, en marche ; sa robe claire ondulait au rythme de son pas silencieux ; la tête un peu tournée de mon côté, elle m'invitait à la suivre ; ou bien elle se reposait assise dans son fauteuil de convalescente, songeuse, le menton incliné, dans son attitude familière. Et il me semblait saisir le mouvement de ses lèvres qui me parlaient, le son de sa voix, la tiédeur de sa main dans la mienne.

C'était dans le recueillement de sa chambre, de cette chambre où nous sommes, qu'elle m'apparaissait le plus nettement. En plein air, les contours s'atténuaient. Les bruits trop rapprochés, les mouvemens de la vie l'écartaient, et une fois enfuie, décomposée, elle était quelquefois lente à revenir. Mais ici l'illusion était complète, et — détail étrange qui aurait dû me mettre en garde — les sens mêmes y avaient une part, une part de plus en plus marquée.

Ainsi déviait peu à peu la tentative d'amour mystique où je

m'étais engagé et que j'avais sans doute poussée au delà des forces humaines. L'excès de spiritualité me ramenait à la matière. Pour avoir voulu perfectionner la vision de Thérèse, mon idolâtrie avait fini par la trop matérialiser. Thérèse idéalisée, sublimée par mon extase, redevenait ainsi devant les yeux de mon esprit la Thérèse vivante, la Thérèse douloureusement, orageusement aimée, disputée par ma passion aux fatalités qui me la rendaient inaccessible. Je retombais dans mes anciennes misères, et ma chute cette fois était plus profonde. J'éprouvais pour l'absente des regrets et des désirs que sa présence même n'avait pas fait naître, des désirs et des regrets plus violens parce qu'ils étaient moins purs. Plus libre avec l'image de Thérèse qu'avec Thérèse elle-même, j'avais laissé sans y prendre garde la volupté enflammer peu à peu et corrompre mon amour. Le mal était fait; c'était fini de mon repos, fini de mon union psychique avec Thérèse. La vision avait appelé la réalité. C'était la réalité que j'appelais maintenant, que je voulais à tout prix.

Inefficaces à partir de ce moment, dérisoires me parurent les suppléances par où j'avais réussi un moment à faire attendre ma passion. La force déchaînée du désir emportait comme de fragiles obstacles les trompe-l'œil, les artifices délicats où s'était attardé mon rêve. Eh quoi! quelques lieues à peine me séparaient de celle que j'adorais, de la créature nécessaire à ma vie, et tandis qu'elle pensait à moi, qu'elle me désirait peut-être, je restais là occupé à me leurrer de vaines apparences, à presser dans mes bras un fantôme! Je m'accusais alors, je méprisais mon idéalisme intempestif, je maudissais mes hésitations et ma faiblesse. Ma conscience se taisait, débordée. Seules, des considérations d'intérêt, la peur d'un casse-cou final m'arrêtaient encore. J'évitais de penser à une conclusion quelconque; je fermais les yeux pour ne pas voir le précipice auquel je me trouvais acculé. Ma passion se démenait derrière cette obscure frayeur, frêle et dernier obstacle qui me séparait de l'irréparable.

A défaut de Thérèse, c'étaient ses reliques, que je portais à mes lèvres, c'était son gant, c'était la place de sa tête sur le fauteuil, dans le lit, que je brûlais de mes caresses. Et ces folies en appelaient d'autres. J'écrivais à l'absente, je l'implorais en des lettres qu'un reste de sang-froid m'empêchait de porter à la poste; je formais de vagues projets de réunion avec elle; j'en venais à souhaiter quelque malheur immédiat, une rechute de sa maladie, qui l'obligeât à retourner à Argelès. Une séance récréative de magnétisme à laquelle j'assistai par désœuvrement au Casino m'induisit à essayer le pouvoir de mon fluide pour l'influencer à distance, la contraindre à revenir. Plusieurs fois et le plus sé-

rieusement du monde, je tentai l'expérience, je concentrai ma volonté pour l'envoyer à Thérèse en victorieux effluves. Et pendant des heures, pendant des journées entières après ces tentatives, j'espérais, j'attendais son arrivée; je calculais le temps nécessaire, les retards possibles des trains, et le cœur me battait chaque fois que l'omnibus de la gare roulait le long des rues, traversait la place. Je voyais Thérèse, je la rencontrais partout; je me laissais prendre aux plus fugitives ressemblances. Une première fois au Casino, dans la salle du concert, une autre fois à Pierrefitte dans une calèche qui descendait de Cauterets, il me sembla la reconnaître et, dupe volontaire, on me vit suivre pendant toute une semaine, jusqu'à me faire remarquer d'elle et des autres, une étrangère de l'Hôtel de France qui avait un peu la démarche de mon amie.

Les lettres qu'elle écrivait toujours régulièrement à Cyprienne fournissaient une matière inépuisable à mes inquiétudes. Une dernière, qui me parut plus froide, me donna à réfléchir : Elle m'oublie! pensai-je, et là-dessus ce fut toute une construction d'hypothèses. La jalousie me reprit; la figure un moment écartée de Marc Echette me hanta de nouveau, plus haïssable. En même temps que mon amour pour Thérèse, ma rivalité contre Marc avait pris un caractère plus matériel. J'enrageais de ses contacts quotidiens avec mon amie, et si je n'allais pas à soupçonner leur vertu, c'était assez, pour me bouleverser, de penser aux rapprochemens les plus permis, aux poignées de main, au bras offert et accepté, aux effleuremens innocens du piano ou de la table. Mais peut-être y avait-il autre chose entre eux maintenant; je le craignais du moins. Peut-être Marc l'avait-il pressée de se marier avec lui et peut-être avait-elle consenti; les bans étaient publiés, le mariage consommé, qui sait? Chaque jour pendant toute une semaine, je ne manquai pas d'aller au Cercle relever dans les journaux de Toulouse les communications de l'état civil.

XVIII

Je ne me souviens plus au juste du temps que dura cette crise. J'étais perdu; seul l'instinct de la conservation luttait encore en moi, retardait la solution inévitable. Partir, revoir Thérèse! Cette nécessité s'imposait, et je sentais bien que je n'y échapperais pas. J'ajournais seulement de semaine en semaine. J'espérais toujours, je ne sais quelle intervention du hasard, quelle poussée de la Destinée qui me rendrait à moi-même, m'épargnerait cette suprême folie.

La poussée vint. Un hasard me sauva provisoirement, me

donna quelques semaines de répit... Ce fut à la distribution des prix de Jacques; circonstance minime à coup sûr, mais dans l'état de déséquilibre où j'étais, le plus léger choc devait suffire à donner l'impulsion, à me jeter à la mer ou à me rejeter vers le rivage.

La cérémonie s'était accomplie selon les rites; un discours que j'avais négligé d'écouter, des fanfares que j'avais été obligé d'entendre, la récitation d'un palmarès coupée d'applaudissemens qui escortaient l'ascension vers l'estrade, des collégiens émus dont le front discordait aux couronnes de papier trop étroites ou trop larges. Tout à coup Jacques était dans mes bras, son bout de laurier à la main, radieux. Cyprienne pleurait, nos voisins battaient des mains. Je pleurai aussi; Jacques reparti, je sentis se rouvrir dans mon cœur la source depuis quelques jours fermée de la tendresse paternelle. Jacques! Ma vie de ces dix dernières années me revenait brusquement, joies et malheurs, tous les événemens du ménage. Et c'était Jacques les malheurs, les joies c'était encore Jacques. Je me rappelais des riens de sa petite enfance, le miracle de son premier pas, de ses premiers balbutiemens; je retrouvais la tiédeur de ses caresses, la douceur de sa joue sur ma joue, la pureté de son haleine sur mes lèvres. Je revoyais ces coupes de vêtement, ces nuances de cheveux si vite passées qui font à chaque enfant comme une série de brèves existences! Et j'avais failli oublier tout cela, oublier tous ces petits Jacques lointains, et le Jacques vivant, le petit camarade et le grand ami, Jacques enfin, Jacques!

Ma folie tout à coup me fit horreur. Je reculai, je me rejetai en arrière. Cette Thérèse idéalisée par mon culte, je la vis pour la première fois telle que je l'avais faite : idole monstrueuse à qui j'allais sacrifier mon honneur et ma vie! Insensé, j'avais voulu jouer avec ces forces redoutables : l'imagination et le rêve! j'avais tenté, mage orgueilleux et naïf, de modifier au gré de mon caprice la loi de la nature et de la vie. La vie s'était vengée. Le mage s'était pris à ses artifices, l'évocateur était devenu l'obsédé.

Il n'était que temps de réagir. Je m'y employai sans délai. Tout jusque-là, par bonheur, s'était passé dans ma tête. Pendant qu'une moitié de moi-même s'enfonçait dans l'absurde, l'autre figurait les gestes du bourgeois, du père de famille. Il n'y avait qu'à rentrer dans la peau de mon rôle, à le jouer pour tout de bon. Personne à la maison n'avait pris garde à mon état; ma réputation de distrait avait donné le change; un peu plus ou un peu moins, ni ma belle-mère, ni ma femme ne s'étaient rendu compte de la différence. D'autant que mon détachement de tout me faisait de composition facile, d'humeur paisible et débonnaire. Jamais nous n'avions fait

meilleur ménage avec Cyprienne que depuis le divorce de nos cœurs.

Les vacances de Jacques devaient faciliter ma conversion. La maison était plus vivante, plus animée alors; le sévère intérieur se déridait, une contagion de gaieté, d'insouciance se répandait, rompait la régularité par trop mécanique des journées et des heures.

Jacques ne me quittait pas. C'était mon compagnon de courses et mon camarade d'études.

Sa curiosité m'amusait, ses idées vives et courtes, ses questions insatiables. Il avait une jolie petite âme légère et vibrante que j'avais plaisir à manier.

Mon Jacques! Je m'attachai à lui cette fois, comme le noyé à l'épave. Rien que de tenir cette petite main fraîche dans ma main fiévreuse, il me semblait que c'était le salut! Et j'allai mieux en effet pendant quelques jours. L'image de Thérèse pâlit, se recula de moi; je crus qu'elle allait s'effacer.

Hélas! mon illusion ne fut pas longue. Le mouvement que je faisais pour me cramponner à la vie de famille n'était pas un élan, c'était un effort. Je le constatai bientôt. Les affections qui avaient rempli ma vie subsistaient bien encore, mais machinales, inefficaces, vidées de leur substance. Oui, même mon affection pour Jacques. Je l'aimais assez pour me dévouer à lui, pour me sacrifier s'il l'avait fallu; ma volonté était libre; mais d'elle-même, au bout de quelque temps, ma pensée était revenue à Thérèse.

Je ne désespérai pourtant pas tout de suite. Comme les incroyans qui prient pour mériter de croire, je continuai de témoigner à Jacques cet amour qui n'était plus dans mon cœur. Je me serrais contre mon enfant, comme s'il y avait eu dans ce contact quelque vertu curative de ma folie; je l'embrassais quelquefois sans motif, j'attirais sa tête sur mon cœur, sur ce cœur que je n'avais pas su lui garder. Il me semblait que ses baisers à lui, plus sincères, plus ardens, allaient ressusciter la ferveur de mes caresses.

L'enfant s'étonnait de ces étreintes passionnées et muettes, presque douloureuses. Il s'y dérobait, ne sachant comment y répondre. Ma société commençait à lui peser; son babil se lassait de s'épancher sans écho. Il avait tiré de ma libéralité — compensation trop facile — quelques jouets : une montre, un cerf-volant qu'il avait hâte de montrer à ses camarades. Il ne tarda pas à me fausser compagnie. Et moi je n'eus pas le courage de le retenir. A quoi bon?

XIX

Ce fut de nouveau la solitude autour de moi; mais une solitude assiégée, investie par l'image de Thérèse. Que faire contre elle maintenant? Quelle conjuration, quel remède? La médication psychique avait échoué; valait-il la peine d'essayer autre chose? Cependant je m'étais quelquefois bien trouvé de la marche pour assoupir mes nerfs, pour mater mes rêves. Plus chanceuse cette fois, l'expérience ne valait pas moins d'être tentée.

Je pris prétexte d'une visite de quelques jours à Marsous; je bouclai mon sac et je partis. Mais je ne fis que toucher barre à la maison de mes parens. Le bavardage affectueux de ma mère, avide des nouvelles de la famille et de la vallée, ses préoccupations de récolte et d'argent si peu concordantes à mon état d'esprit, ne parvenaient pas à m'intéresser. La bonne femme et moi ne parlions plus la même langue; j'étais devenu comme un étranger dans ma maison. Pauvre mère! qu'aurait-elle dit si elle avait pu deviner mes misères, scruter la détresse où je me débattais, affolé. Où était-il, hélas! le sauvageon de jadis, la petite âme qui s'était épanouie là, si fraîche, entre ces vieilles murailles? Ah! qu'il aurait mieux valu ne pas changer, vivre et mourir où avaient vécu, où étaient morts les miens, pareil à ceux d'avant comme à ceux d'après, surgeon du même arbre et cet arbre soudé au roc, enraciné dans les traditions ancestrales! Mais il était trop tard, j'avais sucé le virus de l'éducation sentimentale; déserteur du foyer rustique, je devais penser, je devais souffrir en bourgeois!

Dès le lendemain de mon arrivée à Marsous, à l'aube, je me remis en route. Je communiai une dernière fois avec ma mère, sous les espèces du pain bis et du lait encore fumant, je reçus de ses lèvres un baiser rude et cordial, le baiser coutumier de nos adieux, et je m'enfonçai résolument dans l'âpre et tortueux massif qui garde la source du gave d'Azin. Je partis seul. A quoi bon un guide quand on n'a d'autre but que la fatigue? J'avais d'ailleurs une suffisante habitude de la montagne et de la vie montagnarde pour m'y aventurer sans péril.

Je savais le chemin des cabanes de berger où je pourrais au besoin trouver un gîte pour la nuit, un abri pendant l'orage; ces bergers, j'en connaissais quelques-uns; les plus âgés m'avaient servi de guide autrefois; les plus jeunes avaient été mes camarades d'enfance. Les chiens eux-mêmes, peu hospitaliers aux passans, me faisaient bon accueil; j'avais appris les paroles et les gestes qui désarment leur colère. Je les évitais d'ailleurs, eux et leurs maîtres, autant que me le permettaient les ressources de mon

havresac. Un surplomb de rocher suffisait à protéger mon sommeil, une poignée de bruyères mortes ou de rhododendrons me donnait la flamme nécessaire à sécher mes vêtemens arrosés par une averse.

Je marchais sans presque m'arrêter, de la pointe du jour à la nuit noire. Pour me fatiguer, pour m'absorber davantage, je choisissais les plus mauvais chemins, les lacets les plus abrupts, les corniches les plus vertigineuses. Que ma pensée fût bornée en même temps que mon regard aux rocailles où heurtaient mes pieds, aux précipices qui bordaient ma route, c'était ce que je cherchais et ce n'était pas difficile à trouver dans ce méchant dédale d'éboulis, de crêtes et de pics qui se hérissent, se cassent ou s'aiguisent entre le Balaïtous et le port de Marcadau. Je me jouais à l'aise dans ces rudes passages, bercé par le vent des cimes, fouetté par l'haleine froide qui monte de l'obscurité béante des cascades.

Le crépuscule me surprenait quelquefois à l'entrée d'une estibe suspendue comme une écharpe de verdure entre deux précipices. Les troupeaux rentraient, les clarines des vaches tintaient longuement; des abois de chiens montaient vers le ciel avec la fumée des cuisines de pâtres. Je m'anuitais dans leurs cabanes. La tête appuyée au sac de sel, en guise d'oreiller, je sentais se poser sur mon front, à travers les trous de la toiture, le regard inquiet des étoiles. D'autres fois, surpris par l'invasion subite du brouillard, je cherchais quelque saillie de rocher, le creux d'un sapin, et j'y demeurais blotti, n'osant pas risquer un mouvement avant la clarté de l'aube. A la descente de Cambalès, une bourrasque de neige m'obligea un soir à m'abriter au plus près, sous l'étroit avancement d'un bloc de granit. Une brebis égarée dans l'estibe vint partager mon gîte; je m'écartai pour lui faire place et je dormis d'un bon sommeil cette nuit-là, mêlé à la tiédeur de sa toison, à la douceur de son innocence.

Les journées passaient ainsi: huit, dix? j'en avais perdu le compte. Les journées passaient et l'oubli ne venait pas. L'image de Thérèse ne cessait pas de me poursuivre. La vie élémentaire que je menais, celle, plus élémentaire encore, autour de moi, des gens et des bêtes, loin de le proscrire, favorisaient, innocentaient mon rêve. La volonté des astres plus proches, le jeu plus visible des forces premières, me conseillaient la soumission aveugle à la destinée, la docilité aux impulsions de l'instinct. Et quel plus beau cadre pour la figure aimée que ce jardin de la haute montagne, ce paradis d'herbe et de fleurs gardé par les précipices! C'était pour Thérèse, les urnes bleues penchées vers le gazon des gentianes, pour Thérèse, le long des sentiers, en cortège, le flambeau triomphal des iris. Elle était là, partout; elle m'attendait le

soir, assise, accoudée au granit, elle me précédait le matin, légère au bord des abîmes.

La fatigue de la marche enfiévrait encore mes visions, les animait d'une ardeur plus voluptueuse.

Comme les ascètes au désert, les tentations rôdaient autour de moi, plus hardies à mesure que les privations me rendaient plus faible. Hélas! tout mon effort de conversion n'aboutissait qu'à profaner l'image de Thérèse, à la faire descendre à la portée de mon désir.

Mon courage était à bout; mes forces défaillaient. Ce train de marche soutenu seulement d'un peu de lait et de pain achetés aux bergers avait fini par m'épuiser. Mes jambes avaient peine à me porter, ma tête à garder l'équilibre. A la montée de Splumouse, le pied me manqua au bord d'un rocher lavé par les vapeurs de la cascade; je glissai, je roulai dans la pierraille. Des pâtres qui, la saison du pacage terminée, ramenaient leurs troupeaux de vaches et de brebis aux herbages de la vallée d'Argelès, me ramassèrent meurtri, grelottant de fièvre et de froid, au bord du gave. Ils me hissèrent sur la barde de l'âne qui portait leur léger bagage, et ce fut en ce rude équipage que je fis, le soir même, ma rentrée au logis.

J'étais, je m'avouai vaincu. Je cédai à ma douce ennemie, je me livrai tout entier au pouvoir de l'Image. Et cette démission ne fut pas d'abord sans douceur. Après l'infructueuse lutte, il y avait quelque plaisir à fermer les yeux, à se confier au vertige. Ma conscience n'agissait plus; l'instinct de la conservation lui-même s'était endormi. Il ne me restait plus que le pouvoir d'imaginer et de sentir; mais imaginer ne me suffisait plus, et la réalité me demeurait inaccessible. Ma vie désormais était vouée à cette impasse. Ni projet, ni rêve. Je descendais d'un pas lent et sûr, je m'enfonçais dans le néant.

La chute précipitée à noires rafales ou alentie en soleillées tardives du bienveillant automne s'accordait avec la décomposition très douce de ma vie sentimentale. Quelque chose pleurait, s'attendrissait autour de moi, avec moi, me semblait-il. Larmes de pluie, caresses des feuilles mortes, fatigue de l'herbe mourante, tout se prêtait, s'accommodait à mon deuil.

La saison des eaux était finie, les vacances terminées. Les villas avaient fermé leurs persiennes, le Casino avait replié ses oriflammes; le décor de joie fléchissait, s'effilochait dans le brouillard. J'errais, pauvre âme en peine à travers ces déchéances, et d'eux-mêmes mes pieds reprenaient les chemins voués au souvenir. Mais je n'étais déjà plus le pèlerin ardent et pieux qui recense et qui recueille; j'étais le désespéré qui fuit, traqué par

l'idée fixe, l'être machinal qui s'abandonne au destin. Comme les nids du printemps aux squelettes nus des branches, je retrouvais des parcelles de ma vie accrochées aux ronces flétries, mêlées à la litière des pourritures végétales. Et tantôt je rejetais du pied ces vestiges, je souhaitais de les voir s'anéantir avec ma passion au creuset de la mort universelle, tantôt je me prosternais sur ces traces, je collais mes lèvres à l'écorce des arbres, à la boue des chemins.

Depuis une semaine déjà, Jacques avait repris ses occupations d'écolier; dans le rond de la lampe, chaque soir, il feuilletait ses livres, compulsait ses dictionnaires, tandis que, à côté de lui, ces dames travaillaient à broder de fleurs et d'attributs symboliques un tapis d'autel destiné à la paroisse. La ronde familière des heures tournait de nouveau, menée par l'habitude, dans la maison automnale. Et j'étais là moi aussi, identique en apparence et si différent, hélas! J'étais là, prisonnier d'un devoir insipide, m'excitant sourdement à la révolte, combinant des plans d'évasion qui m'épouvantaient, aussitôt ébauchés, et que je laissais en suspens.

XX

Cyprienne fut la première à s'apercevoir de la discordance.

— Qu'avez-vous, André? me demanda-t-elle; que se passe-t-il dans votre tête? Voilà plus de huit jours que vous ne m'avez pas dit un mot d'amitié. Bonjour, bonsoir, vous nous traitez, ma mère et moi, comme des étrangères. Rien ne vous intéresse d'ailleurs; vous ne vous occupez de rien. Qu'avez-vous? Vous paraissez souffrant: si vous l'êtes, dites-le; on vous guérira; vous savez que je m'entends à soigner les malades.

— Un peu de fatigue simplement, répondis-je.

— Ce sont vos courses à pied qui vous ont fait mal, reprit Cyprienne. Mais quelle idée aussi! Comme si vous ne pouviez pas rester tranquille!

— Tranquille. Et je ne le suis que trop. Vous ne voyez donc pas que c'est le désœuvrement qui me tue! Oh! si j'avais un métier!

— N'êtes-vous pas poète, archéologue, que sais-je encore? répliqua-t-elle.

— Ce n'est pas un amusement, c'est une fonction qu'il me faudrait.

La vérité était que je commençais à tourner autour d'un prétexte plausible d'aller à Toulouse. Et ce prétexte était déjà trouvé. Il s'agissait de finir par où j'avais commencé, d'acheter une étude de notaire, et d'abord de continuer mes études de droit à la faculté

de Toulouse où j'avais pris mes premières inscriptions. Comment faire accepter ce projet à Cyprienne et à ma belle-mère ? Je suis honteux de l'avouer, mais l'envie de partir me donna l'ingéniosité nécessaire. Les bonnes raisons d'ailleurs ne me manquaient pas. Je fis valoir les dangers d'une oisiveté prolongée, les tentations du Casino ou du Cercle. Et je citais des noms à l'appui; j'énumérais de récentes catastrophes.

Ma belle-mère secouait la tête. Tout cela était bon à dire, mais j'étais bien vieux pour prendre un état.

— Vieux, soit, répliquais-je; cependant je suis déjà à moitié notaire. Avec quelques mois de stage chez un confrère et quelques inscriptions de plus à Toulouse, afin d'avoir un diplôme, je serai prêt à exercer.

— A Toulouse ! s'exclamait Cyprienne. Alors me voilà veuve et vous voilà étudiant !

Je rassurai Cyprienne. J'expliquai qu'on m'autoriserait à préparer mes examens à Argelès. J'en serais quitte avec deux ou trois voyages. Peu de chose en somme pour un résultat de cette importance. Et comme je les jugeai un peu ébranlées, la fille et la mère, je ne poussai pas plus loin ce premier avantage.

— Réfléchissez, leur dis-je, rien ne presse. Ce que j'en ferais, ce serait pour vous autant que pour moi, pour Jacques surtout dont l'éducation, si nous voulons la pousser un peu loin, sera une charge un peu lourde.

Ces dames y pensèrent si bien que ce fut ma belle-mère qui m'en reparla la première.

— Si ça ne devait pas vous éloigner trop souvent de nous ! me dit-elle, s'il y avait une étude à acheter à Argelès, on pourrait voir.

Justement il y avait une étude à acheter. Notre voisin, M. Dartigue, pensait à prendre sa retraite. Il m'en avait encore parlé la veille au Cercle. L'étude n'était pas des plus importantes, mais si peu que l'on continuât à bâtir près de la gare, et à spéculer sur les terrains, il y aurait des actes fructueux à passer.

Ma belle-mère était amorcée. Cyprienne résistait encore. Cette perspective de changement la déroutait. Elle se préoccupait de ce qu'on en penserait en ville. Il lui en coûtait de renoncer à notre façon de vivre fermée et obscure, pour prendre un train de cérémonies et de visites.

Je lui laissai le temps de s'accoutumer à cette idée. Je feignais d'hésiter moi-même; je poussai l'hypocrisie jusqu'à me plaindre des ennuis que me donneraient mes déplacemens obligés à Toulouse. Je déplorai le supplice des restaurans, la tristesse de la chambre d'hôtel. Et j'engageais ces dames à m'accompagner, sachant bien qu'elles se refuseraient à ce supplément de dépenses.

Une catastrophe imprévue, un trou de quelques milliers de francs creusé tout à coup dans les finances de ma belle-mère trop crédule aux valeurs à gros intérêts précipita la crise. Le notariat seul pouvait réparer la brèche. Il fut donc convenu que j'irais à Toulouse, m'entendre avec ces messieurs de la Faculté pour mes examens. Après quoi, l'on ferait des ouvertures à Me Dartigue.

La Toussaint approchait et l'hiver. Ces dames m'engagèrent à presser mon départ. Une fois entrées dans la combinaison, elles pointaient en avant, s'animaient à décréter l'avenir; et, tout en calculant et en projetant, elles travaillaient à la réfection de ma garde-robe, elles inspectaient soigneusement le linge et les habits destinés au voyage. On m'avait donné des commissions pour Thérèse. Ces dames avaient préparé leurs cadeaux. Il y avait, entre autres souvenirs indigènes, un pot de miel de Marsous et une provision de farine de blé noir pour faire des crêpes. J'y avais joint en mon nom une clarine de vache de fabrication ancienne et encore une de ces quenouilles en bois de frêne que les pâtres pyrénéens décorent de dessins rose vif et bleu pâle dans le goût arabe le plus pur.

Tout était prêt. C'était moi maintenant qui retardais le départ. Tant qu'il s'était agi de machiner ou de manœuvrer le piège où devaient tomber ma femme et ma belle-mère, mon ardeur scélérate ne s'était pas démentie. Mais aussitôt le succès de ma mauvaise action assuré, le remords était venu, le dégoût de ce que j'avais fait, la peur de ce que j'allais faire. J'avais pitié des innocens que je sacrifiais, pitié de Jacques, pitié de Cyprienne. Pauvre femme! Tous mes griefs contre elle, si légers d'ailleurs, ne m'étaient plus rien; je ne voyais que ses qualités d'ordre, de fidélité, de dévouement. Ce lien entre nous, que je croyais si relâché, me tirait à elle au moment où je me décidais à le rompre.

Dix fois je fus au moment de renoncer à mon projet, de demander pardon à ma dupe. Je l'aurais fait peut-être si mon secret n'eût appartenu qu'à moi seul. Chaque marque d'affection — même la plus insignifiante — que je recevais de Cyprienne, chacune des recommandations puériles et touchantes qu'elle me prodiguait au sujet de mon voyage me faisait monter le rouge à la figure. Je me détournais d'elle et de mon fils; je n'osais pas les regarder.

Puis c'était un nouvel assaut de l'Image, et mes remords disparaissaient; je ne pensais plus qu'au départ.

Je me souviens de la dernière journée.

C'était au commencement de novembre, une après-midi triste et douce infiniment. Jacques était là, en congé du jeudi. Il me donnait ses commissions pour Toulouse.

— Vous embrasserez Thérèse pour moi! me recommandait-il.

Cyprienne souriait. C'était affreux. Peut-être ne les reverrai-je jamais, pensais-je. Qui sait à quel désastre je cours? — Et je me figurais ce qui se passerait après la catastrophe, la maison sans moi, sans rien qui rappelât que j'avais existé, sans un portrait au mur, sans un mot de souvenir sur les lèvres. Mon cœur se serrait. L'intimité des choses autour de moi, la cordialité des meubles, faisaient la désertion plus coupable, la séparation plus cruelle. Ils disaient, ces meubles choisis par moi, ces papiers aux couleurs déjà flétries, ils disaient l'illusion de l'entrée en ménage, le château de bonheur, le château fragile construit hier et sitôt détruit de mes propres mains. Un rayon du soleil couchant, un rayon jaune caressait les lilas déjà dépouillés de la terrasse; par la porte à vitres, entr'ouverte, l'odeur de la saison nous arrivait, une odeur de feuilles mortes et de fleurs mourantes.

Quelque chose aussi se mourait en moi. Mes yeux se mouillèrent. Et, chose étrange, ce n'était pas seulement mon bonheur conjugal que je pleurais, mais encore mon amour pour Thérèse, ou du moins la première fleur de cet amour, le fantôme léger de la jeune étrangère, une Thérèse déjà disparue avec la tendresse voilée, la pudeur aurorale de ma passion naissante.

L'ombre du soir cachait mon trouble.

L'omnibus était là; j'abrégeai les adieux.

— Télégraphie-nous en arrivant, recommanda Cyprienne.

Et Jacques :

— N'oublie pas que tu m'as promis une arbalète.

Mon Jacques! ma Cyprienne!

Je partais, et un Argelès crépusculaire défilait devant moi, un Argelès déformé par l'émotion de l'adieu; les maisons, les jardins, la montagne au-dessus, m'apparaissaient avec les raccourcis ou les prolongemens du souvenir, l'Argelès d'autrefois mêlé à l'Argelès d'aujourd'hui; une image illimitée, vacillante dans le trouble et dans le rêve.

Mais l'autre image bientôt s'interposait, comme jalouse. Et, aussitôt revenue, elle me reprenait, me remplissait tout entier. Calculs, hésitations, regrets, s'évanouirent encore une fois. Triste jouet de la force imprudemment appelée par l'incantation de mon désir, frénétique et passif, je me laissai porter vers Thérèse.

ÉMILE POUVILLON.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

ART ET MÉTIER

L'IDÉAL ET L'AVENIR DE L'ART

On a beaucoup écrit sur l'art... même et surtout ceux qui n'y entendent rien. Si j'ose m'en mêler à mon tour, c'est seulement, — une fois n'est pas coutume, — pour le faire *en artiste*, j'entends en homme du métier, qui a mis la main à la pâte, comme on dit à l'atelier, et, n'eût-il fait qu'entrevoir en son sincère labeur la lointaine beauté des choses, qui sait du moins ce dont il parle et parle de ce qui le regarde. Nous autres artistes, nous comprenons mal en effet que des indiscrets, nous disons volontiers des profanes, se permettent de juger à tout propos des vérités les plus hautes de notre art, et nous aurions souvent envie de nous fâcher de l'air qu'ils se donnent de vouloir nous diriger, si nous n'aimions mieux sourire de la prétention qu'ils ont de connaître, sans les avoir jamais apprises, les choses les plus techniques de notre métier. Orgueil si l'on veut, mais de cet orgueil est faite la confiance, ou la conscience de l'artiste, et sa dignité.

C'est que l'art, pour toute âme haute ou seulement sincère, est avant tout, est toujours un acte de foi. Aimer et croire, n'est-ce pas la raison profonde de penser et d'agir? Le Beau, je le crois fermement, est une communion où viennent les plus libres esprits; et tout artiste, si indépendantes que soient sa pensée et son action, est toujours, dans une certaine mesure, solidaire de tous les artistes. Il y a vraiment une religion de l'art, et il n'y a pas d'art sans une religion de l'esprit, qui est l'idéal. Pour nous qui le servons et qu'un même amour unit sous la diversité des

âmes, notre joie nous suffit, ou notre peine, à toujours chercher, à désirer toujours. Le travail, cette rédemption de chaque jour, est notre santé intellectuelle, et au fond peut-être notre meilleure récompense.

Souvent nous nous plaisons à deviser de ces choses, entre amis, dans l'atelier tiède encore du labeur de la journée, à cette heure indécise où la nuit qui descend efface doucement devant nos yeux l'ouvrage commencé, et prolonge en rêveries plus hautes l'effort toujours imparfait. Il nous semble alors qu'un pouvoir mystérieux, qu'une singulière vertu, invisible et présente sous les formes, sous les couleurs, sous les sons, relie en une symbolique fraternité toutes nos tentatives dissemblables, comme le Feu, symbole de l'Esprit, unit entre eux tous les métiers, transforme et féconde la matière entre les doigts de l'ouvrier, verse la lumière et la chaleur sur le travail sacré. Nous aimons à songer que ce feu spirituel et l'*autre* ne sont peut-être qu'une seule et même manifestation de la force supérieure; ici, vivifiant la créature, là, expliquant la création, comme la foi vivifie l'amour, comme la prière explique Dieu. N'est-ce qu'un songe?... Non, sans doute! Une loi certaine, inconnue, préside aux évolutions du Beau, comme aux mouvemens des corps ces lois physiques que la science a déjà pu reconnaître et définir. Une force cachée, par-dessus nos volontés, dirige vers un même but tous ces rêves épars, tous ces appels à la Beauté, tous ces instinctifs besoins du Vrai. Une merveilleuse puissance d'aimer survit à tous les abaissemens. C'est l'art vainqueur : *Ars ruinæ superstes!*

I

L'art n'est en effet qu'une forme de l'amour : ainsi doit-on nommer d'un mot unique, d'un mot souverain, cette force sacrée, en qui se définit le triomphe du Bien sous l'apparence du Beau. Si la Nature seule, dans le mouvement universel, apparaît immortelle et féconde, sans la parole de cet être mortel, l'homme, qui la nomme, sans la tendresse de cette âme passante qui la juge, que vaudrait cette immortalité? Tout s'épanouit et se renouvelle sous le soleil de vie. Ce n'est peut-être qu'un admirable spectacle, mais dont la meilleure gloire est encore le témoignage du plus humble spectateur. Pour l'artiste le monde n'est qu'un divin paysage où l'être, frère des arbres et du ciel, passe en chantant ou en pleurant! Atmosphère des sens ou atmosphère des idées, c'est toujours dans l'insaisissable espace que vivent pour lui les réalités ou que montent ses rêves. Il écoute, et les choses lui

parlent; il voit, et la vie prend pour lui un sens tout nouveau; il aime, et son amour est utile, et son œuvre est bonne. Aimer, n'est-ce pas, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre physique, créer après Dieu, comme Dieu, un être, une forme, un verbe? C'est une loi inéluctable que tout doit, pour vivre, s'incarner à un certain moment dans une forme certaine. L'Idée n'y échappe pas plus que l'Être. Tout se réduit, en somme, à cette formule unique : dans la vie physique, pas d'être sans matière, pas d'âme sans l'enveloppe d'un corps; dans la vie intellectuelle, pas d'idée sans l'enveloppe d'une forme; ce que je traduirai : pas d'art sans métier. L'équilibre c'est toujours la loi de la vie et de la vérité, et par conséquent, de la Beauté. Si l'*Art*, en effet, n'est qu'une rare et supérieure puissance d'aimer, c'est-à-dire de connaître par l'amour la mystérieuse beauté des choses, et de refaire *en esprit*, même sous l'apparence des formes passagères, l'œuvre de la nature, le *Métier* est la précise faculté de transformer la matière au gré de cet esprit, le don, mis aux mains du tenace ouvrier, de traduire en formes pures les sensations et les rêves de l'artiste. Il ne faut à aucun prix dissocier ces deux forces, sous peine d'immobilité intellectuelle et par conséquent de néant. L'émotion est indépendante de l'effort et antérieure à l'effort; mais en dehors de cette culture obstinée, qui est le travail, elle est informulée et morte. En revanche, où l'émotion manque, où l'idée est absente, le plus beau métier du monde ne saurait galvaniser ce cadavre, l'œuvre sans foi.

Je crois qu'ainsi entendus ces deux termes d'art et de métier, en apparence opposés pour de bien superficiels esprits, apparaîtront comme liés dans une indivisible unité. Il n'y a pas d'œuvre sans cette union quasi sexuelle de l'*Esprit* et de la *Forme*. Et le chef-d'œuvre n'est que le résultat logique d'une proportion parfaite, harmonique, dans ce rapport de l'art au métier.

Qu'est-ce donc exactement que l'art? Et qu'est-ce que le métier? Je voudrais essayer ici de l'expliquer avec *nos* argumens *à nous*, avec ces preuves de sentiment en quelque sorte, tout intimes, presque intérieures, qu'on devine plus souvent qu'on ne les voit, dans tous les arts, dans tous les métiers. Ce serait, si j'y réussissais, faire comprendre au lecteur ami tout ce qu'il y a d'inconnu, — de méconnu, — dans *nos* arts; et comme ils nous apparaissent tout *autres* que nous les entendons expliquer tous les jours; et d'où ils viennent et où ils vont, puisque aussi bien tout le monde sait ou croit savoir ce qu'ils sont! Mais cela, je le répète, comme il faudrait le dire, — en artiste, pour des artistes, — avec je ne sais quoi de filial et de passionné que nous ne retrouvons

pas dans la bouche des autres, avec des mots incorrects peut-être, mais sensibles en quelque sorte, et trahissant l'ouvrier : je veux dire avec un certain sens plus délicat, plus amoureux, presque aussi différent que le serait un sixième sens, et qui n'appartient sans doute qu'à ceux qui ont pratiqué un art, et qui n'est pas dans les meilleurs écrits, — puisque j'ai osé dire le mot, — des profanes.

L'art, c'est donc bien, à l'origine et avant tout, une émotion, mais une émotion qui prend conscience d'elle-même. C'est encore, si l'on veut, de l'instinct en action, mais de l'instinct que tout notre effort comme toute notre noblesse consiste à *supérioriser* sans cesse. Les arts divers ne sont que les résultats apparens et différens de cet effort, l'ensemble des formes extérieures qu'anime l'intérieure flamme de certaines âmes privilégiées. Pour celles-là, c'est *intellectuellement* l'intense besoin de dire tout haut ce qui murmure en elles; c'est *moralement* la supérieure nécessité de s'élever au-dessus des nécessités, et la mission d'en arracher les autres : quelque chose comme un invincible désir de monter, de respirer par delà l'air étouffant des réalités. L'art, en ce sens, n'est qu'une ascension continuelle. Et les arts, architecture, sculpture, peinture, poésie ou musique, pour distincts qu'ils soient dans leurs applications, ne sont que les manifestations diverses d'un sentiment unique, d'une vérité pour ainsi dire centrale, parce que sans cesse ils tendent à une suprême unité d'idéal, qui est l'expression de la vie par des moyens dissemblables et de plus en plus simples. En ce sens, on peut bien dire que les arts ne sont que des formes plus rares de sentir, et les artistes des êtres spéciaux, de véritables *re-créateurs* de vie en formes, en couleurs, en sons, en idées.

Il me semble souvent, quand je tente d'embrasser de haut toute l'histoire de l'art, comme on contemple du haut d'une colline tout le pays qu'on aime, que, — du premier-né des arts, l'architecture, qui peut et qui doit les contenir tous, jusqu'au dernier venu, la musique, qui est comme l'efflorescence de tous les autres, le parfum délicieux, plus subtil et plus fugitif, qui se dégage, après la longue incubation des siècles, de la pensée humaine, — tout se suit et s'enchaîne, dans un ordre parfait, le long de la route des peuples, chacun ayant l'art qu'il lui fallait, chaque race produisant une forme artistique qui était l'exacte expression de sa vie matérielle et morale, le corollaire de ses croyances, presque la conséquence nécessaire de son climat. On a dit spirituellement qu'un peintre n'a jamais que la couleur qu'il mérite. On pourrait dire aussi justement des peuples qu'ils n'ont eu que

l'art qu'ils méritaient, grand ou médiocre, à proportion de leur degré d'idéal, presque toujours à proportion de la beauté de leurs religions.

Il suffit, en vérité, de refaire par la pensée ce chemin des arts dans l'histoire, de considérer l'essence de chacune des formes d'art et son charme propre, pour être frappé de la ressemblance évidente entre leur cours depuis leurs origines jusqu'à leur décadence, et l'histoire d'une existence humaine. Sur les monumens, témoins des hommes, on voit des hauteurs d'idées, on lit des âges d'art, comme on lit les âges de la vie sur la figure de l'homme, comme on voit dans ses yeux son âme. Surtout on pourrait montrer, comparable à la mort certaine de tout organisme d'où se retire la chaleur centrale, la décadence fatale de tout art dont s'éloigne la foi. Oui, la Foi, une affirmative croyance en quelque chose d'au delà, les dieux ou Dieu ! Qu'est-ce donc que les arts dans l'humaine histoire, sinon le vêtement merveilleux d'un ardent ou tendre besoin de croire? Et quelle misérable chose, quelle dérision que la Beauté, si elle n'était la forme du divin possible, du divin probable, du divin certain ! Mais déjà, dans la pensée de l'homme, le chemin des dieux à Dieu est fait. Le chemin des arts à l'Art se fait par la même nécessité de marcher, de monter. L'unité est évidemment le but humain. Dans quelle mesure l'unité artistique sera-t-elle la conclusion de l'art? En quel sens l'unification scientifique ou l'égalisation sociale affaibliront-elles l'art, — peut-être jusqu'à le détruire? Mais c'est là refaire, après tant d'autres et moins bien sans doute, de l'histoire de l'art en manière de philosophie, et de nouveau en littérateur et non plus en artiste... Je voudrais bien qu'on ne se méprît pas sur le sens que j'attache à l'antagonisme de ces deux mots.

On a écrit des choses exquises ou profondes à propos des arts plutôt que sur les arts, au nom de cette littérature qui est un art aussi, et le plus délicieux, mais seulement quand on ne s'en sert pas pour parler des arts. Mais on a parlé *à côté* — si souvent ! presque toujours ! — en quelque sorte hors du sens intime des arts, ou de ce que les artistes, à tort ou à raison, croient être la vie même de l'art. De fait, nous parlons une autre langue ; comment veut-on que nous nous entendions? Nous donnons des « sensibilités ; » on nous répond et on nous juge avec des raisonnemens ! En vérité, l'art ne saurait être jugé d'un point de vue que ne comportent ni son origine ni sa raison d'être. « La critique d'art, disait tout récemment encore M. F. Brunetière, commence au point précis où s'évanouissent les rapports entre l'art et la littérature. » Moi qui ne suis qu'un peintre, je dirais tout simple-

ment : les littérateurs n'entendent pas grand'chose aux arts. Me pardonnera-t-on cette témérité? Aussi bien, j'ai hâte de m'en expliquer : je sais tout ce que l'érudition des uns et l'ingénieuse pénétration des autres ont pu, à certaines époques, apporter de force et d'appui aux artistes, même leur ouvrir la voie, et préparer le terrain où allaient éclore les œuvres nouvelles. Aussi je ne conteste ni les droits réels, ni l'absolue liberté de la critique, mais son utilité finale au point de vue artiste. Je crains, en effet, qu'à force de mélanger et de confondre les idées, les écrivains n'aient rendu le plus mauvais service aux artistes en les éloignant de leur claire et simple besogne. Nous voudrions toujours qu'on sentît, qu'on vît notre émotion à travers notre métier, que l'on comprît notre âme dans notre œuvre, en deux mots qu'on ne jugeât nos idées, — les plus hautes et les plus intimes, — que dans la réalisation des formes ou sous le vêtement des couleurs et des sons. Inutile ambition! Le public mesure notre talent à ses goûts, à ses sensations d'un jour, souvent au hasard du temps qu'il fait, d'un rendez-vous manqué ou satisfait, d'une bonne ou d'une mauvaise digestion. La critique est-elle plus équitable? Là on nous juge d'après des théories ou des systèmes, quand ce n'est pas à la chance des camaraderies, et surtout, personne ne prend la peine de juger les œuvres indépendamment des hommes, ce qui serait pourtant de la plus simple équité. C'est peut-être à cause de cette insuffisance de pénétration que tant de jugemens nous font sourire, même quand ils nous flattent, et que tant de critiques nous blessent, même en croyant nous conseiller. Ne pas être compris, c'est le plus grand chagrin ou le plus grand châtiment. Et s'il y a des artistes qui se plaisent à se faire inconpréhensibles, combien de juges qui ne peuvent pas, ou qui ne veulent pas comprendre!

Faut-il en dire les raisons? Il était jadis élémentaire de commencer par apprendre avant de faire quelque chose, ou même d'en parler. Mais nous avons changé tout cela! Des théories bizarres et d'étranges discussions ont récemment paru obscurcir cette vérité. Il la faut remettre bravement en pleine lumière, et prier ou forcer nos nouveaux juges et nos jeunes confrères à s'incliner bien profondément devant elle. C'est une besogne difficile, presque imprudente, et je n'ai pas assurément la prétention d'y réussir. A tout le moins, les artistes, même s'ils trouvent à combattre, en lisant ces essais, des opinions ou des hypothèses, reconnaîtront-ils certaines idées pour être *de chez eux*. Il n'est pas jusqu'au tour de langage où l'on ne se reconnaisse, quand on est du même métier. J'ai toujours été très frappé de la différence

de penser qu'il y a entre le monde des artistes et la foule de ceux qui nous jugent. C'est peut-être nous qui avons tort? Je ne le crois pas. Mais, en tous cas, la divergence de vues est extraordinaire, presque l'impropriété de termes qui caractérisent les meilleurs ouvrages écrits sur les arts par des hommes qui n'étaient pas artistes pratiquans, ou ne l'avaient pas été, si peu que ce soit, un moment dans leur vie. Dans le monde, on ne s'étonne pas qu'il faille une éducation spéciale pour parler de mécanique ou d'agriculture; mais, sans nulle préparation, sans le moindre dégrossissement d'intellect, tout le monde se croit le droit de parler peinture ou sculpture, ou musique. Pourquoi donc cette différence de traitement, et pourquoi cette absurdité? On apprend à voir et à entendre, je pense, comme on apprend à bêcher. C'est seulement plus difficile...

Il y a, pour nous, plus de compréhension d'art, plus d'intuition de notre métier, plus d'idées et de mots justes, même lorsqu'ils aboutissent à une opinion contraire à la nôtre, dans deux lignes de Fromentin que dans tout un chapitre de Taine. Certes, autant que personne, j'admire comme il convient la langue de Taine, et la parfaite méthode avec laquelle sont déduits les raisonnemens et construites ses théories sur l'art en Italie, par exemple. Mais je relis en vain, au cœur de cette Italie même, où je reviens tous les ans, et où j'écris ces lignes, les plus célèbres pages de ce livre de philosophe en voyage, sans y retrouver jamais un reflet de l'émotion particulière que donnent au peintre, en cette terre de lumière, les chefs-d'œuvre de la peinture; sans y découvrir les paroles adéquates qui contiennent le sens de mon métier et le secret de mon art. Les Italiens disent très finement que certaines choses n'ont pas de valeur marchande, mais seulement *un prezzo d'affezione*, et je traduis : « un prix selon l'amour ». Comprendre, dans le beau sens latin de *intelligere*, avoir une certaine divination de l'art, c'est une sensibilité de don, c'est presque une maladie particulière. Aussi, malgré nous, nous semble-t-il toujours que, en dehors des questions d'archéologie et d'histoire, la critique même la plus équitable, même la mieux informée est un peu à côté de la vérité, puisqu'elle est à côté de l'émotion. Qu'y faire? Peut-être en sourire, de peur de se fâcher, et continuer notre chemin.

Que d'ailleurs le public ait le droit d'exiger de nous tous, artistes, — avec une parfaite bonne foi, à défaut de la foi, — un savoir suffisant à l'expression de nos idées, et une technique en rapport exact avec ce que nous avons à lui dire, rien de plus naturel. Une âme suffisante, — une grammaire aussi, — c'est le bagage né-

cessaire pour tout artiste en ce difficile et merveilleux voyage au pays de rêve et de réalité. En fait, nous travaillons pour ce public, et dans ce sens, pour la critique, puisque nos arts ne *s'objectivent* ou ne *s'extériorisent* que dans la mesure où nous appelons tous ceux qui passent à entrer en communion ou en discussion avec nous. Mais je crois que les artistes, — du moins les grands, — doivent être des éducateurs, éducateurs de l'œil, de l'oreille, de l'âme enfin; et qu'ils sont précisément chargés, dans l'histoire des idées, d'élever, de réformer sans cesse ce jugement du public, bien loin qu'ils le doivent subir. Notre engagement envers cet éternel passant, qui est la foule, est seulement celui-ci, mais sans réserve : exprimer clairement des sentimens, c'est-à-dire des sensations idéalisées. L'art, c'est, plus précisément encore, l'action de rendre tout à coup visible ou sensible à tous, et par des moyens successivement compréhensibles pour tous, ce que n'avait avant vous vu ou compris personne. On a dit que la beauté de la Bible était d'exprimer en langue vulgaire des choses sublimes. C'est le meilleur *credo* à donner aux artistes : à toute idée, une expression juste, un art simple, un métier beau.

Mais trouver l'expression juste d'une idée, en art, c'est précisément en avoir l'intuition secrète, instinctive, c'est-à-dire le don de nature, auxquels sont appelés quelques-uns, et d'élus fort peu. La rendre simplement, c'est en posséder, par une longue et patiente culture, les moyens intellectuels. La formuler enfin dans un beau métier, c'est avoir asservi la main au joug de la pensée victorieuse. Et c'est justement tout ceci qui constitue pour nous le fond même de l'art, et ne s'apprend qu'à l'atelier, Dieu sait par quel patient labeur! Est-il donc vaniteux de dire que seuls des artistes peuvent bien sentir et connaître cette force, ce très particulier état d'esprit, et par conséquent le bien comprendre et définir? Sentir que toute œuvre ne vaut que pour avoir reflété un moment, si fugitif surtout, l'émotion d'un être; deviner, sous la forme apparue ou entendue, l'esprit qui a inspiré telle statue, tel tableau, tel rythme ou telle mélodie; et en juger le résultat dans l'ouvrage matériel selon sa signification et non selon une autre, et en jouir sous cette forme et non par comparaison avec une autre, c'est comprendre vraiment l'art et sincèrement l'aimer. Mais connaître ainsi et ainsi juger, c'est faire œuvre de goût cultivé et de respectueux savoir. L'esthétique est ce savoir, et nous ne reconnaissons à personne le droit d'y prétendre sans une patiente et sévère étude, que j'appellerai une *initiation*. Qui l'apporte est mon juge, et je m'inclinerai devant ce seul jugement. Reste le droit à la sensation, au plaisir, qui appartient à tout passant.

Tout le monde, c'est entendu, a le droit de dire : « J'aime ou je n'aime pas cette œuvre d'art! » Rares, très rares sont ceux qui ont le droit de dire : « Cette œuvre est bonne ou mauvaise! » Encore les meilleurs et les plus honnêtes s'y sont-ils trompés, et le temps, qui remet tout à sa place, leur a tour à tour donné tort ou raison.

On dira, je le sais, que, plus encore que d'autres, les artistes seront partiaux, enfermés dans leur propre vision, sourds aux cris de l'âme voisine... Du moins reconnaîtront-ils, s'ils sont loyaux et sincères, la noblesse de cette rivalité même, et sa fécondité; et, qui sait? peut-être proclameront-ils mieux, adversaires éclairés qu'ignorans amis, la puissance de cette âme contraire et sa part dans la commune conquête de la vérité? Prenez deux artistes, aussi dissemblables que vous voudrez et enfermez-les dans un lieu bien clos. Vous verrez comme ils seront vite d'accord sur ce qui est bon ou mauvais, à quelques détails de métier près. Mais à la condition qu'ils soient bien sûrs qu'on n'écoute pas aux portes! Encore s'ils ont quelque tendresse dans l'âme; — et tous les vrais artistes sont des *tendres*, vous m'entendez bien, et ceux qui le cachent le mieux, comme ceux qui le laissent voir imprudemment; — comme ils se dégageront, en un moment de sympathie vraie, des petitesses et des jalousies sottement entretenues par quelque rivalité d'*ouvrier*, par un peu de vanité courante, que sais-je encore? *pour la galerie;* et comme ils s'uniront dans une même joie chaleureuse pour admirer, quand les voisins auront fini de rire ou de « blaguer »!

Que le lecteur me pardonne donc de déranger un peu ses habitudes, et, quittant pour une fois son journal et les beaux livres où les idées les plus fausses sont admirablement développées, qu'il consente à me suivre dans une autre promenade chez les hommes ou parmi les idées. Il verra bientôt, pour peu qu'il ne s'impatiente pas après son guide, combien ce pays est charmant et divers où vit l'âme des travailleurs, quand ils peuvent ouvrir avec confiance l'asile de leurs idées, quand c'est un ami qu'ils sentent, à la porte du cher sanctuaire de leurs rêves! Nous leur demanderons le secret de leurs désirs, et de leurs peines, et de leurs joies; puis nous remonterons, par delà leurs souvenirs, jusqu'aux origines, aux sources obscures, pour nous si délicieuses dans leur mystérieuse pénombre, des arts primitifs; et prenant les chefs-d'œuvre comme des points de repère dans la marche de l'esprit humain, sous l'effacement du chemin des hommes, nous les admirerons au passage, disant les raisons et la joie de nos admirations. Puis, en arrivant au temps pré-

sent, nous suivrons de tout près, et passionnément, — comme on suit de l'âme le drame le plus attachant, — la genèse d'un travail dont on ne voit que le résultat dans nos expositions, dans nos demeures ou dans nos rues; et nous entrerons dans l'usine, dans le laboratoire, dans l'atelier, pour mieux connaître la technique particulière à chaque forme d'art, pour mieux surprendre les *dessous* du métier et, comme on dit chez nous familièrement, la *cuisine* des choses. Cela, un artiste le peut faire. Lui sera-t-il permis aussi de s'essayer, chemin faisant, à séparer les forces vitales d'avec les germes morbides qui entourent, qui assiègent, qui amoindrissent tous les penseurs modernes, et en particulier les artistes? de dire, non sans quelque témérité peut-être, les regrets qui nous émeuvent, mais nous affaiblissent; les souvenirs qui nous ravissent, mais nous gênent; nos inquiétudes, nos espérances, même nos querelles? et combien, entre les écoles où l'on nous instruit en nous émasculant, et les cénacles où l'on s'encense entre augures, la place est difficile et petite et le chemin glissant, aux esprits trop libres ou trop curieux.

II

Mais tout cela est difficile à dire. Avancer sans froissement trop vif, entre tant d'idées en marche, surtout entre tant d'ennemis en éveil et d'amis... au repos! Et pourtant, confesser une bonne fois ce qu'on pense, parler hautement de cet art qu'on sert comme la religion la plus belle, croire enfin sincèrement défendre la vérité, n'est-ce pas là un faisceau de raisons suffisantes à faire parler un homme? L'artiste aussi doit proclamer sa croyance, et, sous peine de déchéance intellectuelle, plus que jamais à cette heure la servir fidèlement par des actes, par des œuvres, et au besoin la défendre, comme une dernière souveraineté, par la parole et par l'écrit.

Aussi bien le temps a-t-il, je crois, travaillé pour nous, pour ces honnêtes gens, comme on disait au XVIIe siècle, qui, à des « clartés de tout », ont ajouté aujourd'hui des lassitudes de bien d'autres choses. La colère et le dégoût les gagnent et nous sauveront : la colère contre l'enlaidissement du monde et le dégoût du cabotinage universel qui envahit jusqu'au domaine saint de la pensée. N'en accusons que nous-mêmes! Artistes, nous n'avons peut-être assez défendu contre le mal de ce temps ni notre conscience, ni notre travail. Hâtons-nous de nous rappeler que dans la sincérité de chaque heure réside toute la force, — dans l'effort de chaque jour toute la chance, — de nos travaux; et que la su-

prématie de l'art n'est faite que de la grandeur de l'idéal à la fois et de la perfection de la forme. Il y a dix ans, nous étions quelques-uns, j'entends parmi les jeunes, encore ou déjà assez fous pour nous dire tout haut idéalistes impénitens. Aujourd'hui nous voici presque à la mode. Et comme le temps paraît déjà loin des batailles du naturalisme contre toute noblesse et toute grâce de la pensée! Dans les lettres, le triomphe paraissait complet alors, et Dieu sait combien bruyant! Il en était de même d'ailleurs « dans la peinture ». Et qui eût osé aimer, et le dire, un tableau un peu pensé et un peu jaune, je veux dire un peu moins violet et violent que les autres, eût été relevé d'importance! Des Expositions trop bleues, et des très inutiles pamphlets, que reste-t-il à cette heure? L'idéal a vu d'autres assauts; et voici qu'il serait trop facile de répondre à ces faux Goliath, qui criaient naguère leurs haines par-dessus nos toits, et de leur dire nos revanches, qui ne sont que les revanches éternelles de l'idéal, c'est-à-dire de la nécessité esthétique et morale, pour l'artiste et pour l'homme, de transformer en lui la *réalité*, pour en faire de la *vérité*.

Mais y a-t-il une réalité? Il n'y a qu'une nature, unique peut-être, mais aperçue par des sens différens, jugée par des êtres dissemblables à l'infini. Peintre, je ne vois pas tel objet exactement de la même façon que mon voisin. Alors, où est la réalité absolue? Bien plus, que devient le réalisme? Il faut dire qu'il n'y a que la vision d'un être, plus ou moins bien doué, devant l'apparence des choses; ou encore qu'il n'y a qu'une nature insensible ou inconsciente, avec des hommes au-dessus d'elle, pour la juger; et qui ont donc l'impérieux devoir de la transformer, de la vaincre, puisqu'ils ont, jusqu'à un certain point, la liberté de la voir et la mission de la comprendre. Être idéaliste, si l'on est de bonne foi, si l'on ne se plaît pas inutilement à jouer sur les mots, c'est simplement reconnaître cette suprématie de l'homme sur la nature, et, dans le cas particulier de l'artiste, sur ce qu'on a appelé la réalité. L'*idéal*, c'est le droit, pour tout être supérieur, de contrôler dans son cœur ce qu'il voit par ses yeux. Il n'y a pas d'art hors de ce droit. Il n'y a pas non plus de vérité intellectuelle, et par conséquent artistique, hors de cette victoire de l'être sur la matière. A cet égard, il faut avoir le courage de dire que le matérialisme est une mauvaise action comme l'art sans idéal n'est positivement qu'un mensonge.

Mais qu'on ne se méprenne pas sur le sens profond de ce beau mot d'idéal : l'idéal n'exprime que le droit, et partant le devoir, pour tout penseur, pour tout artiste, d'ajouter à un acte d'humilité, qui est la soumission première devant la nature, un acte de

volonté qui en est le jugement réfléchi. Oui, l'effort superbe de l'artiste saisi, étreint par la nature, sphinx terrible et délicieux, pour la regarder en face, la prendre à son tour et la posséder! Et nous voici revenus par un détour à notre affirmation première, celle qu'il importe avant tout, selon moi, de démontrer, de défendre, d'imposer à cette heure, à savoir : que, pas plus qu'il n'y a de pensée supérieure sans un idéal, ou, en morale, de vertu sans une généreuse action, il ne saurait y avoir, en art, d'œuvre durable sans un beau métier. Dans aucun temps, sous aucune forme, une expression d'art ne s'est dégagée entièrement, définitivement, sans une science acquise la développant du fond obscur de l'incommunicable instinct; sans une volonté patiente et réfléchie l'analysant et la canalisant; par conséquent, sans un métier matériellement beau, la formulant bien. Et un beau métier, s'il faut préciser encore, c'est un métier parfaitement approprié au résultat voulu par l'artiste et aux conditions mêmes de son ouvrage, non une formule uniforme imposée à tous les talens divers; c'est un métier toujours renouvelé pour des besoins nouveaux par de nouvelles mains, sans cesser d'être réglé secrètement par des lois générales de nombre, de poids et de mesure qu'on ne saurait enfreindre; et puisque nous ne pouvons, dans l'infirmité de nos moyens, que traduire par des formes passagères et des moyens contingens l'impondérable force qui nous fait voir, entendre et penser, nous voilà réduits, pour faire œuvre vivante, à essayer du moins de rendre la plus pure possible et la plus perfectionnée l'enveloppe matérielle qui servira d'intermédiaire à ces idées.

Je crois que les grands artistes sont ceux qui ont accepté sans peur ce combat de la forme et de l'idée, de l'art et du métier; qui en ont compris, aimé la beauté; et qui se sont attachés de bonne heure à vaincre l'obscure résistance des choses, à faire tour à tour de la matière une esclave, une complice, et une amie. A coup sûr ce sont ceux qui, certains de leur but et maîtres de leur volonté, se sont forgé, de leur métier, une armure à leur taille. Et à regarder ainsi leurs œuvres, le métier se pourrait définir encore : la forme et la substance les plus harmonieusement adaptées au génie du temps, de l'individu, du lieu. Dans la plupart des cas, ç'a dû être l'aspect nécessaire de la pensée à un moment précis du temps, à cette exacte rencontre de l'homme supérieur et des circonstances. Nous verrons, dans chacune des études suivantes, comment non seulement chaque art, mais presque chaque œuvre, demande entraîne, impose un métier différent, et ce qui fait ainsi, de chaque variété, un charme toujours nouveau, et toujours une technique personnelle. Il y a, au point de vue esthétique, une énorme diffé-

rence entre une des statues gothiques du portail de Reims, par exemple, et la Victoire de Samothrace. Pourquoi toutes deux donnent-elles, après les temps écoulés, une immense sensation de grandeur, la pensive chrétienne après la païenne radieuse? C'est que nous y voyons, en vérité, sous une quantité de beauté adéquate à l'idée qu'il fallait exprimer, tout le reflet de la foi du moyen âge ou de la sérénité grecque. Tout artiste qui reflète un moment du temps, un mode de la vie, est déjà dans le vrai : il ne compte pourtant que s'il en agrandit la vision.

Il ne dure aussi que s'il en idéalise, même sans le vouloir, le sens et la matière. Il y a des idéalistes sans le savoir! Et ce ne sont pas ceux qui crient le moins fort après l'idéal. Je citais tout à l'heure des livres de polémique et des œuvres... de combat. Les grandes colères qui en ont enveloppé l'apparition sont tombées; qu'en reste-t-il? De bons et de mauvais ouvrages. Et, ce qui est infiniment plus instructif, — et quelque peu divertissant, — presque toujours les œuvres des chefs d'école les plus ardens donnent à leurs théories de parfaits démentis quand elles sont belles! On s'était proclamé le vainqueur du jour, le *tombeur* du passé, l'inventeur de formules nouvelles devant lesquelles tout devait disparaître. Et voici qu'il se trouve, en fin de compte, qu'on n'a fait œuvre durable qu'avec un usage moyen de moyens éternels; et que, si tel tableau, tel roman ou tel opéra garde quelque chose de tant soit peu immortel, c'est qu'il était, pour une part, beau à la façon de tout le monde. Le reste, c'est proprement la formule personnelle de l'artiste. Fort bien! et j'en veux jouir plus que tout autre; car c'est bien ce qui le fait vivre. Mais c'est aussi ce qui périt avec lui. Ce qui était la marque du génie sera la tare de l'imitateur. De tous les efforts de l'homme, ce qui demeure, c'est, sous l'impulsion de la personnelle sensibilité, ce qui s'est le plus approché de l'impersonnel. De la grande œuvre qu'on brise ou qu'on renie, qui s'écaille ou qui se démode, il restera toujours, si elle est née de la vérité et de l'amour, quelque chose d'indestructible et de sacré, comme un noyau de beauté qui fut un jour un centre d'émotion, et ne perdra plus le caractère presque divin qu'ont ces grands témoignages de foi et de sincérité. Aussi les génies n'ont pas de successeurs; ils n'ont que des équivalens, des pendans. C'est que le moule dans lequel ils avaient coulé leur pensée se brise aux mains de leurs héritiers. Leurs armes, qu'ils croyaient laisser aiguisées et redoutables, tombent ou se retournent contre eux. Quoi de plus lamentable que les imitateurs essoufflés qui courent après les génies?

En ce sens, il est frappant que les très grands artistes n'ont

presque jamais eu que des élèves médiocres. Ils sont même, presque toujours, de mauvais professeurs. Quels sont, en Italie, les descendans de Michel-Ange ? Pensez aussi à ce que vous voyez de nos jours. C'est peut-être que les grandes personnalités, les intuitifs, — les seuls intéressans parmi les artistes, — voient devant eux, où est la lumière, et ne regardent pas autour d'eux, où sont les commencemens d'âmes, les artistes de demain. Il n'y a de commun à tous que l'amour. Entre la beauté générale et l'effort du plus humble des ouvriers de l'esprit s'établit une communication secrète, une affinité continuellement exaltée par l'intensité de ce pur sentiment. De même, il y a une sorte d'équilibre indéfinissable, mystérieux, et pourtant très sensible pour les artistes, entre toutes les parties d'une œuvre d'art, qui en assure la perfection visible, et en constitue la loi cachée, et que seul mesure cet étiage intellectuel du beau, le goût. J'ai souvent entendu répéter par Gounod, et il me plaît de mettre mes idées sous la protection de son doux et clair génie, cette phrase où il aimait à résumer toute sa polémique contre certains hommes et son catéchisme d'art tout entier : « Voir gros ce n'est pas voir grand ! Et la mesure en tout est la première condition de la beauté ! »

III

Le naturalisme, dont il faut reconnaître les rares services en même temps que la fin prématurée, aura été de notre temps un curieux état de l'esprit, quelque chose comme une maladie nécessaire. Voir laid, cela nous a évidemment reposés d'avoir vu beau si longtemps ! L'impressionnisme est venu achever le malade, je veux dire achever de le guérir, sans parler des maladies semblables de la littérature ou de la musique ! Mais enfin tout cela est fini, et nous sommes guéris, n'est-ce pas ?... A moins que le symbolisme décadent, qu'on a pris naguère pour une convalescence, ne soit une rechute ? Ne serait-ce pas aussi que la contagion vient de plus haut ? Hélas ! quand l'âme d'un peuple est malade, quel peut être son art ? Et si les idées sont gangrenées, que veut-on que disent et traduisent ces artistes, qui ne sont que des reflets de l'âme générale, d'involontaires dénonciateurs de l'état moral ou social. Pourtant il y a eu, il y aura encore, je pense, en ce pays de France, un état de bonne santé artistique, où l'œuvre, image fidèle de l'artiste, saine, logique et bien constituée, vit et s'impose, se *tient*, comme nous disons, et garde une physionomie toute particulière, encore qu'elle ait de reconnaissables *parens*. Et cette parenté, c'est la tradition ; et cette

individualité, c'est le don, talent ou génie. Dans leur réconciliation seule sera le salut.

Car enfin il y a un lien naturel, vital, entre les époques comme entre les artistes d'un même pays, une suite historique du travail collectif, une raison d'être de race! A côté du renouveau qu'apporte toute âme différente, il y a une filiation des individus et une discipline des idées. Quoi! Être des Gaulois, fils de Celtes un peu rêveurs, et de Latins très précis, c'est-à-dire le meilleur mélange qu'on puisse concevoir de pensée et de volonté, de rêve et d'action, ou encore d'art et de métier; se sentir, après des siècles de bon labeur, un peuple de penseurs vifs et clairs, d'artistes délicats et nets, descendans bien vivans encore de ces fiers ouvriers d'idées qui furent nos ancêtres, toujours lumineux, sobres, hardis, concis, spirituels surtout et mesurés dans la force, et forts même avec je ne sais quelle grâce; de Rabelais ou de Racine, de Voltaire ou de Bossuet, jusqu'à Lamartine, jusqu'à Flaubert, de Clouet ou de Watteau jusqu'à Ingres, jusqu'à Meissonier, de Germain Pilon ou de Houdon jusqu'à Rude, jusqu'à Carpeaux; et n'avoir plus le choix, au dire des prophètes de brasserie ou des portiers de chapelles, nos maîtres, qu'entre un bas naturalisme sans esprit et sans goût ou un maniérisme de dégénérés, — art de malades, art de vaincus! Vraiment, c'est assez! Encore un peu, et le malade se fâchera, et le Gaulois se révoltera sous le Français déchu, ou peut-être seulement sceptique! Qu'un cœur ému nous parle, qu'un esprit simple se lève parmi nous, et nous relève : nous l'appelons de toutes nos forces! Si déjà quelques hommes plus fiers, ou quelques tempéramens plus forts, ont su résister à ce flot montant de la réclame et de la sottise, admirons-les hautement! aimons-les surtout. Et qu'ils nous disent comme il faut vivre et penser, pour ne pas vivre et mourir de quintessence après avoir failli mourir de grossièreté. Le naturalisme nous a rappelés, en un jour de détresse, au respect de la nature? Soit! Il a secoué les uns de leur affadissement sentimental, il a délivré les autres de la tyrannie des conventionnelles platitudes. De cette... purgation nous est revenu peut-être l'appétit aux doctes idées, aux nobles formes. Mais, pour Dieu! maintenant que nous avons les yeux plus clairs et l'âme nettoyée, reprenons la route ensoleillée; respirons, comme tout le monde, l'air pur de l'admirable nature qui, au fond, n'est laide que pour de vilaines âmes; et revenons à la santé, qui n'est encore que la Beauté!

Voilà le bon combat, à cette heure. Et je pense qu'il n'a rien que de très loyal. Mais comme il est urgent! comme le temps presse de se ressaisir, de reprendre courage en reprenant con-

fiance dans la vérité et l'amour, de remonter le chemin des idées et des habitudes jusqu'au point où l'on voyait, où l'on verra de nouveau de beaux horizons! Travaillons, sans peur et sans haine, à l'œuvre commune, à l'œuvre de pensée, à cette grande cathédrale, toujours inachevée, de l'Idée. Les mots sont peu de chose; mais le travail de chacun sert à l'œuvre total. En ce sens, le plus modeste ouvrier d'idéal est utile, indispensable peut-être. Mais que fais-je moi-même en querellant ici mes voisins, d'assez forts compagnons, ce me semble, sinon une besogne aussi vaine? Les artistes travaillent, et les œuvres belles demeurent, c'est-à-dire celles où il y a assez de rêve universel dans assez de forme personnelle. Aussi bien les plus réalistes des hommes ne sont-ils pas, à quelque moment de leur travail, quoi qu'ils en disent, des *arrangeurs* de réalité, c'est-à-dire par un côté des idéalistes? Et les idéalistes, à leur tour, ne doivent-ils pas s'appuyer sur la réalité, sous peine de n'étreindre qu'une chimère? C'est affaire de s'entendre sur les mots; car si l'art, pour tout le monde, est toujours, à un certain moment, un choix, choisir n'est-il pas juger, purifier, transformer le réel? Après bien des menaces au nom de cette réalité, et bien des promesses au nom de la science, nous voici revenus, sans être plus avancés que devant, au grand problème de l'idée et de la foi. Peut-être l'art, au fond, vit-il, comme toute pensée humaine, de ces perpétuelles réactions, de ces passions vigoureuses. Il est bon, sans doute, qu'on soit un peu insulté. Cela rend la vie intéressante. Mais il faut y répondre pour vivre soi-même.

Et, pourtant, l'admiration est, tout compte fait, d'ordre plus noble que la colère. Tous les esprits supérieurs ont eu, à un haut degré, cette faculté, presque ce besoin d'admiration. Cela suppose chez eux plus de hauteur d'âme, quelque chose comme un orgueil de race, peut-être avec une nuance de mépris. Renan disait (1) : « Pour nous qui ne plaidons qu'une seule cause, la cause de l'esprit humain (et j'entends ici, après lui, la cause de l'art, expression suprême de l'esprit humain), notre admiration est bien plus libre. Nous croirions nous faire tort à nous-mêmes en n'admirant pas quelque chose de ce que l'esprit humain a fait. Est-on de mauvaise humeur contre Homère ou Walmiki, parce que leur manière n'est plus celle de notre âge? » De fait, le temps est bien pour quelque chose dans ce beau désintéressement, et à de telles distances, les rivalités sont mortes; et l'on sait que le meilleur moyen d'avoir raison, en notre pays, c'est encore de

(1) Renan, *l'Avenir de la science.*

mourir. Mais soyons francs, envers le public, surtout envers nous-mêmes; ayons le courage de le dire, avec le philosophe : artistes, nous ne valons quelque chose qu'à la condition de servir une idée; et si nous sommes de bonne foi, et si nous avons quelque hauteur d'âme, nous devons aimer l'art partout, à la condition qu'il soit sincère et que nous le soyons aussi; mais nous ne devons l'aimer que s'il est la traduction d'un être, le résultat d'une pensée brûlante et d'une émotion supérieure. Nous ne détestons et ne devons détester qu'une chose, c'est l'art sans but, sans beauté, ou sans âme!

Or tout ce qui est logique a sa beauté; tout ce qui est sincère a son but; tout ce qui est simple est plein d'âme. En architecture, le Parthénon, presque petit, mais parfait dans une juste proportion, est de la beauté vraie à sa vraie place. La tour Eiffel est la plus énorme preuve du contraire. En peinture, une figure de Watteau ou un paysage de Corot, peuvent contenir, enfermée dans une fine matière, plus d'âme exprimée que les plus grands tableaux d'histoire. En poésie, ou en musique, une phrase juste d'expression, c'est-à-dire vraie en humanité, pleine au sens de l'amour, — mieux encore si la pureté de la forme la garde de toute flétrissure, — renfermera plus de vérité et par conséquent de beauté appliquée que les cinq actes d'une inutile tragédie ou d'un opéra... pardon! d'un drame lyrique! Le tout est d'être toujours dans la mesure, dans *sa* mesure. Il n'y a décidément d'odieux que la banalité satisfaite et le vulgaire triomphant!

Renan disait encore : « Nous admirons une tragédie de Schiller, une méditation de Lamartine, un chant de Gœthe, parce que nous y retrouvons notre idéal. Est-ce notre idéal que nous trouvons également dans les poétiques dissertations de Job, dans les suaves cantiques des Hébreux, dans les hymnes du Véda? Est-ce notre idéal que nous trouvons dans une figure symbolique d'Oum ou de Brahma, dans une pyramide d'Égypte? Non, certes! Nous n'admirons qu'à la condition de nous reporter au temps auquel appartiennent ces monumens, de nous placer dans le milieu de l'esprit humain, d'envisager tout cela comme l'éternelle végétation de la force cachée. » Et cette *végétation*, c'est encore l'image du *métier*, apparence extérieure de l'*art*. Et les maîtres l'ont toujours aimée belle, et en ont paré leurs ouvrages, estimant sans doute qu'on peut dire d'une œuvre bonne ce qu'on dit d'un beau fruit : que sa *fleur* est le signe visible de sa qualité. J'insiste, avec intention, sur ce qu'a de vital, à mon sens, pour tous nos travaux, cette indissolubilité du métier et de l'art; il ne faut pas que ce soit un mariage de raison, mais un mariage d'amour. J'essaierai

d'expliquer au public, par la suite, et de façon plus technique, le parallèle fonctionnement de ces deux forces jusque dans les détails pratiques de tous nos métiers. En somme, c'est une harmonie à chercher continuellement; et si l'on doit appeler la poésie un art aussi, c'est parce qu'elle est le rythme par exemple, et doit pénétrer tous les arts sous forme d'harmonie, comme les arts doivent dégager de la poésie sous forme d'idéal.

Nous ne manquerons pas de preuves à l'appui de cette vérité; mais en attendant, l'aurai-je pu rappeler discrètement, mais fermement, aux artistes qui font avec imprudence profession de l'oublier : le mépris du métier, ou seulement l'indifférence est une maladie toute moderne. Des Flandres jusqu'en Italie, de la Grèce à la Chine, tout noble maître est doublé d'un parfait artisan. Pensez à un marbre antique et aussitôt après à une pièce en laque du Japon; à une toile de Terburg et à une fresque de Botticelli; à un chant d'Orient et à une phrase de Mozart. Sous la dissemblance, quelle étonnante parenté dans la perfection! Il n'y a aucun rapport entre le métier de Rubens, et celui de Ghirlandajo; et tous les deux sont de beaux métiers. Il sera plus facile après cela de comprendre ceux qui ne le sont pas aujourd'hui! Tous les chefs-d'œuvre, de toutes les écoles, évoquent un sentiment de beauté intrinsèque, de beauté voulue et aimée. Belle matière, belle langue, ou beaux sons, ils provoquent comme une tentation d'en toucher le tissu, d'en respirer l'odeur, d'en goûter l'harmonie. Une sculpture dorée par le soleil, un peu usée par le temps, a l'air comme douce aux doigts; une peinture qu'a lentement ambrée l'émail des années a quelque chose de velouté et de rare qu'on aimerait à caresser comme le dos d'un animal très délicat. On ne comprend bien qu'ainsi la joie attendrie qu'avait, dit-on, Michel-Ange devenu presque aveugle à la fin de sa vie, en touchant de ses mains tremblantes le beau torse antique du Vatican. Eh bien! il y a pour l'artiste, n'en doutez pas, la même sensation infiniment douce et pourtant si puissante, exquise et presque indéfinissable, à toucher la terre grasse, la couleur fluide, le fin papier où il tente, avec l'amour de la nature et l'aide de Dieu, de préciser son rêve!

Tous les maîtres ont eu un métier fort, un métier savamment et patiemment organisé. Et il n'y aura pas de génies nouveaux sans un métier parfait, quoique nouveau. A plus forte raison, tous ceux qui travaillent au-dessous ou à côté des génies, — ou plutôt qui par leur travaux modestes ou obscurs préparent le terrain pour les futurs génies, — doivent-ils faire, sous peine de disparaître inutilisés ou médiocres, un perpétuel effort pour instruire leur main

à l'obéissance de leur cerveau. Tout travail, si humble soit-il, où il y a proportion entre la pensée et l'exécution, entre l'objet et la volonté, est une œuvre d'art. L'intention, en fait d'art, ne vaut que dans le résultat. Et voici que ce devient une vérité nécessaire à dire. Nous en sommes venus tous et les artistes, avouons-le, plus encore que le public, à une telle lassitude du *simple*, qu'oser parler de Beauté tout court c'est faire sourire d'abord nos nouveaux esthètes, atteints d'hyperesthésie intellectuelle, ce qui pourrait s'appeler aussi de la vanité prétentieuse, en bon français. C'est aussi se faire donner, dans certains milieux, un brevet de béotien, de bourgeois, de *pompier* incorrigible! Consolons-nous-en; il sera demain très élégant, s'il est aujourd'hui encore un peu téméraire, de l'avoir mérité.

IV

Il nous reste, avant d'en arriver à l'étude technique de chaque forme d'art, à examiner de plus près, au double point de vue des œuvres *prochaines*, et d'un avenir plus éloigné, et en quelque sorte plus philosophique, la situation créée aux artistes contemporains ou... futurs par les *mouvemens* d'art de ces derniers temps. Quelle aura été, en architecture, l'influence des idées nouvelles ou des mœurs du temps, et, — pour citer un exemple entre plusieurs, — de l'emploi du fer dans les constructions modernes? Quel encore l'effet, en peinture ou en sculpture, des écoles naturaliste et impressionniste, et de la réaction qui en a suivi le triomphe passager? Quelle enfin, en poésie ou en musique, la portée du succès, légitime ou exagéré, des littératures étrangères ou du *système* wagnérien?

Ces questions et, si je puis, quelques réponses feront l'objet des études suivantes que j'ai pensé diviser en quatre parties : architecture, sculpture, peinture, musique; et dont j'ai essayé d'expliquer en ces pages le but et le sens. Les titres diront mieux peut-être mon intention et mon intime désir, en ce qu'ils symboliseront, — s'il est possible en deux termes, — le rapport mystérieux entre tout art et tout métier, c'est-à-dire entre toute force de la nature et tout effort de l'homme. Les voici : De la Forêt jusqu'au Temple;.. de la Terre jusqu'à l'Homme;.. de la Couleur jusqu'à l'Idée... de l'Oiseau jusqu'à la Symphonie. Sous cette forme qui m'a paru traduire plus poétiquement nos rêves d'artistes, et en quelque sorte *peindre* les idées dans lesquelles et pour lesquelles nous vivons, j'essaierai de faire aimer au lecteur notre métier en lui montrant que ce qu'il aime en nous ce n'est au

fond que notre façon d'aimer. Et s'il me demande quel doit être à cette heure notre but commun, notre urgent et immédiat effort, je lui répondrai que, si le naturalisme, — peintre, j'aurais mauvaise grâce à le nier, — en nous ramenant à « une violente amour » de la nature, pour servile qu'elle fût, nous a *nettoyé* l'esprit, comme l'impressionnisme, par une observation plus aiguë du *plein air*, a nettoyé notre palette et simplifié peut-être notre compréhension graphique des mouvemens, ni l'un ni l'autre n'ont servi beaucoup la science de la composition, ni le respect du dessin, — cette probité, comme disait Ingres; que les mêmes effets, pour des raisons semblables, se sont produits dans les autres arts, comme il est aisé de s'en apercevoir; mais qu'il est temps, et grand temps, de nous retremper aux sources de notre intelligence et de notre culture françaises, ce qui est proprement retourner à la tradition, librement mais respectueusement entendue, et ainsi renouer les ambitions nouvelles aux désirs anciens. Mon ardente croyance est toute en la nécessité d'un retour sincère à l'idéalisme, mais à un idéalisme sain et fort, et non à un mysticisme bâtard et sans conviction, qui n'en est que la caricature.

Malheureusement les idées ont des maladies comme les êtres. Il y a certainement des crises intellectuelles chez les peuples comme chez les individus, et je crois que nous traversons un de ces momens difficiles. Que l'on considère seulement comment nous vivons, on dira de suite comment nous pensons. Travail, joie ou peine, — art ou métier, — tout est, chez nous, également superficiel. C'est que dans la hâte de l'*existence*, la *vie* n'est plus profonde : le mot est d'un grand artiste qui était un vrai penseur. A courir après le succès, on s'excite, on s'agite, ou on s'essouffle, mais on n'a plus le temps d'être ému. Tous, ou presque tous, dans notre société inquiète, sans lien, composite et mal composée, nous ne vivons que de désirs douteux, d'efforts factices, de plaisirs tristes! Nous nous croyons actifs, nous ne sommes que pressés. Citoyens, nous ne pensons qu'à la jouissance matérielle au bord du plus grand danger moral qui nous ait jamais menacés. Artistes, nous ne sommes plus des apôtres, mais des commerçans; hélas! pas même des combattans, mais des dilettanti, ou des égoïstes?

Et, pendant ce temps-là, des races plus froides, moins douées pourtant, mais plus sérieuses ou plus confiantes, montent lentement, sûrement, tout autour de nous. J'ai bien peur que toute notre agitation, intérieure ou extérieure, ne soit tout le contraire d'un signe de force. En tout cas, dans les arts, le désarroi est complet. Il n'y a plus de doctrine commune, et chacun perd le meilleur de son temps à se refaire une grammaire; c'est parfait; mais cha-

cun aussi a peur ou envie d'imiter son voisin. Il n'y a plus une école, il y en a deux cents. Dans la lutte des petites ambitions et des grandes vanités, personne n'a plus songé au respect de l'art qui seul entraîne le respect des artistes; chacun s'en est allé de son côté, et on a, un beau jour, oublié de travailler à la continuité de la pensée nationale. Par peur de la tradition, — oh! si mal habillée par ses gardiens ordinaires! — les uns se sont sauvés à travers champs, jetant leurs bonnets, quelquefois avec leurs têtes, par-dessus tous les moulins. Les autres, ceux qui sont restés aux pieds de la déesse, paraissent y mourir d'ennui. En vérité nous sommes aussi las, dans tous les arts, des excentricités — des *fumisteries* — que des routines. Nous allons à tâtons, sans boussole, sans joie, surtout sans but, inquiets de l'avenir, grisés de phrases creuses, affolés de théories impossibles, troublés également par la soif du succès et la peur de la *presse!* Ainsi tiraillés, nous errons dans un crépuscule incertain où tout est peut-être délicat, fin ou rare, mais où rien n'est sain, où rien n'est franc, où rien n'est mâle! Tons passés, et cœurs usés; c'est la mode; et tout est pareil, depuis nos salons jusqu'à nos intelligences : ceux-ci encombrés de choses anciennes qui ne sont que de vieilles choses, celles-là grosses d'un « art nouveau » qui n'est qu'une nouvelle contrefaçon! Mais l'art nouveau se fait sans le vouloir, surtout sans le dire, peut-être sans le savoir. Les vrais novateurs sont toujours des naïfs; et le mot vraiment *nouveau* est celui qui leur sort du cœur, des entrailles, sans secours ni réclame, à travers tout le monde et malgré tout le monde! Ceux-là travaillent dans leur coin, silencieusement, victorieusement; la plupart du temps, ils s'ignorent, mais ils aiment; et toute grâce vient de là! Qu'on nous laisse donc tranquilles enfin avec ces mots sonores et vides d'art moderne et d'art vieux-jeu! Il n'y a pas d'art moderne; il y a l'*art*, et c'est tout; mauvais ou bon, quoique ancien ou quoique moderne. Il y a même des vieux maîtres, — si vieux qu'ils en sont morts, — qui sont toujours jeunes; et il y a des jeunes qui ne sont pas des maîtres et qui sont très vieux. Par bonheur, d'autres songent, loin du bruit, loin des querelles qui, en regardant la nature se réfléchir dans leur rêve, trouveront quelque chose, et nous donneront à tous définitivement tort.

Je ne conteste pas qu'un sincère effort ait été fait depuis quelque temps, pour sortir d'un malaise qu'aucun artiste ne niera, je pense. L'Europe cherche une philosophie et un art pour finir le siècle, et ne les trouve pas. En France surtout, qui plus particulièrement nous touche, l'effort a paru curieux, original, mieux dirigé aussi depuis peu. Par la force d'habitudes modifiées, de mœurs différentes et assez facilement cosmopolites

dans les choses de l'esprit et du goût, — sans oublier la mode, la tyrannique mode qui n'est qu'une des formes de prostitution du beau, — on a été amené à d'autres manières d'art, je le veux bien, mais non pas conduit à d'autres sources de vérité. A force d'avoir peur de l'éducation, on a oublié jusqu'à la plus élémentaire technique; et par terreur des maîtres on n'apprend plus son métier. Comme vous, je hais la servitude et le plagiat; mais si vous répétez les paroles des autres, c'est donc que vous n'avez rien d'*autre* à dire, et ceci est bien de votre seule faute, comme cela sera d'ailleurs votre châtiment final. Et s'il me faut maintenant devenir Scandinave ou Japonais de peur de mourir académique, la belle avance! J'aime mieux jeter ma palette ou fermer mon piano, et aller courir les champs, où la journée est belle sous le ciel étincelant, quand passent en chantant des oiseaux et des femmes ! Mais il y a, Dieu merci ! plus de chaleur à vivre, et plus de vivacité à sentir, dans ce peuple, qu'on ne le dit chez nos ennemis, — hélas! surtout chez nous, — mais pour Dieu ! sortons des sophismes, des systèmes, des rébus! Souvenons-nous surtout que le monde des idées et des actes, comme l'*autre*, ne saurait vivre de théories absolues; la vie modifie tous les jours l'être, insensiblement : et c'est cela qui fait, tout doucement, sans qu'on s'en doute, les transitions d'un style à un autre, et l'art vraiment nouveau. Les raisons des choses changent plus qu'on ne croit la raison des hommes; et le nouveau style naît tout seul d'un besoin vrai, et non d'un factice effort.

Est-il trop tôt pour dire à ce propos que la Révolution française a substitué beaucoup de petites tyrannies à la *grande* qu'elle a voulu abattre. Et je ne parle que des arts ! Il est de fait qu'en centralisant, en unifiant à outrance toutes les forces créatrices d'art éparses dans l'ancienne France, elle a brusquement arrêté la circulation de la vie intellectuelle dans ce grand organisme. Le premier essai, hâtif et mal fait, d'unification artistique, n'a été qu'une attaque d'apoplexie, dont les membres du corps entier souffrent encore. En démolissant *tout*, et plus encore en reconstituant *tout*, en un jour, d'une pièce, selon une formule abstraite, la Révolution, en général, a été à rebours de la vraie unité, qui est dans la diversité, — la diversité des efforts parallèles vers un but. La Révolution française, en supprimant d'un trait de plume si léger, si grave ! les maîtrises et les corporations, pour ne citer ici qu'une cause de trouble entre tant d'autres, a supprimé longtemps la vie dans des branches latérales de l'activité intellectuelle de notre pays. Quand on ne pense qu'en haut, on pense trop, et on n'agit plus. Les penseurs, les artistes viennent de partout, souvent on ne sait d'où. On les a, au commencement de ce siècle, isolés

dans un fort beau temple qui ressemble à une prison. Enfermés dans leur tour d'ivoire, on les a si bien séparés de la foule que, pour un peu, ils n'auraient plus de communication avec le monde. Et c'est l'histoire de toutes les décadences : d'abord c'est, au milieu du peuple, sortis de lui et vivant de lui, des suites d'hommes, distingués à peine de la masse, chantant, sculptant, peignant pour elle, sur un thème commun, comme hiératique; constructeurs inconnus des grandes cathédrales impersonnelles, poètes des grandes épopées populaires. Puis les ouvriers de l'idée et de la main s'affinent, se spécialisent, et fatalement s'isolent de la foule, par hauteur d'âme, par fierté ou par tristesse. Mais aussitôt qu'ils s'en sont isolés, — et comme par une loi cruelle — ils en perdent la direction ; et, hors de cette communion, les grands efforts s'abolissent, et bientôt les grandes époques sont épuisées. C'est pour les artistes, je le crois, que l'antiquité a inventé ce beau symbole du géant qui doit sans cesse toucher terre pour garder sa force invincible. C'est dans le sol, c'est dans le peuple, c'est dans la vie qu'est l'origine de toute pensée, de tout art, et j'ajoute, de toute foi. La plus grande erreur intellectuelle est d'isoler le penseur de la vie, l'homme de la matière, l'esprit de la forme.

L'erreur artistique de ce siècle, au moins chez nous, a été de séparer l'artiste de l'artisan. La conception d'un art noble à côté d'arts vulgaires, non seulement les dominant, mais les dédaignant, vivant loin d'eux et d'ailleurs, châtiment logique, mourant sans eux, a été le crime d'une école; — oserai-je dire de l'École? plus qu'un crime, une faute, pour emprunter un mot célèbre, et une faute presque irréparable. Remontera-t-on le courant? Pourra-t-on, à travers les idées bouleversées, les mœurs changées avec les conditions économiques du travail même, renouer les chaînons d'une vieille tradition, si française? On semble y apporter à cette heure la plus curieuse passion, bien qu'avec un peu d'exagérée précipitation, et du moins une presque unanimité d'efforts, par un retour aux applications plus directes des arts à leur but particulier; par l'appropriation plus logique, plus modeste parfois et en cela non moins forte du don particulier, du génie intime, si l'on veut — de chaque individu à la forme et à l'utilité du métier qu'il exerce; par une meilleure connaissance enfin de l'origine de chacun des arts et de son histoire.

C'est ce qu'on a appelé la réforme des *Arts appliqués*. Comme si l'art avait jamais pu avoir un sens, une raison d'être autrement qu'appliquée à son but propre! Mais c'est un des malheurs de ce temps et peut-être plus encore de ce pays, d'avoir dénaturé le sens des mots, et, ce qui est plus grave, la valeur des idées qu'ils expriment. Bien des causes diverses, comme nous le verrons, ont

contribué, en ce siècle, et en France, à cette déviation. Les artistes, et de très grands parfois, y ont leur part de responsabilité. Mais le public, dans son ensemble, est le grand coupable. Il est routinier avec joie, et peut-être, au fond, ignorant avec délices. Et l'on ne saurait pas plus le sortir de ses admirations toutes faites, que le déranger de ses banales habitudes. C'est grand dommage, car les artistes originaux sont toujours un peu des démolisseurs d'habitudes, quand ils ne sont pas des briseurs d'images. Et le monde tient à ses erreurs. Peut-être ces dernières années ont-elles vu — grâce à des rivalités dont on connaît l'histoire — une renaissance de bataille artistique qui est de bon augure. D'incontestables efforts ont été faits pour donner à chaque branche de l'art, même la plus obscure ou la plus oubliée, un peu plus de vie indépendante, et de belles tentatives pour les rajeunir toutes en leur rappelant à propos leurs origines, et la grandeur du plus humble métier. Et voici, en vérité, une nouvelle et vivifiante application du proverbe : « Il n'y a pas de sot métier; il n'y a que de sottes gens! » Quelle vanité de ne pas voir que la matière n'est ni vulgaire, ni belle, que seule la main de l'homme transforme et ennoblit. En deux mots, il n'y a pas de systèmes en art; il n'y a que des individus. Il n'y a pas de castes en art, il n'y a que des degrés. De fait un pot d'étain peut être beau; une statue équestre peut ne l'être pas. Et qu'est-ce donc, historiquement, que la Renaissance en Italie, par exemple, sinon l'œuvre de quelques hommes de génie, utilisant merveilleusement le hasard des premières découvertes de débris antiques, et cristallisant dans leurs œuvres un vague besoin populaire de réaction sensuelle, de revendication de la forme?

Donc, on a relevé les arts dits industriels, et on a bien fait. On se décidera peut-être à unir de nouveau, dans un seul faisceau, et comme dans une seule présentation au public, ce qu'on avait stupidement divisé, désassocié, démembré depuis le commencement du siècle; et on fera mieux encore. Mais qu'on y prenne garde! C'est par en haut qu'il faut rajeunir l'arbre, non par en bas. A la besogne où l'on nous appelle tous, ouvriers et artistes, les mains sont bonnes, et nombreuses, et courageuses. C'est la tête qui manque. Je veux dire : les ouvriers ne font pas défaut, mais les artistes. C'est nous qu'il faut réformer; c'est nous qu'il faut élever autrement. C'est nous qui devrons faire demain, sous peine d'immédiate décadence, de l'art *appliqué* et non plus de l'art *en chambre;* de l'art fait non pas de souvenirs, mais d'émotion, non pas de théories, mais de rêve, non pas d'histoire, mais de vie! L'avenir est là, là seulement, si cette renaissance tant espérée et un peu hâtivement proclamée doit se faire dans l'art de

demain. Mais tout est, ici comme en tout et toujours, entre les mains d'une ou deux intelligences qui arriveront à temps, accaparant les labeurs épars des autres, les résumant et les fixant en traits définitifs, pour la plus grande signification de leur temps et pour la plus grande gloire de l'idée, ou — comme on disait jadis et beaucoup mieux, *ad majorem Dei gloriam*. En tous cas, l'art de demain sera aux simples, ou il ne sera pas. En peinture, comme en musique, comme en tout, je crois, le prochain génie sera très clair, et rejettera toutes les complications où nous nous débattons. Et si, grâce à lui, l'art, en France, fidèle enfin à la tradition et au génie français, revient aux idées claires et aux simples actions, aux actions simplement humaines, l'effort de ces dernières années n'aura pas été inutile, ni vaine la lutte passionnée de quelques nobles artistes, — ou de leurs serviteurs.

V

En résumé, le passé tout entier témoigne de la vérité de cette affirmation: que rien ne s'est fait de durable en art sans l'enveloppe, et pour ainsi dire la protection d'une forme belle; et si les luttes et jusqu'aux défaillances du présent ne suffisaient à en démontrer l'impérieuse nécessité, c'est que l'art, par son idéale essence, serait destiné à périr un jour de la victoire du réel ou plutôt, se spiritualisant de plus en plus au milieu d'un univers façonné par une science de plus en plus positive, devrait finir et disparaître, faute de pouvoir trouver une forme qui le contienne, et un métier qui le formule. Est-ce une illusion? mais à regarder l'histoire sous cet angle particulier, de l'époque la plus lointaine jusqu'à nos jours, toute la généalogie des idées apparaît parfaitement claire, de l'art le plus simple au plus compliqué, du plus réel au plus spiritualisé, du plus matériel au plus psychique, j'entends de l'architecture à la musique, comme j'essaierai de le démontrer. Tous variés, tous semblables, ils obéissent à la même loi; ils s'enchaînent dans l'histoire; ils se lient et se suivent dans une sorte de progression en esprit, qui n'est sans doute qu'une hiérarchie en idéal. Ainsi le roman de l'art apparaît comme un livre magnifique et si bien conduit qu'on pourrait conclure, tant la déduction en semble logique et inévitable, du commencement à la fin du volume, du passé de l'art à son avenir.

L'avenir de l'art! quel inconnu en face de cet autre inconnu qui a passionné tant d'audacieux esprits et qui menace d'enflammer le monde, l'avenir de la science! Si ce dernier aujourd'hui, après un si subit progrès moderne, semble à quelques-uns

plus assuré — qui sait pour combien de temps? — comme l'autre encore demeure mystérieux, attirant et fort, désespérante énigme où se cache le problème le plus haut peut-être, puisque sa solution entraînerait en un sens celle du problème de l'âme! Quel sera ce *demain* de l'esprit, auquel nous travaillons tous? Après tant d'efforts, où allons-nous? Après tant d'œuvres, que faisons-nous? Ah! la noble et féconde inquiétude faite d'espérance, de regrets, et d'une infinie tendresse! A cette question, que du moins chacun de nous se pose, en ce moment où la science a posé toutes les questions, — sans en résoudre assez, — et que le temps résoudra peut-être tout autrement que nous le pensons, il n'y pas, aujourd'hui plus qu'autrefois, de réponse absolue, définitive. Chacun y répond selon sa nature, toujours avec son sentiment personnel, son tempérament, mais aujourd'hui plus qu'autrefois peut-être avec je ne sais quelle commune inquiétude, et cette vague intuition qui ressemble à l'instinct de l'oiseau pressentant l'orage. C'est en cela surtout que la parole de Pascal est si vraie : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas! » J'ai grand'peur que l'art ne vieillisse avec la joie, avec l'amour, avec la foi. Ce n'est pas, sans doute, pour l'heure prochaine. Mais on sent venir le soir. La lumière, vainement, est plus douce, plus dorée, plus chargée de senteurs et de murmures; elle s'éteindra; et les fleurs d'âme se fermeront dans la nuit.

Les groupes d'idées qui font les civilisations, les religions, les philosophies, et, partant, les arts, doivent avoir, comme les groupemens d'hommes qui font les nations, une vie propre, soumise à la loi de toute existence particulière, qui les fait ressembler à l'individu isolé, et comme lui, naître, croître et décroître, et mourir. L'humanité, dans son ensemble, aura, en fin de compte, ressemblé au prototype, à l'homme, lorsque, après être née à une vie collective, comme il est né à une vie personnelle, elle aura grandi, progressé, puis vieilli, et s'éteindra après avoir épuisé sa raison d'être. Je crois que le monde des idées est régi par la même force, et subit la même destinée. Je crois que, dans l'ordre de croissance de l'esprit, l'état de conscience succédera à l'état de croyance, c'est-à-dire le savoir à l'instinct, ou encore la science à la foi. Et je crois, par conséquent, que, sous toutes ses formes, l'art, qui n'est qu'un acte de foi perpétuel, sera remplacé un jour par la science qui, sous tous les aspects qu'on puisse supposer, ne saurait être qu'un acte de raison progressif. Encore est-ce s'exprimer avec une certaine impropriété de termes que de dire que l'art sera « remplacé » par une autre forme de l'esprit humain; il en sera suivi, comme l'aurore est suivie du jour. La virilité d'un homme ne supprime pas son enfance; elle en est l'éclosion,

l'aboutissement logique. Il se peut que l'art, cette parure d'un monde encore jeune, cette joie d'une humanité-enfant, ait contenté pendant des siècles et charme encore un temps cette pauvre humanité qui devient adulte, mais qui veut encore, avant les heures cruelles, plus de parfums que de pensées, plus d'amour que de preuves. L'art aura été la fleur du monde à qui le fruit de l'arbre symbolique est promis. Le monde, au jour final, le monde arrivé à sa conclusion, gardera-t-il trace des promesses parfumées de l'origine ?

En tous cas, l'art, cette vieille et chère habitude d'amour, — une mauvaise habitude de l'esprit, dira le demi-savant de demain, sinon le savant complet de l'avenir, — est encore trop intimement lié à la vie sociale des peuples pour qu'une révolution scientifique, même très violente, l'en déracine si vite. La chose arrivera, c'est infiniment probable; mais ce sera long. Le beau résistera très longtemps. De toutes les religions, ce sera sans doute la dernière vaincue. Et, en attendant, nos sociétés vieillissantes s'y rattachent avec une exagérée passion, comme ferait une mère pour un enfant délicat, déjà malade. En vérité, on aime avec affectation les artistes aujourd'hui. On les aime trop, ce qui est les aimer mal. Ils auront été les enfans gâtés de ce siècle, où, trouvant la vie de plus en plus laide, on croit, en se réfugiant dans les arts, quelques-uns par goût véritable, beaucoup par mode, y trouver ce qui reste de beauté dans le monde. Hélas! c'est encore une illusion! Ce qu'on aime de ces artistes, ce n'est pas leur émotion, ce n'est que leurs gestes; ce n'est pas leur âme profonde, mais bien leur adresse à amuser la foule! Le mauvais côté *artiste* — un artiste aura bien le droit de l'oser dire — le côté *cabotin* de l'intelligence, c'est tout ce qu'on en recherche, et ce qui divertit, — et ce qui corrompt. Le châtiment certain, fatal, c'est la décadence. D'ailleurs le temps marche, et l'homme invinciblement est poussé vers la vérité *prouvée*, vers la science positive, dont la vérité *sensible*, c'est-à-dire l'art, n'aura été qu'une préface, une sorte de longue et délicieuse enfance. On pourrait dire que, pour l'homme de l'avenir, la Beauté n'aura été que la promesse de la Vérité future. A moins d'un renouvellement imprévu, toujours possible cependant, de nos races bien fatiguées, il y a des chances pour que nos arrière-neveux voient les derniers artistes. Notre civilisation, si belle, trop belle, jouit de son reste. Et ce *reste* est encore très intéressant, quelquefois très noble, encore que bien agité, et inquiet, et maladif, ce qui, j'en ai peur, est un signe de vieillesse. Une société trop affinée, trop sensible est mûre pour la décadence. Il en est des races comme des individus; la plus grande activité cérébrale n'est obtenue

qu'aux dépens de la moelle. Le public lui-même n'est-il pas, dans sa passion actuelle de l'art, — toute *cérébrale*, si peu émue, — où entre une si grande part de *mode*, plus curieux de ses manifestations bruyantes et amusé de ses excentricités qu'épris de sa grandeur véritable et de son but moral?

Quoi qu'il en soit, j'imagine qu'il ne faut pas négliger cette momentanée renaissance du goût pour les choses intellectuelles, et belles, et délicates. C'est au moins un arrêt dans la descente à l'universelle médiocrité que nous prépare la démocratie — oh! sans doute pour le plus grand bien-être des hommes, mais combien peu pour la beauté de l'être! — La nécessité de l'avenir, est-ce donc la tristesse dans l'uniformité, ce qui est bien le vrai sens de la satisfaction dans l'égalité?... Ce serait à désirer les barbares, en vérité! mais ils viendront, sans qu'on les appelle. Seulement, ce sera sous une autre forme. Les *barbares* d'autrefois seraient encore trop beaux pour nous. C'étaient les Huns aux longs cheveux, les Goths puissans, les Celtes au poil blond, brisant les chères images avec une superbe ignorance, héroïquement brutes, et triomphalement enfans! Ils infusaient aux peuples las de servitude heureuse, un beau sang jeune et sain. Ils apportaient quelque chose du vent vivifiant des forêts primitives. Les nouveaux barbares, les *nôtres*, ce seront les épuisés de la civilisation cruelle, les infirmes du progrès, les déshérités de l'intelligence, toute cette marée montante des ouvriers, exploités par l'égoïsme, meurtris par la vie, usés par la machine; tous les souffrans sans illusion, tous les pauvres sans foi, pâles, tristes et laids! Légitimement impitoyables pour l'inutile rêveur, logiquement las des supériorités, ils élimineront avec tranquillité toute exception, artiste ou penseur. Soupçonneux de l'esprit, jaloux de la joie, inquiets de la beauté comme d'une dernière résistance, et par-dessus tout conséquens avec leur haine et leur misère, ils briseront nos rêves dans nos œuvres, indifférens aux belles choses, ces vains témoins du besoin d'aimer dans l'infini!

Qu'y pouvons-nous? Rien sans doute, en apparence, puisque la *machine* du monde qui marche broie nos rêves supérieurs avec nos vaines résistances. Le philosophe, le poète, l'artiste sont les éternels vaincus. Qui sait pourtant si de ces défaites successives ne se fait pas secrètement, patiemment, la victoire future, et de ces minorités accumulées la spirituelle souveraineté? Et puis, en attendant les barbares, il n'est pas sans quelque plaisir raffiné de deviser des choses pures, d'art et de foi; de parler, pendant qu'il en est temps encore, de formes aimantes, de couleurs heureuses, de sons bienfaisans. Des artistes au public, de ces isolés à la foule, peut venir encore peut-être une parole de consolation et de joie. Au milieu

de l'humanité qui marche, les artistes sont les chanteurs de la route! Écoutez leur chanson; ne l'analysez pas toujours; ne la disséquez pas sans cesse! Il ne faudrait juger les hommes que pour l'utilité ou le charme de leur *partie* dans le concert universel. Il ne faut aimer les œuvres que pour ce qu'elles représentent de vérité momentanée, mais d'amour éternel dans la continuelle évolution des choses.

S'il est, en effet, une originale et saisissante conquête de l'esprit moderne, en fait de méthode intellectuelle ou scientifique, c'est bien celle qui consiste à expliquer par l'évolution les lentes transformations des êtres subissant l'influence des milieux. L'histoire des idées doit obéir à la même loi. Venise, au XVIe siècle, explique le Véronèse, comme Assise au XIIIe avait expliqué saint François. En appliquant à l'histoire des arts cette théorie, si féconde ailleurs, on pourrait peut-être mieux montrer la marche de *nos arts* dans l'humanité; comment ils ont toujours et uniquement traduit les aspirations spirituelles et embelli les besoins matériels — pour mieux dire trahi les habitudes et reflété l'âme — de chaque groupe d'hommes à l'origine, puis de chaque cité, à mesure que la race humaine s'organisait, puis de chaque nation jusqu'à nos temps; et comment aussi peut-être, après avoir été un jour la suprême expression, et sous une forme plus universalisée puisqu'elle aura été plus immatérialisée, d'une collectivité de plus en plus grande, ils sont destinés à disparaître, — ou à se transformer.

Et c'est en ce sens qu'à côté des grands problèmes sociaux, le problème de l'Art parallèlement se pose; l'avenir de l'Art me paraît indissolublement lié à ces hautes questions de religions et de foi, de croyances et de vérité; il n'échappera pas à la terrible loi d'unification que semble poursuivre la Nature, et, comme elle et au-dessus d'elle, la conscience humaine, poussées toutes deux vers un but encore invisible, à peine occupées de la continuation de l'espèce et de la continuité de l'idée, sans pitié pour l'individu. Or, l'Art n'a jamais vécu que de diversité, que d'individualité. Toute unité le tuera. La science abstraite en est purement la négation. C'est de la perpétuelle bataille des idées personnelles et des visions particulières que naît la vie, en art, et qu'ont jailli les superbes renaissances après les longs abaissemens, mais non le progrès. Car il n'y a pas, il faut avoir le courage de le dire, il n'y a pas de progrès artistique; il n'y a que des réactions successives d'un extrême à l'autre de l'idée, et des êtres qui passent, égaux en réceptivité, pour ainsi dire, dans des milieux différens, et qui formulent ces réactions à d'inégales et imprévues distances. Et c'est bien là, par

opposition à la science, toute la faiblesse de l'Art dans un avenir conçu comme toujours perfectible. Et c'est encore ce qui me fait croire et dire, — au risque de passer pour un mauvais serviteur d'une cause qui m'est chère, — que les Arts, après avoir commencé par être matérialistes, deviendront de plus en plus spiritualisés, se réfugiant de plus en plus dans l'idée pure, jusqu'à ne plus chercher dans la matière l'indispensable point d'appui, et retournant d'abord au symbole d'où ils sont sortis, finiront, faute de pouvoir trouver une forme assez immatérielle de leur essence, par s'évaporer comme un trop subtil parfum.

Il n'y a pas, ai-je dit, de progrès en art. Qui oserait soutenir qu'il y ait un progrès des sculptures de Phidias aux plus belles des œuvres de sculpture de nos jours? Michel-Ange, qui pourtant portait en lui un idéal supérieur, l'idéal chrétien, a-t-il été supérieur à Phidias? Je ne le crois pas. Ce serait peut-être que la forme même de l'art du sculpteur ou sa matière, ne pouvait se prêter aux transformations, aux déformations, si l'on veut, imposées par la complexité croissante d'un nouvel idéal. La beauté morale exigée par une religion qui, apportant la pitié au monde, allait changer le monde, serait-elle exprimée dans le marbre ou le bronze avec la même perfection que l'antique sérénité païenne? On en peut douter. Et ce serait encore que l'idéal de cet art de la sculpture ayant été rempli complètement à un certain moment de l'histoire, l'effort de la Beauté absolue à conquérir s'est transporté dans une autre forme d'art, plus complexe ou plus complète, comme on pourrait le dire, par exemple, de la Peinture, qui, en ajoutant aux formes les couleurs, et en interprétant les réalités tangibles dans l'espace sur des surfaces planes et conventionnelles, acquerrait une sensibilité beaucoup plus grande mais plus fragile à la fois. Et voici que nous suivons ainsi, très nettement, la constante progression en idéal dont je parle.

En revanche ne peut-on pas prétendre qu'on n'a jamais atteint à d'autres âges un sommet égal à celui-ci : la neuvième symphonie de Beethoven? La littérature même n'est encore qu'une grandeur nationale ; la musique est déjà une langue universelle. C'est une forte présomption en faveur de cette hypothèse, que la suprématie artistique doit passer à la forme d'art la plus capable de rendre les sensations et de satisfaire les besoins spirituels de civilisations de plus en plus complexes, et tourmentées. C'est tout ce que je veux dire; et si toutes les formes d'art continuent, naturellement, à coexister et à être exercées concurremment dans toute société organisée, un jour viendra où, cette sorte de royauté de la pensée ayant passé successivement à chacune de ces formes de l'art, le cycle étincelant se fermera, à moins que les barbares

ne viennent labourer si bien les champs usés et les cœurs las, qu'y puissent germer de nouvelles moissons et des désirs nouveaux. Déjà, dans nos sociétés ébranlées, vieilles surtout d'avoir trop vécu, s'élève un parti menaçant, à peine politique, avide, pressé et logique, qui promet aux misérables et aux déshérités leur tour de jouir, après la venue du *grand soir*, et non plus aux humbles le royaume du ciel! Le mot, pour être d'une poésie farouche, est peut-être plus vrai qu'on ne pense. Le ciel du monde devient rouge, et si le soir doit bientôt venir du grand jour que nous voyons, et la chute du mouvement intellectuel que nous finissons peut-être, l'art se couchera pour mourir, comme un grand chevalier qui se couche tout armé, et ne peut survivre à la défaite de l'amour! Pour mourir, ai-je dit? Pour dormir peut-être, jusqu'à ce qu'un génie le vienne réveiller, ou un dieu!

Il n'y a, en effet, qu'une religion neuve, ou, si l'on veut, une forme nouvelle de la religion éternelle, qui refera des idées, des civilisations, des arts. Hors d'une conception quelconque de la divinité, il n'y a pas d'idéal possible, et par conséquent pas d'art. Reste à savoir s'il y a une forme de croyance, un moule de religion capable de contenir le postulat de l'avenir, quel qu'on le puisse supposer. A cette question, il n'y a que deux réponses, s'excluant définitivement : la chrétienne, qui est affirmative de la continuité du règne de Dieu jusqu'à la fin des temps, et l'*autre* qui n'a vraiment pas encore accumulé assez de preuves pour être crue, ni assez d'amour pour être obéie. En attendant, l'art se meurt, avec bien d'autres choses, d'infidélité. On pourra réprouver et combattre cette hypothèse. Qu'on me permette seulement d'essayer ici d'y apporter quelques preuves, les unes de sentiment, les autres d'histoire. Du moins, si elle ne satisfait pas de bons esprits, elle donne, pour quelques-uns, à l'histoire des arts un charme particulier, noble et un peu mélancolique, pareil à celui qui monte au cœur devant un beau coucher de soleil, alors qu'on attend la nuit qui repose avec l'incertitude vague et le secret espoir de voir recommencer le jour. L'art est comme ce soleil de vie. La suite de ses formes successives apparaît semblable à la progression harmonieuse des années dans une longue existence. C'est une parfaite joie intellectuelle de revivre ces belles heures du monde; et, quoi qu'il advienne de nos regrets et de nos rêves, il nous reste toujours, de les avoir connues, quelque chose de grand dans l'âme.

G. Dubufe.

L'ALLEMAGNE RELIGIEUSE

L'ÉVOLUTION DU PROTESTANTISME CONTEMPORAIN

I

LES DOCTRINES

« Supranaturalisme » et rationalisme, tels étaient les deux frères ennemis qui, jusqu'à la fin du dernier siècle, se disputèrent, en Allemagne, la maîtrise de la théologie protestante. Entre ces deux instincts théologiques, les divergences étaient notables, puisqu'il semblait que le premier conduisît à la foi intégrale, presque passive, et le second à l'absolue négation ; ils se ressemblaient pourtant par leur façon de dessiner et d'envisager les problèmes religieux, par la perspective où d'habitude ils les encadraient, et par la philosophie de la croyance, enfin, que tous les deux impliquaient. « Supranaturalistes » et rationalistes s'installaient, les uns et les autres, en face d'un bloc dogmatique extérieur à eux. Les premiers avaient, pour ce bloc, des ménagemens protecteurs, le remettaient d'aplomb lorsqu'il chancelait, l'étayaient lorsqu'il avait l'air de s'effriter ; et les seconds, au contraire, plus indiscrets en leurs allures, le retournaient sous toutes ses faces, au risque d'en détruire l'équilibre, s'évertuaient à l'amincir, sans songer d'ailleurs à le supprimer, et en discutaient les détails avec d'autant plus d'acharnement, qu'ils en considéraient l'essence avec un plus sérieux et plus profond respect.

Ce qui faisait, pour les uns comme pour les autres, le fond de la religion, c'était l'appropriation d'un certain nombre de doctrines, extrinsèques à l'esprit du croyant, pieusement acceptées et subies; c'est par la quantité des articles de foi, par la minutie ou par la sobriété du *Credo*, qu'entre eux ils se distinguaient, beaucoup plus que par une opposition de principes. L'une et l'autre écoles donnaient à la révélation chrétienne des airs de suivante; elle était précédée, patronnée, tolérée par un terne et froid spiritualisme, par un intellectualisme desséchant, la philosophie de l'*Aufklärung;* opulente ou appauvrie, luxueuse ou court-vêtue, elle ne faisait qu'emboîter le pas; elle n'intervenait qu'à titre d'escorte, de supplément, d'appendice. Enfin, « supranaturaliste » ou rationaliste, la dogmatique protestante n'aspirait point à l'homogénéité; elle ne prétendait point à former un tout. *Loci theologici :* ainsi s'intitulaient les in-folio qui en contenaient l'exposé, et cette seule expression : *Loci*, en marquait le caractère fragmentaire; on juxtaposait des chapitres de dogme, plutôt qu'on n'édifiait un ensemble. De part et d'autre, dans la révélation, on ne saisissait les secrets de Dieu que par morceaux détachés; en vain additionnait-on ces morceaux, et les reliait-on, même, par des transitions adroites, ils gardaient, toujours, je ne sais quelle apparence de détails. Les disputes sur un maximum ou sur un minimum de dogmes excluent naturellement l'existence d'un système cohérent et harmonique. Lorsqu'une synthèse se laisse diminuer ou amputer, elle n'est plus qu'une collection, bientôt chaotique. Une conception religieuse ne conserve son unité vivante que moyennant une certaine arrogance, qui met sur les lèvres de ses adeptes cette terrible formule : Tout ou rien. Entre tout et rien, supposez une échelle : le « supranaturalisme » la montait, le rationalisme la descendait; mais ils siégeaient tous deux sur la même échelle. La religion impliquait, pour tous, l'adhésion à un certain nombre de vérités dogmatiques, jugées objectives par tous ; on se querellait, surtout, sur le nombre de ces vérités. Les débats théologiques se résumaient en des questions de plus ou de moins, on marchandait avec la révélation chrétienne; et si elle constellait encore de quelques lueurs les obscurités du problème religieux, elle n'avait plus ni les vertus réchauffantes d'un foyer ni les vertus illuminatrices d'une synthèse.

Un petit nombre de penseurs, Semler, Lessing, s'alarmèrent de cette décadence, dès le XVIIIe siècle. Il leur sembla que cette conception de la foi, et le genre de polémiques qui en résultaient ne pouvaient profiter au développement du christianisme dans les âmes. Entre la théologie et la religion, Semler distingua, lointain

précurseur de ces écoles allemandes contemporaines qui entonnent et terminent leurs hymnes à la religion par des médisances à l'adresse de la théologie. « Lors même qu'on ne serait pas en état de réfuter toutes les objections contre la Bible, écrivit à son tour Lessing, la religion, pourtant, demeurerait intangible dans le cœur de ceux des chrétiens qui ont acquis un sentiment intime de ses vérités. »

Et cette phrase, développée, commentée, poussée jusqu'à des conséquences que peut-être Lessing ne prévoyait pas complètement, serait une très opportune épigraphe pour une histoire du mouvement théologique allemand au XIXe siècle; par-dessus le « supranaturalisme » et le rationalisme, qui alternaient les passes d'armes et les concessions, beaucoup après Lessing ont voulu faire prévaloir ce « sentiment intime des vérités de la religion », trait d'union acceptable, croyait-on, pour les deux écoles rivales. L'édifiante résonance que cette formule laissait après elle semblait assez inoffensive pour la foi. C'est pourtant à l'abri de ce nouveau langage que s'est singulièrement aggravé, au cours de notre siècle, l'émiettement des opinions individuelles dans le protestantisme allemand, et que s'est insinuée la conception d'un christianisme sans dogmes, d'un subjectivisme chrétien. En alléguant certains passages de Luther et en dépassant peut-être la portée de ces passages par les interprétations qu'on en donnait, on a, peu à peu, voulu prendre pour juge de la vérité religieuse, non point même l'initiative intellectuelle, mais, si l'on peut ainsi dire, l'impressionnabilité religieuse de chaque fidèle, sans se demander si de pareils recours, de pareils abandons, n'impliquent pas l'effacement et le sacrifice de la théologie elle-même. De cette évolution, progrès ou recul, qui permettrait, aujourd'hui, à beaucoup de théologiens allemands de présenter leurs écrits comme de simples notations de leurs sensations pieuses, on décrira, dans les pages qui suivent, les principales étapes.

I

Quelques mois avant le XIXe siècle, parut à Berlin, en cinq chapitres, un court volume intitulé : *De la religion : Discours aux esprits cultivés parmi ses détracteurs*. L'auteur, bientôt connu, s'appelait Schleiermacher. Il règne, depuis près de cent ans, sur le protestantisme allemand. Ses spéculations ont formé beaucoup d'esprits, ses méditations plus de consciences encore; ceux qu'effraie son panthéisme sont captivés par son sens religieux; si l'on ne suit pas ses déductions, l'on s'incline devant ses intui-

tions. Le philosophe, en lui, provoque des réserves; mais on entrevoit, en même temps, un homme de haute et grave piété, une façon de prophète, à qui l'on s'abandonne. Où donc conduit-il, par quelles étapes et vers quel but?

L'absorption du fini dans l'infini, de l'individu dans le tout, de la personne humaine dans cette immense œuvre d'art qui est l'univers: voilà le résumé du panthéisme. Le même être qui, considéré en sa multiplicité, s'appelle l'univers, est dénommé Dieu si on le considère en son unité; tout homme est comme un phénomène de cette essence; tout homme subit et recueille les pulsations de cet être universel. Dès lors, le sentiment de dépendance absolue de l'homme à l'égard de l'univers et le sentiment de dépendance absolue de l'homme à l'égard de Dieu se ramènent à une seule et même impression : la philosophie panthéiste aboutit au premier sentiment; et quant au second, il est la meilleure définition que Schleiermacher puisse donner de la religion. Or l'intention de Luther, paralysée par deux siècles et demi de mesquineries théologiques et de religions d'État, fut de mettre l'homme en un rapport personnel avec Dieu; Schleiermacher, avec des considérans panthéistes, ressuscite et réalise cette intention. Entre l'homme et Dieu, le « supranaturalisme » interposait une barrière de dogmes, le rationalisme une barrière de chicanes dogmatiques : d'une part un écran, qui interceptait la vérité; d'autre part un tamis, qui la dénaturait en la voulant filtrer. C'en est fait de ces entraves. La religion est le sens intime du contact avec Dieu. Ce n'est point dans les livres, et ce n'est point non plus dans les traditions qu'elle a son siège, c'est dans notre cœur.

La foi en Christ est indépendante des miracles, des prophéties, de l'inspiration, détails secondaires sur lesquels polémiquaient les vieilles écoles. Elle est un fait d'expérience. Il y a une communauté chrétienne, formée, cimentée, maintenue par une longue expérience collective, révélatrice de la hauteur morale et religieuse du Christ : cette expérience, voilà la foi. Elle ne s'accroche point, avec une discrétion subalterne, aux constructions métaphysiques d'une prétendue « religion naturelle; » et elle ne s'asservit point, non plus, à quelques bribes de révélation, parcimonieusement distribuées par une Église extérieure : dans la foi telle que l'entend Schleiermacher, il n'y a rien de servile, rien non plus de fragmentaire. La communauté chrétienne a cette impression perpétuelle, que l'homme doit vivre de la vie de l'infini, qu'à cet égard Jésus fut un insigne prototype, qu'en lui la conscience du moi, victorieuse de la chair, était déterminée par la

conscience de Dieu, et que Jésus, grâce à ce prodige, fut vraiment le rédempteur. Cette expérience de la rédemption devient le point de départ de toute théologie. Ainsi la foi ne présuppose ni ne réclame des définitions; elle crée la théologie, bien loin de se laisser formuler par elle; et la théologie ne fait qu'enregistrer les données empiriques de la foi. Le parfait chrétien qui saura le mieux s'observer lui-même sera le plus parfait théologien.

La définition de la religion, telle que la donnait Schleiermacher, suscita les railleries faciles de Hegel : « Le chien est la plus dépendante des créatures, objectait-il; serait-il donc la plus religieuse de toutes ? » Mais Hegel tentait, à son tour, un compromis entre le christianisme et le panthéisme. La religion, pour lui, c'est la conscience que Dieu a de lui-même dans l'être fini; et ce n'est point dans la sphère inférieure du sentiment, comme le faisait Schleiermacher, que Hegel localise cette conscience; il la transplante dans la sphère supérieure de la pensée, tout en la laissant, d'ailleurs, à un rang secondaire; car les dogmes religieux ne sont que des images, des représentations, des symboles (*Vorstellungen*), forcément approximatifs, trop concrets pour être limpides; au delà et au-dessus d'eux, la pensée hégélienne s'élève jusqu'à l'idée (*Begriff*). Mais christianisme et hégélianisme ont le même contenu; la forme seule diffère.

Tout est dans tout : le panthéisme, appliqué au protestantisme, eut cette insigne vertu, d'être un agent de fusion, d'unification, ou tout au moins d'en donner quelque temps l'illusion. Bruno Bauer était hégélien lorsqu'il prouvait, par déduction, la naissance miraculeuse de Jésus; hégélien, aussi, lorsqu'il s'aventurait jusqu'aux négations réputées les plus blasphématoires. Et s'il était possible à un seul et même penseur, dans ses multiples vagabondages de conscience, de se réclamer toujours du même Hegel, on ne saurait être surpris que le protestantisme allemand, durant une certaine période, ait fêté dans l'hégélianisme, suivant un mot de Strauss, « l'enfant de la paix et de la promesse ». On escomptait, continue Strauss, « un nouvel ordre de choses, durant lequel les loups habiteraient avec les agneaux et les léopards avec les boucs. La sagesse du monde, cette fière païenne, se soumit humblement au baptême et prononça une confession de foi chrétienne, tandis que de son côté la foi n'hésita pas à lui délivrer le certificat d'une parfaite orthodoxie et recommanda à la communauté de lui faire un accueil bienveillant » (1).

Un jour vint cependant où ces baisers Lamourette, dont Hegel

(1) Nous empruntons cette traduction à l'*Histoire des idées religieuses en Allemagne*, de M. Lichtenberger, II, p. 316.

fixait les cérémonies, parurent dangereux à l'orthodoxie protestante. Schleiermacher, lui, eut une meilleure fortune, qui ne connut aucune éclipse. A la source de religiosité dont il faisait déborder les écluses, les divers courans théologiques, presque jusqu'à nos jours, se sont formés et alimentés : courant libéral, courant de l'orthodoxie nouvelle, courant dit du juste milieu.

Pour les « libéraux », il semble que la théologie soit l'ébauche imparfaite et approximative d'une philosophie suprême, et que le monde de la pensée religieuse ressemble à une sorte de caverne de Platon, où les dogmes, analogues à des images, à des ombres, dissimulent et traduisent, tout à la fois, certaines conceptions abstraites: Biedermann, Lipsius, M. Pfleiderer, appartiennent à cette école; chacun d'ailleurs ayant sa méthode et son symbolisme, et subordonnant la théologie à sa philosophie personnelle. Accusés d'irréligion, ils empruntent des argumens à Schleiermacher pour prouver que la théologie n'est pas la religion.

Mais à son tour l'école confessionnelle, positive, orthodoxe — l'école des croyans, en un mot, de quelque épithète qu'on la veuille décorer, — allègue en sa faveur les théories de Schleiermacher sur l'expérience de la communauté chrétienne : les vieilles croyances traditionnelles ne sont-elles pas consignées par cette expérience? l'enseignement dogmatique ne représente-t-il pas les alluvions intellectuelles de cette communauté?

Contre le morcellement en faveur dans les écoles libérales, et qui permet à chaque théologien d'interpréter la religion d'après son symbolisme personnel, on peut objecter les passages de Schleiermacher sur le rôle de la communauté chrétienne dans la création de la foi. Ce qu'il a dit sur l'essence du sentiment religieux semble militer en faveur des « libéraux »; mais sur la vérité religieuse, expression empirique et concrète de ce sentiment, il a composé certaines pages dont les croyans se peuvent faire une arme. Et ceux-ci feront sagement, d'ailleurs, en n'essayant point, par surcroît, de tirer à leur profit la dogmatique de Schleiermacher; car sur la divinité du Christ comme sur la Trinité, il rend certains échos que des orthodoxes auraient peine à répercuter.

Quant au parti du « juste milieu » ou de la « conciliation » (*Vermittlungspartei, Mittelpartei*), il est à deux égards digne de cette appellation. En premier lieu, groupe de sectaires plutôt que de croyans, il fut toujours fort assidu pour opérer une concentration protestante contre le catholicisme; et comme trait d'union pour cette croisade, une frappante antithèse de Schleiermacher était volontiers mise en relief : « Tandis que le catholicisme fait

dépendre le rapport de l'individu avec le Christ de son rapport avec l'Église, le protestantisme fait dépendre le rapport de l'individu avec l'Église, de son rapport avec le Christ. » En second lieu, les hommes du « juste milieu », parti d'apologistes plutôt que de dogmatiseurs, ébauchent fréquemment des compromis entre la théologie et la philosophie. Ils consultent l'histoire, les Livres saints, la tradition, et y trouvent un certain nombre de notions religieuses; voilà la première étape; à ce point, la notion n'est encore qu'une doctrine, une *Lehre*, ce qui est peu de chose pour un bon disciple de Schleiermacher. Mais la doctrine devient une impression (*Eindruck*); on constate qu'elle fait partie de l'expérience religieuse de la communauté (*Erfahrung*); elle acquiert ainsi une première certitude, toute subjective encore; voilà la seconde étape; Schleiermacher s'y arrêterait, ne demandant à ses fidèles que de se l'approprier à leur tour par leur expérience personnelle. Avec l'aide de l'hégélianisme, pourtant, on va plus loin : on cherche à prouver que cette certitude subjective doit devenir, pour la pensée philosophique, certitude objective; on épie l'idée (*Begriff*) qui se cache derrière cette doctrine. Tel est le genre de travaux échelonnés, complexes, souvent confus, où se complaît l'école de Nitzsch, de Dorner, de M. Beyschlag.

Ainsi ces diverses écoles ont trouvé en Schleiermacher, — nous n'oserions dire, pour toutes, leur père légitime, — mais du moins leur père nourricier; elles lui ont fait toutes des emprunts. Et en même temps qu'il leur fournissait des argumens, Schleiermacher les habituait à reconnaître l'indépendance et l'autonomie de la religion dans l'âme de chaque croyant. Lors même que, par un illogisme timide, elles répudiaient les conséquences théologiques, ecclésiastiques, des conceptions de Schleiermacher, il demeurait pour elles un docteur qui développait, prolongeait et commençait à épuiser les principes mêmes de la Réforme. Tout droit derrière lui, dans le chemin où il s'était engagé, on apercevait Luther; pour conduire de Luther à Schleiermacher, la voie suivie par la Réforme n'avait pas dévié, ne s'était même pas bifurquée; logique en était la pente; entre l'âme du croyant et Dieu, Luther avait évincé toute autorité, toute institution humaines; Schleiermacher, à son tour, évince ces autres obstacles, un canon révélé, un dogme extérieur; il fait dériver la dogmatique du phénomène même de la piété chrétienne, et sème à travers toutes les écoles, germe de mort pour les unes et d'épanouissement pour les autres, l'idée que ce sont les hommes religieux qui font la religion.

II

Transportez cette idée dans les études d'exégèse et d'histoire religieuse, tout de suite se disloquent les lignes de bataille que dessinaient sur cet autre domaine les vieilles écoles « supranaturaliste » et rationaliste; et la position des questions devient tout autre qu'elle n'était aux siècles passés.

Les récits bibliques racontent une histoire exacte, et cette histoire est d'ordre surnaturel; telles étaient les deux prémisses de l'école « supranaturaliste ». Le rationalisme contestait, ou tout au moins restreignait la seconde assertion; il respectait la première. Éplucher le contenu des Livres saints lui suffisait; quant au contenant, il n'y touchait point. Il triomphait lorsqu'il avait découvert, pour tel phénomène relaté dans la Bible, une « explication naturelle » aussi invraisemblable peut-être que l'hypothèse miraculeuse où les croyans se complaisaient. Mais, d'étudier la Bible elle-même, la composition des livres, les diverses tendances qu'ils dénotent, l'état du texte, les dates auxquelles ils peuvent être rapportés, la valeur de documens historiques qu'il convient de leur reconnaître, les remaniemens et les interpolations qu'ils ont pu subir, le rationalisme, sauf quelques exceptions, n'en avait ni la compétence, ni le goût, ni peut-être même la pensée.

En 1835, David Strauss, d'un seul bond, laissa ces timidités bien loin derrière lui. Renvoyant dos à dos les théologiens qui perdaient leur peine, leur encre et souvent leur foi à discuter la quantité de surnaturel qu'il fallait conserver dans l'Évangile, Strauss déclara que les récits évangéliques sont des mythes. Luther avait voulu les faire resplendir comme l'œuvre pure de Dieu, par-dessus les commentaires et les traditions d'origine humaine; et surgissant dans l'Église même de Luther, Strauss recherchait et retrouvait, dans ces livres, l'œuvre des hommes. Il y voyait un produit de la légende chrétienne populaire; à cette légende elle-même, il assignait comme sources le désir qu'avait eu la primitive communauté chrétienne de glorifier son fondateur et le besoin qu'elle avait eu de voir réalisée l'idée messianique. Des indignations et des gémissemens s'élevèrent; mais la Réforme, par essence, doit être hospitalière; à tous les courans nouveaux de la recherche religieuse, fussent-ils subversifs, elle manque de prétextes pour fermer les écluses; et fondée sur la Bible, où Luther avait lu la signature de Dieu, elle ne put exclure les doctrines de Strauss, qui voilaient cette signature. On avait à peu près respecté, jusque-là, le monument biblique, tout en y multipliant,

d'ailleurs, les portes dérobées, pour l'usage des rationalistes; mais la façade, du moins, en demeurait intacte; le premier coup de sape y fut donné par Strauss.

Il fut, presque exclusivement, un destructeur. Rarement biographe dessina d'une façon plus incertaine, plus fuyante, la figure de son héros. Quoi qu'on croie de Jésus, Strauss laisse son lecteur mécontent; le personnage, tel qu'il le présente, est sans consistance. Intrépide à mettre en miettes la toile sacrée sur laquelle les croyans contemplaient une physionomie divine, Strauss ignore encore les artifices par lesquels ses successeurs, sans réparer la toile, parviendront à fixer la physionomie elle-même; sous les assauts de sa critique, l'une et l'autre s'abîment et s'évanouissent. En outre, la genèse du Nouveau Testament, telle qu'il la raconte, permet de comprendre, si l'on veut, les traits communs des divers Évangiles; elle n'offre aucune explication des traits spéciaux qui les distinguent entre eux.

Christian Baur et l'école de Tubingue s'efforcèrent de combler ces lacunes. Aux résultats négatifs de l'exégèse de Strauss, Baur, profitant d'ailleurs des exemples de liberté donnés par le maître, essaya de joindre une explication positive du développement historique de l'ancienne Église : il la crut trouver dans sa fameuse distinction des deux courans, courant ébionite ou judaïsant, et courant paulinien, entre lesquels se seraient partagés les premiers chrétiens. Comme Strauss, dans les Évangiles, il chercha surtout l'inspiration des hommes; mais c'était en replaçant les Évangiles dans la primitive littérature chrétienne; et les hommes qu'il y faisait entrevoir n'étaient point seulement des créateurs de mythes, mais des êtres historiques, des personnalités bien dessinées, qui avaient eu des passions, suivi des tendances, formé des coteries, et qui avaient déposé, dans les écrits du temps, l'expression de leurs passions, la trace de leurs tendances, l'apologie de leurs coteries. Les conclusions de Baur, aujourd'hui, sont évincées ou dépassées; mais pour toute une génération ce coup d'essai parut un coup de maître, et l'esprit de ces recherches a survécu à leurs résultats. Dans quelle mesure l'inspiration de Dieu animait-elle les Écritures? voilà le point où l'on s'évertuait, avant Strauss et avant Baur. Ils modifièrent l'aspect et les données du débat, en poursuivant et en montrant dans les saints Livres l'inspiration des hommes — inspiration de la primitive communauté chrétienne, d'après la critique encore simpliste de Strauss; inspiration des divers groupemens de cette communauté, d'après la critique plus minutieuse et plus ambitieuse de Baur.

Entre Schleiermacher d'une part, Strauss et Baur d'autre part,

vous apercevez le parallélisme. « La religion, c'est le sentiment des hommes religieux, » avait dit le philosophe; et bientôt les historiens surviennent, qui vous déclarent que les documens religieux, réputés dépositaires d'une révélation d'en haut, expriment, en fait, le sentiment des hommes religieux d'antan, et que les dogmes sont un produit des diverses époques, une traduction nécessaire de la conscience chrétienne. Et de même que votre religion à vous, réformés du XIXe siècle, n'est autre que le subjectivisme travaillant sur le christianisme, ce christianisme lui-même ne représente rien autre chose que le subjectivisme de vos lointains ancêtres.

Si la religion n'est rien plus qu'un fait de conscience, individuelle ou collective, l'histoire d'une religion sera, tout simplement, l'histoire des développemens de la conscience religieuse. A cette norme, les récits de l'Ancien Testament sont à leur tour mesurés. Au début du siècle, indévots et dévots passaient leur temps à disserter grammaire, archéologie, voire même à tenter des critiques littéraires, au sujet de l'Ancien Testament; c'était une façon, pour les premiers, d'éviter l'embarras de paraître incroyans, et, pour les seconds, d'être réputés savans en même temps qu'ils étaient croyans.

Mais l'histoire biblique, dans le courant du siècle, fut proprement érigée en science. On découvrit que, telle que l'Ancien Testament la raconte, elle contredit et renverse les notions de la psychologie sur l'évolution religieuse des peuples; c'est à la lumière de cette psychologie qu'on commença de la juger et de la rectifier. Le miracle, l'impossible, l'inacceptable, ce n'est pas tant Josué arrêtant le soleil ou la Mer-Rouge engloutissant Pharaon, que cette brusque survenance de Moïse, suivant et précédant deux époques où l'état religieux des tribus hébraïques semble avoir été fort rudimentaire. Au point de départ des études de Vatke, de Graf, de Reuss, de Wellhausen, de M. Stade, on saisit ce postulat, que la soudaine apparition d'un législateur théocratique comme Moïse est contraire à la vraisemblance, c'est-à-dire aux lois, empiriquement induites, qui régissent l'histoire religieuse des peuples. Mais vous observez, tout de suite, que ce postulat en implique un autre : c'est que la religion hébraïque est un produit du peuple hébraïque, une résultante de l'histoire hébraïque. On la traite *a priori*, comme si elle n'était pas un fait révélé, extérieur et supérieur à Israël; elle est la création du génie d'Israël. Or Israël ne peut pas s'être fait sa religion à la façon que racontent les écrits de l'Ancien Testament, car il n'est aucun peuple chez qui la conscience religieuse se soit éveillée et développée

d'une telle façon. De là les hypothèses sur les écrits de la Bible, leur date, leur succession, sur les stratagèmes de leurs compilateurs. Arrière la vieille critique, qui, tremblante encore en ses extrêmes audaces, s'évertuait à écheniller les détails surnaturels dans l'histoire du peuple de Dieu; c'est la trame même de cette histoire qui est taxée d'invraisemblance; et suivant les données de l'analogie historique et de l'induction psychologique, avec le secours d'une exégèse dont certains résultats, d'ailleurs, resteront sans doute acquis à la science, on soumet cette trame à un tissage nouveau. Que l'histoire religieuse d'Israël, au terme de ce travail, soit devenue presque adéquate à l'histoire religieuse des autres peuples, avec le phénomène du messianisme en plus, et l'on tiendra le succès rêvé.

Ainsi ce n'est plus au nom de l'invraisemblance rationnelle et philosophique qu'on ébranle les dogmes, c'est au nom de l'invraisemblance historique, empirique. Rien de surprenant, du reste : à mesure que la pensée philosophique détruisait la confiance de la raison en elle-même, le critère des négations devait être déplacé. L'invraisemblance rationnelle s'établit par une argumentation logique; lorsqu'un théologien allemand flaire et dénonce une « invraisemblance historique », il traduit une simple impression, prononce d'après son sens personnel, qui souvent diffère de celui des théologiens voisins. « Cela n'a pas pu se produire » : volontiers la critique protestante s'exprime de la sorte; elle ne fait point une déduction qui alléguerait, en sa mineure, l'impossibilité métaphysique du surnaturel, et qui rallierait à sa conclusion tous les champions de cette mineure; elle fait une induction, une interprétation, souvent arbitraire, de l'histoire.

En ce genre de labeur, M. Adolphe Harnack est passé maître. Sa science est accomplie ; ses recherches ont une allure de sereine impartialité ; à l'égard de certaines traditions catholiques, comme l'existence de la primauté pontificale dans l'ancienne Église chrétienne, il est piquant d'observer que ce savant protestant a fourni quelques argumens à l'apologétique catholique; son autorité d'historien est incontestée. Mais épiez le théologien qui fait escorte à l'historien; pour juger ces dogmes dont il retrace la genèse, il lui faut une règle d'appréciation. Ce n'est point à des considérations rationnelles qu'il emprunte cette règle; il la cherche et il la trouve dans l'évangile de Jésus. Mais l'« évangile de Jésus » qu'est-ce, à vrai dire? Il serait besoin d'une règle nouvelle pour y discerner, parmi le chaos de l'exégèse, ce qui doit faire autorité et ce qui mérite d'être non avenu. Et comme on ne peut pas toujours remonter, à l'infini, de critère en critère,

comme il faut trouver, au terme de la série, un point fixe, et comme ce point fixe, enfin, nous devons le trouver en nous-mêmes s'il ne nous est assuré par aucune autorité religieuse, M. Harnack, en définitive, détermine l'Evangile de Jésus d'après la conception qu'il se fait lui-même du christianisme ; il identifie cette conception avec celle que, personnellement, Jésus dut s'en faire. Les récentes « Vies de Jésus » publiées par des théologiens allemands ont pour objet de dégager la conscience religieuse du personnage, ce qu'on appelle *das Selbstbewusstsein Jesu;* M. Grau, M. Baldensperger, reconstruisent fort différemment cette conscience ; lorsqu'on lit l'un ou l'autre, on peut avoir l'illusion de connaître Jésus ; et M. Baldensperger, surtout, fait preuve du plus docte et du plus ingénieux talent. Mais gardons-nous de les lire l'un après l'autre, si nous ne voulons conclure, en confrontant leurs deux Jésus, que le Christ est devenu, pour l'Allemagne savante, ce qu'il était pour les Athéniens au temps de l'apôtre Paul : le Dieu inconnu.

III

A l'origine de cette évolution subjectiviste que nous avons constatée dans le double domaine de la théologie spéculative et de l'histoire religieuse, nous avons saisi les influences panthéistes. Albert Ritschl, dans le dernier quart de siècle, a précipité cette évolution tout en se dérobant à ces influences. Ses doctrines sont extrêmement complexes ; on dit même que pour les rendre confuses, sa volonté parfois était complice de son intelligence, et que l'obscurité, chez lui, était affaire de tactique. Malgré cela, peut-être même à cause de cela, il est indispensable de nous arrêter devant lui.

Que la religion soit un sentiment, Ritschl l'affirme après Schleiermacher ; mais celui-ci n'envisageait que le rapport de l'homme avec Dieu ; celui-là envisage aussi le rapport de l'homme avec ses semblables et avec le monde : dans la première relation, l'homme est passif, sa volonté paraît déterminée ; dans la seconde, il est actif, sa volonté paraît libre. Il y a là une antinomie ; Ritschl se flatte de la résoudre par la théorie du royaume de Dieu. Le royaume de Dieu, c'est, d'après lui, « l'ensemble de ceux qui croient au Christ, en tant qu'ils agissent conformément au principe de l'amour. » Dieu est tout amour ; le royaume de Dieu, c'est-à-dire un état où tous agiraient par amour, est donc le but final de Dieu, en même temps que l'idéal moral le plus universel ; c'est à la fois le chef-d'œuvre de la morale et le chef-

d'œuvre de la religion. Tendance nécessaire de l'amour divin, le royaume de Dieu est en même temps réalisé par l'homme ; et par cette introduction de la personnalité humaine, Ritschl échappe au panthéisme.

Il se distingue de Schleiermacher par un autre point. C'est à l'expérience religieuse que Schleiermacher ramène la religion tout entière. Or il se peut faire qu'homme du commun, je ne discerne pas en moi le retentissement de l'expérience religieuse de la communauté; de deux choses l'une, alors : ou bien je veux être pieux, et je suis forcé de me référer, passivement, au principe d'autorité, d'accepter aveuglément ce qu'on me dit être cette expérience ; ou bien la stérilité de ma propre religiosité m'est un sujet de découragement, et je cesse d'être pieux. Consulter, dans sa propre conscience, les échos de la conscience religieuse de la communauté, pour en tirer sa religion : c'est ce qu'on peut faire lorsqu'on est Schleiermacher, mais que feront les simples d'esprit? Ritschl prétend leur simplifier la tâche. C'est l'Écriture qu'il prend pour point de départ de la théologie, et voilà, du moins il s'en flatte, un point de départ objectivement donné, solidement fixé. Mais Ritschl, tout de suite, glisse de nouveau dans le subjectivisme ; car, après cinquante ans d'exégèse, l'Écriture, où la chercher? Il y signale des écrits parasites qu'il en faut supprimer, des idées étrangères qu'il en faut dégager; il l'accommode d'ailleurs à sa doctrine; l'Écriture qu'il reconnaît comme source de la religion, c'est l'Écriture lue par Ritschl à la façon de Ritschl. Les livres saints agissent sur moi d'une certaine façon ; voilà ce qui détermine ma foi, voilà ce qui doit orienter ma théologie : c'est à des maximes de ce genre qu'aboutit l'école de Ritschl. De Schleiermacher à Ritschl, l'individualisme religieux a fait une nouvelle étape; ce n'est pas l'expérience religieuse de la communauté, ce sont nos expériences personnelles, qui deviennent arbitres et maîtresses; et Ritschl, tout le premier, en a donné un insigne exemple en construisant un christianisme où ni les libéraux ni les orthodoxes ni les théologiens du juste milieu n'ont reconnu la saine doctrine.

La « justification » et la « rédemption » sont le fondement du système : c'est par ces deux mots que s'intitule l'ouvrage principal de Ritschl. Et certes ils appartiennent au vocabulaire usuel de la théologie ; mais si nous observons que l'auteur n'admet pas le péché originel, on pressentira tout de suite l'originalité de cet ouvrage et de ce système, qui conservent les expressions coutumières tout en détruisant les dogmes afférens. Quelques exemples montreront Ritschl à l'œuvre.

« Le Christ est-il fils de Dieu? » Oui, répondra-t-il (car il évite, en général, d'infliger des démentis aux solutions traditionnelles). Mais écoutez l'explication : « Jésus, sans aucun doute, a ressenti un rapport religieux avec Dieu, d'un caractère tout nouveau; il a inculqué cette nouveauté à ses disciples; tous les membres de la communauté chrétienne doivent se tenir à l'égard de Dieu dans le même rapport que Christ à l'égard de Dieu. » Ce qui veut dire, en un clair langage, que Jésus est fils de Dieu, mais d'une filiation que nous devons tous imiter. Vous pressez Ritschl, pourtant : « Le Christ est-il Dieu? » Oui certes, mais lisez la suite : « Les deux qualités du Christ : révélateur accompli de Dieu, et prototype public de la maîtrise spirituelle exercée sur le monde, sont contenues dans le prédicat de sa divinité. » Déplorant l'obscurité, vous adressez la question inverse : « Le Christ est-il purement et simplement un homme? » Et Ritschl de tressauter : « Être un homme purement et simplement (*ein blosser Mensch*), c'est être l'homme considéré comme une grandeur naturelle, abstraction faite de toutes les marques d'une personnalité spirituelle et morale. Je ne tiens même pas mes ennemis pour de simples hommes, car ils ont une certaine éducation, un certain caractère moral. A plus forte raison, puisque j'ai considéré Christ comme porteur de la révélation de Dieu, je ne le tiens pas pour un homme pur et simple. » Sans vous désespérer, essayez de le cerner par ailleurs : « Le christianisme, lui demandez-vous, vient-il d'une révélation divine? » Oui, naturellement; et Ritschl continue : « En parlant de la révélation de Dieu, nous pensons à la source spéciale d'une conception générale du monde, qui devient la conviction d'une communauté religieuse, et d'où résulte, dès lors, chez un grand nombre d'hommes, une même formation de la conscience, une même orientation de la spontanéité. » Et cela vous paraît peu lumineux; vous passez aux miracles : « Que valent-ils? » Ritschl leur témoigne son respect, sous la forme suivante : « La conception religieuse du monde s'appuie sur ce fait que tous les événemens naturels se tiennent à la disposition de Dieu, lorsqu'il veut aider les hommes. Par conséquent, ont la valeur de miracles (*gelten als Wunder*) telles apparitions surprenantes, auxquelles est rattachée l'expérience d'un secours particulier de la grâce divine, et qui dès lors peuvent être considérées comme des marques spéciales de la complaisance de Dieu pour les croyans... »

Mais vous insistez, et, faute de définitions intelligibles, vous réclamez des explications. Comment Jésus est-il Dieu? Comment la révélation est-elle divine? comment se produisent les miracles?

Ritschl ici vous arrête : le « comment » ne nous intéresse pas, réplique-t-il. Ce qu'est Dieu en soi, le miracle en soi, Christ en soi, la révélation en soi, qu'importe à l'âme religieuse ? De ces jugemens métaphysiques (*Seinsurteile*) elle n'a que faire. Ce que Dieu, Christ, la révélation et le miracle, sont pour votre âme à vous et pour mon âme à moi, voilà l'essentiel ; ces notions ont pour vous une valeur subjective ; les jugemens par lesquels vous définissez cette valeur (*Werthurteile*), voilà l'important.

Est-il conforme à la loyauté religieuse, est-ce le fait d'une théologie de bon aloi, de ne point oser porter un *Seinsurteil*, c'est-à-dire, somme toute, de ne se point prononcer sur la réalité objective de Jésus, de la révélation et du miracle? Nous n'avons point, pour notre part, à le discuter ici. Mais les croyans de l'école traditionnelle dénoncent cette théologie comme déloyale et maladive. Un de leurs interprètes les plus accrédités, M. le professeur Lemme, de Heidelberg, y signale « une religion nouvelle », et s'indigne que les vérités les plus élémentaires, les plus fondamentales, soient contestées par des hommes qui s'érigent en défenseurs du christianisme. Entre les disciples et les ennemis du ritschlianisme, les colloques sont vifs, mais brefs. « Vous manquez de franchise, disent ceux-ci. — Et vous d'intelligence », ripostent ceux-là. On ne peut jamais se flatter, en effet, d'avoir parfaitement compris la pensée de Ritschl.

Ses obscurités, d'ailleurs, lui sont peut-être une cause de succès : dans une église où les intelligences individuelles entretiennent avec la vérité religieuse des rapports singulièrement divers, on peut se demander si une théologie fondée sur l'équivoque et organisatrice de l'équivoque n'a pas quelque droit à se présenter comme un instrument d'unification, voire même d'édification. « Ce serait une bénédiction de Dieu, écrit l'un des disciples de Ritschl, que tous les théologiens contemporains, malgré le désaccord de leurs conceptions, se tinssent solidement attachés à la langue de la Bible et de la Réforme. Quiconque use de cette langue dans un sens loyal, *même avec un malentendu;* quiconque emploie les mots de cette langue avec le ferme et vrai propos de leur être fidèle, les considérant comme les termes sacrés de la chrétienté, comme des expressions qu'il ne peut pas mettre de côté *lors même qu'elles signifient pour lui autre chose* que pour beaucoup d'âmes d'autrefois et d'aujourd'hui, même si elles signifient pour lui quelque chose d'inouï, que personne n'y aurait jamais découvert ; celui-là ne mérite pas d'être méprisé, il mérite reconnaissance pour sa piété. Cette langue est un trait d'union, comme la langue populaire. Elle neutralise pour l'âme

beaucoup de fausses opinions théologiques. Qu'on se réjouisse de ce que tous les théologiens se rassemblent autour des mêmes mots. »

A travers cette page de M. Kattenbusch, l'esprit de Ritschl, en toute sa pureté, circule et survit. Et si le ritschlianisme se répand parmi les pasteurs réformés de l'Allemagne, c'est plutôt à cause de ce qu'il a de superficiel qu'à cause de ce qu'il a de profond, et plutôt à cause des commodités qu'il donne aux jeunes théologiens incroyans pour enseigner à une communauté croyante une foi qui n'est plus la leur, qu'à cause des horizons qu'il ouvre à une élite pour pénétrer plus intimement les restes de foi qu'elle conserve.

« Faux monnayage ! hypocrisie ! » s'écrient les protestans orthodoxes. Mais on fait tort à Albert Ritschl, ce penseur religieux, et aux meilleurs de ses disciples, lorsque pour les juger on se place, si nous osons dire, au point de vue du cléricalisme protestant. Leur plus grand tort fut de naître trop tôt. Ayant avec eux et pour eux l'esprit de la Réforme, ils ont émergé ; mais tant que le protestantisme s'acharne à maintenir les cadres d'une Eglise, de tels philosophes, si pieux soient-ils, y sont gênés et comme déclassés. Supposez une époque où les courans issus de la Réforme répudieraient toute canalisation officielle, où les fidèles de Luther abdiqueraient la prétention de grouper en une église leurs pensées libres : Ritschl, à cette date, ne recueillerait plus que des hommages, et d'autant plus sincères qu'on lui saurait gré, sans doute, d'avoir accéléré cette émancipation définitive de l'individualisme protestant.

IV

« La foi justifie sans les œuvres de la loi », dit saint Paul. Martin Luther s'empara de ce texte : de toute la force de son génie religieux, il s'y acharna ; faisant acte de créateur plutôt que de commentateur, il comprit et traduisit, moyennant l'addition d'un mot, que la foi *seule* justifie, sans les œuvres ; et comme une épître de l'apôtre Jacques disait nettement le contraire, il déchira cette « épître de paille » et fit de ce principe : le salut par la foi, la pierre angulaire de la Réforme. Le subjectivisme de Schleiermacher et de Ritschl a lentement ébranlé cette pierre : entre les croyans « positifs » et les adeptes de la théologie « moderne », fille de Ritschl, on est, à l'heure présente, en complet désaccord, sur la notion même de la foi.

Pour les uns comme pour les autres, un certain abandon de

l'âme, rassurée par la bonté de Dieu, fait partie intégrante de l'acte de foi : la foi est un acte de confiance (*Vertrauen*).

Elle n'est rien de plus pour l'école « moderne » ; pour les « positifs », au contraire, elle suppose, par surcroît, l'adhésion intellectuelle à certaines vérités religieuses, qui, de près ou de loin, immédiatement ou indirectement, motivent cette confiance (*Fürwahrhalten*). Il semble que la confession d'Augsbourg favorise la seconde conception; d'après ce document, la foi a un double objet : « l'histoire », et « l'effet de l'histoire » : cela signifie, en termes concrets, que le croyant doit adhérer aux faits initiaux de la révélation chétienne, et qu'il doit avoir confiance dans la rémission des péchés, promise par cette révélation et méritée par la rédemption. Au contraire, vous pouvez à l'aveuglette, sans nulle opinion préalable sur la personne de Jésus, vous reposer dans cette certitude que par lui vous serez sauvé, et interpréter d'ailleurs à votre guise les mots « salut » et « rédemption » : la théologie moderne déclare que vous avez la foi; elle vous rend ce témoignage après avoir consulté votre cœur et sans vous interroger sur les raisons de votre certitude.

Dans la vie de Jésus, telle que la racontent les Évangiles, cette théologie met en relief un grand fait: la coopération du Christ au salut de l'humanité. Tous les autres faits sont secondaires, au prix de celui-là; elle les répartit en deux groupes : les uns sont intimement reliés à l'œuvre de notre rachat; sans eux, il n'aurait pas eu lieu : tels sont la passion et le crucifiement; les autres sont comme des superpositions, des annexions historiques ou légendaires, qui n'ajoutent aucune valeur à la figure du Christ, aucune efficacité à sa besogne rédemptrice : telle, par exemple, la résurrection. Que la foi présuppose une certaine croyance aux faits du premier groupe, soit; des faits du second groupe, en revanche, elle se peut désintéresser sans nul scrupule.

Mais vous entendez dire par les catholiques, et répéter par les protestans de l'école positive, que c'est la résurrection qui convainquit les apôtres, un instant désillusionnés, que jusqu'à la fin des siècles elle justifiera la mission du Christ aux yeux des chrétiens, qu'elle est précisément l'une des preuves de la foi chrétienne et qu'elle en est à proprement parler la base : comment donc cette foi même en peut-elle faire si bon marché ?

Votre surprise cessera si vous voulez bien songer qu'il n'y a rien de commun entre la foi des catholiques ou celle des protestans positifs et cette foi nouvelle telle que la conçoit la théologie moderne : la première recherche des argumens historiques, qu'elle préserve avec jalousie ; elle sent le besoin d'une apologé-

tique dont elle surveille les fondemens ; la seconde, au contraire, s'épargne de tels soucis. Mais puisque vainement on en cherche le point d'attache, requiert-elle donc une soumission aveugle? Nullement; on épargnera ce reproche à la théologie « moderne » si l'on pénètre plus profondément l'idée qu'elle se fait de la foi. Pour le catholique et pour le protestant positif, infidèle en cela à l'esprit de Schleiermacher, la foi présuppose un ensemble de dogmes, extérieur et supérieur aux âmes croyantes, qui les précède et qui leur survit, c'est-à-dire une substance objective; sur le contenu de cette substance, nous dirions volontiers sur ses dimensions, le catholique et le protestant positif sont en désaccord; mais ils s'entendent pour en confesser l'existence. Pour l'école dite moderne, au contraire, la foi est un simple phénomène de conscience, une certaine orientation religieuse de l'âme; elle est, avant tout, quelque chose de subjectif. Il serait plus juste de dire : j'ai *ma* foi, que de dire : j'ai *la* foi; car les variétés de foi sont aussi différentes que les âmes mêmes qu'elles affectent. On a d'ailleurs la foi par cela même qu'on a conscience de l'avoir; elle ne s'apprécie ni ne se mesure par aucun critère extérieur; et de savoir si elle suppose et si elle implique un dogme, c'est apparemment une question de détail, puisqu'on voit différer à ce sujet des théologiens de tendances analogues, comme M. Kaftan, l'auteur de *Foi et dogme*, et M. Dreyer, l'auteur de *Christianisme sans dogmes*. Ce dogme, en tous cas, sera plutôt issu de la foi et postérieur à la foi, qu'il ne la précède et ne la provoque ; il sera comme une efflorescence de l'âme croyante, l'expression individuelle dont elle revêtira sa religiosité. Pour le protestant positif, le dogme est une vérité exotique, descendue d'une patrie surnaturelle, naturalisée dans l'âme de chaque chrétien, subie par elle et y suscitant la foi; et pour l'école moderne, au contraire, l'âme du croyant n'est point pour le dogme un réceptacle passif, une cité d'emprunt, elle en est vraiment la mère patrie; elle ne l'hospitalise point, mais elle le crée ; comme elle a *sa* foi, elle a *son* dogme, qu'elle produit et qu'elle développe; et le dogme ainsi conçu, loin d'être une barrière pour la liberté des âmes religieuses, est au contraire le résultat et la traduction de cette liberté.

Entre ces deux notions, positive et moderne, de la foi, des hommes de bonne volonté s'efforcent de créer un lien; mais leurs tentatives mêmes, vouées à l'échec, attestent, avec un surcroît de clarté, l'antagonisme irrémédiable. Certains croyans, comme M. Cremer, professeur à l'Université de Greifswald, manifestent l'espoir que les jeunes pasteurs incroyans, à mesure qu'ils pro-

gresseront dans la foi, habilleront plus exactement leur conviction personnelle dans les plis bien définis du vêtement traditionnel. L'adhésion intégrale au vieux symbole serait ainsi le couronnement, le terme idéal de l'évolution religieuse de l'âme; répudié au point de départ, ce symbole se retrouverait au point d'arrivée; il serait comme un confluent, où se rejoindraient la foi docile et stable du « positif » et la religiosité du théologien « moderne », librement parvenue au terme de son devenir. De ces prophéties, les adeptes de l'école moderne se raillent, comme d'une dévote naïveté. Qu'un d'entre eux se rallie à la théologie « positive », ils n'y voient rien autre chose qu'une palinodie de convenance, purement superficielle, par laquelle ce pasteur se met à l'unisson d'une communauté « positive » ou s'épargne des embarras avec un consistoire « positif; » mais que ce soient la vertu même de sa religiosité, l'intensité de sa foi, qui, progressivement, agenouillent ce pasteur devant le catéchisme orthodoxe, cela leur paraît une égayante et menteuse illusion. Pour la foi des positifs, attachée à un *Credo* défini, ils ont cette nuance de respect que commandait Juvénal à l'égard des enfans : *puero debetur reverentia*. Libre aux fidèles, et libre aussi aux intelligences vieillottes de quelques ministres du culte, d'abriter derrière certains retranchemens dogmatiques leurs espérances en Jésus; on ne reproche point à des infirmes d'employer des béquilles, à des enfans de tâtonner avec des lisières. Mais les champions de la théologie moderne représentent l'âge adulte de la foi protestante; ils ont l'intellect assez libre, l'âme assez adonnée aux choses divines, pour ressentir en présence de la personne du Christ une impression religieuse originale. Qu'importe ensuite que le Christ soit un dieu ou un homme? Cette impression, c'est là leur foi.

« Croire en Dieu, cela veut dire : Je suis intérieurement certain de Dieu, je vis en lui et par lui je triomphe du monde. Croire en Jésus-Christ, cela veut dire : Je suis allé à travers le monde, j'ai cherché Dieu, et je l'ai trouvé en Jésus-Christ. » Leur foi est un fait d'expérience, le résultat d'une rencontre qu'a faite leur âme, ou tout au plus d'une recherche. En présence des chicanes dogmatiques, tranquille est leur arrogance. On les accuse de nier la divinité du Christ : grief byzantin! Ils reconnaissent la divinité en Christ : cela suffit. Au lieu d'avoir appris, par autrui, que le Christ est Dieu, ils savent, par leur propre expérience, que dans la personne du Christ l'idéal divin s'est révélé, et qu'à travers les siècles il y subsiste ineffacé. C'est une sorte de sensation pieuse qui donne l'éveil à leur foi; elle la maintient, tout ensemble, toujours fraîche et toujours vague. Se raconter eux-mêmes,

c'est leur façon, à eux, d'énoncer leur *credo;* leur symbole prend la forme d'une autobiographie; leur foi est comme une aventure de leur âme; et ce qu'ils expriment de dogmatique prend la forme d'une confidence.

Les théologiens de l'orthodoxie en sont déconcertés, déroutés. Ils tenaient en réserve, pour l'épreuve des plus jeunes, de bonnes vieilles questions, un peu lourdes, qui semblaient appeler une réponse nette, péremptoire, compromettante. « Croyez-vous que la Bible soit un livre inspiré? » A cette massive demande, le théologien moderne répond, avec une élégante ouverture de cœur: « La Bible est pour moi parole de Dieu, parce qu'il me parle, dans la Bible, plus clairement que nulle part ailleurs. » Au lieu d'une opinion, il apporte une impression; au lieu de quelque chose d'appris, quelque chose de *vécu;* il constate et raconte comment la Bible agit sur lui. Pourquoi la colère des orthodoxes? N'apporte-t-il pas à leur question une réponse plus intime, plus personnelle, que celle qu'ils réclamaient? Mais voilà une intimité d'accent dont les orthodoxes se passeraient bien; ils préféreraient un oui ou un non clair et formel.

Et de l'énervement réciproque, bientôt, naissent les polémiques. On commence, généralement, en se renvoyant, de part et d'autre, le reproche de tendances catholiques. « Votre respect littéral pour un dogme extérieur et strict, objecte aux positifs l'école moderne, dénote en vous un état d'esprit catholique. » On ajoute même, la polémique s'échauffant : « un état d'esprit jésuite. » Et poursuivant le parallèle, on fait observer, avec le professeur Hermann, que du moins l'Église catholique, par l'exaltation de sa mystique, par la grandeur poétique de sa liturgie, par le prix qu'elle attache aux bonnes œuvres, tempère et corrige l'apparente sécheresse de son exclusivisme dogmatique; mais Luther a ramené toute la religion à la foi, et si les positifs ramènent la foi elle-même à une adhésion passive, ne serait-ce pas une des conséquences fatales de ce protestantisme « positif », que le salut s'achète par la servilité, et par elle seule? Les positifs répliquent à leur tour : « De votre élaboration subjective de la foi, pour laquelle vous mettez en œuvre toutes sortes de données historiques et d'argumentations subtiles, ne peut sortir une religion que pour vous et vos amis. Et vous condamnez le reste de l'humanité à une « foi implicite », ignorante et naïve : autre forme de la passivité et de la servilité. Demander à tous les hommes une foi implicite, n'est-ce point agir comme l'Église romaine? Par surcroît, vous parlez un langage à double sens : il atteste aux hommes éclairés l'émancipation de votre pensée; il

laisse croire aux dévots que vous partagez leur foi. Vous vivez d'équivoque : et, de ces procédés jésuitiques, l'église de Luther mourra. » D'une école à l'autre, le reproche de jésuitisme rebondit : mauvais moyen pour avancer l'entente.

« Si le libéralisme poursuit ses progrès, la dernière heure de l'Église devra sonner » ; c'est un pasteur croyant d'Essen qui fait entendre ce glas. « Le désir qu'a l'orthodoxie d'opprimer la critique théologique met la religion en péril » ; ce cri d'alarme est d'un élève de M. Harnack. Chaque parti prétend porter le salut de l'Église avec lui. « Un phénomène maladif, une grande misère » : c'est ainsi que M. le professeur Beyschlag qualifie cet émiettement. Mais ce jugement même est contesté ; les jeunes théologiens de l'école moderne ont plus d'allégresse et de crânerie. Si l'on se querelle parmi la postérité de Luther, à leurs yeux c'est tant mieux : cela prouve que l'Église vit ; et ne s'est-on point disputé, d'ailleurs, au Concile de Jérusalem, moins de vingt ans après la mort du Christ? L'unité religieuse serait une forme de paralysie ; la variété religieuse est un phénomène de croissance. Et plus âpre deviendra le conflit, plus l'école moderne se réjouira du réveil des consciences religieuses au sein de la Réforme. Que si les positifs, d'ailleurs, déplorent ces débats, il dépend d'eux de les abréger : tous les réformés peuvent s'unir dans cette conviction que le pur Évangile doit être maintenu et répandu, et dans un commun esprit de lutte contre Rome. Mais ce terrain d'union que les théologiens modernes proposent à l'orthodoxie, qu'est-ce autre chose que leur terrain à eux? Nous adresser de telles invitations, ripostent les positifs, c'est nous demander de désarmer.

Et de part et d'autre on demeure armé. Pour la pacification, cependant, il est peut-être un dernier recours, c'est l'appel à Luther.

Gottes Wort, Lutheri Lehr
Vergehet nun noch nimmermehr.

« La parole de Dieu et la doctrine de Luther ne s'évanouiront jamais à l'avenir. » A Wittenberg, à la Wartburg, ce distique se lit sur les murailles. La saveur en est catholique ; car il juxtapose l'Écriture et la tradition, la parole de Dieu et l'enseignement des hommes, ou plutôt, par un césarisme étrange dont Luther se fût à certaines heures indigné, l'enseignement d'un seul homme, Luther. De nos jours, la Réforme, devenue, par un soubresaut de logique, plus conséquente avec son principe que ne l'étaient les vieux auteurs du distique, continue, dans Luther, de vénérer

l'ancêtre et l'émancipateur, mais elle en prend plus à son aise avec le docteur. Cependant, puisqu'on ne s'accorde plus sur la parole de Dieu, ne pourrait-on se référer, provisoirement, à la doctrine de Luther, pour y chercher des argumens? Ainsi font en effet les diverses écoles; et des argumens, toutes en trouvent. Car il y eut en définitive deux hommes en Luther : le théologien et le fondateur d'Église, le penseur et l'administrateur, celui qui refusa l'obéissance et celui qui exigea l'obéissance : et il advint à ces deux hommes de rendre des échos différens.

L'épître aux Hébreux, les épîtres de Jacques et de Jude, lui furent suspectes; et par cette brèche qu'il ouvrit lui-même dans le canon, la théologie moderne prétend expulser d'autres écrits bibliques : Luther est un précurseur. Mais cette dévotion de génie qu'il eut envers la parole de Dieu, et qui déborde en d'admirables pages, ne justifie-t-elle pas les pieuses réserves de la théologie positive au sujet des audaces de l'exégèse? Ce n'est point Luther, assurément, qui eût marchandé sa foi à la vérité objective du surnaturel ; il n'y croyait point seulement avec sa raison, mais avec son imagination ; Jésus,Satan, étaient pour lui des physionomies nettes. Mais il a dit en un endroit que les miracles, les prophéties, sont des signes pour les païens, et que « nous devons célébrer les grands et insignes miracles, le Christ brisant quotidiennement la force du démon et assurant le salut des âmes » ; et vous pressentez quel profit un bon disciple de Ritschl peut tirer de ces réflexions, quel commentaire il en peut donner. Il y a tant de façons de lire et d'interpréter Luther, qu'entre ses divers héritiers il ne peut jouer le rôle de médiateur : a-t-il jamais pressenti, d'ailleurs, le genre de problèmes où se laisserait engager la Réforme, après trois siècles d'existence, sous les influences combinées du subjectivisme kantien et des divers systèmes panthéistes?

« Jésus répondit : Si je suis né et si je suis venu dans le monde, c'est pour rendre témoignage à la vérité... Pilate lui demanda : Qu'est-ce que la vérité? Et ayant dit cela, il alla de nouveau vers les Juifs. » C'est dans l'Évangile de l'apôtre Jean qu'on trouve ces lignes. Constamment elles nous revenaient à la mémoire, après l'audience ou la lecture des théologiens allemands contemporains ; elles résument, avec une insurpassable précision, l'esprit et la lettre des dialogues que les diverses écoles protestantes engagent entre elles, et qu'elles poursuivent toutes avec Jésus. Que le Maître ait rendu témoignage à la vérité : il n'en est aucune qui ne l'affirme, aucune, même, qui ne s'en montre pieusement édifiée. Mais « qu'est-ce que la vérité ? » Il ne s'agit

point seulement de décider quel en est le contenu, quels en sont les dogmes fondamentaux, indissolubles ; longtemps les « variations » des Églises protestantes portèrent sur cet unique objet : la longueur et le détail de leur catéchisme ; mais elles ont, aujourd'hui, une tout autre portée. C'est sur la nature même de la vérité religieuse que s'engagent à présent les discussions.

Cette vérité existe-t-elle en dehors des croyans, répond-elle à une réalité objective, s'impose-t-elle du dehors, est-elle comme une émigrée de l'au-delà ? ou bien serait-elle, au contraire, dans le for intérieur de chacun, le fruit de la conscience personnelle, la résultante de la religiosité individuelle, l'expression et la traduction de la piété intime, serait-elle, en un mot, subjective? C'est à ces termes que se ramène, aujourd'hui, l'antagonisme des écoles de théologie protestante en Allemagne. La vérité religieuse vient-elle de Dieu, ou s'élabore-t-elle en chacun de nous ? Au premier cas, elle *est*; au second cas, elle *devient*. Au premier cas, elle risque de gêner la libre science; au second cas, c'est affaire aux hommes eux-mêmes, auteurs et sujets du « devenir » religieux, d'esquiver un pareil risque. Et dans la première hypothèse, enfin, elle prétend demeurer quelque chose d'instructif, tout comme la science; dans la seconde, au contraire. elle ne vise à rien plus qu'à émouvoir, à affecter. L'évolution de la pensée protestante en Allemagne, au cours de notre siècle, a développé sans cesse cette dernière conception. Comment elle s'accommode aux nécessités pratiques, administratives, qu'impliquent la vie et la conduite des diverses Églises protestantes, nous le verrons dans une prochaine étude.

GEORGE GOYAU.

LE ROMAN SUÉDOIS

III[1]

Mme LEFFLER. — GEIJERSTAM. — LEVERTIN
V. DE HEIDENSTAM

I. — ANNE CHARLOTTE LEFFLER

Mme Anne-Charlotte Leffler appartient, elle aussi, à la jeune école d'écrivains réalistes et matérialistes dont M. Strindberg est le représentant le plus en vue. A elle aussi le monde paraît partagé en deux camps : d'une part, les représentans des vieilles idées, c'est-à-dire ceux qui respectent la morale courante, les anciennes habitudes, les traditions séculaires, la religion des aïeux; et, d'autre part, les révoltés, ceux qui ne voient dans cette religion, ces traditions, ces habitudes, cette morale surtout, qu'une limitation injustifiable de la liberté individuelle. Les premiers sont contens de l'état présent des choses et en profitent de toutes manières. Ils sont pour la plupart hypocrites, corrompus et oppresseurs. Ce sont ceux qu'Ibsen a appelés les *Soutiens de la Société*. Les autres, les indépendans, se sont affranchis de la tyrannie des conventions, du mensonge social; ils poursuivent « le développement intégral de leur individualité »; ils cherchent à arriver à l'expansion complète de leur

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin et du 15 juillet.

moi; en un mot, ils veulent être « eux-mêmes », et non des êtres de convention dressés selon des formules. Montrer comment cette individualité se révèle, combat, triomphe ou succombe parmi les entraves de toute sorte que lui crée la société, voilà ce que s'est proposé Mme Leffler.

Un soir, durant la saison d'hiver de 1873, le public des premières de Stockholm applaudissait, au Théâtre Dramatique, une nouvelle pièce, l'*Actrice*, dans laquelle on lui montrait une jeune comédienne spirituelle, coquette et enjouée, passionnée pour son art, brave fille en somme, introduite par le mariage dans une honnête famille bourgeoise et aux prises avec les préjugés, les idées étroites de son nouvel entourage. Les contrastes de la situation, les allures indépendantes de la grande coquette dans ce milieu bourgeois, les étonnemens des beaux-parens, des vieilles tantes, des voisins, les affolemens du mari amoureux cherchant à tout concilier, les luttes entre l'amour et la passion artistique, tout cela constituait une pièce assez intéresante. Il n'y avait rien d'absolument nouveau dans la donnée, mais le tableau était vrai, les figures des bourgeois étaient pleines de vie, et l'on reconnaissait dans l'artiste, honnête fille appartenant elle-même à une famille honorable, le produit des nouvelles idées d'émancipation de la femme. Le public, mis en bonne humeur, demanda, après les applaudissemens de la fin, le nom de l'auteur. Mais le régisseur vint annoncer que la direction elle-même ne connaissait pas l'auteur de cette pièce anonyme.

Dans une stalle d'orchestre se trouvait assise, tremblant de tous ses membres, une jeune femme en robe grise, aux cheveux courts et crépus, à figure ronde de bébé, aux grands yeux intelligens : c'était précisément l'auteur que réclamait la foule. Anne-Charlotte Leffler, fille du recteur de collège J.-O. Leffler, était mariée depuis quelques mois seulement à M. Gustave Edgren, employé au secrétariat du gouverneur de la ville. Elle avait alors vingt-deux ans.

Avant son mariage, elle avait déjà écrit des nouvelles : *Par hasard*, publiées sous le pseudonyme de Charlot. Au moment de son mariage, son fiancé, bureaucrate sévère, avait exigé d'elle la promesse qu'elle n'écrirait plus. Mais, à peine au sortir de la lune de miel, sa passion littéraire l'avait ressaisie. Elle avait écrit en secret l'*Actrice*, que seule une amie de pension fut admise à lire, et qu'elle avait envoyée sans nom d'auteur à la direction du théâtre. Elle avait mis dans sa pièce un peu de sa vie, de ses propres sentimens d'amertume contre le mariage, qui voulait étouffer en elle les aspirations artistiques; elle reproduisait son

propre entourage, avec les luttes et les mécomptes que lui causaient journellement les préjugés qui y régnaient. C'était donc une comédie réaliste : elle était vraie, prise dans la vie. Les avisés ne manquèrent pas d'y trouver en outre la thèse à la mode du jour : elle démontrait l'incompatibilité du mariage avec « le développement individuel » de la femme.

Il faut croire que cette « oppression du milieu » se relâcha quelque peu après ce premier succès, car Mme Edgren-Leffler continua ouvertement à écrire pour le théâtre. Elle produisit coup sur coup trois comédies : le *Pasteur adjoint* (1875), *Sous la Pantoufle* (1876) et l'*Elfine* (1878), qui toutes trois virent le feu de la rampe. Le *Pasteur adjoint* est l'ecclésiastique protestant, sec et rigide, au jargon aussi scientifique que pieux, qui exige de sa femme tous les sacrifices, tout en mettant sa tendresse à de dures épreuves, de crainte qu'elle ne devienne absorbante et sensuelle. Dans *Sous la Pantoufle*, l'auteur montre l'influence du monde sur le bonheur conjugal, l'oppression de l'individu par les conventions sociales. Dans l'*Elfine* elle fait voir l'amour hors du mariage. Dans toutes l'influence des idées d'Ibsen est manifeste. C'est toujours la révolte de l'individu contre l'action oppressive de son entourage, la révolte surtout de la femme contre la vie qui lui est faite, contre les liens qui l'empêchent de s'élever à la hauteur et à la liberté de l'homme. Bien que ces pièces aient été toutes trois écrites avant l'apparition de la *Maison de Poupée*, c'est le trouble de Nora Helmer qui tourmente toutes leurs héroïnes. Elles sont possédées de cette inquiétude vague d'affirmer leur indépendance qui pousse Nora à quitter tragiquement, un soir de bal, sa maison, son mari, ses enfans, pour pouvoir enfin devenir elle-même.

Dans les comédies qui suivirent ces premières productions, dans *Vraies Femmes*, *Bonheur de Famille*, la *Tante Malvina*, etc., de même que dans presque tous les romans de Mme Leffler, — et elle a écrit autant de romans que de pièces, sans compter les pièces qu'elle a tirées de ses romans, — c'est toujours le même sujet qui revient : le combat des « révoltés » contre la convention et le mensonge du monde, contre la corruption des « soutiens de la société » ; ce sont toujours des « questions » posées au spectateur, au lecteur ; questions d'autant plus irritantes qu'elles restent le plus souvent suspendues à un point d'interrogation. De même que dans le drame d'Ibsen, la conclusion est laissée à l'imagination de chacun ; l'auteur se contente de la suggérer. Mais ce n'est pas faire tort au talent de Mme Leffler que de reconnaître qu'elle est loin de poser ses questions avec la puissance suggestive, la force péné-

trante du vieux dramaturge norvégien. Elle a bien pu, comme lui, chercher la nouvelle forme dramatique, celle qui doit correspondre au roman réaliste. Mais on ne peut pas dire qu'elle y ait précisément réussi. Le génie d'Ibsen a pu résoudre le problème de la pièce à thèse jouée par des personnages-symboles, comme la pénétration, l'art particulier de Biörnson lui ont permis de substituer le développement psychologique à toute action proprement dite. Chez Anne-Charlotte Leffler la préoccupation de mettre sur la scène des idées plutôt que des caractères fait habituellement tort à la netteté de la thèse et nuit en même temps à la réalité des personnages. Son théâtre, à vrai dire, n'a pas tenu ce que semblaient promettre ses premiers succès. Aussi est-elle définitivement revenue au roman. Dans des peintures réalistes de la vie bourgeoise et mondaine, elle a continué à poser ses « questions », et, sans les résoudre, à faire ressortir du débat la condamnation de la société.

Née à Stockholm d'une vieille famille bourgeoise, elle faisait partie elle-même de cette société qu'elle a mise en scène. Son père était recteur d'un collège : deux de ses frères sont professeurs à l'École supérieure de Stockholm. Son premier mari appartenait à l'administration. Elle a toujours vécu dans ce milieu intellectuel. Elle avait organisé chez elle des réunions littéraires, qu'on appelait, par plaisanterie, les *Réunions des Affamés*, car, par protestation contre les plantureux soupers de toutes les réunions mondaines de Stockholm, il était convenu qu'on n'aurait chez elle qu'une tasse de thé avec « beaucoup de littérature ». Elle passait souvent les étés chez un parent au presbytère de Fogeläs, sur les bords du lac Vettern. Plus tard, elle a habité avec sa mère le domaine de Hellefors, en Sudermanie, où un autre de ses frères, ingénieur, dirigeait une usine. C'est là qu'elle a appris à connaître la beauté de la campagne suédoise.

Sa vie a d'ailleurs été traversée de dures épreuves. Longtemps elle a dû elle-même, comme la plupart de ses héroïnes, combattre pour la « liberté individuelle ». Enfin, séparée par le divorce de son premier mari, elle avait épousé, il y a quelques années, un gentilhomme italien, le duc de Cajanello, et était allée vivre avec lui à Naples, où elle est morte, à la fin de l'année 1892.

Elle a commencé par écrire sous le nom d'Anne-Charlotte Edgren. Après son divorce, elle a repris son nom de famille de Leffler, pour y ajouter, après son second mariage, celui de duchesse de Cajanello. Son œuvre considérable se trouve donc signée de trois noms différens.

Les types de ses romans et de son théâtre appartiennent tous

à ces milieux divers où elle a vécu. Nous avons ainsi, dans *Aurore Bunge*, l'héroïne des bals du grand monde, la *professional beauty* de Stockholm. Spirituelle, altière et froide, elle ne connaît de loi morale que ce que prescrivent les conventions mondaines. Paraître, pour elle, est tout; être est indifférent. Choyée, fêtée dans le monde, admirée par ses danseurs, elle arrive à l'âge de trente ans sans avoir connu l'amour et sans s'être mariée. Maintenant la lassitude approche; le cœur est vide; et il est temps de faire une fin. Le mariage de raison s'impose, le mariage sans amour, mais d'autant plus considéré.

Il se présente, en effet, dans la personne du vieux comte Kagg, qui, en conduisant Aurore à souper au bal de la Cour, l'a invitée à venir voir son château en Scanie, lui faisant entendre qu'il ne tiendrait qu'à elle d'y rester en châtelaine attitrée. Elle a demandé à réfléchir. Il y a bien aussi le baron Gripenfelt, officier de la garde, qui depuis longtemps lui fait la cour. Mais celui-ci, elle le sait, n'aime en elle que sa fortune et les avantages qu'il retirerait de son mariage. Pour réfléchir plus à l'aise, elle va passer l'été dans la maison de campagne de sa mère, sur les bords de la Baltique. Là l'amour revendique tout à coup ses droits. Un inspecteur des phares qui vit seul sur une île, où elle est jetée par la tempête un jour de pêche, lui révèle tout ce que ses flirtages dans les salons de la capitale lui avaient laissé ignorer : le sérieux, la vérité, la force de l'amour. Mais l'idylle est courte : l'été finit, il faut retourner en ville, quitter la belle nature pour rentrer dans le monde des conventions, cesser d'être pour reprendre la tâche de paraître. Heureusement que le capitaine Gripenfelt est aussi de ceux qui se contentent de paraître. Il l'épouse sans trop chercher à approfondir l'épisode du bord de la mer. Et le jeune ménage reprend la vie à grandes guides, avec toutes les apparences mondaines du bonheur. L'amour, la vérité n'avait été qu'une parenthèse dans la vie d'Aurore Bunge.

Arla et Gurli, deux sœurs, sont les types opposés de la jeune fille d'aujourd'hui. L'une voudrait se dépenser en bonnes œuvres, se dévouer à quelque grande cause, ou encore se donner, corps et âme, à quelque grand amour. Son exaltation naturelle la sauve de la sécheresse mondaine et des idées d'émancipation et d'indépendance personnelle qui ont tant de prise sur les jeunes filles de son entourage. Mais, en échange des trésors d'amour dont son cœur est plein, elle exige de l'homme qu'elle aimera non seulement une affection, une fidélité égales, mais une égale pureté. Elle regarde le libertinage de jeunesse, les amours d'avant

le mariage, comme une tare chez l'homme tout autant que chez la femme.

Sa sœur, toute en dehors, insouciante et positive, semble émancipée dès l'enfance. Elle sait tout, ou affecte au moins de tout savoir, voulant qu'on discute tout devant elle et prétendant se moquer des convenances, de la religion, des sentimens et de l'idéal. Rien dans son apparence ou dans ses vêtemens ne la distingue de sa sœur. Elle ne porte pas, comme les jeunes filles de sa sorte, des cheveux courts, ni des jupons plus courts encore, pour imiter les allures et les vêtemens de l'homme. Ses toilettes sont simples, ses attitudes aussi. Tout au plus se coiffe-t-elle quelquefois de la petite casquette des étudians d'Upsal, en velours blanc, à cocarde bleue et jaune; encore est-ce pour montrer qu'elle a passé son baccalauréat à l'Université, et pourrait être étudiante si elle le voulait. Mais elle ne fait pas étalage de son savoir, tout en discutant Darwin et Stuart Mill, la sélection naturelle et le rôle social de la femme, avec une tranquillité et une franchise imperturbables. D'un caractère très indépendant, elle traite les hommes en camarades, sans jamais permettre qu'on oublie un instant le respect qu'on lui doit. Elle est surtout préoccupée de sa liberté personnelle, de son « développement individuel. » Elle se ferait télégraphiste, employée des postes, commis dans une banque ou journaliste, plutôt que de sacrifier la moindre parcelle de cette liberté, plutôt que de renoncer à « l'intégrité de son moi. »

Mais, au lieu de tout cela, elle se marie, et devient pour son mari la meilleure des femmes. Son mari, un gouverneur de province, la consulte volontiers pour la rédaction de ses rapports, de ses discours aux concours agricoles : il est trop heureux d'avoir épousé une femme aussi intellectuelle.

Nous faisons connaissance avec ces deux jeunes filles, d'abord, dans *Un Bal dans le monde*. Nous les retrouvons plus tard dans *Un Ange sauveur*. Arla est amoureuse. Elle aime comme aiment les femmes de cette trempe. Sa sœur lui fait connaître la « bassesse morale » de son fiancé, ses amours antérieures, comme ses flirtages actuels. C'est « l'ange sauveur » qui arrive à temps pour lui ouvrir les yeux, pour lui éviter l'humiliation d'aimer et d'épouser un tel homme. Il est vrai qu'elle lui brise en même temps le cœur.

Un troisième roman : *En guerre avec la société*, nous fait assister aux suites tragiques de cette catastrophe morale. Par devoir et résignation, Arla a épousé un vieil ami de la famille, Otto Œrn, chef d'expédition au ministère de la Justice. Dix ans

durant, elle s'est dévouée consciencieusement à sa vie nouvelle, ne pensant qu'au bien-être de son mari, à l'éducation de ses deux enfans. Mais à ce moment apparaît celui qui doit troubler le cours paisible de sa vie, et Arla la soumise, la femme de dévouement et de devoir, devient la révoltée qui affirme son droit au bonheur. L'homme qui va apporter dans sa vie cet élément de révolte est lui-même un apôtre de la liberté individuelle, prêchant la rébellion contre la morale et le devoir conventionnel.

Berndtson, jeune lumière de l'université d'Upsal, a été choisi par le père d'Arla, l'ancien ministre d'État Pfeifer, pour être le précepteur de ses fils. C'est pendant l'été. Arla habite un château voisin de Stockholm, d'où son mari, le chef de bureau, et son père, actuellement président d'un tribunal, peuvent se rendre tous les matins en ville, pour revenir à l'heure du dîner. Aussi Arla voit-elle constamment le jeune précepteur, qui est venu prendre sa place dans le cercle de famille. Il lui inspire d'abord une certaine antipathie. Toutes ses idées, toutes ses convictions sont en contradiction avec les siennes. Il attaque et dénigre tout ce que depuis son enfance elle a appris à aimer et à respecter. Mais peu à peu, du choc même de leurs opinions, de l'opposition de leurs natures, au milieu de leurs discussions, naît une ardente sympathie, qui ne tarde pas à devenir de l'amour. Pensant avec son cœur, en vraie femme qu'elle est, Arla arrive avant longtemps à partager les opinions, les manières de voir de celui qu'elle aime; elle croit ce qu'il croit, pense ce qu'il pense. Ses doctrines sur la liberté humaine, sur le droit de l'amour, lui ouvrent de nouveaux horizons. Toute sa vie passée lui apparaît comme une gigantesque duperie. Mais elle n'admet pas de compromis : sa nature est de vouloir tout ou rien, de toujours exiger l'application complète de tous les principes. Bref, elle part avec le professeur, abandonnant sa famille, son mari, ses enfans.

Le divorce s'ensuit : elle épouse Berndtson; et le reste de sa vie n'est plus qu'un long déchirement de son cœur, une lutte lamentable entre ses nouveaux devoirs et la pensée des enfans qu'elle a dû quitter.

Pour revoir ses enfans, elle va jusqu'à s'humilier devant son ancien mari. Celui-ci, qui a déjà un pied dans la tombe, se montre généreux et l'invite chez lui pour les voir. Cruelle épreuve! son fils seul consent à venir à elle, et les informations qu'elle peut recueillir sur son caractère, ses penchans, la font trembler. Sa fille recule devant elle. Elle s'en retourne le cœur meurtri, et sa

vie continue monotone et pesante, partagée entre deux tiraillemens contraires, qui amènent enfin sa rupture avec son second mari : celui-ci ne peut lui pardonner d'être restée mère en devenant sa femme, et de ne pouvoir, à cause de ses enfans, rompre entièrement avec son passé.

Il y a peu de pays où le divorce soit, au point de vue légal, plus facile qu'en Suède; il y en a peu aussi où il soit moins fréquent. Ce n'est donc pas contre la tyrannie de la loi, le joug de l'Église ou les préjugés mondains que Mme Leffler a élevé sa protestation dans cette étude sur la femme divorcée. Si Arla est mise au ban de la société, tenue à distance par ses anciennes relations, c'est parce qu'elle a épousé un révolté, un radical, et qu'elle partage ses idées antireligieuses, ses principes subversifs. Elle a passé dans le camp opposé, elle a renié tout son passé : c'est à cause de cela que sa mère refuse de lui confier le soin d'élever ses enfans, et que son premier mari hésite même à les lui laisser voir. S'il y consent à la fin, c'est parce qu'il est persuadé que son cœur de mère lui fera respecter en eux la foi, seule chose essentielle à ses yeux pour le bonheur de la vie. Quant à la question que soulève l'institution du divorce, à savoir si la femme ne doit pas, avant tout, être mère, si le sort de ses enfans ne doit pas primer chez elle toute autre considération, c'est là un problème que Mme Leffler se garde bien de résoudre. Elle nous laisse à cet égard devant son point d'interrogation habituel, et le mot de la fin, qui semble résumer son sentiment : « Pauvre mère! pauvres enfans! » ne résout en somme rien du tout.

Dans un autre roman, *Une Idylle d'été*, c'est un chrétien, mais un chrétien aux vues larges et humaines, qui épouse la femme indépendante, la révoltée, pénétrée du scepticisme et de la morale modernes. Les mêmes complications surviennent. Si le jeune couple en évite les conséquences, c'est parce que le mari, qui a tenté de restreindre « le développement individuel » chez sa femme, cède en fin de compte et se sacrifie lui-même au besoin d'indépendance de sa femme.

C'est un beau caractère que celui de Falk le Norvégien, et Mme Leffler lui a rendu pleine justice, en dépit des besoins de la cause. C'est le chrétien au christianisme joyeux, optimiste, content de vivre, selon la doctrine de Grundtvig. Il est pénétré du sérieux de la vie, mais aussi de sa beauté; il a confiance dans l'humanité, dans les bienfaits de l'instruction. Cette religion pratique et large est en harmonie avec sa nature exubérante et forte, sa stature athlétique, ses penchans humanitaires, son caractère

ferme et doux, un peu sentimental, qui lui fait aimer par-dessus tout les femmes et les enfans. Il a renoncé à un avenir brillant, qui s'offrait à lui au sortir de l'Université, pour aller fonder, au milieu des montagnes, une école gratuite où, en des cours scientifiques et moraux, il enseigne aux fils et aux filles des paysans les connaissances pratiques, et les prépare aux batailles de la vie en élevant leur esprit et leur cœur.

Voici cependant qu'un jour, dans une ville d'eaux de la côte suédoise, où il est venu avec son yacht passer ses vacances d'été, et où sa magnifique carrure, sa tête blonde de jeune dieu de la mythologie scandinave, surtout ses hardiesses de nageur et de nautonier, ont fait de lui le *lion* de la société, il rencontre une artiste peintre, Ulla Rosenhane, célèbre déjà dans le monde des arts, aussi bien à Stockholm, où elle a exposé, qu'à Rome, où elle a fait ses études. Ulla, qui aime passionnément son art, n'aime pas moins son indépendance, le droit qu'elle s'est acquis de vivre à sa guise, de mépriser les préjugés, de faire fi de tout ce qui est, dans son opinion, purement conventionnel. Le brillant Norvégien s'éprend pour elle d'un amour violent. Elle, de son côté, arrive aussi à l'aimer passionnément. Elle ferait volontiers pour lui tous les sacrifices, sauf celui de son art et de son indépendance. Mais Falk, lui aussi, abhorre les compromis. Si elle se donne, il faut qu'elle se donne tout entière et sans retour, qu'elle devienne sa femme, qu'elle vienne partager sa demeure et ses travaux dans la montagne, vivre avec sa mère, qui le seconde dans la mission qu'il s'est donnée, l'aider comme elle à la remplir, faire le bien avec lui. A cette condition seulement ils pourront s'unir.

Ulla refuse : elle a aussi sa mission à remplir, des devoirs envers son art. Peut-elle sacrifier les espérances fondées sur elle, les succès rêvés, et son atelier de Rome, et les tableaux commencés ? Alors il l'enlève dans son yacht sans que la question soit tranchée : il espère ainsi la gagner malgré elle. Elle, voulant jouir du moment, se laisse enlever, quitte à se reprendre plus tard. Et la lutte continue pendant les deux jours et les deux nuits de cette traversée. Falk a installé Ulla dans la cabine ; lui-même passe la nuit sur le pont, auprès du gouvernail, trempé jusqu'aux os par la pluie et les lames, se livrant à lui-même de terribles combats pour maintenir intact le principe par lequel il veut vaincre. C'est sa fiancée, il la respecte comme telle. Maintes fois elle se révolte. Il est vraiment par trop ridicule ! Pourquoi mettre de telles conditions au bonheur ? Qu'est-ce que le mariage après tout ? L'union librement contractée n'est-elle pas assez consacrée

par l'amour ? Pourquoi ne pas être heureuse du bonheur naturel, spontané? pourquoi vouloir rentrer dans le conventionnel, où l'amour est d'ordinaire la moindre des choses requises? Et si un des deux doit après tout se sacrifier, pourquoi faut-il justement que ce soit elle? Sa mission dans la vie n'est-elle pas aussi digne de respect que celle du jeune homme? N'a-t-elle pas autant de droits à rester elle-même? Et tout l'art de la coquetterie, toute la griserie de sa beauté, et le temps et le lieu se mettent de la partie pour lui prouver qu'il a tort!

Mais il tient bon. Il la conduit chez lui, dans les montagnes; il la présente à sa mère comme une fiancée qu'il ramène. Et l'amour achève enfin sa victoire. Ulla est conquise; elle ne voit plus que par ses yeux; ils se marient. Deux ans se passent. Elle a eu deux enfans. Elle a appris à aider Falk dans sa tâche quotidienne. Elle enseigne les élémens de l'art à ces fils et filles de paysans dont il a réveillé l'âme endormie. Mais en elle-même l'art a péri. Son mari lui a construit un atelier, et elle a essayé de peindre. L'inspiration n'y est plus; l'isolement, l'absence de contact avec les artistes et les œuvres, tout cela a coupé les ailes à son génie. Elle envoie un tableau à l'Exposition de Stockholm. La réception qui lui est faite lui découvre la vérité : son talent est en train de s'étouffer dans sa nouvelle vie. Elle est punie d'avoir voulu le faire passer après son bonheur, d'avoir sacrifié ce don idéal à la paix du cœur. Mais aussi de quel droit avait-on exigé d'elle ce sacrifice insensé? de quel droit son mari avait-il osé attenter à son individualité? faire d'elle un être inférieur à lui-même?

Et voilà cette « individualité » de nouveau en éveil, s'armant de pied en cap, exigeant à son tour tous les sacrifices. Ulla Falk, tout comme la Nora d'Ibsen, tout comme Arla et les autres héroïnes de Mme Leffler, est obligée de tourner le dos au bonheur pour défendre et affirmer sa « personnalité ». Elle quitte son mari et ses enfans, et sa demeure dans les montagnes, et les élèves dont elle s'était fait aimer, et le bien qu'elle pouvait faire, et le bonheur qu'elle goûtait. Elle retourne à Rome, seule et le cœur déchiré; elle va reprendre la culture de son art, redevenir « elle-même ». Elle écrit à son mari : « Je sens que je ne pourrai jamais briser tout ce qui me rattache à toi, mais je sens aussi que je ne puis plus vivre avec toi et briser tout ce qui est en moi. » Et cette fois c'est le mari qui, sentant enfin « l'outrage qu'il lui avait fait », renonce à son œuvre, quitte Jokelheim en confiant à un ami la direction de son école ; et va recommencer la vie dans un grand centre, où sa femme pourra s'adonner à son art,

où tous deux ils pourront vivre en égaux et se développer parallèlement.

A propos de cette solution, Mme Leffler écrivait : « Qu'on ne m'accuse pas de vouloir établir que désormais le tour est venu pour l'homme de subordonner son œuvre à celle de sa femme, de se sacrifier au libre développement de la destinée de la femme. J'ai voulu seulement démontrer que lorsque l'un des deux doit se sacrifier, il est injuste que ce soit forcément la femme. N'est-il pas plus juste que ce soit celui des deux qui, indépendamment de toute considération de sexe, a l'*individualité intellectuelle* la moins développée ? Ulla ne pouvait pas renoncer à ses instincts artistiques sans se démentir elle-même. Peindre était pour elle une des conditions de l'existence, de l'équilibre de son âme. Falk pouvait tout aussi bien se vouer à autre chose qu'à son école. Le sacrifice, s'il était encore pénible, était moindre pour lui. » Voilà donc la tendance de l'œuvre. Elle est caractéristique du genre : aussi a-t-elle obtenu toute l'approbation des maîtres de ce genre nouveau. M. Biörnstierne Biörnson écrivait, au sujet de ce livre, à Mme Leffler : « Bien des femmes vous remercieront dans leur cœur des paroles de justice et de liberté que vous avez prononcées en leur faveur. »

La dernière œuvre d'Anne-Charlotte Leffler est un recueil de *Souvenirs* qu'elle a consacrés à son amie Sonia Kovalevsky, l'auteur de *Vera Vorontzoff*, qui l'avait précédée de quelques mois dans la tombe. Ces mémoires éclairent d'une vive lumière la personnalité de la célèbre mathématicienne (1).

Dans une notice biographique sur Anne-Charlotte Leffler, Mlle Ellen Key, à son tour, a raconté sa vie et étudié son caractère, sans prétendre d'ailleurs à porter un jugement définitif sur l'ensemble de son œuvre. Quel que soit, sur cette œuvre, le jugement de l'avenir, Anne-Charlotte Leffler occupera toujours une place considérable dans l'histoire du mouvement réaliste suédois, et elle méritait, à ce titre, de figurer dans cette étude.

II. — M. G. DE GEIJERSTAM

M. G. de Geijerstam raconte quelque part l'histoire d'un certain étudiant d'Upsal, Christian Grane, champion de la libre pensée, philosophe et écrivain en herbe, qui sacrifie toutes les joies qui s'offraient à lui dans les chemins battus, — l'affection de ses parens,

(1) Voir, sur Sophie Kovalevsky, l'article d'Arvède Barine dans la *Revue* du 15 mai 1894.

la vie de famille, l'amour d'une jeune fille qu'il aime, — pour se faire le chevalier errant de toutes les libertés. La jeune fille, Agnès Skogman, qui lui avait donné son cœur dans la candeur de ses dix-sept ans, accepte, par amour pour lui, de renoncer à lui. Elle se dévoue de son côté à l'humanité souffrante et se fait garde-malade dans un hospice de folles. Des années se sont passées lorsqu'elle aperçoit un jour, dans la vitrine d'un libraire, le premier livre de Christian Grane. Elle l'achète et rentre chez elle pour le lire d'un trait.

— Voilà donc tout ce qui est résulté de mon sacrifice! se dit-elle en terminant cette lecture, dans la solitude de sa petite chambre d'infirmière, auprès de la fenêtre d'où l'on entend le pas lourd et le radotage incohérent des folles se promenant dans la cour. Voilà donc l'œuvre pour laquelle nous avons tous deux perdu notre bonheur : des *nouvelles*, de tristes histoires de la vie de tous les jours!

Que l'on prenne les nouvelles de M. de Geijerstam : *Ciels gris*, *Pauvres gens*, *Nuages épars*, ou que l'on prenne ses œuvres de plus longue haleine : *Erik Grane*, *le Pasteur Hallin*, ce sont toujours des histoires de ce genre, tristes comme les jours de ciel gris, tristes comme les misères humaines; et l'impression qui s'en dégage est toujours celle de l'inharmonie des choses, de l'injustice des hommes, de l'intolérance de la société, du manque de charité de toutes les religions et de toutes les morales.

C'est, dans *Erik Grane*, la lutte du jeune étudiant libre penseur, sceptique et radical, se débattant à Upsal contre les tendances conservatrices, la religion officielle, le rigorisme moral de la vieille cité universitaire. Ce sont, dans *le Pasteur Hallin*, les mêmes luttes transportées dans une ville de province, siège d'un évêché et d'une école supérieure, et se déroulant avec l'âpreté particulière que peut donner à de tels débats l'atmosphère d'une petite ville, au milieu d'une société ecclésiastique, parmi les professeurs et les gros bourgeois de l'endroit. Et nous assistons aux luttes intérieures du jeune pasteur Hallin, qui, au moment de sa consécration au pastorat, se sent assailli par les doutes de la philosophie moderne et se débat entre le parjure qu'il va commettre et la crainte de désoler tous les siens par une révolte contre sa destinée. C'est enfin, dans *Ciels gris*, *Pauvres gens*, *En attendant*, les combats journaliers des humbles et des laborieux, des habitans des campagnes et du littoral; c'est la vie de ces rudes paysans du Nord, du pêcheur, du marin des côtes, vie cruelle et dure, dominée par deux grands instincts : la faim et l'amour.

L'amour que décrit M. de Geijerstam est celui qu'on peut attendre de cette race, un amour fait de contrastes et d'extrêmes, mélange d'entraînement passionnel et de rêve sentimental, libre de tout artifice comme de tout libertinage, aussi capable des élans et des abandons de la passion sensuelle que des réserves et des pudeurs du sentiment idéal; — amour qui peut, par exemple, un soir de printemps, après la danse sur la pelouse, jeter par hasard deux êtres jeunes, vigoureux et vibrans, dans les bras l'un de l'autre, en laissant au mariage de consacrer plus tard ces fiançailles naturelles; — amour qui peut aussi permettre le complet abandon de la femme à la discrétion de l'homme, et où l'homme trouve, de son côté, assez de force et d'empire sur soi-même pour respecter ce qui est confié à son honneur; — amour qui a pu faire entrer dans les mœurs ces longues fiançailles, qui durent parfois plusieurs années, pendant lesquelles les fiancés vivent constamment ensemble dans la plus grande intimité; — amour enfin qui croît au milieu des grandes libertés permises entre jeunes gens et jeunes filles, mais qui prétend exiger une chasteté aussi absolue dans le passé de l'homme que dans celui de la femme, et qui pardonne aussi difficilement chez lui que chez elle le libertinage avant le mariage, comme les infidélités après.

Ainsi, la jolie Emma Pehrson, nièce de la fermière Olson, aime passionnément son beau marin Knut. Ils sont fiancés, ils se marieront au printemps, lorsque le marin, qui doit s'embarquer pour son dernier voyage, sera revenu; et ils vivront à la ferme, car la bonne tante Olson se fait vieille et aura besoin d'un bras jeune et vigoureux pour l'aider dans sa tâche. La veille du départ de Knut, les deux fiancés étaient restés assis sur le petit banc devant la maison, par une douce soirée d'été qui se prolongeait comme pour attendre l'arrivée de l'aurore. Ils avaient tous deux le cœur bien gros. Lui avait de plus un secret sur la conscience, un grand secret qu'il voulait lui confier. Elle s'était assise sur ses genoux et lui caressait les cheveux, et toute la candeur de son âme rayonnait dans ses grands yeux bleus, comme la bonté de son cœur se reflétait dans la douceur de son clair sourire. Et lui la tenait par la taille et l'embrassait tendrement; et vingt fois il avait ouvert la bouche pour lui parler, mais toujours sa timidité l'arrêtait, les paroles mouraient sur ses lèvres et la confidence était remplacée par un nouveau baiser... Et le lendemain il partait sans avoir rien dit.

Un jour, la vieille mendiante de la ville arriva à la ferme, et Emma, qui ne la laissait jamais passer devant la porte sans lui apporter de quoi se réconforter, alla lui chercher à boire et à

manger. Alors, dans sa reconnaissance, la vieille lui parla du bien-aimé qui s'était embarqué pour l'Amérique et qui reviendrait au printemps; et, tout en devisant, comme elle aimait à s'écouter, elle en vint à parler d'une femme que Knut avait aimée autrefois, qui habitait la ville, avait de lui un enfant. Emma, à cette révélation, avait senti son cœur se briser et avait failli s'évanouir. Il lui sembla qu'elle allait mourir de honte et de chagrin. Puis, rassemblant tout son courage, elle écrivit à son fiancé, en Amérique, de ne pas revenir : elle ne pourrait plus être à lui maintenant, dût-elle en mourir.

Sa tante, comprenant son chagrin, la maria au brave fermier Johan Erson, qui du moins serait bon et plein d'égards pour elle. Il fut tout cela pour elle, en effet; et elle cherchait, par reconnaissance, à être bonne pour lui, mais l'amour fut le plus fort. Elle fit ce qu'elle put, mais elle ne parvint pas à oublier son marin. A jamais, décidément, elle lui avait donné son cœur... Et peu de temps après, elle partit pour l'Amérique, laissant son mari et sa maison, pour aller retrouver son cher Knut.

M. de Geijerstam est revenu sur cette donnée, dans plus d'une de ses nouvelles. C'est tantôt Elsa Rundbeck, la riche héritière, qui a épousé un ancien capitaine des gardes et qui découvre, au milieu de son idylle à la campagne, que son mari a eu autrefois des amours de garnison dont elle n'avait jamais rien su: son bonheur s'écroule, toute sa vie semble brisée par l'amère désillusion, l'humiliation et le chagrin que lui cause cette découverte. C'est encore Mlle Hallin, dont les fiançailles sont rompues parce que son père a surpris son fiancé, le gai lieutenant Bergman, embrassant une servante, à la sortie d'un souper.

Dans une autre de ses nouvelles, l'auteur a voulu nous montrer la contre-partie de cette situation pour en dégager une thèse dans le goût de celle de M. Alexandre Dumas fils.

Une jeune fille, enfant unique d'un riche propriétaire vivant sur ses terres, a été amoureuse d'un gentilhomme, son voisin de campagne; elle l'a même aimé avec un peu trop d'abandon, et trop tard elle découvre combien il est indigne d'elle. Elle refuse alors de l'épouser et le congédie avec indignation. Son père, qui a été absent et ignore toute cette aventure, lui présente à son tour un prétendant à sa main. C'est un banquier avec lequel il est en relation d'affaires. Elle le connaît un peu, elle se rappelle l'avoir rencontré autrefois dans un bal à Stockholm. C'est un viveur connu, dont les frasques amoureuses ont fait assez de bruit pour que des échos en soient parvenus jusqu'aux oreilles des jeunes filles. Ebba ne les ignore pas; elle connaît même

l'histoire d'une de ses anciennes maîtresses, dont il a eu plusieurs enfans.

Elle prend donc la résolution d'être franche avec lui, de lui avouer sa faute avec toutes ses conséquences, mais de réclamer pour elle la même indulgence, le même oubli du passé qu'elle consent à lui accorder. Mais aux premiers mots qu'elle prononce sur ce sujet, le prétendant l'arrête, lui ferme la bouche : son passé ne la regarde pas, c'est un livre qui doit rester fermé pour elle. Tout ce qu'elle a le droit d'exiger, c'est la fidélité dans le mariage ; à cet égard, il compte tenir strictement ses engagemens. Mais alors, quel droit a-t-il de connaître son passé à elle ? Pourquoi ce livre-là devrait-il lui être ouvert ? Duperie pour duperie ou réserve pour réserve, elle a tous les droits de taire son secret comme il tait le sien. Elle lui promet solennellement une fidélité dans le mariage égale à la sienne : là commencera la communauté. Pour ce qui est du passé, chacun gardera le sien : ce passé n'entrera pas dans leur nouvelle vie ; il n'a rien de commun avec le pacte qu'ils vont conclure pour l'avenir.

Sauf cette admission en principe de l'égalité des droits entre les sexes, M. de Geijerstam raille assez sévèrement les prétentions de la femme scandinave à ce sujet, qui, dit-il, font naître une hypocrisie spéciale chez l'homme, augmentent la mésintelligence entre les sexes, et ajoutent aux difficultés du mariage. Après avoir montré les sévérités hypocrites des pères, les pruderies ridicules des mères, les exigences impossibles des filles et les sentimentalités rétrospectives des épouses, il établit qu'il en résulte une sorte de duperie générale et une véritable tyrannie.

Dans ses *Récits du Juge de paix*, il a réuni quatre petits contes d'un vif intérêt, fondés sur des faits réels dont il a recueilli tous les détails de la bouche d'un magistrat de ses amis. Ces faits se sont passés sur l'île d'Œland, parmi la population rustique qui vit isolée sur cette île, et que les glaces séparent du continent une bonne partie de l'année. L'intérêt de ces nouvelles se trouve ainsi, d'abord, dans l'authenticité des faits racontés ; mais il consiste aussi dans l'étude psychologique des caractères que l'auteur y a présentés. Ce ne sont pas de simples récits de crimes, comme semblerait l'indiquer l'intervention du juge de paix. Il y a crime ou délit, sans doute, dans chacune de ces histoires, et c'est par là qu'elles sont arrivées à la connaissance de la justice ; mais dans le récit qu'en fait M. de Geijerstam, elles deviennent de vraies peintures de mœurs. Il semble que l'auteur suédois ait emprunté à Mérimée son art d'analyser, de mettre en scène avec tant de vie

et de naturel certains entraînemens criminels. Comme l'auteur de *Colomba*, il nous montre l'effet d'une nature et d'un milieu spéciaux sur une population paisible et rustique; il nous fait voir comment l'idée du crime, lorsqu'elle pénètre par hasard dans un de ces cerveaux, le possède et le domine avec l'obsession de l'idée fixe, comment les contrastes et les extrêmes des caractères donnent à des êtres naturellement doux une férocité terrible, une fois les passions excitées. La résolution froide, le mépris de la vie humaine avec lesquels le forfait est alors commis, sous la contrainte de cette obsession, lui donnent un étrange et tragique caractère de sauvagerie. Telle est, par exemple, la passion homicide qui s'empare de la fermière Ingrid, l'héroïne d'*Un Parricide*, et qui lui donne cette sauvagerie, ce pouvoir de fascination sur son entourage, au moyen desquels elle parvient à amener son amant et ses fils à exécuter, presque malgré eux, le crime qu'elle a médité toute sa vie.

C'est dans des récits de ce genre que se révèle le plus complètement le remarquable talent de conteur de M. de Geijerstam. M. de Geijerstam est auteur dramatique en même temps que romancier; il a lui-même tiré de ses romans des pièces de théâtre. L'une d'elles, une émouvante histoire de meurtre, a été traduite par M. Prozor et a fait partie du répertoire du théâtre de l'Œuvre. Dans une autre, *Jean Anders* (1894), il a voulu, selon les traditions de l'école réaliste, et ainsi que l'avaient fait avant lui Auguste Boudeson (*le Grand Lars*) et Fraus Hedberg (*Esprits durs*) nous montrer le paysan suédois dans sa vraie nature, dépouillée des sentimentalités du romantisme, c'est-à-dire non pas simple, plein de bonhomie, laborieux et pieux, mais rusé, égoïste, querelleur et stupidement entêté.

III. — LE ROMAN PSYCHOLOGIQUE ET LE ROMAN IDÉALISTE. MM. O. LEVERTIN ET V. DE HEIDENSTAM

En 1890, paraissait à Stockholm un petit livre qui faisait un certain bruit dans le monde des lettres. C'était une spirituelle satire des tendances et du ton de la littérature du jour. Les auteurs, MM. Oscar Levertin et Verner de Heidenstam, imaginaient une nouvelle : *le Mariage de Pepita, la cigarettière*, écrite selon toutes les formules naturalistes — coins de nature, documens humains, développement physiologique, entraînemens instinctifs et fatalités héréditaires, — et leur livre n'était qu'une minutieuse critique de cette nouvelle imaginaire.

MM. Levertin et de Heidenstam aboutissaient à cette conclusion, que le naturalisme suédois avait fait son temps. Ils en reconnaissaient tous les mérites, surtout comme réaction contre les excès du romantisme, mais ils croyaient son rôle terminé. L'engouement pour le fait physiologique avait enfin passé de mode. On était las aussi des apothéoses de l'instinct, des excitations à la révolte de l'individu contre la société. Un retour vers l'idéalisme s'opérait par degrés. Les deux critiques affirmaient en outre que le naturalisme n'avait jamais réussi à s'acclimater complètement en Suède. Les Russes, les Norvégiens en avaient fait un réalisme à eux, l'avaient identifié à leur génie littéraire : en Suède, il était resté la spécialité d'une école ou plutôt de certaines individualités. Décidément, le tempérament des Suédois pas plus que leurs convictions ne les poussaient de ce côté. Leur âme, plutôt méditative qu'expansive, s'intéresserait toujours davantage à l'idée suggérée par un objet qu'à cet objet lui-même.

Bref, il fallait s'attendre à un changement. Mais auquel? voilà ce que les jeunes écrivains ne précisaient pas. Nos deux auteurs ne s'engageaient à rien à cet égard. M. de Heidenstam parlait seulement d'un retour aux aspirations idéales de la Renaissance, à la pureté classique de l'antiquité, à la « joie de vivre » des épicuriens, à la sublime résignation des stoïciens. Il faisait même un pas de plus, et déclarait préférer un miracle de Lourdes raconté avec âme, aux plus fidèles reproductions des réalités quotidiennes. M. Levertin, de son côté, parlait de préoccupations psychologiques et morales. Mais rien de tout cela n'était très net; et pour se renseigner sur les théories littéraires de MM. Levertin et de Heidenstam, force était de les attendre à l'œuvre. Leurs aspirations répondaient au sentiment général; la réaction par eux annoncée était réellement dans l'air : il ne restait plus qu'à la voir se traduire par des faits.

Et de fait, quelques mois après l'apparition de *Pepita*, M. Levertin publiait un grand roman, *les Ennemis de la vie*, une étude psychologique dans le genre des romans de MM. Paul Bourget et Édouard Rod.

M. Levertin s'était fait connaître déjà comme un de nos meilleurs poètes lyriques. Il avait montré dans ses vers une prédilection manifeste pour les sujets du moyen âge. Il semblait se complaire surtout dans les cimetières, les cloîtres, les vieilles ruines au clair de lune. Il chantait l'amour et la mort, le dieu à la torche renversée et celui qui promène triomphalement son flambeau. Sa muse était décidément triste, mais sa tristesse n'avait rien du pessimisme moderne, rien non plus de werthérien ni de

byronien. Il avait fait une étude spéciale des vieux poètes français, et semblait s'en inspirer.

Son roman les *Ennemis de la vie* ne laisse pas d'être aussi assez mélancolique. Une impression de tristesse s'en dégage dès les premières pages, et jusqu'au bout nous poursuit. L'action est des plus simples. Tout se meut autour de trois ou quatre personnages. Les faits sont secondaires : seul importe le développement psychologique des caractères.

Otto Imhoff est un jeune publiciste engagé dans le journalisme. Il est rédacteur en chef d'un journal libéral. Ses opinions politiques, plutôt radicales, contrastent avec son tempérament aristocratique, sa nature raffinée, ses goûts élégans. Il est fils d'un riche industriel suédois et d'une Française. C'est de sa mère qu'il tient sa nature fine, enthousiaste, prime-sautière, comme aussi son extrême sensibilité, son tempérament nerveux, ses idées démocratiques. Une telle nature est peu faite pour supporter les luttes politiques, pour vivre dans l'atmosphère surchauffée du journalisme, au milieu des haines, des jalousies, des intolérances. Tout son être moral en est bientôt meurtri. Il s'irrite de ces mœurs, de ces tiraillemens. Il s'exagère les affronts de ses adversaires, prend sa part de toutes les souffrances, des injustices qu'il constate autour de lui, et se désespère à la pensée qu'il ne peut rien pour secourir les opprimés qu'il a poussés à la révolte. Il prend pour des attaques personnelles l'opposition qu'on fait à ses idées, à ses principes. Cette persécution s'incarne surtout à ses yeux dans la personne de son adversaire, le journaliste conservateur Hessler, personnage très influent et membre de la Chambre haute. La polémique que celui-ci mène contre le journal libéral prend dans l'imagination d'Imhoff des proportions démesurées; il se croit personnellement dénoncé à la vindicte publique, attaché au pilori de l'opinion. Il vit dans un état maladif d'inquiétude et de surexcitation. De là à l'idée fixe, à la manie de la persécution, il n'y a qu'un pas : Imhoff est très près de le franchir.

La seule planche de salut est l'affection, l'influence calmante de sa fiancée. De cette fiancée, Annie Hörlin, M. Levertin a fait un adorable portrait. C'est la vraie femme, avec toute l'abnégation de son dévouement, la douceur de son affection, la lucidité de son esprit guidé par son cœur, l'influence consolante, apaisante, fortifiante, de son amour. Selon l'usage suédois, les fiancés se voient constamment. Annie va librement chez Imhoff, dans son appartement de garçon. Lui, de son côté, vient librement chez elle. Orpheline, vivant seule avec une tante, elle est employée comme caissière dans une compagnie d'assurances. Lorsqu'elle

sera arrivée au terme de son engagement, en automne, ils se marieront. En attendant, elle s'arrange pour le laisser seul le moins possible. Elle va le chercher à son journal en sortant de son bureau. Ils dînent ensemble, vont au théâtre ou se promènent. Elle passe sa soirée à calmer les amertumes, à dissiper les nuages qui se sont amassés en lui pendant la journée. Elle sent que c'est une lutte à mort entre elle et cette idée fixe, cette exaltation nerveuse de son fiancé, qui menacent leur bonheur à tous deux. Elle est le bon génie qui rétablit l'équilibre dans son âme. Seule elle parvient à l'arracher aux cauchemars qui le tourmentent. Les *Ennemis de la vie*, ce sont les haines, les jalousies, les rancunes, les acharnemens, les passions des hommes. La suprême consolation, c'est la femme avec son profond amour, son dévouement sans bornes.

Mais les influences mauvaises finissent par triompher. Annie est appelée soudainement auprès de sa tante, qui, durant une visite chez des parens à la campagne, est tombée malade. Il y a là pour elle un nouveau devoir à remplir : elle part en prenant congé de son fiancé à la gare; elle lui met dans la poche une longue lettre, qu'il doit lire en son absence pour y puiser du courage, de la patience et du calme. Malheureusement, en rentrant chez lui, au lieu de lire la lettre, Imhoff se met à lire les journaux. Les passions renaissent, les fureurs se déchaînent; l'idée fixe le ressaisit, avec toutes ses horreurs et ses hallucinations. Il se promène toute la nuit, la lettre de sa fiancée dans sa poche; le trouble augmente en son âme, et dans son cerveau la folie s'installe. Le lendemain matin, encore en proie aux démons qui le possèdent, il veut se rendre au journal. En sautant dans le tramway qui passe devant sa porte, son regard rencontre tout à coup celui de son ennemi Hessler, debout sur le trottoir à deux pas de lui. La stature de cet homme semble soudain grandir, prendre des proportions gigantesques, se perdre dans les nuages. Son regard sardonique s'abat sur Imhoff. Celui-ci sent comme s'il recevait un coup de massue sur la tête. Il s'affaisse, foudroyé d'un transport au cerveau, et roule à terre au moment même où le lourd véhicule se remet en marche. C'est Hessler qui le relève, le fait transporter chez lui, et se dévoue à le soigner. Mais il meurt sans reprendre connaissance et avant l'arrivée de sa fiancée.

Cette courte analyse est impuissante à donner l'idée d'un roman dont tout l'intérêt se concentre dans le jeu intime des âmes, dans l'intensité des sentimens exprimés. Cette folie qui naît et grandit chez Imhoff, les combats que livre sa fiancée Annie

aux cauchemars de son cerveau, les alternatives de sérénité et de fureur par lesquelles passe son âme, voilà tout le roman.

M. Verner de Heidenstam, déjà connu par un roman très lu, *Endymion*, — dans lequel il avait mis en contraste la suprême quiétude, la simple joie de vivre de l'Orient, avec les agitations, les incohérences et les tourmens de l'âme occidentale, — par des récits de voyage et d'esthétique, par plusieurs recueils de vers, qui révélaient en lui une vraie nature de poète et un talent original, faisait de son côté un pas de plus dans ce mouvement de réaction idéaliste. Il aboutissait à l'allégorie, au symbolisme. Son nouveau roman, *Hans Alienus* est une parabole, le rêve d'un philosophe et d'un poète, interprété au moyen de mythes et de symboles. Il rappelle par certains côtés l'épopée mystique de Milton; par d'autres il rappelle le rêve philosophique de Gœthe, de Byron. Certains traits lui sont, au contraire, particuliers. Ainsi les vers s'intercalent partout dans la prose; la réalité s'enchevêtre dans l'allégorie, au point qu'elles se confondent, que le rêve revêt parfois les formes de la réalité, et que la réalité se perd dans le rêve.

Des mythes, des symboles, du mystère et de la philosophie encadrés dans des peintures réelles, des préoccupations d'idéal et de spiritualité, voilà les procédés de M. Verner de Heidenstam; le culte du beau sous toutes ses formes, voilà son esthétique; la joie de vivre, la joie idéale, insouciante, dont l'homme a besoin comme la plante a besoin du soleil, cette joie qui est le soleil de l'âme et la fait s'épanouir comme la fleur s'épanouit à la lumière, voilà le dernier mot de ses aspirations philosophiques. « Et, dit-il, on a le bonheur que l'on s'imagine avoir. » L'imagination peut faire de la vie un sourire; c'est le savoir qui en fait une vallée de larmes. Pour arriver à la béatitude, il faut moins se préoccuper de connaître et jouir davantage d'être; estimer ce qu'elle vaut chaque minute de l'existence, qui n'est ni le passé, ni l'avenir, mais la seule qui soit à nous; ne pas oublier de vivre à force de chercher à connaître le pourquoi de la vie; ne pas se glorifier de la somme de ses connaissances positives, jusqu'à en oublier la gloire du soleil et du printemps, jusqu'à passer à côté du bonheur, pour avoir voulu se rendre compte de son essence. Cette vérité, la Grèce et l'Orient l'avaient comprise : Hafed et Umballa, deux frères, veulent tous deux retrouver la bague du Grand-Mogol, qui s'est égarée. Le prince a promis de combler d'honneurs et de richesses celui qui la rapporterait, et de lui donner la main de la princesse, sa fille. Hafed remue ciel et terre

pour la trouver; Umballa reste couché à la porte du bazar, où le soleil lui réchauffe le dos. Une vieille esclave lui offre un sou pour aller vider son panier d'ordures. Facile moyen de gagner son déjeuner! Il va vider le panier;.. et la bague roule à terre avec un trognon de chou.

De même, ce petit pâtre du mont Hymète qui, couché sur la colline par un beau jour de printemps, tire de sa flûte quatre notes joyeuses, pendant que tout Athènes se précipite à l'Agora, pour entendre expliquer par un philosophe stoïcien le secret de la vie heureuse. La flûte du petit pâtre, à elle seule, lui en a dit plus long.

Qu'importent, en vérité, la science, les richesses, la renommée, quand l'amour et le rêve suffisent si délicieusement à remplir la vie? Abdoula, le nègre du Soudan, sait qu'en jetant trois pierres dans le puits qui est sous la statue d'Isis, au moment même où la lune touchera l'eau de son reflet, il est assuré de voir exaucer trois de ses souhaits. Accroupi aux pieds de la déesse, au milieu des sombres ruines de temples et de palais, il guette le passage de la lune au zénith, l'instant où elle dardera sa douce lumière jusqu'au fond du puits. Il tient ses trois pierres. En jetant la première, il souhaitera d'être aimé de Fatma; en jetant la seconde, de devenir chef de sa tribu; en jetant la troisième, de vivre longtemps. Soudain un rayon d'argent effleure la surface de l'eau, et la première pierre tombe au fond du puits. Alors Abdoula, le cœur en joie, la face illuminée, rentre dans son village, oubliant, dans son bonheur, les deux autres pierres. Que lui importent puissance et longue vie, puisque Fatma déjà l'aime?

Cependant tout en prêchant l'insouciance et la quiétude orientales, M. de Heidenstam ne manque pas lui-même d'aller au fond des choses, de voir et de déplorer tout le mal dont nous souffrons. Et malgré tout son épicurisme et toute sa quiétude orientale, au fond c'est un pur Scandinave, un vrai Suédois, d'une âme à la fois aventureuse et contemplative, active et mélancolique, mystique et incrédule, rêveuse et pratique.

Le héros de son roman : *Hans Alienus* est le fils d'un savant professeur suédois, sceptique et misanthrope, et d'une belle Italienne légère et dévote, qui, avant de se marier, a mené longtemps une joyeuse vie. Leur union a été de courte durée, tout juste assez longue pour que leur fils ait eu le temps de naître. Le père, laissant sa femme poursuivre à Rome une vie de plaisirs, a enlevé son fils et est revenu avec lui à Stockholm où il a vécu depuis en solitaire, plongé dans ses livres. Hans a grandi dans cette solitude. D'un esprit trop indépendant pour s'accommoder d'aucune

école, il passe son temps dans la bibliothèque de son père, lisant à tort et à travers tout ce qui lui tombe sous la main, et vivant dans le monde de rêves que lui ont créé ses lectures et l'isolement de sa pensée. Mais au milieu de ces rêves se pose soudain une question : Quel est le but de l'existence? Est-ce à la seule fin de mener la vie qu'ils mènent, que son père et lui sont nés? Accumuler des connaissances pour les voir s'effondrer dans l'anéantissement de la mort ou la perte de la mémoire, est-ce là le but dernier? Traverser la vie sans une joie, dans un labeur incessant, pour aboutir à la sécheresse du cœur, au mépris de ses semblables, à l'indifférence et à la solitude éternelles, est-ce là le dernier mot de la destinée de l'homme? Non! Son père s'est trompé : il a pris le moyen pour la fin. Peut-être sa mère a-t-elle, après tout, choisi le meilleur lot? Hans ira s'en assurer. Et il part pour Rome.

Le voilà bientôt menant une vie de gaîté et de plaisirs, au milieu d'un monde cosmopolite dont il devient l'enfant gâté. De la joie à tout prix! voilà sa devise. Il a trouvé le but de la vie : être heureux! En compagnie de jeunes gens et de jeunes filles de son monde, il fonde une société secrète, dont tous les membres doivent s'engager sur l'honneur à ne jamais tolérer une pensée triste, à ne jamais se laisser envahir par l'ennui ou le chagrin, à maintenir intacte en eux la gaîté de cœur. Chaque fois qu'un d'eux faillira à l'épreuve, se laissera vaincre par l'humeur chagrine, il donnera un gage. Et celui qui, à la fin de l'année, au prochain carnaval, se trouvera avoir versé le plus de ces gages devra organiser à ses frais une brillante mascarade : une procession qui célébrera le triomphe de l'humanité.

C'est Hans lui-même, le plus gai de tous au commencement, qui se voit condamné à payer cette amende : à mesure que le terme approchait ses gages s'étaient accumulés. Car un vide tous les jours plus profond s'était creusé dans son cœur, au milieu de ces plaisirs! Un atroce ennui lui était venu de ces fêtes continuelles! Il les fuyait maintenant, las jusqu'à l'écœurement. Il se réfugie au Vatican. Il a obtenu l'autorisation de travailler à la bibliothèque. Il prépare une étude sur l'origine et le développement de la musique ecclésiastique. Il fréquente les églises. Les splendeurs de ce culte de pompes et de symboles l'attirent; les magnificences, les sublimes grandeurs d'une messe pontificale le remplissent d'enthousiasme. Mais bientôt, de nouveau, le vide se fait dans son cœur. Ses angoisses augmentent. Il parcourt la Ville éternelle, étudie les monumens, veut vivre dans le passé, dans le monde des anciennes gloires. Redevenant Hans Alienus, Hans

l'Étranger, le Solitaire qui n'a pas de foyer, ni d'amis, il va à l'encontre des siècles, se réfugie vers les mondes qui ont été avant Rome. Sous la conduite de la déesse de la vengeance, Tisiphone, qui est aussi celle du souvenir, il traverse, il visite la Grèce et l'Égypte, Babylone et Ninive. Il vit de la vie joyeuse de l'Attique sur les plages ensoleillées, auprès des sources enchantées coulant à l'ombre des platanes; de la vie des Pharaons dans les barques fleuries, qui descendent le Nil; de la vie de Sardanapale, dans la jouissance effrénée des sens.

Une nuit, dans le désert, et tandis qu'il suivait des yeux les mondes innombrables roulant à travers le ciel, il eut une vision. Il vit le Père Éternel, sur son char de lumière, parcourant l'espace infini. A ses pieds étaient couchés les deux jumeaux Dionysos et Jésus. Les deux frères divins, chacun d'un côté du char lumineux, contemplaient en silence ces mondes sans nombre, qui défilaient devant leurs yeux. De tous ces mondes brillans, montaient jusqu'à eux des sons de joie, des chants d'allégresse, des hymnes de louange. De la petite terre seule, leur arrivaient des voix lamentables, des cris de désespoir, des pleurs et des sanglots. Dionysos leva sa tête aux boucles d'or. et d'un regard étonné interrogea son Père. Mais Jésus doucement l'attira vers lui, et murmura dans un soupir :

— Ils n'ont pas su, vois-tu, attendre l'accomplissement des temps. Ils croient par leur sagesse pouvoir s'élever à un bonheur qui n'est pas de leur sphère.

— J'irai du moins leur apprendre comment ils peuvent attendre! dit Dionysos. Il y a des joies terrestres qui pourraient leur faire oublier leurs maux.

Et Jésus le laissa partir.

Parvenu sur la terre, Dionysos coupa une branche de vigne et s'en fit une couronne. C'était le signal auquel devait le reconnaître son frère. Il envoya à Jésus une couronne de roses, qui le ferait reconnaître à son tour. Et puis Dionysos parcourut la terre, la fécondant sous ses pas. La vie éclatait partout; la mer caressait doucement les plages; le soleil animait les collines; les treilles se couvraient de grappes vermeilles, les champs d'épis dorés. Jusque sur la branche de vigne qui ceignait la tête du dieu, poussèrent des grappes légères qui dansaient sur son front. De tous côtés des bandes joyeuses venaient escorter le char de Bacchus. Les nymphes et les satyres sortaient des bois pour le fêter. Tous puisaient dans son regard la joie de vivre, l'oubli de leurs maux. Et l'humanité souffrante, voyant cette joie divine, crut un moment que le bonheur était dans l'ivresse des sens.

Mais bientôt, dominant le bruit de ces réjouissances, sortit de nouveau de tous les coins de la terre, des cités, des monts et des vallons, l'écho de l'humaine tristesse, l'écho des pleurs et des sanglots.

Alors Jésus descendit sur notre planète. Il chercha vainement son frère. Partout où il le demandait, des gémissemens répondaient; des mères avaient perdu leurs filles; les hommes ne rentraient plus au foyer. Les joies de Dionysos semblaient avoir fait naître de nouvelles misères. Jésus souffrait de toutes ces peines. Dans sa douleur, les roses tombèrent de sa couronne : il n'en resta que les épines, qui maintenant perçaient son front. Des gouttes de sang se mêlaient aux larmes qu'il versait sur ces souffrances humaines. Et l'humanité, voyant cette divine tristesse, crut alors que la joie ne pouvait naître que des larmes.

Ressembler au Christ, aimer les hommes comme il les a aimés, voilà donc le but de la vie. Telle est la conclusion à laquelle arrive Hans Alienus. Il a trouvé que les joies de Dionysos ne suffisaient pas à remplir l'existence; que la recherche de la vérité conduisait au doute; que le culte du beau demeurait stérile. Seule la *Charité* peut donner la paix du cœur. Hans Alienus revient donc auprès de son père. Il est maintenant aussi vieux que lui. Toutes ses illusions sont restées en route. Il a brisé son idole, renié son ancienne croyance dans l'*Eudémonie* hellénique. Il les remplacera par la foi en l'humanité et par la résignation. Désormais le père et le fils se comprennent. Par des chemins différens, la vie les a conduits au même point. Le culte de la science et du savoir n'a pas donné plus de satisfaction à l'un que le culte du beau et la joie de vivre n'en ont procuré à l'autre. Telle est l'idée philosophique qui se dégage du livre de M. de Heidenstam. Mais la philosophie de l'œuvre est loin d'être l'œuvre entière. C'est tout au plus le fil conducteur qui la traverse et que j'ai essayé d'indiquer. Le reste échappe, en grande mesure, à l'analyse. On ne peut résumer ces tableaux de civilisations anciennes, ces rêves, ces visions, ces allégories, ces paraboles dont le livre est tout rempli.

Aussi bien la valeur d'une œuvre semblable dépend-elle moins de l'idée philosophique que l'auteur a voulu exprimer que de la force créatrice par laquelle il a pu donner la vie à ses visions, faire revivre le passé, nous faire oublier qu'il nous transportait à côté et au-dessus du réel. M. de Heidenstam donne souvent cette illusion, mais il n'y parvient pas toujours. A côté de tableaux réellement beaux, de scènes très vivantes, de paysages charmans, de détails très finement observés, il y a chez lui des pages sibyl-

lines, des mythes obscurs, des passages où l'extraordinaire, l'imprévu, occupent une place trop grande, des oracles de pythonisse dont le sens échappe. Il faut ajouter pourtant que ces abstractions, ces singularités, ces obscurités ne sont jamais tout à fait choquantes. C'est que, dans le plus libre élan de ses pensées, l'auteur ne s'est jamais détaché de son héros. Ce sont les chagrins, les révoltes, les aspirations, les sensations de *Hans Alienus* qu'il met dans son œuvre. Lui seul nous intéresse : ce sont ses confidences volontaires ou involontaires qui donnent à son rêve la sensation du vrai.

CONCLUSION

Pour compléter cet aperçu du mouvement littéraire suédois, il aurait fallu, à côté des œuvres que nous venons d'examiner, placer celles de romanciers tels que Ernest Ahlgren, Nordensvan, Stella Klève, Alfhild Agrell, Anna Wallenberg, parmi les réalistes; de Tor Hedberg, Axel Lundegård, Beckström, Sigurd Snorre, Armanda Kerfstedt, Mathilda Roos, Selma Lagerlöf, parmi ceux qui montrent plutôt des tendances idéalistes.

Mme Victoria Benedictsson, qui écrivait sous le nom d'Ernest Ahlgren, a été, par sa vie autant que par ses ouvrages, une personnalité intéressante. Mariée très jeune à un inspecteur des postes plus âgé qu'elle de vingt ans, elle vécut obscurément jusqu'à sa trente-troisième année dans un petit village du midi de la Suède. D'une santé délicate, atteinte d'un terrible mal chronique qui la tourmentait par intervalles fréquens, elle passa cette première partie de sa vie dans l'isolement complet, livrée à ses propres pensées, parmi lesquelles se faisait jour déjà un sentiment de révolte contre sa destinée, contre les conditions de sa vie, contre l'oppression de son milieu. Déjà, elle méditait le projet d'écrire, de déverser dans un roman tout ce qui débordait de son cœur, de sortir par la fiction des ténèbres qui l'entouraient. C'était une de ces âmes fiévreuses, impuissantes contre elles-mêmes, que la verve saisit par secousses, qu'une sensibilité maladive pousse à s'exagérer la douleur comme la joie; natures faites de contrastes et de soubresauts, qui, sentant en elles-mêmes toutes les passions, sont spécialement douées pour les décrire. Enfin cette révolte qui grondait en elle éclata. Un beau jour, sans préparation ni prétexte, elle quitta sa maison, son mari, tous les siens, rompit avec la vie régulière, et s'en alla de par le monde, seule, prétendant jouir de la vie. Elle se mit alors à

écrire et arriva vite à la célébrité. Une série de romans : *En séance*, *l'Argent*, *Marianne*, révélèrent en elle des dons au-dessus de la moyenne. Elle prenait parti contre le mariage, contre le ménage surtout et la part qui y est faite à la femme, contre une morale taillée sur le même modèle pour tous les tempéramens et qui étouffe tout sentiment individuel, contre des lois sociales qu'elle déclarait fondées sur des préjugés héréditaires.

Plus tard, elle écrivit en collaboration avec M. Lundegård, jeune romancier qui s'est fait un nom parmi les romanciers qui aspirent à un retour vers l'idéalisme. Mais les douleurs physiques dont elle continuait à souffrir, et surtout la terrible oppression morale, la déprimante et irrésistible mélancolie qui en résultait, eurent finalement raison de son courage et de sa force d'âme. Ce qu'elle avait pu supporter dans son village lui parut tout à coup insupportable, au milieu de la liberté et de la célébrité qu'elle s'était désormais acquises. Elle se tua, à peine âgée de quarante ans. Sa correspondance publiée récemment, et une notice biographique que lui a consacrée Mlle Ellen Key, n'ont pas réussi à éclairer complètement ce caractère original, primesautier et contradictoire, que les souffrances physiques et morales finirent par obscurcir, sans jamais parvenir à l'aigrir.

Le roman de M. Tor Hedberg, *Judas*, est une curieuse étude psychologique, un essai de réhabilitation de l'archi-traître de l'Évangile, par une nouvelle théorie sur les mobiles de son action. C'est une œuvre bizarre et qui mériterait bien aussi un examen plus détaillé. De même, le roman symbolique de Mlle Selma Lagerlöf, qui a tiré un heureux parti des vieilles légendes, des croyances populaires de sa province natale, le Vermland. Sa *Saga de Gustave Berling* est animée d'une vie intense; le légendaire et le réel s'y mêlent et s'y enchevêtrent, et semblent s'éclairer mutuellement d'une forte lumière. De même encore l'œuvre considérable de M. G. Nordensvan : théâtre, roman, critique littéraire; le roman de famille de Mme Armanda Kerfstedt; les nouvelles paysannes de M. Édouard Beckström. Toutes ces œuvres seraient intéressantes à étudier. Mais une telle étude nous entraînerait au delà des limites de cette esquisse.

Au surplus, les quelques individualités littéraires que j'ai essayé de faire connaître, et qui sont caractéristiques dans les différens genres de la littérature contemporaine, auront suffisamment indiqué les tendances actuelles du roman suédois. Ainsi l'on a pu voir naître le naturalisme sous l'influence de courans venant du dehors. Ce naturalisme est d'ailleurs mêlé de romantisme, d'idées abstraites, de polémique politique et sociale. Sous l'impulsion

d'une personnalité marquante, d'un caractère ardent et combatif, d'un talent original et puissant, en même temps qu'un peu déséquilibré, il est devenu surtout antimoral, antireligieux, presque anarchiste. La réaction contre le radicalisme pieux et vertueux du milieu environnant a été poussée à l'extrême; le roman naturaliste suédois est allé tout droit jusqu'à la révolte contre tout principe social et moral capable d'imposer une contrainte au penchant naturel.

Des excès mêmes de cette tendance est résultée une réaction idéaliste. L'apothéose des sens et des instincts a fait renaître le besoin des choses de l'âme, la curiosité des phénomènes supérieurs de la vie morale. Le parti pris de mépriser tout idéal a disparu pour faire place à des préoccupations psychologiques et morales, au dessein de relever l'être humain à ses propres yeux, de le montrer moins esclave de ses sens, capable enfin de maîtriser ses passions. L'idée du devoir a reparu, en opposition avec les entraînemens de l'instinct; l'imagination a repris ses droits à côté des sensations; la moralisation de l'être humain par la domination des désirs a remplacé l'idée de son émancipation de toute entrave morale ou religieuse. Ce néo-idéalisme, qui a fait son apparition il y a quatre ou cinq ans, est encore incertain de sa voie et peu sûr de ses croyances. Il s'essaie dans l'analyse psychologique, dans l'allégorie et le symbolisme; mais le fond de sa philosophie reste confus, sa foi est indécise. Il flotte entre une sorte de panthéisme, un christianisme mystique et une religion humanitaire, et il éprouve l'inconvénient de s'être plongé sans foi bien précise dans des études que la foi peut seule féconder.

O. G. DE HEIDENSTAM.

A LA VEILLE

D'UNE ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

I

Ce n'est pas de nous qu'il s'agit aujourd'hui, mais des États-Unis. On sait que le président de la République y est élu tous les quatre ans au suffrage universel. L'élection a lieu quatre mois avant l'installation à la Maison Blanche. L'agitation commence dès le début de l'année qui précède cette date. Depuis le printemps dernier, le pays n'est occupé que du choix du magistrat qui devra régir ses destinées de mars 1897 jusqu'en mars 1901. On connaît aussi la procédure qui s'est peu à peu introduite dans les mœurs au point d'être observée comme une règle écrite. Chaque parti envoie de tous les points du territoire ses délégués à une Convention générale du parti, qui se réunit dans une ville et à une époque désignées d'avance. Cette Convention établit un programme qu'on appelle plate-forme (*platform*) et qui expose la manière de voir de la majorité, ou de l'unanimité de la convention sur les questions qui occupent l'opinion publique. Une fois ce programme établi, chaque convention désigne (*nominates*) deux candidats, l'un pour la présidence, l'autre pour la vice-présidence des États-Unis, et en forme une liste (*ticket*) qu'elle recommande aux suffrages des électeurs. Ceux-ci n'en demeurent pas moins libres de voter pour qui bon leur semble; mais cette désignation, faite à l'avance par les représentans autorisés de chaque parti, pèse d'un grand poids sur le vote populaire, et la bataille s'engage sur les noms ainsi mis en avant. De véritables campagnes s'organisent dans l'intervalle qui sépare les Conventions du vote définitif : les politiciens les plus habiles de chaque parti en prennent la direction, établissent leur quartier général, et déploient une activité comparable à celle d'un chef d'armée, préoccupé de

faire converger vers un même but tous les mouvemens de ses troupes sur le théâtre des opérations.

Cette année, l'intérêt capital des plateformes résidait dans la question monétaire. La grandeur des intérêts engagés, la situation prépondérante que les États-Unis occupent dans la vie économique du globe, les conséquences qui résulteront de la décision prise en un sens ou dans l'autre, non seulement pour l'Amérique, mais pour le monde entier, me faisaient un devoir d'étudier de près la lutte actuelle. Déjà les journalistes américains, ces merveilleux fabricans de titres à sensation, l'ont baptisée : la bataille des étalons (*battle of standards*). La place d'un économiste était indiquée dans l'un et l'autre des états-majors, à la recherche des meilleurs points d'observation.

Je suis donc retourné aux États-Unis. Je les avais visités, il y a trois ans, au moment de l'Exposition de Chicago, de la foire universelle, comme les Yankees l'avaient nommée dans leur langue pittoresque : la grande Républiqne était alors secouée par une crise financière violente, qui avait coïncidé avec les premiers mois de l'Exposition, et qui provoqua une lutte parlementaire acharnée au sujet de la législation monétaire. Il s'agissait de mettre un terme aux achats de métal blanc par le Trésor, dont les caves s'emplissaient de lingots que le public ne lui demandait pas. Le monde financier et commercial redoutait un changement d'étalon. Seule, la fermeté du président Cleveland, qui arracha au Congrès, après trois mois d'efforts, le rappel de la loi Sherman, sauva le pays d'un bouleversement. Mais les peuples oublient vite les leçons de l'histoire ou les comprennent mal. Au lieu de renoncer définitivement à toute tentative de restauration de l'argent, une partie de l'Amérique se lance tête baissée dans une campagne qu'elle prétend faire aboutir à la libre frappe de ce métal.

Cette idée a pris naissance dans les États qui, tels que le Nevada, le Colorado, le Montana, l'Idaho, contiennent de nombreuses mines d'argent. Mais, chose singulière, elle a recruté de nombreux adhérens dans l'ouest, le centre et le sud, parmi les fermiers et même les ouvriers, qui s'imaginent que cette révolution monétaire améliorerait leur condition. Les Montagnes-Rocheuses et une partie du bassin de Mississipi croient voir là en même temps une occasion de s'affranchir de la suprématie des États de l'est, à qui leur richesse, la densité de leur population et leur longue expérience politique avaient assuré jusqu'à ce jour une légitime prépondérance dans la conduite des destinées de l'Union.

Il n'est plus possible aujourd'hui de juger l'ensemble du

peuple américain d'après les New-Yorkais et les Bostoniens, ni de considérer ce qui est à l'ouest des monts Alleghanys comme une quantité négligeable. Les anciens États du bord de l'Atlantique, qu'on désigne parfois du nom de Nouvelle-Angleterre, forment en réalité une vieille Amérique par rapport aux jeunes communautés du centre et de l'ouest. Ils constituent au sein de l'Union une sorte de parti conservateur; ils commencent à avoir des traditions et à goûter les douceurs d'un état d'âme plus raffiné que celui des rudes planteurs et mineurs, pionniers de la Fédération dans sa marche de l'Atlantique au Pacifique. Ceux-ci sentent les forces leur venir : grâce à la constitution qui ordonne que chaque État sera représenté par deux sénateurs, sans tenir compte de la population, leur influence au Sénat est déjà considérable. Les territoires qu'ils occupent sont immenses, et, si le peuplement s'en effectue avec la rapidité dont certaines villes, comme Chicago, ont donné l'exemple, la Chambre des représentans ne tardera pas à compter, elle aussi, une forte proportion de députés de l'ouest. Là est la nouveauté et aussi le péril de la situation.

Jamais depuis trente ans il ne s'était révélé comme aujourd'hui. A lire certains journaux américains, l'étranger pourrait même croire à un antagonisme plus profond encore que celui qui existe réellement. Le principal journal de Denver, capitale du Colorado, le *Rocky Mountain News*, attaquait au mois de juin dernier le président Cleveland, objet spécial de la haine des partisans de l'argent, que nous demandons au lecteur la permission d'appeler argentistes. Ce barbarisme nous permettra de traduire littéralement l'épithète de *silverites* qui revient à chaque minute dans la bouche et sous la plume des Américains. Ce président démocrate, qui a la fermeté de résister à son propre parti toutes les fois qu'il juge que celui-ci se trompe, était représenté sur un bûcher : les flammes de « l'argent libre » le dévorent, pendant qu'il essaie de s'échapper par une échelle d'or. Il est probable qu'une fois la brûlante question du jour réglée, tout rentrera dans le calme, et les adversaires, si échauffés en ce moment, retourneront à leurs affaires sans s'armer pour une guerre civile. Mais rarement une discussion politique s'est poursuivie sur un ton aussi violent ; rarement des dénonciations semblables à celles qui s'impriment matin et soir dans les journaux ont ameuté l'opinion. Les délégués républicains du Colorado, de l'Idaho, de l'Utah, du Montana, du Nevada, en se retirant de la convention de Saint-Louis, n'ont pas craint de dénoncer à leurs constituans le programme adopté par la majorité de leurs coreligionnaires politiques « comme la pire tentative jamais faite par le parti républicain, jadis sauveur du peuple, mais prêt aujourd'hui à l'oppri-

mer, si la Providence ne l'arrête pas au moyen du suffrage des hommes libres. »

Le sénateur Tillman, de la Caroline du Sud, qualifiait l'autre jour dans une réunion publique le président Cleveland d'instrument de *Wall street*, c'est-à-dire des banquiers de New-York, et apostrophait ses auditeurs en ces termes :

Votre politique a consisté à changer de maître, ce que vous faites en expulsant une bande de voleurs et en en installant une autre à sa place. Vous êtes hypnotisés par le chant de sirène des journaux vendus... Toutes ces punaises d'or (*goldbugs*) sont foncièrement hypocrites et menteuses... En 1893, le Congrès a démonétisé l'argent et établi l'étalon d'or, grâce aux machineries et canailleries de John Sherman et autres coquins... Les *trusts* et monopoles nous tuent. Votre procureur général a, de par la loi, le pouvoir de les étrangler tous, mais il ne peut le faire. La corruption est partout : corruption dans les tribunaux sans exception, jusque dans la Cour suprême; — corruption au Congrès; — et, ce qui est pis que tout, la présidence vient d'être mise aux enchères à Saint-Louis. Hanna a commencé par acheter le vote des nègres en faveur de Mac-Kinley; puis Platt les a achetés une seconde fois pour leur faire adopter sa plateforme en faveur de l'or. John Sherman, le grand prêtre de Mammon, est, avec Mark Hanna, le copropriétaire de Mac-Kinley... Et maintenant, amis, voilà assez longtemps que nos chefs nous vendent. Le temps est venu de nous insurger. Il nous faut une nouvelle déclaration d'indépendance : l'Amérique aux Américains, et l'Angleterre aux Enfers!

Il n'est aucune des passions de la démagogie auxquelles il ne soit fait appel dans cette campagne. Les faits sont dénaturés; les accusations les plus extravagantes proférées sans preuve à l'appui; on s'adresse aux pires instincts des foules. Si la démocratie américaine résiste à de pareils assauts, elle aura donné une admirable preuve de sagesse et de possession d'elle-même.

II

La division politique des États-Unis est malaisée à définir, parce qu'elle ne correspond à rien de précis; elle ne ressemble pas à la nôtre, personne ne songeant à demander un changement dans la forme du gouvernement. Les deux grands partis en présence sont le parti républicain et le parti démocrate; à côté d'eux le parti populiste a recruté des adhérens dans certains États du sud et de l'ouest : on pouvait néanmoins jusque dans les derniers temps le traiter de quantité négligeable. Les ouvriers ont aussi des organisations spéciales : mais elles n'empêchent pas ceux qui en font partie d'appartenir à un autre groupe politique. Le parti républicain se glorifie d'avoir mené la guerre de sécession et d'avoir rétabli l'unité nationale; le parti démocrate n'a plus que le nom de commun avec les confédérés de 1861, qui pendant

quatre ans versèrent leur sang sur tant de champs de bataille et disputèrent la victoire aux Sherman, aux Sheridan et aux Grant. Aussi n'est-ce pas sur le terrain des luttes d'autrefois que se rencontrent les adversaires d'aujourd'hui. Ils sont d'accord pour maintenir l'organisation actuelle du pays; ils ont au même degré le respect de la constitution; ils ne sont pas en désaccord sur la politique étrangère. Si le républicain Blaine a passé pour le champion le plus ardent du panaméricanisme, le démocrate Cleveland a déployé une singulière énergie dans la revendication des droits des États-Unis lors de l'incident anglo-vénézuélien à la fin de 1895. Ce n'est pas non plus sur une question confessionnelle qu'éclatent les conflits d'opinion, bien que l'association anti-papale, *American-protective association*, par abréviation A. P. A., essaie de faire à Mac-Kinley un grief d'avoir épousé une femme catholique.

C'est donc en matière économique que doivent éclater les divergences qui séparent les démocrates et les républicains. Mais ici encore, chose étrange à constater, aucun des deux partis, au début de la campagne présidentielle de 1896, n'avait de programme précis. Deux questions préoccupaient le pays: celle du tarif et celle de la monnaie; protection ou libre-échange, étalon d'or ou double étalon. Hâtons-nous d'ajouter que les problèmes ne se posent pas avec cette simplicité élémentaire. Bien peu de libre-échangistes américains auraient le courage de supprimer tous les droits de douane; un petit nombre seulement des partisans de l'étalon d'or songent à retirer de la circulation les dollars d'argent qui en forment une portion importante. D'autre part, bien que les républicains soient acquis à une politique protectionniste, les démocrates sont loin d'être tous de l'opinion contraire; et, pour ce qui est de la question monétaire, elle compte des partisans de l'une et de l'autre solution dans les deux camps. Une forte majorité de républicains est favorable à l'étalon d'or; ce qui n'empêche qu'en 1893 le président démocrate Cleveland a lutté avec une énergie indomptable pour l'abrogation des lois ordonnant les achats d'argent par le Trésor, et que certains membres de son cabinet, le secrétaire de la Trésorerie Carlisle en tête, se jettent aujourd'hui dans la mêlée pour combattre les argentistes. Il faut jeter un coup d'œil en arrière afin de comprendre la situation.

Après avoir été longtemps libre-échangistes, les États-Unis, vers le déclin du XIXe siècle, ont suivi l'exemple de beaucoup de nations européennes et ont établi des barrières pour protéger nombre de leurs industries. Le major Mac-Kinley, président de la commission parlementaire chargée de la revision des lois douanières, attacha son nom au tarif le plus élevé, qui fut établi il y a

quelques années sous le gouvernement du républicain Harrison, et légèrement abaissé en 1894, sous une présidence démocratique, par une loi dite *Wilson bill*. On attribuait la crise de 1893 à l'excès des tarifs protecteurs et à la législation monétaire : sous le coup de ses souffrances, le pays approuva un double changement dans l'une et l'autre politique. Mais aujourd'hui que la prospérité promise ne lui semble pas revenir assez vite, il est de nouveau prêt à voter en sens contraire. Ce n'est pas le lieu de discuter une théorie économique. Constatons cependant que l'Amérique est mieux armée qu'aucune autre contrée pour la lutte sur le terrain du libre-échange. La richesse et l'étendue de son sol lui permettent d'exporter nombre de matières premières : elle devient de ce chef créancière de l'étranger et achète à son tour des produits fabriqués au dehors. Cela est si vrai qu'à une époque dont nous ne sommes pas éloignés les revenus des douanes dépassèrent largement les besoins du Trésor et parurent à beaucoup de bons esprits un impôt injustement prélevé sur le consommateur, c'est-à-dire sur la masse. Craignant de les voir abolir, les protectionnistes inventèrent le système des pensions, dont l'objet principal fut de trouver un emploi à d'énormes excédens budgétaires. Avec une armée de 25 000 hommes et une marine à peu près nulle, les Américains trouvèrent moyen d'inscrire annuellement 800 millions de francs au titre des dépenses militaires, en pensions servies aux vétérans de la guerre de sécession, à leurs familles, et surtout à des amis politiques. Aujourd'hui les temps sont changés : les excédens ont fait place à des déficits, qu'il a fallu combler à l'aide d'emprunts. L'administration démocratique ne peut plus se vanter d'avoir continué à diminuer la dette publique, comme elle le fit sous la première présidence de Cleveland, de 1885 à 1889. Depuis deux ans elle a dû emprunter un milliard de francs : il est vrai qu'elle a eu à souffrir de l'incertitude qui n'a cessé de régner sur le régime monétaire du pays.

Celui-ci est assez connu pour qu'il n'y ait pas lieu d'y insister. Nous l'avons exposé ici même en 1894. Depuis le rappel du Sherman bill, en octobre 1893, les États-Unis se trouvent, au point de vue métallique, dans une situation analogue à celle de la France : l'or seul peut y être librement frappé; mais les dollars d'argent antérieurement émis ont conservé force libératoire. S'il n'existait aucun doute relativement à l'avenir, la présence dans la circulation de ce demi-milliard de dollars d'argent sous la forme d'espèces sonnantes, de billets du Trésor et de certificats de dépôt gagés par le métal monnayé ou déposé en lingots dans les caves de la Trésorerie à Washington, n'aurait aucune influence fâcheuse : mais il n'en va pas ainsi. Un parti qui, plus bruyant que nombreux

à ses débuts, a cependant fini par recruter des adhérens parmi ceux-là mêmes qui n'ont rien à gagner et probablement beaucoup à perdre à un bouleversement monétaire, s'agite et agite le pays en réclamant la libre frappe de l'argent : il promet aux propriétaires de mines de ce métal un débouché assuré et un prix invariable pour leur marchandise; il fait miroiter aux yeux des agriculteurs une hausse du blé, du maïs et des autres produits de la terre, qu'il prétend devoir être la conséquence inévitable de cette libre frappe.

Le candidat républicain qui paraît avoir le plus de chances d'être élu en novembre prochain pour être ensuite installé à la Maison Blanche de Washington de mars 1897 jusqu'en mars 1901, est le célèbre Mac-Kinley, dont le nom est resté lié au relèvement du tarif douanier. Mac-Kinley ressemble à Napoléon Ier : cette circonstance a été pour quelque chose dans sa fortune politique, en ce pays où la légende impériale paraît avoir exercé une fascination toute particulière sur les esprits (1). Ses adversaires n'ont-ils pas été jusqu'à relever la date du 18 juin, anniversaire de Waterloo, à laquelle Mac-Kinley a été choisi par la Convention de Saint-Louis, pour en tirer un présage de défaite? Le portrait de Mac-Kinley, imprimé tous les jours dans une foule de journaux tirés à des millions d'exemplaires, le représente inévitablement coiffé du tricorne en bataille, avec la main dans la redingote boutonnée, ou bien encore les deux bras croisés derrière le dos, dans quelqu'une des attitudes immortalisées par l'Empereur premier.

Rien n'est amusant comme de voir l'usage constant que font les caricaturistes yankees de cette ressemblance. L'un d'eux nous montre Mac-Kinley sur un cheval blanc, entouré de son état-major : les plus connus de ses partisans sont occupés à pointer des canons chargés de boulets en or qu'ils puisent dans des caissons bondés de ce métal; au bas du tertre s'étend une plaine désolée qui n'est que ruines : fermes, fabriques, ateliers sont dévastés, tout est détruit par le monométallisme or : inutile de dire que le dessin est publié dans un État argentiste. Ailleurs on voit Mac-Kinley assis sur un obus, flirtant avec dame Démocratie, pendant qu'une mèche enflammée, sur laquelle est écrit : « monométallisme or », menace de faire éclater le projectile : « N'ayez pas peur, m'amie », lui dit-il, « cela ne vous fera pas de mal. »

La verve des républicains et des partisans de la monnaie

(1) Cette fascination est telle que l'éminent professeur Sloane, de l'Université de Princeton, a cru devoir écrire une histoire de Napoléon Ier pour éclairer ses compatriotes, en la leur présentant sous le jour qu'il croit être le vrai, et en cherchant à calmer chez eux un enthousiasme qu'il trouve exagéré.

jaune s'exerce à son tour aux dépens des argentistes. Le *New York Herald* nous montre un vagabond aux habits rapiécés, avec un pantalon enfoncé dans de grandes bottes et retenu par une seule bretelle au-dessus de sa chemise de laine, un chapeau de feutre aux larges bords dont s'échappent des plumes avec les inscriptions d'Altgeldisme, Tillmanisme (Altgeld est le gouverneur anarchiste de l'Illinois et Tillman le sénateur de la Caroline du Sud, fougueux apôtre de l'argent); il porte sur le dos le mot : populisme; de la main gauche il maintient sur un billot intitulé : « convention de Chicago » la poule aux œufs d'or, la démocratie, et s'apprête à l'égorger avec la hache « argent libre » (*free silver*), qu'il brandit de la main droite. L'*Evening Telegram* du 14 juillet nous montre la vieille dame Démocratie faisant sauter sur ses genoux le petit enfant « populisme » et l'amusant avec un hochet « libre argent » (*free silver*) : la légende est jolie dans sa concision. « Elle avait besoin de quelque chose pour la distraire. » Une autre nous montre cette même démocratie dont les jupes sont entortillées par les laisses de deux cochons qui la tirent en sens contraire : l'un s'appelle l'or et est très gras; l'autre, tout maigre, personnifie l'argent. La vieille dame crie au secours et demande qu'on la dégage de ces cordes. L'un des animaux l'entraîne sur une route qui s'appelle « Défaite » et l'autre se dirige vers le chemin qui mène à « Ruine ».

En d'autres temps, l'élection de Mac-Kinley aurait eu une signification nettement protectionniste. Les circonstances ont relégué cette question si grave au second plan, et amèneront peut-être à ce candidat nombre de voix libre-échangistes. Voici comment s'exprime à cet égard la plate-forme républicaine :

Nous renouvelons et affirmons notre attachement à la politique protectionniste, que nous considérons comme le boulevard de l'indépendance industrielle de l'Amérique et le fondement de la prospérité américaine.

Cette politique véritablement américaine taxe les produits étrangers et encourage l'industrie indigène; elle fait porter le poids des droits aux marchandises du dehors ; elle conserve le marché américain au producteur américain; elle assure à l'ouvrier américain le maintien des salaires au taux américain; elle met la fabrique à côté de la ferme et rend le fermier américain moins dépendant de la demande et des prix étrangers.

Nous demandons un tarif équitable sur les importations étrangères, qui ne fournisse pas seulement au Gouvernement un revenu égal à ses dépenses nécessaires, mais qui empêche le travail américain d'être réduit à se contenter des salaires payés en d'autres pays.

La plate-forme démocratique au contraire déclare que les droits d'entrée doivent être uniquement perçus pour fournir des ressources au budget. Elle dénonce comme désorganisant les affaires la menace républicaine de rétablir le tarif

Mac-Kinley, deux fois condamné par le suffrage universel :

Ce tarif, présenté faussement comme protégeant l'industrie nationale, n'a servi qu'à engendrer une foule de *trusts* et de monopoles, a enrichi le petit nombre aux dépens de la masse, a restreint le commerce et privé les producteurs américains de leurs débouchés naturels.

Mais il est dit plus loin : « Jusqu'à ce que la question monétaire soit réglée, nous nous opposons à tout changement dans notre législation douanière. » C'est renoncer clairement à livrer bataille sur le tarif. D'autre part, rien ne prouve qu'une fois à la présidence, Mac-Kinley s'empresserait d'agir dans le sens d'une augmentation des tarifs actuels : elle sera réclamée par nombre d'industriels, toujours prêts, par tous pays, à crier à l'aide; mais les demandes seront sans doute si nombreuses, que la voix des consommateurs pourrait s'élever à son tour, et modérer les appétits des manufacturiers.

Quoi qu'il en soit, aucune des deux plates-formes que nous venons de citer, malgré la redondance des phrases, ne prend d'attitude intransigeante en matière douanière; et il serait facile de démontrer qu'on pourrait à la rigueur conserver ou modifier le tarif actuel en restant dans le cadre des déclarations républicaines ou démocratiques (1). C'est donc à propos de la question monétaire que nous devons chercher à trouver chez les politiciens une attitude décidée, des principes ou du moins des opinions arrêtées. Tel n'était pas le cas au début de la campagne actuelle. Si la majorité des républicains, surtout dans l'est, est très énergiquement favorable à ce qu'on appelle dans le jargon courant la monnaie saine (*sound money*), le favori Mac-Kinley évitait tout d'abord de se prononcer sur la question. L'un des grands journaux de New-York, l'*Evening Post*, s'amusait à publier chaque jour de nombreux extraits de discours dans lesquels Mac-Kinley s'est exprimé en termes favorables au bimétallisme. Mac-Kinley de son côté se renfermait dans un prudent silence : les « Forain » de là-bas le représentaient les yeux fermés et la bouche close par la main de son Éminence grise, du célèbre Mark Hannah : « Je n'ai rien à dire, *I have nothing to say*, » est la légende.

III

Mais cette situation ambiguë du début de la campagne n'a pas tardé à se modifier à la suite de la réunion de la Convention

(1) D'après des nouvelles plus récentes, les républicains refuseraient cependant aux démocrates, qui seraient disposés à voter pour Mac-Kinley, de faire des concessions sur la question du tarif.

démocratique, qui a siégé à Chicago du 7 au 11 juillet dernier. Déjà la plate-forme républicaine, adoptée par la Convention de Saint-Louis le 18 juin, s'était prononcée en faveur de la monnaie saine (*sound money*) et du maintien de l'étalon d'or :

Le parti républicain est sans restriction favorable à la monnaie saine. C'est lui qui a fait passer la loi de reprise des paiemens en espèces en 1879; depuis cette époque, chaque dollar a valu de l'or. Nous sommes absolument opposés à toute mesure calculée en vue de déprécier notre étalon ou de porter atteinte au crédit du pays. Nous sommes donc hostiles à la libre frappe de l'argent autrement qu'en vertu d'un arrangement international avec les principaux peuples commerçans du monde. Nous nous engageons à appuyer un arrangement de ce genre. Mais jusqu'à ce qu'il puisse être conclu, l'étalon d'or doit être conservé tel qu'il existe. Toute notre circulation d'argent et de papier doit être maintenue à la parité de l'or. Nous sommes en faveur de toute mesure de nature à maintenir, d'une façon inviolable, les obligations des États-Unis et leur monnaie, qu'elle soit de métal ou de papier, à l'étalon actuel, qui est celui des nations les plus éclairées du monde.

Cette déclaration fut adoptée par la Convention républicaine à une grande majorité; seul, un petit groupe de délégués de l'ouest se joignit au sénateur Teller, du Colorado, lorsque celui-ci refusa de s'incliner devant la décision de la Convention au sujet de la monnaie, et se retira (*bolted*).

Le parti démocrate, de son côté, était profondément divisé sur la question monétaire. Mais à peine la Convention du parti est-elle réunie à Chicago que la puissance des argentistes se manifeste. Les délégués des États de l'ouest entrent en lice avec une ardeur et une violence sans égales. Dès le début, un antagonisme complet éclate entre eux et les délégués de l'est, qui proclament la nécessité de rester fidèles aux principes monétaires de M. Cleveland. Toutes les autres questions, jusqu'à celle du tarif, passent au second plan, et les États-Unis présentent le spectacle curieux d'une grande bataille politique concentrée sur une portion restreinte du terrain des intérêts matériels. Il ne s'agit plus de l'ensemble des questions économiques, qui jouent un rôle assez considérable dans la vie des nations modernes pour mettre les passions en mouvement, en dehors de toute question purement politique; il ne s'agit même pas, quoi qu'en disent Mac-Kinley et ses amis, de protection ou de libre-échange. Le débat est réduit à la question monétaire : restera-t-on fidèle à l'or, ou bien admettra-t-on concurremment à la libre frappe les deux métaux dits précieux : l'or et l'argent? C'est ce point qui met en ébullition soixante-dix millions d'hommes; c'est pour vider la querelle du métal jaune et du métal blanc, des *gold bugs* (punaises d'or) et des *silver cranks* (fous d'argent), que des dizaines de mille de journaux, imprimés à des dizaines de millions d'exemplaires,

inondent matin et soir les villes, bourgs et villages de quarante-neuf États et territoires de l'Union ; c'est pour cette cause que les immenses machines politiques américaines sont en mouvement depuis plusieurs mois et vont redoubler leurs efforts jusqu'au 3 novembre 1896, jour de l'élection du président.

La Convention démocratique se réunit au commencement de juillet. Les murs et les hôtels de Chicago fourmillent d'hôtes étranges, hommes aux barbes incultes, venus des Montagnes-Rocheuses et des fermes de l'Ouest, qui inspirent au *New-York Herald* des caricatures dans le genre suivant : ils font queue chez les barbiers de Chicago ; le nègre qui tient les ciseaux recule, effrayé, devant ces Clodions chevelus ; un autre empile dans un immense panier les longues boucles qui tombent de ces têtes et de ces mentons hirsutes. Le célèbre gouverneur de l'État d'Illinois, dans lequel se trouve Chicago, Altgeld, l'ami des anarchistes, emplit les couloirs du bruit de sa campagne en faveur de l'argent. Les délégués des grands États de l'est, de New-York, de Pensylvanie, sentent que la majorité avait son siège fait. Ils n'en luttent pas moins courageusement et essayent de se faire écouter : mais les positions étaient prises bien avant la réunion, et les paroles les plus sensées ne modifièrent probablement pas un seul vote. Dans l'émotion de leur impuissance, l'un d'eux va jusqu'à s'écrier que l'attitude des argentistes équivaut au premier coup de canon tiré sur le fort Sumter, en 1861, par les confédérés. La *Tribune* de New-York déclare que les vieux démocrates de l'est se heurtent à Chicago à un spectre horrible, aux yeux hagards, agitant un étendard sanglant et une torche enflammée. Terrifiés de découvrir l'intensité des passions agraires et communistes qui sont à la base de la folie argentiste, ils accusent la majorité de vouloir répudier des dettes légitimement contractées, et constatent avec tristesse que, pour la première fois dans l'histoire, le parti démocrate s'écarte des saines doctrines en matière monétaire. Ils déplorent que des anarchistes et des communistes, entrés à la Convention sous un masque de démocrates, dominent cette Assemblée au point de lui dicter des résolutions monstrueuses.

Dans l'immense hall, où un millier de délégués et plus de quinze mille spectateurs tenaient à l'aise, le triomphe des argentistes s'affirme dès la première minute. Le révérend Stire ouvre la session par une prière appelant les bénédictions du Très-Haut sur la Convention assemblée devant lui, le priant d'inspirer à ses membres le plus ardent patriotisme, de les affranchir de toute préoccupation de parti, de façon à consacrer leurs efforts au bien public et à continuer à faire de l'Amérique une et prospère un

modèle, le plus pur et le meilleur possible, pour les peuples de la terre. Deux candidats étaient en présence pour la présidence temporaire de la Convention : le sénateur Hill, de New-York, *sound money man*, et le sénateur J. W. Daniel, de l'État de Virginie, favorable à l'argent. Daniel fut élu par 556 voix contre 349 données à Hill, bien que le comité national démocratique appuyât la candidature de ce dernier. Ce fait était à lui seul une indication claire des dispositions des délégués. Depuis soixante-quinze ans, c'était la première fois que le choix du comité n'était pas ratifié par la Convention; mais celle-ci était décidée à ne se laisser arrêter par aucun précédent et à tout briser pour assurer le triomphe de l'argent. Aussi le sénateur Daniel ne fit-il que répondre aux sentimens de la majorité en comparant son œuvre à un incendie qui dévore la prairie, d'une extrémité à l'autre du pays :

Il faut, s'écria-t-il, émanciper l'Amérique de la tutelle des rois de l'Europe, menés par la Grande-Bretagne à l'assaut du métal argent, cette moitié de la monnaie du monde, et empêcher ces tyrans de réduire tous les fabricans, marchands, fermiers et ouvriers américains, à n'être plus que des scieurs de bois ou des porteurs d'eau!

N'oubliez pas qu'en 1892 vous vous êtes déclarés en faveur de l'usage simultané de l'or et de l'argent comme étalon, de la libre frappe des deux métaux, et que le seul point sur lequel vous ne vous êtes pas alors prononcés était celui du rapport à fixer entre les deux métaux.

Les hommes qui sont dans les affaires, les manufacturiers, les commerçans, les agriculteurs, nos enfans qui peinent dans les comptoirs, dans les usines, dans les champs, dans les mines, savent qu'un resserrement de la circulation engloutit, avec la force silencieuse et irrésistible de la pesanteur, les profits annuels de leurs entreprises et de leurs paiemens, — ils savent aussi qu'étalon d'or signifie contraction et organisation du désastre... Le parti républicain s'est prononcé en faveur de l'étalon d'or britannique. S'il triomphe, nous ne pouvons que nous attendre à de nouveaux spasmes de panique et à une période de dépression indéfinie.

Nous nous sommes efforcés de traduire littéralement cette diatribe : elle donne bien l'idée de l'agitation au moyen de laquelle les partisans de l'argent essaient de s'assurer les suffrages populaires. Les déclamations ont toujours ému les foules. Les Gracques n'employaient pas d'autres moyens de rhétorique lorsqu'ils haranguaient la plèbe romaine.

Le second acte de la convention de Chicago fut de dresser la plate-forme démocratique en vue de l'élection à venir. Le choix du président pouvait faire pressentir ce qu'elle dirait. Malgré la longueur du document, nous donnerons la traduction des principaux passages. Il jette un jour trop vif sur l'état d'âme d'une partie de l'Amérique pour n'être pas lu attentivement :

Nous, démocrates des États-Unis, assemblés en Convention nationale, affirmons une fois de plus notre fidélité aux grands principes essentiels de justice et de liberté sur lesquels reposent nos institutions, et que le parti démocratique a défendus depuis les temps de Jefferson jusqu'à nos jours : liberté de la parole, de la presse, de conscience, maintien des droits individuels, égalité de tous les citoyens devant la loi, fidèle observance des limites constitutionnelles.

Reconnaissant que la question monétaire est aujourd'hui la plus importante de toutes, nous rappelons que la Constitution désigne en même temps l'or et l'argent comme étant les métaux monétaires des États-Unis et que la première loi de frappe, votée par le Congrès après l'établissement de la Constitution, fit du dollar d'argent l'unité monétaire, et n'admit la libre frappe du dollar d'or qu'à un taux déterminé sur la base du dollar d'argent.

Nous déclarons que l'acte de 1873, qui a démonétisé l'argent sans que le peuple américain en ait eu connaissance ni l'ait approuvé, a eu pour résultat le renchérissement de l'or et comme conséquence une baisse correspondante du prix des marchandises produites par le peuple; un lourd accroissement de la charge des impôts et de toutes les dettes privées et publiques; l'enrichissement de la classe des prêteurs ici et au dehors, la décadence de l'industrie et l'appauvrissement du peuple.

Nous sommes inaltérablement opposés au monométallisme, qui a paralysé la prospérité de toute la communauté industrielle. Le monométallisme or est une politique anglaise : en l'adoptant, d'autres nations sont devenues les esclaves financières de Londres. Elle n'est pas seulement non-américaine, elle est anti-américaine : elle ne saurait être imposée aux Etats-Unis qu'en étouffant cet esprit et cet amour de la liberté qui nous a fait proclamer notre indépendance politique en 1776 et la conquérir dans la guerre de la Révolution.

Nous demandons la frappe libre et illimitée de l'argent et de l'or au rapport actuel de 16 à 1, sans attendre l'aide ni le consentement d'aucune autre nation. Nous demandons que le dollar d'argent étalon ait pleine force libératoire, à l'égal de l'or, pour toutes dettes publiques et privées. Nous sommes partisans d'une législation qui empêche à l'avenir la démonétisation d'aucune monnaie libératoire par des contrats particuliers.

Nous sommes opposés à la politique qui consiste à laisser aux porteurs d'obligations des États-Unis l'option, que la loi réserve au Gouvernement, de racheter ses obligations en or ou en argent.

Nous sommes opposés à l'émission d'obligations des États-Unis en temps de paix et condamnons le trafic avec les syndicats de banquiers qui, en échange de ces obligations, et au prix d'un énorme bénéfice réalisé par eux, fournissent de l'or à la Trésorerie fédérale, de façon à maintenir la politique du monométallisme or.

Le Congrès seul a le pouvoir de frapper et d'émettre des monnaies, et le président Jackson a déclaré que ce pouvoir ne pouvait être délégué ni à des corporations ni à des individus. Nous dénonçons en conséquence l'émission de billets par les banques nationales comme une dérogation à la Constitution. Nous demandons que tout papier ayant force libératoire pour les dettes publiques et privées, et pouvant servir à acquitter les droits de douane aux Etats-Unis, soit émis par le Gouvernement et soit remboursable en espèces.

. . . . . .

Nous nous prononçons en faveur de droits fiscaux et contre les droits protecteurs... Nous dénonçons le bill Mac-Kinley comme ayant engendré les *trusts* et les monopoles, sous prétexte de protéger l'industrie nationale, en-

richi le petit nombre aux dépens de la masse, et privé les producteurs américains de leurs débouchés naturels...

... Nous critiquons la décision de la Cour suprême, qui a interdit l'établissement d'un impôt sur le revenu, lequel aurait permis d'équilibrer les budgets sans emprunt...

Nous demandons que l'immigration soit restreinte, de façon à ce que le travail pauvre (*pauper labor*) ne vienne pas faire concurrence au travail national...

Nous considérons que le marché national est affaibli par un mauvais système monétaire, qui appauvrit les fermiers et les empêche d'avoir les moyens d'acheter les produits de nos manufactures indigènes.

La concentration de la fortune aux mains d'un petit nombre, la consolidation de nos principaux chemins de fer, la formation de *trusts* et de syndicats, exige que le Gouvernement fédéral contrôle strictement ces artères du commerce. Nous demandons l'extension des pouvoirs de la Commission du commerce entre États, et telles restrictions et garanties dans le contrôle des chemins de fer qui protègent le peuple contre le vol et l'oppression...

Nous recommandons l'économie dans les services publics, dénonçons les gaspillages de l'administration républicaine, dont l'effet a été de surcharger les contribuables... Nous blâmons l'ingérence arbitraire des autorités fédérales dans les affaires locales, comme étant une violation de la Constitution. Les juges fédéraux, en s'attribuant à la fois le pouvoir législatif, judiciaire et exécutif, au mépris des lois des États et des droits des citoyens, commettent un crime contre les institutions...

La doctrine Monroe, telle qu'elle a été professée à l'origine et interprétée par plusieurs présidens successifs, est une partie intégrante de la politique étrangère des États-Unis et doit être à tout jamais maintenue. Nous assurons de notre sympathie les Cubains dans leur lutte héroïque pour la liberté et l'indépendance. Nous sommes opposés à ce que les fonctionnaires restent en place pour la durée de leur existence. Nous désirons que les postes soient donnés au mérite, pour un temps limité... Nous déclarons que c'est une loi non écrite de la République, établie par un usage centenaire, sanctionné par l'exemple des plus grands et des plus sages parmi ceux qui ont fondé et maintenu notre gouvernement, que nul n'est éligible à une troisième présidence... Confians dans la justice de notre cause et dans la nécessité de son succès, nous soumettons les déclarations de principes qui précèdent et indiquons notre but au peuple américain. Nous demandons l'appui de tous les citoyens qui les approuvent, qui désirent les appliquer au moyen d'une législation venant en aide au peuple et qui souhaitent voir rétablir la prospérité du pays.

Pour bien comprendre divers points de ce programme, il faut se rappeler que les argentistes prétendent que, lors du rétablissement des paiemens en espèces en 1873, ce fut par surprise que le Congrès vota la libre frappe de l'or sans décréter en même temps celle de l'argent. La fausseté de cette allégation a été démontrée. La déclaration d'opposition à l'émission d'obligations vise les derniers emprunts des États-Unis, concédés à des syndicats de banquiers. La défense de démonétiser aucune monnaie libératoire par des contrats particuliers s'appliquerait aux arrangemens, si usités en Amérique, par lesquels le débiteur s'engage

à payer en dollars d'or. Le paragraphe relatif au rachat par le gouvernement de ses obligations en or fait allusion au mécanisme de la Trésorerie, qui ne cesse de donner de l'or en échange de tous ses billets indistinctement, des *silver certificates* et des billets de 1890 aussi bien que des *greenbacks* et des *gold certificates*. L'attaque contre les banques nationales tend à priver celles-ci du droit d'émettre les billets, qui leur est concédé par la loi organique : l'idéal de bon nombre d'argentistes est de faire émettre les billets par le gouvernement seul, à l'exclusion de tout établissement particulier.

Après avoir élaboré son Évangile, la Convention procéda à la troisième et non moins importante partie de sa tâche, la nomination de l'apôtre chargé de porter la bonne parole, du candidat à la présidence. Sans nous attarder au récit des péripéties de la discussion, sans nous occuper des compétiteurs évincés, nous reproduirons le discours du bouillant avocat de Nebraska, William Jennings Bryan, qui ravit l'Assemblée et conquit à l'orateur la majorité des suffrages. Cet homme de trente-six ans, le plus jeune qui ait jamais été désigné comme candidat par une Convention nationale américaine, était, la veille encore, inconnu de la plupart de ses concitoyens. Voici les principaux passages de la harangue qui, selon la forte expression d'un assistant, a fait Bryan :

Il serait présomptueux de ma part de me présenter contre l'honorable gentleman qui vient de vous être recommandé (Bland (1)), s'il s'agissait de comparer notre valeur individuelle; mais il n'est pas question ici d'une lutte entre individus. Le plus humble des citoyens, s'il revêt la cuirasse d'une juste cause, est plus fort qu'une armée d'erreurs (*textuel*). Je viens défendre devant vous une cause aussi sainte que celle de la liberté, celle de l'humanité.

. . . . . .

Nous valons autant que les gens du Massachussets; et s'ils viennent nous dire à nous, gens du Nebraska : Vous troublez nos affaires, nous leur répondrons : Et vous, vous dérangez les nôtres. Vous avez fait une application trop limitée du mot homme d'affaires. L'employé est autant un homme d'affaires que l'employeur. Le fermier qui va le matin à son ouvrage est autant un homme d'affaires que celui qui va à la Bourse jouer sur les fonds publics. Le mineur est un homme d'affaires au même titre que les quelques magnats financiers qui s'enferment dans un bureau pour y accaparer les capitaux du monde... Ce qu'il nous faut, c'est un André Jackson, pour lutter, comme Jackson l'a fait, contre les banques nationales... Les principes sur lesquels repose la démocratie sont éternels comme les montagnes, mais doivent s'adapter aux circonstances nouvelles qui se produisent.

(1) Bland est un vétéran de la démocratie américaine. Il avait été l'auteur de la loi de 1878 qui marqua le début de la législation favorable à l'argent aux États-Unis, en ordonnant la frappe mensuelle de 2 millions de dollars. C'est lui dont la rustique demeure, à Lebanon (Missouri), était appelée la Mecque de l'argent par les fanatiques de ce métal.

. . . . . .

Jamais jusqu'à ce jour ce pays n'a assisté à une lutte semblable à celle que nous traversons... Les démocrates partisans de l'argent ont marché de l'avant avec franchise et audace : ils ont eu le courage de proclamer leur foi, ils ont annoncé que, s'ils remportaient la victoire, ils consacreraient dans la plate-forme du parti la déclaration qu'ils venaient de faire. Ils ont commencé la bataille avec une ardeur semblable à celle des croisés qu'entraînait Pierre l'Hermite. Nos démocrates partisans de l'argent ont marché de victoire en victoire, jusqu'à ce qu'ils se soient réunis en ce jour, non pour discuter, non pour discourir, mais pour entériner le jugement rendu par le peuple américain.

. . . . . .

Nous parlons en faveur des hommes d'affaires dans le sens le plus large. Nous ne disons pas un mot qui soit hostile à ceux qui vivent sur les bords de l'Atlantique; mais les hardis pionniers qui ont bravé tous les dangers de la solitude, ceux qui ont fait pousser les roses dans le désert, ces pionniers d'avant-garde, qui ont élevé leurs enfans au sein de la nature, là où ils mêlent leur voix à celle des oiseaux, là où ils ont bâti des écoles pour l'instruction de la jeunesse, des églises pour y adorer le Créateur, des cimetières pour que les cendres de leurs ancêtres y reposent en paix, ceux-là méritent autant de considération de la part du parti démocratique qu'aucune autre classe de citoyens !

C'est pour eux que nous parlons. Nous ne nous présentons pas en agresseurs. Notre guerre n'est pas une guerre de conquête. Nous luttons pour la défense de nos foyers, de nos familles, de notre postérité. Nous avons pétitionné, et nos pétitions ont été dédaigneusement écartées. Nous avons supplié, et nos suppliques ont été rejetées. Nous avons imploré, et on nous a raillés, et le malheur s'est abattu sur nous. Maintenant nous n'implorons plus; nous ne supplions plus; nous ne pétitionnons plus. Nous mettons nos adversaires au défi.

. . . . . .

Nous disons dans notre plate-forme que le droit de frapper des pièces de monnaie et d'émettre des billets appartient au gouvernement. Nous le croyons.

Arrivons maintenant au point capital. On nous demande pourquoi nous nous étendons sur la question monétaire plus que sur la question de tarif; c'est que, si la protection a fait des milliers de victimes, l'étalon d'or en a fait par dizaines de mille. Si on nous demande pourquoi nous n'avons pas inséré tous nos articles de foi dans notre plate-forme, je réponds que, lorsque nous aurons rétabli notre monnaie constitutionnelle, toutes les autres réformes nécessaires deviendront possibles, et que jusque-là aucune réforme n'est possible.

. . . . . .

Ah ! mes amis, rien ne saurait protéger contre la colère vengeresse d'un peuple indigné l'homme qui déclarera ou bien qu'il désire imposer l'étalon d'or à ce pays-ci ou qu'il est prêt à faire litière de notre indépendance et à mettre le contrôle de notre législation entre les mains de puissances et de potentats étrangers.

. . . . . .

C'est en vain que vous chercherez dans l'histoire une seule occasion où le peuple d'aucun pays se soit jamais déclaré en faveur de l'étalon d'or. Les sympathies du parti démocratique sont du côté des masses laborieuses qui produisent la fortune nationale et paient les impôts.

. . . . . .

Vous nous dites que les grandes villes sont en faveur de l'étalon d'or, je vous réponds que les grandes villes sont assises sur nos vastes et fertiles prairies. Brûlez vos villes et ne touchez pas à nos fermes; vous verrez les villes se rebâtir par enchantement. Mais détruisez nos fermes, et vous verrez l'herbe pousser dans les rues de chaque ville de ce pays-ci!... Notre nation peut légiférer sur n'importe quelle question sans l'aide ni l'approbation d'aucun autre pays du monde.

. . . . . .

Nous sommes au même point qu'en 1776. Nos ancêtres, qui n'étaient alors que trois millions, eurent le courage de se déclarer politiquement indépendans du reste du monde. Nous, leurs descendans, qui sommes aujourd'hui soixante-dix millions, nous déclarerons-nous moins indépendans que nos ancêtres? Non: ce ne sera pas l'avis de notre peuple. Aussi, peu nous importe le terrain sur lequel la bataille va se livrer. Si nos adversaires disent que le bimétallisme est une bonne chose, mais que nous ne pouvons y arriver sans l'aide de quelque autre nation, nous répliquons que, bien loin d'avoir l'étalon d'or parce que l'Angleterre l'a, nous rétablirons le bimétallisme, et l'Angleterre s'y ralliera alors parce que l'Amérique l'aura. S'ils ont le courage de lever la visière et de parler en faveur de l'étalon d'or, nous les combattrons à outrance, soutenus par la masse des producteurs de ce pays-ci et du monde. Ayant derrière nous les intérêts du commerce et du travail, et la foule des travailleurs, nous riposterons à ceux qui demandent l'étalon d'or : Vous ne mettrez pas sur le front du travailleur cette couronne d'épines, vous ne crucifierez pas l'humanité sur une croix d'or!

Il serait aisé de réfuter phrase par phrase cette déclamation sonore et d'en démolir chaque argument. Mais les démocrates assemblés à Chicago, les prophètes à longue barbe, ne discutaient pas. Ils étaient sous le charme, ils avaient trouvé l'homme qui épousait leurs préjugés, qui flattait leurs instincts et qui enveloppait d'une forme oratoire et pompeuse le vide de leurs théories. Aussi, après quatre tours de scrutin, les chances de Bryan allaient-elles croissant. Voici comment un témoin oculaire raconte ce qui se passa alors :

Un silence se fit dans la salle. Le moment solennel était arrivé. Le vote de l'État de Missouri pouvait donner à Bryan la majorité des deux tiers nécessaires à sa nomination. Le gouverneur de Missouri s'écria : « Je lève l'étendard de Nebraska. Bryan est un magnifique chef, beau comme un Apollon, et intellectuellement il défie toute comparaison! Je donne les 34 voix du Missouri à Bryan. » C'en était fait. Les membres du Bland Club quittèrent leurs vestes et les agitèrent en l'honneur de Bryan. Un vieillard ôta son soulier et le brandit au bout d'une canne. L'océan humain s'agitait de nouveau. Le président de la délégation d'Iowa retira le nom de Boies et donna à Bryan les votes de l'État. Le sénateur Jones d'Arkansas fit de même; le sénateur Turpie retira le nom de Matthews et proposa de rallier tous les suffrages au nom de Bryan. Un immense hourrah éclata dans la salle. Quinze mille individus hurlaient à la fois. Chapeaux, cannes, mouchoirs, éventails, coiffures de femmes couvertes de fleurs, des milliers de journaux avec le portrait de Bryan, voltigeaient au-dessus des têtes des spectateurs. L'orchestre joua le *Salut au chef;* la bannière bleue de Bryan, étincelante d'argent, fut remise

à la délégation de Nebraska, et les hampes bleues des États et territoires se dirigèrent à la fois vers un centre commun.

L'orchestre de Bland se mit en mouvement en jouant la *Marche en Géorgie*. L'orchestre de la Convention joua en même temps le *Yankee Doodle*. Les groupes des États s'alignèrent et dansèrent autour de la salle. C'était une danse de guerre titanesque. Bannières et portraits des candidats étaient portés en triomphe.

...La foule semblait tourbillonner...

La démonstration aurait duré une heure de plus si quelque sage délégué n'avait eu l'idée de proposer l'ajournement au soir. La Convention choisissait un fanatique de l'argent; la modestie même de sa situation et le fait qu'il n'était pas un *sea-border* (né sur les bords de l'Atlantique) avaient contribué à son succès. Les occidentaux et les sudistes entendaient signifier à la Nouvelle-Angleterre que le centre politique du pays se déplaçait et se rapprochait de son centre géographique.

IV

La campagne électorale va se poursuivre jusqu'au commencement de novembre. Les démocrates opposés à l'argent se demandent s'ils mettront en avant un candidat de leur parti ou s'ils voteront pour le républicain Mac-Kinley. Beaucoup d'entre eux estiment que le débat monétaire a pris une telle importance et que les conséquences en seront si graves, qu'il convient de renoncer à toute idée de parti et que la meilleure tactique à suivre est de donner leurs voix au candidat de la monnaie saine qui a le plus de chances d'être élu. Le succès de celui-ci ne viderait du reste pas la question; ce ne serait qu'une première bataille gagnée : il en faudra livrer d'autres avant de déposer les armes. La Chambre des représentans est soumise cette année même à une réélection partielle : la présence de Mac-Kinley à la Maison Blanche ne suffirait pas à remettre tout en ordre, si la majorité du nouveau Congrès était favorable à l'argent. L'inconvénient des élections trop rapprochées, une des faiblesses de la Constitution américaine, se fait sentir plus que jamais. La lutte va se prolonger et s'étendre, elle continuera à paralyser les affaires et à couvrir le pays de ruines, alors que celui-ci n'aurait besoin que d'une chose, le maintien du *statu quo*, et la certitude qu'il ne sera victime d'aucune innovation téméraire.

Car ce qu'il y a d'étrange dans la situation actuelle des États-Unis, c'est que les agitateurs, à force de se plaindre de maux imaginaires, en font naître de réels. C'est la crainte d'une modification à la législation monétaire, et non pas la législation actuelle-

ment en vigueur, qui ralentit la vie économique du pays. Ce qui existe n'est pas parfait : le système des banques nationales, dont les billets sont gagés par des rentes d'État, prête le flanc à certaines critiques. L'émission de billets par la Trésorerie est encore bien plus contraire aux saines doctrines. Mais la quantité d'argent qui circule n'a rien d'excessif, et il serait difficile de démontrer pourquoi l'Amérique ne pourrait vivre avec un étalon boiteux, identique à celui dont la France et l'Allemagne s'accommodent, c'est-à-dire la frappe libre de l'or et une quantité limitée d'argent à force libératoire. Bien plus, elle a les ressources nécessaires pour se débarrasser, si tel était son bon plaisir, d'une partie de l'argent accumulé dans les caves de sa Trésorerie et pour écarter ainsi définitivement toute tentation de payer ses dollars autrement qu'en or.

Mais les passions qui sont en jeu enveloppent la vérité d'un nuage. Pas un électeur sur dix, parmi ceux qui voteront en faveur de Bryan, ne comprend le problème monétaire; pas un sur cent ne mesure les conséquences de la législation nouvelle qu'il appelle de ses vœux. C'est là qu'est le péril. Les Américains, à qui je demandais leur avis sur l'issue probable de la lutte, ne cessaient de me dire : « Nos ouvriers sont honnêtes, ils ne veulent pas d'une répudiation de dettes comme celle à laquelle équivaudrait la libre frappe de l'argent, puisqu'elle permettrait au débiteur d'un dollar de cent *cents* de se libérer au moyen d'un dollar qui n'en vaudrait que cinquante. » Je leur répondais que la question n'apparaît pas sous cette forme simple à la masse électorale. On lui répète sur tous les tons que le dollar d'argent est le vrai dollar; que les accapareurs de capitaux s'opposent méchamment à la libre frappe de cette monnaie légitime; que par elle, la prospérité sera rétablie. Il n'est pas facile de démontrer à des assemblées populaires les erreurs renfermées dans ces propositions. Il ne sera pas trop de toute l'énergie des États plus anciens et plus éclairés de l'Union pour ouvrir les yeux des habitans de l'Ouest et leur montrer les dangers auxquels ils courent. La tâche n'est pas au-dessus de leurs forces, s'ils mettent à profit les trois mois qui les séparent encore de l'élection, pour mener à bien la campagne d'éducation nécessaire à cet effet. Ils vivent d'ailleurs dans un pays heureux, qu'une main providentielle semble toujours avoir arrêté au bord de l'abîme, alors qu'il était à la veille de se précipiter dans quelque aventure périlleuse. « Il y a un Dieu, dit le proverbe, pour les enfans, les ivrognes et les Américains. »

RAPHAEL-GEORGES LÉVY.

LES PRÉCURSEURS FRANÇAIS

DU CARDINAL LAVIGERIE

DANS L'AFRIQUE MUSULMANE

La prise d'Alger, la conquête de l'Algérie et la réduction de la Tunisie sous le protectorat de la France, enfin les œuvres civilisatrices du cardinal Lavigerie, ont été la revanche éclatante d'une longue série d'avanies, d'insultes et de persécutions, subies par les chrétiens dans l'Afrique musulmane. Pendant six siècles et plus, des milliers d'Européens, des centaines de prêtres ou de moines, pris sur des navires de commerce, enlevés sur les rivages ou dans les îles de la Méditerranée, ou bien victimes de leur zèle apostolique, ont été emmenés en captivité, livrés à toutes les horreurs de l'esclavage ou, s'ils tentaient de s'échapper, condamnés à mourir dans des supplices atroces. Je ne sais ce qu'il y a de plus étonnant dans cette domination séculaire de la Méditerranée par les États barbaresques : ou de l'audace de cette poignée de bandits et de pirates ; ou de l'impuissance des nations européennes, payant à ces corsaires un tribut annuel qui se montait à plusieurs millions de livres et leur sacrifiant des milliers de vies humaines. C'est là une des pages les plus sombres de l'histoire de la civilisation en Occident, parce qu'elle offre le navrant spectacle de la force brutale primant le droit des gens et du fanatisme l'emportant sur l'humanité.

Heureusement pour l'honneur de l'Europe, des souverains, des princes de l'Église et des religieux se sont rencontrés qui ont interrompu le cours des triomphes du Koran sur l'Évangile et manifesté la vigueur des nations chrétiennes. Aux noms du cardinal Ximenès et de Charles-Quint, du cardinal de Richelieu et de Louis XIV répondent, à travers les siècles, ceux du roi de

France Charles X et du cardinal Lavigerie. Les premiers ont déployé de grandes forces militaires pour réduire Alger et Tunis; mais toute leur force est venue se briser contre ces repaires de pirates, protégés par les tempêtes de la Méditerranée et par la stérilité du désert. Les derniers, mieux servis par les circonstances, ont enfin réussi à planter le drapeau français et la croix sur la terre d'Afrique.

Tout le monde connaît les œuvres du cardinal Lavigerie, qui assurent à son nom une place d'honneur parmi les bienfaiteurs de l'humanité (1). On sait qu'à peine établi sur le siège épiscocal d'Alger, il s'est mis à construire des églises, à ouvrir des orphelinats pour les enfans arabes, à fonder des collèges et des séminaires. Mais bientôt son grand cœur s'est senti à l'étroit dans ce vaste diocèse. Répondant aux appels de l'héroïque Livingstone et de Léon XIII, dont l'âme vraiment apostolique était remplie de tristesse à la pensée de tant de créatures réduites en esclavage, Mgr Lavigerie a entrepris dans toute l'Europe occidentale ces campagnes contre la traite des noirs et contre l'esclavage qui ont abouti à l'acte général de la conférence de Bruxelles (juillet 1890) et du Congrès anti-esclavagiste de Paris (septembre 1890). Enfin joignant l'exemple à la parole, il institua la congrégation des missionnaires d'Alger, qui, sous le nom de « Pères blancs », ont entrepris l'évangélisation des Musulmans depuis l'Algérie jusqu'à l'Ouganda et à la région des Grands-Lacs. Mais, il ne faudrait pas croire que de Ximenès à Richelieu, et de Richelieu à Lavigerie, la chrétienté d'Europe n'ait rien fait pour les esclaves d'Afrique. L'intrépide cardinal et ses Pères blancs ont eu des précurseurs pacifiques, qui ont plus contribué à faire respecter le nom de chrétien, que les *armadas* de Charles-Quint ou les flottes de Louis XIV. Ses vrais précurseurs furent saint Vincent de Paul, les vicaires et les consuls Lazaristes et leurs obscurs avant-courriers, les Trinitaires et les Pères de Notre-Dame de la Mercy, qui, depuis le XIIIe siècle, ont arrosé cette terre d'Afrique de leurs sueurs, de leurs larmes, et souvent de leur sang. Je voudrais, dans les pages qui suivent, rendre justice à ces modestes religieux et montrer quel rôle capital ils ont joué dans l'histoire de la deuxième civilisation de l'Afrique, œuvre si humaine et si française à la fois, qui a duré des siècles et dont nous commençons seulement à recueillir les fruits. Mais il faut d'abord jeter un coup d'œil sur la situation des États barbaresques au XVe siècle.

(1) Voir *le Cardinal Lavigerie et ses œuvres d'Afrique*, par l'abbé Félix Klein; Paris, 1893.

I

Deux causes amenèrent, à cette époque, une recrudescence du fanatisme musulman : d'abord les victoires des rois chrétiens d'Espagne sur les derniers rois arabes de la péninsule, suivies de l'expulsion définitive des Maures, qui se réfugièrent en masse en Afrique et y portèrent la haine du nom chrétien ; et puis, surtout, la prise de Constantinople par les Turcs. Ce succès, en effet, en exaltant outre mesure l'orgueil des musulmans, leur donna l'espoir d'une revanche et ouvrit une ère nouvelle de vexations intolérables contre les Européens. La prise d'Alger et de Tlemcen par Barberousse (1516-17) marque le paroxysme de cette réaction furieuse de l'islam contre la chrétienté.

Quelle fortune singulière que celle de Baba-Aroudji (1) ! Fils d'un renégat sicilien, né à Mételin, à treize ans il apprend le métier de pirate, groupe autour de lui, par son audace et sa générosité, une bande d'aventuriers, et à quarante ans se fait couronner roi d'Alger ! Il ne jouit pas d'ailleurs longtemps de sa conquête et mourut trois ans après, dans un combat contre les Espagnols, aux environs de Tlemcen (1518).

Son frère, Khaïr-ed-din, surnommé aussi Barberousse, lui succéda et comprit de suite qu'il ne lui était pas possible de se maintenir seul à Alger, entre l'Espagne menaçante et les tribus arabes de l'intérieur, frémissantes sous le joug. Il fit donc hommage de son royaume au sultan Selim Ier, qui l'accepta, en lui confiant le titre de *beglier beg* et lui envoyant un renfort de six cents soldats turcs. Ainsi se forma mi-partie avec des soldats ou *janissaires* (2), mi-partie avec de hardis marins ou *reïs*, l'*odjak* d'Alger, qui durant trois siècles, répandit la terreur sur tous les rivages de la Méditerranée. Chose étrange, cette milice turque fut organisée par les Barberousse sur le modèle d'un ordre militaire chrétien, celui des chevaliers de Rhodes. Les membres de l'*odjak* étaient astreints au célibat, ils recevaient tous, quel que fût leur grade, une solde égale et une égale part de butin dans les prises. La régence d'Alger eut d'abord à sa tête un pacha, nommé par le sultan de Constantinople et investi de pouvoirs limités ; il était assisté de quatre ministres ou secrétaires d'État, qui formaient le *Divan* et se réunissaient chaque semaine. Mais un ramassis de brigands ne peut garder longtemps un gouvernement régulier ; la violence appelle l'anarchie. Aussi, au XVIIe siècle, la milice

(1) Surnommé Barberousse, à cause de la couleur de sa barbe.
(2) La milice d'Alger comptait, en 1638, 22 000 hommes.

d'Alger, supportant impatiemment l'autorité des pachas, plus avides de butin que capables de gouverner, s'en débarrassa peu à peu entièrement et mit à sa tête un chef élu par le suffrage des *reïs* et des janissaires, et investi d'un pouvoir absolu, appelé *Dey*. Ce *Dey*, qui n'était plus que le vassal nominal de la Sublime Porte, siégeait dans son palais de la Jemina assis sur une peau de lion ou de tigre, symbole frappant de la féroce tyrannie que l'*odjak* exerçait sur les populations arabe et maure, berbère et juive. Il disposait d'une flotte de soixante-quinze à quatre-vingts galères, armées chacune de vingt-cinq à quarante canons et manœuvrées par des esclaves chrétiens.

La capitale, Alger (Al-Djezaïr-ben-Mezghama), bâtie au xe siècle, sur les ruines de la ville romaine d'Icosium, était, déjà deux ou trois siècles après, une ville très peuplée et dont les bazars étaient fréquentés par les marchands du Mâgreb (1). Assise sur le penchant d'une colline qui forme un amphithéâtre descendant jusqu'à la mer, avec ses murailles de 14 mètres de haut, flanquées de tours crénelées et garnies de crocs en fer pour y suspendre les condamnés à mort, ses six portes bardées de fer et qu'on fermait sans rémission au coucher du soleil, son arsenal dit *topane*, ses six *caseries* ou casernes de janissaires, ses cent mosquées, ses cent vingt-cinq fontaines, ses quinze mille maisons blanches, avec leurs toits en terrasse, du haut desquels les *reïs* pouvaient contempler à l'aise leur domaine maritime, son *badistan*, ou marché aux esclaves, ses bagnes où les esclaves étaient entassés pêle-mêle, puis le fort de l'Empereur, construit à la place où avait été la tente de Charles-Quint et sur lequel flottait maintenant l'étendard vert semé d'étoiles d'or, enfin le môle, qui s'avançant à 300 mètres en mer, formant un port capable d'abriter plusieurs centaines de navires, avec tout cela Alger offrait l'aspect d'une ville superbe et menaçante.

Les tristes exploits accomplis par Barberousse et les reïs d'Alger aux dépens des nations de l'Europe, trouvèrent des imitateurs; bientôt des milices ou oligarchies militaires semblables se constituèrent à Tunis (1574), à Tripoli, à Salé (Maroc). Tunis ou Thunes le cédait à peine à Alger pour sa puissance militaire, — l'odjak comptait cinq mille janissaires et deux ou trois milliers de reïs, — et pour son activité commerciale.

C'est, écrivait Capmany vers 1785, une fort grande et belle ville extrêmement riche. Elle a plus de cent mille habitans. On y voit de belles maisons, de magnifiques mosquées et des maisons fortes. Sur une petite hauteur se

(1) Alger avait, au xvie siècle, une population de 100000 à 120000 âmes, dont 10000 Juifs.

trouve le palais, dit Al-Kazar. Dans l'arsenal sont toujours dix galères, et le fort n'est jamais sans en avoir au moins une armée. Je ne connais pas, ainsi termine le narrateur espagnol, de plus beau pays que les environs de Tunis. Il y a là au moins trois cents tours ou pavillons, chacune avec son domaine à l'entour.

Bien que la présence d'un noyau de chrétiens indigènes, groupés près la porte d'El-Manera, et parmi lesquels s'était recrutée la garde royale des rois berbères, imposât quelques ménagemens à la régence de Tunis vis-à-vis des chrétiens, l'influence mauvaise des reïs d'Alger prévalut la plupart du temps et décida les Tunisiens à joindre leurs galères à celles d'Alger, pour fondre sur les navires ou les rivages d'Europe; le voisinage des côtes de Sicile et de Naples rendait ces corsaires de Tunis d'autant plus redoutables.

Salé était aussi devenu un repaire de forbans de mer, et le centre d'une principauté musulmane vivant de leurs rapines (1). Peuplée en grande partie par des Maures expulsés d'Espagne, elle se distinguait par son fanatisme, mais paraît être toujours restée indépendante des Turcs. Enfin Tripoli, après avoir été prise par les Espagnols (1510) et avoir été confiée par eux à la garde des chevaliers de Rhodes, tomba définitivement aux mains des Turcs en 1551. Le corsaire Dragut, suivant l'exemple de Khaïr-ed-din, en fit hommage au sultan de Constantinople, mais, en fait, y constitua un *odjak* autonome.

Tels étaient au xve siècle les quatre États barbaresques, indépendans quant à leur gouvernement, mais unis par la communauté de haine et de vengeance contre le nom chrétien. En fait, ils continuèrent la « guerre sainte » sur la Méditerranée, dans les îles, dans l'océan Atlantique et jusque dans la Manche, après que les souverains arabes eurent été rejetés hors d'Europe.

II

On n'a que l'embarras du choix quand on veut se faire une idée des dommages et des souffrances que les pirates de Barbarie faisaient subir aux populations chrétiennes : nous possédons les récits de plusieurs captifs célèbres, par exemple du chevalier d'Aranda et de saint Vincent de Paul, de Cervantès et de Du Chastelet des Bois, et les chroniques de voyage des religieux qui se consacrèrent à leur rédemption.

(1) Salé ou Vieux-Salé, ville du Maroc, à l'embouchure de l'Oued-Regrag, à 165 kilomètres O. de Fez, est la *Sala* des Romains. La France y établit, en 1630, un consulat, qui fut supprimé dans la suite.

A peine le prisonnier était-il amené à bord du navire ennemi que les corsaires, par mille flatteries, essayaient d'obtenir des informations détaillées sur son pays d'origine, sa famille et ses ressources, sa profession ou son métier; ils s'efforçaient ainsi d'évaluer le chiffre de la rançon qu'on pouvait tirer de lui. Si l'on s'apercevait que le captif avait menti, on le faisait rouer de coups de bâton ou flageller avec des cordes à nœuds. Une fois débarqué au port d'attache du corsaire, on conduisait l'esclave au marché public (1), et on le remettait à un courtier chargé de le vendre... Mais ici, laissons la parole à un esclave dont on ne récusera pas, je pense, la sincérité.

Il y a deux ans, écrit saint Vincent de Paul (2), étant allé à Marseille recouvrer une créance de 300 écus et retournant par mer de cette ville à Narbonne, je fus fait prisonnier par trois brigantins turcs, qui, après nous avoir grossièrement pansés et enchaînés, nous emmenèrent en Barbarie, tanière et caverne de voleurs, sans aveu du Grand Turc; où, étant arrivés, ils nous exposèrent en vente, avec procès-verbal de notre capture, qu'ils disaient avoir été faite sur un navire espagnol, parce que, sans ce mensonge, nous aurions été délivrés par le consul de France.

Leur procédure, à notre vente, fut qu'après qu'il nous eurent dépouillés tout nus, ils nous baillèrent à chacun une paire de brayes, un hocqueton de lin avec un bonnet et nous promenèrent par la ville de Tunis, où ils étaient venus pour nous vendre. Nous ayant fait faire cinq ou six tours par la ville, la chaîne au col, ils nous ramenèrent au bateau, afin que les marchands vinssent voir qui pouvait manger et qui non, pour montrer que nos plaies n'étaient pas mortelles. Cela fait, ils nous ramenèrent à la place, où les marchands nous vinrent visiter, tout de même que l'on fait à l'achat d'un cheval ou d'un bœuf, nous faisant ouvrir la bouche, pour visiter nos dents, palpant nos côtes, sondant nos plaies et nous faisant cheminer le pas, trotter et courir, puis tenir des fardeaux, puis lutter pour voir la force d'un chacun et mille autres sortes de brutalités,... et finalement, je fus vendu à un vieux médecin spagirique.

Après la vente aux particuliers, sur le produit de laquelle le pacha et plus tard le bey ou dey prélevaient un huitième, on employait les esclaves suivant leur sexe, leur âge et leurs aptitudes. Les jeunes femmes étaient enfermées dans le harem, et Dieu sait quels outrages, et, en cas de résistance, quelles violences elles avaient à subir; les vieilles servaient de domestiques. Les hommes étaient en général logés dans les *bagnes* (3), sortes de prisons publiques où on les renfermait quinze à vingt par chambrée, dans des salles basses et voûtées, dont les fenêtres étaient grillées.

(1) Il s'appelait à Alger le *badistan*.

(2) Lettre à M. de Commet, datée d'Avignon, le 24 juillet 1607.

(3) Le mot bagne, dérivé de l'italien *bagni* (bains), désignait originairement les petites chambres qui entouraient une grande salle voûtée. Il y eut jusqu'à 3000 captifs entassés dans un bagne.

Il y avait à Alger six bagnes, dont trois étaient pourvus de chapelle.

Puis on les triait sur le volet. Les plus vieux, les débiles ou les infirmes étaient les moins malheureux, car on les occupait soit à garder le bétail aux champs, soit à crépir la maison, à nettoyer les latrines ou à aller vendre de l'eau et des fruits par la ville. Il y avait d'ailleurs quelques bons maîtres, mais c'était le petit nombre. Quant aux captifs les plus vigoureux, on leur faisait labourer la terre, transporter et scier les pierres de taille, et surtout ramer sur les galères. On sait par les mémoires de Jean Marteilhe ce que les galériens avaient à souffrir sur les galères du roi de France; cela ne donne qu'une faible idée du sort des captifs enchaînés sur les galères des Turcs d'Algérie.

Et ces traitemens n'étaient rien à côté des souffrances morales qu'on leur infligeait. Après chaque capture d'un équipage européen, les Turcs triaient les plus jeunes et les plus adroits et, les amadouant par des promesses séduisantes, s'efforçaient de les convertir à la religion de Mahomet. Quelques patrons allèrent jusqu'à offrir la main de leur fille, avec la liberté, à un captif, s'il consentait à abjurer. Pour l'ordinaire, on menait ces jeunes gens à la taverne, on les faisait boire avec excès, et on profitait de leur ivresse pour les affubler d'un turban et leur faire prononcer la moindre parole ou donner le moindre signe d'adhésion à l'islamisme. S'ils cédaient, on adoucissait aussitôt leur sort et on leur confiait des emplois d'écrivains ou de comptables. Mais en cas de résistance, ou bien si, une fois dégrisés, ils rétractaient leur abjuration, on les livrait aux tortures les plus cruelles. Témoin ce mousse de Saint-Tropez, dont le Père Dan nous a conservé l'histoire (1633). Guillaume Sauvéir n'avait que 15 ans: après avoir essayé en vain toutes les séductions pour le convertir à l'islam, les Turcs le suspendirent par les pieds et lui administrèrent la bastonnade, en le sommant d'abjurer. Comme il s'y refusait, on lui arracha les ongles des orteils et on lui coula de la cire fondue sur la plante des pieds sans pouvoir vaincre la résistance du jeune martyr.

Quant aux esclaves employés sur les galères ou dans les *maceries*, ils étaient privés de tout secours spirituel. Tous n'étant pas des héros, comme Sauvéir, un bon tiers reniait le christianisme pour obtenir un adoucissement à leurs maux; les autres, — c'était le plus grand nombre, — le déshonoraient par leur inconduite. Le restant, poussé à bout par l'excès de la souffrance, essayait d'échapper à cet enfer par le suicide ou par l'évasion. Mais malheur au fugitif qu'on rattrapait! Le Père Dan n'a pas relevé moins

de vingt-deux genres de supplices auxquels il pouvait être condamné! Le pal ou le feu lent sur un bûcher étaient les plus ordinaires; l'un des plus atroces peut-être était celui des *gauches*, qui consistait à enfoncer dans le corps de l'esclave de gros hameçons de fer et puis à le suspendre contre les murailles, où on le laissait mourir de soif et d'épuisement.

Voici, d'après le Père Dan, la statistique des dommages infligés par les corsaires à l'Europe chrétienne. Depuis un quart de siècle, écrivait-il en 1635, « ils ont capturé 600 vaisseaux et la valeur de leurs prises se monte à 20 millions de livres; » ce qui donne pour un siècle 2400 vaisseaux et 80 millions de livres. Quant aux pertes en hommes, il évalue à plus d'un million le nombre de chrétiens mis à la chaîne depuis 1600. En 1635, date de son voyage, il compte qu'il y avait en Barbarie 36000 esclaves, pris sur les navires ou enlevés à terre.

III

La chrétienté ne pouvait rester sourde à l'appel de tant et de si intéressantes victimes. Mais comment leur porter secours? Deux moyens se présentaient : la force des armes et la diplomatie. Ils avaient été appliqués tour à tour par le cardinal Ximénès et Charles-Quint, de la part de l'Espagne; par Richelieu et Louis XIV au nom de la France. Nous n'avons pas à faire ici le récit de ces expéditions militaires, ni celui de nos relations diplomatiques avec les régences d'Alger et de Tunis; ce travail a été fait ailleurs, et de très bonne source (1). Il nous sera permis du moins d'en constater les vains résultats : ou ces coups de force échouèrent; ou, après un premier moment d'effroi, ils ne firent qu'exaspérer la cruauté des Algériens; et quant aux traités conclus avec eux, ils ne furent jamais sérieusement observés. Bien plus efficace fut, à notre avis, l'action de la charité chrétienne.

Dans les premiers siècles de l'Église, les évêques avaient toujours compté au premier rang de leurs devoirs celui de visiter les prisonniers et de racheter les captifs, et après l'invasion des Barbares, les occasions ne manquèrent pas d'exercer ce noble privilège. Mais, lorsque, au XIIIe siècle les guerres contre les Sarrasins prirent un caractère de plus en plus acharné, ce furent des ordres religieux qui se consacrèrent spécialement à cette œuvre:

(1) H. de Grammont, *Relations de la France avec Alger au XVIIe siècle;* Alger, 1879. — Eug. Plantet, *Correspondance des deys d'Alger et des beys de Tunis avec la cour de France;* Paris, 1889-1893 (4 vol. in-8°).

les Trinitaires ou Mathurins, et les religieux de Notre-Dame de la Mercy (1).

Jean de Matha, le fondateur de l'ordre des Trinitaires, était né à Faucon, en Provence, le 24 juin 1160. Ses parens, qui étaient de petite noblesse et fondaient sur lui de grandes espérances, l'envoyèrent étudier à Paris, où il fut ordonné prêtre et reçut le bonnet de docteur en théologie. Mais son cœur était dès lors animé d'une autre ambition que celle des dignités et des riches prébendes; il avait sans doute entendu bien des fois dans sa jeunesse le récit des enlèvemens de chrétiens par les corsaires sarrasins; peut-être même avait-il été témoin des misères endurées par les galériens musulmans en France et rêvait-il de les soulager. En effet, son biographe nous raconte que, comme il disait sa première messe, un ange lui apparut, éblouissant de clarté et orné d'une croix rouge et bleue sur la poitrine, qui tenait ses mains posées sur l'épaule de deux hommes chargés de chaînes, l'un chrétien, l'autre Maure. Symbole touchant de la vraie charité qui, à l'instar du bon Samaritain, vient au secours de tout être souffrant, sans distinction de race. A la suite de cette vision, Jean de Matha renonça à l'Université et aux honneurs qui l'y attendaient et alla consulter un ermite célèbre, Félix de Valois, qui habitait les bois de Gandelu, près la fontaine de Cerfroid. Celui-ci, ne doutant pas un instant qu'il y eût là un signe du ciel, retint le jeune docteur et l'engagea à fonder un ordre pour la rédemption des captifs. A eux deux, ils en dressèrent les statuts, qui furent approuvés par Innocent III sous le titre de « Compagnie des frères de la Trinité » et d'après lesquels un tiers des revenus devaient être consacrés à cet objet. Ils adoptèrent pour costume une tunique blanche, ornée sur la poitrine d'une croix rouge et bleue, en souvenir de la vision de l'ange; ils ne devaient aller qu'à pied, tout au plus, pour de longues traites, monter à âne, d'où le surnom de « Frères aux ânes », que le peuple leur donna. A l'aide d'une riche donation du roi Philippe-Auguste, ils bâtirent le premier couvent de l'ordre près de la fontaine de Cerfroid (2), désormais célèbre (1198); le second, doté par saint Louis, s'éleva à Paris, près de l'église de Saint-Mathurin, et valut à l'ordre

(1) Les Franciscains, les Dominicains et les Alfaqueques s'occupèrent aussi de racheter des esclaves; mais, pour les deux premiers ordres, ce n'était pas leur office propre, et quant aux derniers, c'était un ordre espagnol moitié religieux, moitié militaire; ils sortent donc des cadres que nous nous sommes tracés.

(2) On montre aujourd'hui encore, dans un vallon de ces bois arrosé par le Clignon, la source ombragée par des ormeaux et des peupliers, près de laquelle était l'ermitage. Il reste une tour du monastère du XIIIe siècle et une chapelle inachevée qu'on avait commencé d'édifier pour la restauration de l'ordre des Trinitaires en France.

l'autre nom sous lequel il est connu : celui des frères Mathurins. A peine installés, les Trinitaires se mirent à l'œuvre. L'année même de la fondation du couvent de Cerfroid, deux frères, Jean Anglic (de Londres) et Guillaume Scot (d'Oxford), partirent de Rome avec la mission de racheter ou plutôt d'échanger le plus grand nombre possible de captifs en Afrique. Ils étaient porteurs d'une lettre d'Innocent III à Miramollin, roi du Maroc, dans laquelle le pape rappelait que l'œuvre, recommandée par l'Évangile, n'était pas moins profitable aux payens qu'aux chrétiens et, en terminant, exhortait le roi à se convertir.

L'histoire ne dit pas si le roi Miramollin fut sensible à l'exhortation contenue à la fin de la lettre du pape; mais ce qu'on sait, c'est qu'il fit bon accueil aux Trinitaires, défendit à ses sujets qu'on leur fît aucun mal, et qu'en un mois ils purent racheter ou échanger cent quatre-vingt-six esclaves, qu'ils ramenèrent à Marseille. Encouragé par ce succès, Jean de Matha se rendit l'année suivante à Tunis et y délivra cent dix captifs.

De son vivant même, l'ordre se développa en France et dans le nord de l'Europe : il comptait au XVIe siècle cent cinquante maisons en France, une cinquantaine en Espagne, quarante-trois en Angleterre, cinquante-deux en Irlande, neuf en Écosse, et l'on a calculé que depuis sa fondation il avait racheté en tout 900 000 victimes de l'esclavage.

Ce ne fut pas le seul service rendu par eux à la cause de l'humanité en Barbarie : c'est à des Trinitaires espagnols qu'on doit la fondation du premier hôpital d'Alger.

Jusqu'en 1551, les esclaves malades ou infirmes étaient traités comme des bêtes de somme devenues inutiles et même moins bien, car, pour celles-ci du moins, on abrège leur tristesse en les abattant. Mais aux esclaves invalides était réservé un sort plus affreux : leurs maîtres les abandonnaient sans pitié sur la voie publique ou dans les champs, et ils y mouraient de faim ou succombaient à leurs infirmités sans aucun secours. Un Trinitaire de Burgos, Sébastien Duport, qui avait été témoin des souffrances de ces malheureux, conçut le projet d'y apporter quelque adoucissement. Après avoir recueilli une somme d'argent en Espagne, il se rendit à Alger, réunit les esclaves dans la chapelle du bagne du beylic, et après leur avoir fait approuver les plans et les règlemens d'un hôpital, il le fit construire dans un lieu voisin (2).

(1) Le P. Dan a donné, dans son *Histoire de la Barbarie et de ses corsaires*, le récit du voyage de rédemption qu'il accomplit en 1634 à Alger et à Tunis.

(2) Le plus ancien hôpital d'Alger se trouvait derrière le bagne du roi, qui occupait l'immeuble situé aujourd'hui entre la place de Chartres, la rue Saint-Louis et

Soixante ans après, l'édifice menaçant ruine, ce furent encore trois Trinitaires espagnols : Aquila, Monroy et Pallacio, qui le réparèrent à leurs frais (1616), et en construisirent deux autres. En 1664, les hôpitaux d'Alger furent de nouveau restaurés par Pierre Garrido dit de la Conception, auquel on peut donner le nom de deuxième fondateur, car il répara les trois anciens hôpitaux et en ouvrit deux autres, avec des fonds qu'il avait collectés au Pérou. Afin de pourvoir à l'entretien de cinquante à soixante lits, qu'ils pouvaient contenir, et d'assurer le traitement d'un chirurgien et d'un apothicaire, il eut recours à une taxe singulière : tout malade, en entrant, devait payer un tiers de piastre (1), soi-disant pour les frais de sa sépulture. Quelle devait être l'existence de gens si familiers avec la pensée de la mort? En 1694, le dey Hadji-Chaban Khodja les autorisa à établir une taxe de 3 piastres sur tout bâtiment chrétien entrant au port d'Alger, et 4 s'il appartenait à une nation en guerre avec la Régence. Cette taxe, qui produisit un revenu de 3 000 piastres par an, permit de quadrupler le nombre des lits mis à la disposition des esclaves infirmes. Tunis n'eut son hôpital d'esclaves qu'en 1719 et le dut aussi à un frère de la Trinité.

La renommée d'abnégation et de justice des Mathurins était si bien établie chez les Algériens que ce fut à un des leurs que la Régence consentit à accorder, pour la première fois, le titre de Consul de la nation française. En effet, malgré un firman obtenu de la Sublime Porte, Henry III ne put faire agréer par le Divan d'Alger le consul laïque, proposé par les Marseillais (1564). Après seize ans d'instance, le couvent des Trinitaires de Marseille acheta la charge de consul à Alger et fit agréer en cette qualité par le Divan le Père Bionneau. Ce dernier s'acquitta avec tant de fermeté des devoirs de sa charge, qu'il fut plusieurs fois arrêté et mis aux fers par les Turcs. Ceux-ci n'avaient égard ni au rang, ni à la robe ; ils n'épargnèrent pas davantage son successeur Jacques de Vias, qui avait été maître des requêtes de la reine Catherine de Médicis.

Les Trinitaires avaient porté secours aux misères les plus criantes des esclaves en Barbarie, celles du corps; mais, au point de vue catholique, ces derniers couraient un danger plus grand, celui de reniement, qui entraînait les peines éternelles dans l'autre vie et même, s'ils retournaient en Espagne, la peine du feu, qui

la rue Bab-Azoum. (Note de M. Alfred Milon, secrétaire général de la congrégation des prêtres de la Mission.)

(1) La piastre valait 3 livres 1 sol 2 deniers ; un tiers de piastre valait donc environ 1 livre.

était appliquée sans pitié par l'Inquisition aux renégats. D'ailleurs, il ne suffisait pas de faire, de temps à autre, un voyage rapide en Afrique et d'en ramener une centaine de captifs ; on y laissait souvent les plus intéressantes victimes de la tyrannie barbaresque, les adolescens et les femmes. C'est pour remédier à ces maux que Pierre Nolasque fonda l'ordre de Notre-Dame de la Mercy. Nolasque, comme Jean de Matha, était Français ; il était né en 1190 au château de Mas de Saintes-Puelles, entre Carcassonne et Castelnaudary, et avait fait ses premières armes sous Simon de Montfort. Mais, dégoûté du métier de soldat, et attiré à Barcelone par la renommée du dominicain Raymond de Pennaforte, il songea d'abord à entrer dans son ordre. L'Espagne était alors engagée dans sa lutte héroïque contre le croissant, et Pierre, à Barcelone, entendit raconter les misères des captifs chrétiens et peut-être aussi les services rendus par les compagnons de Jean de Matha. Son biographe, le Père Auvry, attribue à une révélation de la vierge Marie la première idée qu'il eut de fonder un ordre de rédempteurs ; il fait même remarquer que l'ordre de Nolasque est d'autant supérieur à celui de J. de Matha que la Vierge est supérieure aux anges. Quoi qu'il en soit, Pierre donna à sa compagnie le nom de Notre-Dame de la Mercy et y introduisit un élément nouveau, chevaleresque.

Pour être admis, il fallait prononcer un quatrième vœu, celui de demeurer en otage, en cas de besoin, pour délivrer les fidèles chrétiens en puissance des Sarrasins et les empêcher d'abjurer : *Et in Saracenorum potestate*, déclarait le novice, *in pignus detentus manebo, si necesse fuerit in redemptionem Christi fidelium.* Les premiers compagnons de Pierre de Nolasque exercèrent leur office dans les royaumes de Valence et de Grenade, qui étaient encore au pouvoir des Maures assez civilisés ; mais, deux ou trois siècles après, quand ils passèrent dans le nord de l'Afrique, ils furent exposés, comme otages, aux cruels traitemens que les Maugrebins infligeaient à leurs esclaves. Et ce n'était pas seulement quelques mois, mais souvent plusieurs années qu'ils devaient rester ainsi détenus (1).

L'ordre Notre-Dame de la Mercy, ayant été fondé à Barcelone (1218) et placé sous le patronage de Jacques Ier, roi d'Aragon, eut d'abord un caractère semi-militaire. Les chevaliers qui y entraient s'engageaient à défendre la foi chrétienne les armes à la main. La maison mère était à Barcelone, mais l'ordre se propagea rapide-

(1) Citons entre autres Pierre Armengel, le P. Vigo et surtout le P. Jacques Castellar, qui restèrent en otages plusieurs années pour sauver de jeunes garçons en danger de reniement.

ment en Amérique et en France, où ils formèrent jusqu'à huit provinces. Les Pères de la Mercy avaient un collège dans l'Université de Paris (1515) et un couvent à Paris, fondé par Marie de Médicis (1613). Louis XIII les avait en particulière estime, et par un arrêt du 24 juillet 1636, il ordonna aux évêques de lever des aumônes dans tout le royaume en faveur de ces religieux rédempteurs.

L'un d'eux, le Père Michel Auvry nous a laissé dans son livre intitulé : *le Miroir de la Charité*, la relation très intéressante du voyage de rédemption qu'il fit avec deux frères à Alger, en 1662. Le prix moyen de rachat d'un esclave de qualité ordinaire était de 200 livres, à quoi il fallait ajouter 50 pour 100 pour les taxes diverses à acquitter; ce qui faisait un total de 300 livres. S'agissait-il d'un captif de marque, la rançon pouvait s'élever à 6000 livres, parfois même à des sommes exorbitantes ; par exemple, on dut payer pour la rançon de la petite-fille du général du Bourk, qui avait été prise avec trois personnes de sa suite, la somme de 75000 livres. Le P. Auvry, avec les 20000 livres qu'il avait recueillies, put racheter soixante et dix esclaves, appartenant à toutes les provinces de France, et dont quelques-uns languissaient dans la servitude depuis douze, quinze et même vingt-deux ans; en outre, il en délivra vingt-cinq autres, auxquels il avança des deniers pour compléter leur rançon. Puis on procéda à l'embarquement, qui était entouré, par les autorités turques, de précautions rigoureuses. Le truchement appelait chaque esclave par son nom, d'après la liste des religieux, en présence du *comptador*, qui en avait le double, puis ce dernier allait visiter l'estive ou cale du navire, pour voir s'il n'y avait pas là, caché, quelque esclave fugitif; enfin le chef de la douane faisait rendre au patron du bateau les voiles et le gouvernail, qui lui avaient été retirés à l'arrivée et mis en magasin.

Notre chroniqueur clôt son récit en constatant, non sans une légitime fierté, que ce voyage était la soixante et treizième rédemption faite par son ordre dans la seule ville d'Alger, dont on avait tiré en tout 12500 esclaves.

IV

Aux Trinitaires et aux Pères de Notre-Dame de la Mercy revient l'honneur de s'être les premiers exclusivement dévoués à la rédemption des esclaves en pays musulman et d'y avoir pourvu non seulement par échange ou à prix d'argent, mais aussi, quand ces moyens faisaient défaut, au prix de leur propre liberté. Au

XVIIe siècle, hélas! ce beau zèle était bien refroidi; les Trinitaires, oublieux de l'article fondamental de leurs statuts, ne consacraient plus qu'une somme insignifiante au rachat des captifs (1). De sorte que saint Vincent de Paul pouvait écrire, en 1654, que « les religieux avaient discontinué leurs rédemptions depuis tantôt dix ans. » Chez les Pères de la Mercy régnait aussi le plus grand désordre.

C'est à saint Vincent qu'il était réservé de reprendre la tâche, de concevoir l'office de la mission chrétienne dans les bagnes de Tunisie et d'Algérie dans toute son ampleur et de l'exécuter avec toute la perfection d'une charité égale à celle des apôtres. Mais, laissons-le définir lui-même cette tâche, comme il l'entendait :

L'œuvre des esclaves, dit saint Vincent de Paul, a été estimée si grande qu'elle a donné lieu à l'institution de quelques saints ordres dans l'esprit de Dieu, et ces ordres ont toujours été très considérés; par exemple, les Pères de la Rédemption des captifs, qui vont de temps en temps racheter quelques esclaves et puis s'en retournent chez eux.

Néanmoins il me semble qu'il y a quelque chose de plus en ceux qui non seulement s'en vont en Barbarie pour contribuer au rachat de ces pauvres chrétiens, mais, outre cela, y demeurent pour vaquer en tout temps à ce rachat et pour assister à toute heure, corporellement et spirituellement, ces pauvres esclaves, enfin, pour être toujours là prêts à leur prêter la main et à leur rendre toute sorte d'assistance et de consolation dans leurs misères. ... Y a-t-il œuvre plus rapportante à ce qu'a fait Notre-Seigneur lorsqu'il est descendu sur la terre pour délivrer les hommes de la captivité du péché et les instruire par ses paroles et ses exemples? Voilà le modèle que tous les missionnaires doivent suivre!

On trouve dans les lettres écrites par saint Vincent de Paul, au début de l'année 1643, les premières lignes d'un plan de mission auprès des esclaves d'Afrique :

MM. du Coudray et du Bouchet partiront dans deux jours pour la Barbarie, écrivait-il à l'abbé de Tournon le 20 février, et MM. Brunet et Caudelon avec eux et un frère chirurgien pour faire les missions sur les galères de France ensemble, et le chirurgien diriger une espèce d'hôpital à Alger pour les pauvres galériens, et, par conséquent, avoir droit de demeurer là et s'y comporter à la façon de ceux du Canada. Il n'y a pas de meilleur moyen, pour faire voir la vérité et la sainteté de la religion chrétienne, que d'exercer l'hospitalité envers les malades (2).

(1) Le cardinal de La Rochefoucauld, chargé par Urbain VIII de faire une enquête sur la situation de l'ordre des Trinitaires en France (1638), constata que les maisons de l'Ordre étaient fort loin de consacrer un tiers de leurs revenus au rachat des captifs; le couvent des Mathurins, à Paris, par exemple, sur 10 000 livres de revenu annuel, n'en avait dépensé que 18 à cet objet.

(2) Comparez la lettre du 31 janvier 1643 à M. Codouing, supérieur de Saint-Lazare à Rome. Bien que la rédemption des esclaves ne fût pas l'objet principal de la mission des Lazaristes en Afrique, saint Vincent de Paul, pendant les quinze dernières années de sa vie, dépensa environ un million de livres pour racheter 1 200 captifs.

Les Lazaristes devaient, tout en évangélisant les forçats enchaînés sur les galères de Marseille, minuter les traités conclus entre les rois et le Grand-Seigneur ou les deys d'Alger et de Tunis, afin d'y relever tous les privilèges qui avaient été accordés pour le service divin. De même que pour son œuvre des enfans trouvés, le saint homme avait obtenu de plusieurs nobles femmes le plus généreux concours, ce fut encore une grande dame qui, par deux donations magnifiques, rendit possible l'organisation de l'assistance des esclaves en Barbarie.

Marie-Madeleine de Vignerod était la nièce du cardinal de Richelieu. Mariée jeune au duc d'Aiguillon, elle avait été dame d'atour de Marie de Médicis, mais avait perdu son mari de bonne heure. Son oncle, qui n'aimait personne au monde plus qu'elle, aurait voulu lui faire contracter une union princière ; mais la jeune veuve, dans tout l'éclat de la beauté et de la fortune, n'y voulut point consentir et résolut de consacrer sa vie et sa fortune à des œuvres de piété ! Elle éprouvait pour M. Vincent une vive admiration et avait déjà largement contribué à son œuvre des galériens en France. Fut-ce elle qui lui suggéra la pensée de rétablir la mission en Barbarie, ou bien est-ce saint Vincent de Paul qui sut l'intéresser à son œuvre ? Peu importe : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle témoigna l'une des premières sa sympathie pour les chrétiens esclaves d'Afrique.

Eh bien ! cette œuvre qu'il avait conçue lors de sa captivité à Tunis (1605), il la porta quarante ans dans son cœur, attendant l'occasion, hésitant entre les moyens, et cherchant les ressources pour l'exécuter. De là, certainement, la perfection qu'il sut lui donner, car, suivant la forte expression de Bossuet, « le temps ne respecte que les œuvres qu'il a contribué à fonder. » Saint Vincent de Paul qui, depuis 1619, était aumônier royal des galériens et qui avait essayé de relever leur niveau moral, ne trouva pas du premier coup le moyen de venir en aide à ces malheureux. Chose singulière, cet homme pacifique et débonnaire songea d'abord à employer la force des armes, pour détruire ces repaires de forbans, dont il avait deviné la réelle faiblesse.

Il réclama de Louis XIII l'établissement de croisières permanentes pour donner la chasse aux pirates ; dès 1620, il invita le général des galères Philibert de Gondi, dont il avait élevé les enfans, à proposer au roi une expédition contre Alger, et vers 1663, il encouraga les projets de Paul de Sam, chevalier de Malte, qui aurait voulu s'emparer de Tunis. Mais tous ces projets échouèrent faute d'argent et de décision. La supplique des captifs

de Tunis à Louis XIII (16 mai 1631) (1) dut ranimer son désir de venir en aide aux esclaves de Barbarie; le roi de France, qui avait été touché, lui donna 9000 à 10 000 livres pour cette œuvre, mais ce n'était pas assez.

Quelques années après, la mission d'Afrique fut définitivement assurée par deux donations, l'une de Mme d'Aiguillon, qui se montait à 45 000 livres en principal, et l'autre de 30 000 livres d'un bourgeois de Paris qui ne voulut pas être nommé.

D'après la première donation (2), les prêtres de la Mission étaient tenus d'employer le revenu de ladite portion à entretenir à Alger, Tunis et autres lieux de Barbarie, un prêtre de leur Compagnie, afin d'y exercer leur ministère auprès des pauvres esclaves. L'intention de la duchesse était d'honorer Jésus-Christ venu en terre pour tirer les hommes de la misère du péché et les réconcilier à Dieu, qui les a rachetés par le sang et la mort de son Fils. Les messes que lesdits prêtres diraient auxdits lieux pour catéchiser et instruire les esclaves, devaient être dites pour le repos de l'âme du grand cardinal de Richelieu son oncle et pour les parens et amis de la duchesse et pour le repos de son âme (3).

Saint Vincent de Paul avait, enfin, les ressources pour réaliser son projet; mais il fallait encore qu'il assurât à son œuvre, à défaut du prestige qu'elle ne pouvait avoir à ses débuts, le concours des consuls de France à Alger et à Tunis. Or ces charges furent vénales jusqu'en 1669, — époque où Colbert les rattacha au domaine, — et les consuls de ce temps, préoccupés avant tout de s'enrichir le plus vite possible, n'avaient cure de se mettre en frais pour les esclaves. Saint Vincent de Paul a raconté lui-même, dans sa lettre à M. de la Haye Vantelay, ambassadeur du roi de France dans le Levant, comment il fut amené à acheter les deux consulats ci-dessus :

Peut-être, Monseigneur, trouverez-vous étrange que des prêtres qui se sont donnés à Dieu, comme nous, pour instruire le pauvre peuple de la campagne et porter l'état ecclésiastique à la vertu, se mêlent d'une affaire temporelle. Je vous dirai à cela, Monseigneur, qu'ayant entrepris depuis six à sept ans d'assister les pauvres chrétiens esclaves de Barbarie, il a fallu, pour faciliter cette bonne œuvre, que, du commencement, ils se soient mis en pension auprès des Consuls, en qualité de chapelains, de peur qu'autrement les Turcs ne leur permissent pas les exercices de la religion. Mais, le consul étant mort, le dey ou pacha commanda à un prêtre de la mission d'exercer cette charge, à l'instance que lui en firent les marchands français. (Lettre du 25 février 1654.)

(1) V. Archives des affaires étrangères, *Correspondance avec les consuls de France à Tunis.*

(2) Actes passés les 31 décembre 1646 et 16 mai 1647, par Mes Gallion et Richer, notaires, au Châtelet de Paris.

(3) En outre, les prêtres de Saint-Lazare organisèrent une sorte de service de correspondance entre les esclaves et leurs familles, qui étaient très souvent sans nouvelles.

Et, comme une personne de condition et d'insigne piété (1) eut vu le bien que faisait ce bon prêtre dans l'exercice de cette charge, elle s'est employée vers le Roy, sans que nous en eussions aucune pensée, pour nous faire avoir les consulats de Tunis et d'Alger, et Sa Majesté nous a permis de les faire avoir par telles personnes capables que nous trouverions propres à notre dessein. Pour cela, Monseigneur, nous en avons choisi deux de notre Compagnie qui ne sont pas prêtres, mais qui entendent les affaires... de manière que n'ayant qu'une même intention avec nos prêtres, ils vivent ensemble comme frères, ils ont tout en commun et emploient les profits des consulats, avec ce que nous leur envoyons de France, après leur simple entretien pris, à l'assistance corporelle et spirituelle des pauvres chrétiens captifs, et à procurer la liberté à quelques-uns qui, faute de 30 à 50 piastres, seraient en danger de demeurer esclaves toute leur vie et peut-être de se perdre par désespoir, ainsi qu'il est arrivé à plusieurs.

Saint Vincent de Paul obtint sans difficulté de Louis XIV la nomination de M. Husson au consulat de Tunis et celle du frère Barreau au poste d'Alger; mais il n'eut pas si vite raison de l'opposition du collège de la Propagande à Rome. Celui-ci lui adressa des remontrances sur l'emploi des membres de la compagnie de Saint-Lazare comme consuls, en se fondant sur les canons de la discipline, qui avaient édicté l'incompatibilité entre le commerce et les fonctions ecclésiastiques.

Le supérieur de Saint-Lazare répondit aux cardinaux que les fonctions consulaires étaient assignées à des membres laïques de la société et non pas à des prêtres, et d'ailleurs qu'il n'y avait pas là œuvre de négoce, mais de charité, puisque la charge de consul dans ces deux villes était très onéreuse (2). Cependant la Propagande refusait obstinément sa sanction. Alors l'apôtre des galériens et des esclaves, sans faiblir et sans se départir de son admirable humilité, revint à la charge. « Il y allait, disait-il, du salut de 20 à 30 000 âmes exposées tous les jours aux périls de l'abjuration, et aux séductions les plus grossières. Si l'on n'employait pas ce moyen, rien ne se ferait à cause de l'inertie et de l'indifférence des consuls, et l'Église catholique serait responsable de la damnation éternelle de ces milliers de chrétiens ! »

Enfin, la Propagande céda et toléra l'existence des consuls lazaristes, vaincue par ce doux entêtement, qui est le secret de la force des femmes et des cœurs aimans. Les missionnaires de Saint-Lazare se mirent de suite à l'œuvre, et saint Vincent de Paul, avec un coup d'œil digne d'un grand politique, leur assigna d'emblée trois champs d'action, qui devaient un jour revenir à la France : Tunis, Alger et Madagascar.

Saint Vincent commença par Tunis, — n'était-ce pas là-bas,

(1) La duchesse d'Aiguillon.
(2) Le seul consulat d'Alger avait contracté une dette de 30 000 livres.

au centre de la fameuse province d'Afrique, que saint Louis était mort pour la cause de la Croisade? N'était-ce pas là qu'il avait été lui-même mené jadis en captivité comme par la main de la Providence, pour être témoin des souffrances des chrétiens? Il choisit, pour ce poste, deux de ses meilleurs ouvriers : MM. Louis Guérin et François Francillon. Le premier, né à Selles (diocèse de Bagneux), après avoir été quinze ans soldat, était entré à 35 ans dans la maison de Saint-Lazare et s'était déjà distingué par son dévouement aux pestiférés de Lorraine et de Champagne. Il alliait à la douceur du prêtre le courage d'un soldat intrépide. Un mot de lui peint bien son caractère. Comme quelqu'un, au moment de son départ, lui disait : « Eh bien ! monsieur Guérin, vous allez donc vous faire pendre en Barbarie? — J'espère davantage, répondit-il avec un éclair dans les yeux, je compte sur le pal et sur mieux encore ! »

Tout de suite après son arrivée à Tunis (1646), M. Guérin organisa les services religieux à la chapelle du *fondouk*, où résidait notre consul, Lange Martin, et dans les différens bagnes. « Vous seriez ravi, écrivait-il peu après à saint Vincent de Paul, d'entendre, tous les jours de fête, chanter dans nos églises l'*Exaudiat* et d'autres prières pour le roi de France. Avec quelle affection ces pauvres captifs offrent leurs oraisons pour tous leurs bienfaiteurs, dont les principaux sont ou viennent de France !... Ici presque toute sorte de nations dans les fers et les chaînes prient le Dieu des Français. » De Tunis, nos Lazaristes allaient visiter les esclaves, employés dans les *maceries*, ils allèrent plus loin, jusqu'à Bizerte, Sidi Regeppe, etc. Une autre année, vers Pâques, informé qu'on allait dans la première de ces villes embarquer des esclaves sur des galères armées pour la course, M. Guérin s'y rendit en hâte, y trouva 400 esclaves, et ayant acheté et fait dépecer une douzaine de bœufs, il offrit un festin à ces malheureux qu'on laissait mourir de faim les deux ou trois premiers jours de traversée. — Il proposa même à saint Vincent de Paul d'établir une mission à Salé, à l'autre extrémité du Magreb sur la côte du Maroc ; mais le supérieur, ayant appris que ce poste était convoité par d'autres religieux, renonça à ce projet « de peur, dit-il, de donner lieu à des démêlés, qui eussent scandalisé chrétiens et infidèles. » La mort seule put arrêter cette activité. Guérin, lors d'une épidémie de peste à Tunis, prodigua ses soins aux malades avec tant de zèle qu'il épuisa ses forces ; atteint, à son tour, par la contagion, il succomba le 13 mai 1648, malgré les soins dévoués du frère Francillon.

Il pouvait mourir en paix, car il laissait sa tâche entre les

mains d'un homme de premier ordre, Jean Le Vacher, que saint Vincent de Paul lui avait donné comme auxiliaire le 22 novembre de l'année précédente et qui avait déjà fait ses preuves. Jean Le Vacher avait 28 ans, lorsque saint Vincent de Paul le désigna pour le poste de Tunis (1648). Arrivé à Marseille au couvent de Saint-Lazare qui servait de *procure*, c'est-à-dire d'économat, aux maisons d'outre-mer, il tomba sérieusement malade. Le supérieur, inquiet de sa mine chétive, écrivit à saint Vincent pour lui exprimer ses craintes sur les aptitudes physiques du missionnaire.

Voici la réponse qu'il reçut du saint homme :

Si votre malade est trop faible pour aller à pied jusqu'au navire, il faut l'y porter. Et quand il aura fait quelque chemin sur l'eau, s'il ne peut supporter la mer, qu'on le jette dedans !

Parole d'une rudesse étonnante chez un prêtre dont le cœur était si tendre d'ordinaire, mais qui s'explique pourtant par la haute idée que le jeune Lazariste avait su donner de son ressort et de son énergie morale. Tel est l'homme qui succéda à L. Guérin.

Il continua à agir dans le même esprit, multipliant les secours de sa parole et de l'office divin, soulageant les misères du corps et de l'âme, volant au-devant des captifs nouveaux venus pour les avertir des pièges tendus, et portant des vivres aux galériens en partance à Bizerte, au Cap-Negro, à Sidi-Regeppe. Bref, il avait fait la conquête de tous les cœurs, des esclaves, des marchands, et même des corsaires. Le bey, frappé d'admiration par tant de vertu, lui dit un jour : « En vérité, tu gagneras le ciel par tant d'aumônes ! » Mais Jean, loin de s'enorgueillir, de répondre : « Je n'ai pas de mérite, car ce que j'en fais c'est au moyen de la charité des autres. Ce sont tous ces donateurs qui gagnent le ciel. » Aussi, à la mort de Martin Lange, lorsque les marchands français, d'un élan unanime, proposèrent au bey de l'agréer comme consul de France, le plus étonné, ce fut lui-même. Il refusa obstinément l'offre qui fut réitérée; il ne céda que devant la volonté expresse du bey qui lui remit en main le sceau, mais n'accepta que provisoirement.

Il trouva bientôt, en effet, que la besogne administrative lui dérobait un temps précieux pour la cure des âmes et supplia qu'on le déchargeât de l'office de consul. Saint Vincent fit agréer par le roi M. Martin Husson, neveu de Mme d'Aiguillon. C'est un beau caractère que celui de ce jeune magistrat, renonçant à une carrière pleine de promesses et à une famille qui le chérissait, uniquement pour servir la France, à Tunis, et le Christ dans la personne

des pauvres esclaves. Saint Vincent, qui l'avait préparé à cette tâche, a tracé de lui un portrait admirable dans une lettre à Jean Le Vacher (15 juillet 1653) :

C'est un jeune homme des plus accomplis de sa condition, parmi tous ceux que je connais. Sa vertu vous sera bientôt connue. Il n'est pas seulement sage, accort, vigilant et pieux, mais il est très capable pour les affaires et toujours prêt à s'employer pour le prochain. Il s'en va servir Dieu et les pauvres en Barbarie, nonobstant l'éloignement et les dangers du lieu et de la mer. Il quitte Paris, où il est avocat au Parlement, et ses parens, qui le chérissent beaucoup et qui ont tâché de l'arrêter par une abondance de larmes, de remontrances et d'industrie. Certes, son dégagement est admirable, dans l'âge où il est, dans la pureté d'intention qu'il apporte à ce voyage... De plus, il a tant de douceur pour tout le monde, tant de condescendance pour ses amis et de soumission pour son Dieu, que, voyant celle qu'il aura pour vous, vous serez obligé d'en avoir pour lui.

Les instructions que saint Vincent avait données à M. Husson comme règlement de vie pour lui et J. Le Vacher ne sont pas moins remarquables. Nous y relevons les articles suivans :

Ils devaient maintenir les marchands en parfaite union et leur rendre bonne et brève justice, s'assujettir aux lois du pays, à la religion — de laquelle ils ne disputeront jamais, ni ne diront rien pour la mépriser; et enfin tenir registre de tous les esclaves, y compris ceux de la campagne, afin d'éviter les doubles emplois dans la distribution des secours.

Eh bien! le croirait-on? Un consul aussi parfait fut mal accueilli, tant d'abnégation fut méconnue. Les marchands français de Tunis refusèrent de lui payer les droits consulaires qui, en fait, ne servaient qu'à l'entretien modeste des Lazaristes et au soulagement des captifs. Le bey lui-même fut mécontent et, six ans après, sans forme de procès, chassa ignominieusement M. Husson. Le roi de France — et ce roi était Louis XIV — eut beau protester, exiger des réparations; tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'on remît les sceaux du consulat à Jean Le Vacher. Ce dernier les garda dix ans (1657-1666). Le bey de Tunis, d'ailleurs, ne ménagea guère plus le consul lazariste, et, le rendant responsable des sottises de ses nationaux, il l'expulsa deux fois. Quant à Le Vacher, avec un zèle qui n'avait d'égal que sa persévérance, il remplit les devoirs de consul, qui n'étaient pas une sinécure, car il y avait alors près de trois cents Français esclaves en Tunisie.

Mais c'est surtout comme prêtre que la charité de Jean Le Vacher aimait à s'exercer. Dès qu'on lui signalait des personnes en danger de mort ou des adolescens en péril de reniement, il accourait pour administrer les sacremens aux premiers, pour réconforter les seconds. Ce fut pour avoir empêché plusieurs

captifs d'abjurer que le bey le fit une fois mettre à la chaîne.

Après les jeunes gens, c'est aux prêtres et aux religieux esclaves qu'il témoignait la plus vive sollicitude, car le bagne, en relâchant le lien de la discipline ecclésiastique, était devenu pour beaucoup une école de vice et de démoralisation. Jean Le Vacher, recourant plus souvent à la persuasion qu'à la menace des peines canoniques, en ramena le plus grand nombre au souci de leur dignité et put alors les employer au service des chapelles des bagnes. Il les fit, à cet effet, dispenser de tout travail servile, moyennant une petite redevance, dite « lune », payée chaque mois à leurs maîtres. Lui-même, suivant l'exemple du supérieur de Saint-Lazare à Paris, servait de secrétaire et de banquier aux esclaves pour correspondre avec leurs familles et négocier leurs rançons. Il n'hésitait pas à franchir à pied des distances de dix à quinze lieues pour aller les visiter dans les fermes éloignées, à El-Cantara, à la Tabourne, à la Molochia, etc. C'est là que Jean Le Vacher faisait les missions proprement dites, qui consistaient en sermons, confessions et communions, et se terminaient en général par une sorte d'agape. Ce fut lui qui institua la coutume, qui s'est longtemps conservée, de convier deux fois par an, à Noël et à Pâques, tous les Français, esclaves ou libres, en un repas au consulat de France. On juge si nos pauvres galériens de Tunis se rendaient avec joie à ces festins du *fondouk*. Pour subvenir à toutes ces dépenses, le consul lazariste ne disposait que de 2500 livres que rapportaient les droits consulaires, et des 1500 livres qu'il recevait à titre de subvention de la province de Saint-Lazare à Marseille. Ces 4000 livres étant manifestement insuffisantes, Jean Le Vacher dut faire des emprunts, et, en 1659, il avouait un découvert de 1200 écus, soit 3600 livres. Son supérieur saint Vincent, dans sa lettre du 18 avril, lui adresse de douces remontrances; il lui recommande d'égaler sa mise à sa recette, et, chose qui devait lui être dure, de ne pas emprunter, même pour faire la charité! Cette générosité perdit le consul lazariste. S'il était l'idole des esclaves et l'homme de confiance des marchands de Tunis, il devint, hélas! suspect à la Chambre de commerce de Marseille qui, trompée par son train de maison, se figura que le consulat de Tunis rapportait de gros revenus et que ce serait une bonne affaire de s'en emparer. Le Vacher fut victime d'une basse intrigue ourdie contre lui. Un sieur Dumoulin, gentilhomme de Paris, envoyé pour ratifier le traité conclu entre le duc de Beaufort et le dey Hadji-Mustapha, se dit chargé par le ministre de lui reprendre les sceaux du consulat. Saint Vincent de Paul n'était plus là pour défendre son fidèle

disciple, il venait de mourir et avait été remplacé comme supérieur de la congrégation par M. Alméras, qui rappela Jean Le Vacher à Paris.

Ce dernier n'eut que le temps de charger deux capucins, dont il paya la rançon avec ses deniers, de continuer le service religieux dans les bagnes et les *maceries*. Quelques années après (1672), la congrégation de la Propagande établit à Tunis des capucins, avec le titre de « missionnaires apostoliques », mais en les subordonnant au vicaire apostolique d'Alger.

L'œuvre des Lazaristes à Alger fut préparée par les Trinitaires qui, on l'a vu, y avaient fondé le premier hôpital en 1581. Saint Vincent de Paul, fidèle à son principe, qui était de respecter les droits acquis et les sphères d'action des autres ordres, refusa toujours de se charger de la gestion de cet hôpital, mais se borna à compléter l'œuvre de ses devanciers. C'est à cette fin qu'il envoya en 1643 deux prêtres de la Mission et un frère chirurgien pour organiser à Alger « une espèce d'hôpital pour les pauvres galériens. » Mais si l'Algérie offrait aux missionnaires de saint Vincent de Paul un terrain mieux cultivé que la Tunisie, en revanche il était hérissé d'obstacles, semés par la méfiance et la tyrannie des autorités de cette régence. Saint Vincent de Paul, après avoir acheté le consulat d'Alger, y envoya M. Jean Barreau, membre laïque, et, l'année suivante, le fit assister par un jeune prêtre M. Noël ou Novelli. Ce dernier, arrivé au milieu d'une épidémie de peste, se dévoua au soin et à la consolation des malades, et au bout de quelques semaines tomba malade et mourut à trente ans (1647). Or Noël, en ce court laps de temps, avait su gagner tant de cœurs que ses obsèques furent suivies par huit cents esclaves. A peine eut-on reçu la nouvelle de sa mort que deux Lazaristes demandèrent à le remplacer : c'étaient MM. Lesage et Dieppe. Saint Vincent les fit partir immédiatement pour Alger; mais en vain, ils furent à leur tour moissonnés par le fléau terrible : le premier en mai 1648, et le second en mai 1649. Voilà donc le consul lazariste, demeuré seul debout à Alger. Afin de suffire à sa double tâche : maintenir les droits de la France et protéger les esclaves contre une Régence avide et cruelle, Barreau se multiplie, emprunte partout pour racheter les esclaves les plus maltraités, les plus en danger de succomber au prosélytisme musulman; de sorte qu'il se trouve bientôt, lui aussi, dans des embarras d'argent. En vain, le sage supérieur de la congrégation lui recommande-t-il « de ne pas trop se hâter en empruntant de l'argent... de peur de décrier son ministère. » En vain obtient-il en sa faveur un crédit de 12 000 livres qui lui est ouvert par les Mathurins de

Marseille, et presse-t-il les Pères de la Mercy de fournir leur quote-part pour l'acquittement des rançons promises par le consul d'Algérie. Les Turcs finissent par perdre patience; le consul lazariste est saisi et mis aux fers; il subit les avanies les plus odieuses et reçoit la bastonnade, presque jusqu'à en mourir.

Alors, le bon saint Vincent multiplie ses lettres; il exhorte le consul d'Alger à supporter avec patience sa prison; puis il lui annonce « qu'il a été résolu dans le conseil du Roy qu'il en serait écrit à Constantinople et que le Roy en ferait plainte à la Sublime Porte. Autrement Sa Majesté ferait justice des corsaires turcs (décembre 1650). » Il lui fait même espérer sa délivrance par une voie plus courte, sans doute la rançon. Quoi qu'il en fût, l'année suivante, le pauvre Barreau était encore sous les verrous; les esclaves d'Alger durent se cotiser pour racheter le consul de France!

Barreau reprit donc ses fonctions; mais, entraîné par sa charité, il contracta de nouvelles dettes. Il essaya alors de suppléer à l'insuffisance des ressources du consulat, en faisant le commerce des diamans, des perles et du corail, et se trouva derechef dans une position critique. Pour comble de malheur, il fut encore jeté en prison, à propos d'une querelle survenue entre le dey d'Alger et les commerçans du « Bastion de France ». De son cachot, il écrivait à Saint-Lazare de Paris, pour supplier qu'on lui envoyât les 8 000 à 10 000 écus dont il avait besoin. Aussitôt le supérieur de Saint-Lazare, le frère et les amis de Barreau se mirent en quête; mais il ne fallut pas moins de deux ans pour réunir cette somme. Les dernières lettres de saint Vincent au frère Barreau trahissent l'inquiétude que lui donne la situation obérée du consul.

« Nous avons été longtemps entre l'espoir et la crainte à votre sujet, lui écrit-il le 31 janvier 1689; mais l'espérance a prévalu, car Dieu vous a délivré non seulement de la mort, mais même de la prison. Prenez patience, et vous vous tirerez aussi de vos anciens engagemens; mais ménagez bien l'argent qu'on vous envoie. C'est l'argent des esclaves et de là dépend leur liberté et peut-être leur salut! » Dans une lettre du 17 juin de la même année il ajoutait : « Gardez-vous bien de divertir ces sommes à un autre dessein que celui-là. Les devoirs de la justice sont préférables à ceux de la charité. »

Parole rare, sous la plume de saint Vincent, mais qui prouve que l'apôtre de la charité était doublé d'un excellent administrateur. Les dettes de Saint-Lazare furent payées, mais le frère Barreau fut rappelé à Paris, par le supérieur de Saint-Lazare (1661).

Heureusement, depuis 1650, le consul d'Alger avait été secondé dans ses fonctions par un prêtre éminent de Saint-Lazare, Philippe Le Vacher, frère puîné de Jean Le Vacher, que nous avons trouvé vicaire, puis consul à Tunis. Né, comme Jean, à Écouen, Philippe avait devancé Jean dans l'étude de la théologie. Les deux frères, unis d'une étroite affection, étaient entrés le même jour à Saint-Lazare de Paris; ensemble ils avaient prononcé leurs vœux; ensemble ils avaient reçu le sacrement de l'ordre. Philippe avait fait sa première campagne de missionnaire en Irlande (1646-1649). C'est de l'ancienne « Ile des Saints » ou Iona qu'il fut rappelé par saint Vincent pour amener du renfort au poste d'Alger, privé coup sur coup de ses trois premiers prêtres; on lui fit donner par le Saint-Siège le titre de « missionnaire apostolique et grand vicaire de Carthage. »

Il y avait grand besoin à Alger d'un prêtre austère et énergique; car la population chrétienne y souffrait d'un mal plus grave que les rigueurs de la servitude : les esclaves, les prêtres eux-mêmes étaient gagnés par la lèpre morale du monde musulman, la polygamie; et les Mémoires de la Congrégation nous disent que « les musulmans blasphémaient le nom de Dieu, à cause de l'inconduite des prêtres esclaves. »

Philippe Le Vacher entreprit, avec l'ardeur de sa foi et l'impétuosité de ses vingt-huit ans, de rétablir les bonnes mœurs dans le clergé catholique et y réussit dans une large nesure. Non content de relever des prêtres déchus et de racheter des esclaves, Philippe voulut encore ramener des renégats et convertir des musulmans. Ce zèle indiscret était à la fois contraire aux instructions formelles des papes (1) et à la prudence de saint Vincent de Paul :

Vous n'êtes point chargé des âmes des Turcs et des renégats, lui écrit-il, en décembre 1650, évitez-les donc. Votre mission ne s'étend qu'aux pauvres chrétiens captifs. Il est plus important d'empêcher que plusieurs esclaves ne se pervertissent que de convertir un seul renégat.

Et il termine par ces paroles dignes d'être méditées par quiconque entreprend une œuvre de charité : *N'allez pas trop vite, de peur de tout gâter. Le bien que Dieu veut, se fait quasi de lui-même, sans qu'on y pense.* Digne fils de saint Vincent de Paul, Philippe avait une prédilection pour les petits et les abandonnés, il ne pouvait voir un enfant réduit en esclavage, sans être remué

(1) Le Saint-Siège avait interdit à tous chrétiens, clercs ou laïques, de provoquer les musulmans à discussion et refusait même le titre de martyr à ceux qui s'attireraient la mort en déclamant contre Mahomet.

jusqu'au fond des entrailles et il ne se donnait ni trêve ni repos qu'il ne l'eût délivré à tout prix. C'est ainsi qu'il racheta un jour trois jeunes filles de Vence, au prix de 1000 livres chacune. Vers l'époque de la seconde captivité de M. Barreau, Philippe s'inquiéta des dettes qui accablaient le consul lazariste, il fit le voyage de Paris tout exprès pour exposer sa triste situation à saint Vincent. Celui-ci, après l'avoir entendu, obtint la permission de faire une quête dans toutes les paroisses de France et, au bout de sept à huit mois, la rançon de notre consul d'Alger était enfin trouvée! Ce fut encore lui que M. Alméras, le successeur de saint Vincent de Paul, chargea d'aller installer à Alger le nouveau consul, frère Dubourdieu. Philippe, à cette occasion, fit donner au frère Barreau la décharge de toutes ses dettes et trouva encore moyen de ramener à Marseille 70 esclaves affranchis (1662). A son retour de ce voyage, Philippe fut envoyé à la maison des Lazaristes à Fontainebleau et consacra les quinze dernières années de sa vie à l'évangélisation des paysans de la Brie.

Après tant de services rendus à la cause de la chrétienté, il ne manquait plus au nom de Le Vacher que l'auréole du martyre. Ce fut Jean, l'aîné des deux frères, qui la lui donna. On se souvient qu'à la suite de la mission du sieur Dumoulin, il avait été brusquement destitué des fonctions de consul à Tunis. Après deux ans de repos à Saint-Lazare de Paris, le supérieur, M. Alméras, l'envoya à Alger. Il n'était plus jeune, car il était tout près de la cinquantaine; il avait toujours eu une santé délicate, et les labeurs de son apostolat de Tunis n'avaient pas été faits pour la raffermir; mais ni son courage, ni son ardeur charitable n'étaient diminués. Comme on lui demandait, à son départ : « N'avez-vous pas peur de retourner parmi ces Barbares? » il répondit : « Si je voyais d'un côté le chemin du ciel ouvert et d'un autre celui d'Alger, je prendrais plutôt ce dernier, par la charité que je sais qu'il y a à exercer parmi ces infidèles, envers les pauvres esclaves. »

A son arrivée à Alger, il fut reçu par M. Dubourdieu, consul, par le frère Audoire, religieux de la Mercy, et bientôt rejoint par le frère Francillon; ces deux derniers avaient été ses collaborateurs à Tunis. Il reprit aussitôt la tâche commencée par son frère Philippe et qui consistait à relever le niveau moral et, partant, la considération des prêtres esclaves. Jusqu'alors, ils étaient réduits à porter la livrée des esclaves, telle que saint Vincent l'avait revêtue lui-même. Jean Le Vacher obtint du pacha la permission de leur faire reprendre la soutane. Cela fait, il obtint

de leurs patrons, comme il l'avait fait à Tunis, que, moyennant le paiement d'une lune de 3 écus, on les dispensât de tout travail servile et qu'on leur permît de vaquer aux offices divins dans les six bagnes de la ville. En outre, il organisa parmi eux des conférences pour l'étude de la Sainte Écriture et l'édification mutuelle, sur le modèle de celles que saint Vincent avait instituées à Saint-Lazare. Par ces mesures, il atteignait un double but : multiplier les secours spirituels aux esclaves chrétiens, tout en rendant aux clercs conscience de leur vocation.

Malgré sa mauvaise santé, il avait été chargé des fonctions de consul par le suffrage des Français. Il les exerçait encore lorsque Tourville parut devant Alger avec l'escadre française; cette démonstration suffit pour faire ratifier le traité proposé par le roi de France (12 mai 1679). Ce ne fut pas sa faute, si la paix fut rompue deux ans après, mais l'effet de la mauvaise volonté du commandant des galères de Marseille. Dans l'hiver de 1676, sept Turcs algériens avaient été pris par un vaisseau français, sur un navire espagnol et envoyés au bagne de Marseille, pour ramer sur les galères du Roi. Les autorités d'Alger réclamèrent leur mise en liberté, et, en vertu des capitulations avec la France, ils étaient dans leur droit : aussi Jean Le Vacher appuya-t-il la réclamation du Divan. Colbert, alors ministre de la marine, donna l'ordre d'élargir ces esclaves turcs, mais il avait compté sans le général, ou plutôt le commandant des galères de Marseille, qui, ayant en eux des rameurs vigoureux, fit la sourde oreille. Quatre ans après, les malheureux ramaient toujours sur les galères du Roi, à travers la Méditerranée, et notre consul d'Alger écrivait (13 mai 1680) : « Le seigneur Dey attend toujours les sept Turcs ou Maures de cette ville, injustement détenus à Marseille. » Enfin, la sixième année, Baba-Hassan perdit patience et rompit la paix avec la France (oct. 1601). Au bout de quelques semaines, les corsaires d'Alger avaient enlevé vingt et un navires français, dont le chargement était évalué à 600000 livres, et fait un nombre considérable de prisonniers; entre autres, M. de Beaujon, gentilhomme de la Chambre du Roi, chargé d'une mission sur les côtes d'Italie, qui fut vendu, comme esclave, 30000 livres (lettre de Le Vacher, du 13 décembre 1681), soit environ 700000 livres pour sept têtes de Turcs! La note à payer était lourde. Louis XIV, cette fois, se courrouça et chargea Duquesne d'aller donner une verte leçon à ces pirates, qui prétendaient lui faire observer des traités qu'eux-mêmes avaient si souvent violés!

L'amiral français fit subir à Alger un premier bombardement (août-septembre 1682) qui démolit une cinquantaine de maisons,

ensevelit sous les ruines cinq cents habitans, mais n'obtint du Divan que des promesses illusoires (1).

Nous pensons que, si on eût laissé agir le consul lazariste, si, surtout, on eût fait droit aux justes revendications des Algériens, on eût obtenu la reddition de tous les esclaves faits depuis la rupture de la paix; mais on tenait à obtenir une large indemnité pécuniaire.

Louis XIV renvoya donc l'année suivante Duquesne, à la tête d'une flotte, avec ordre d'exiger la restitution de tous les captifs, plus une somme d'un million et demi de livres pour indemniser les commerçans français de leurs pertes et, s'il ne les obtenait, de s'emparer de la ville d'Alger à tout prix. L'intrépide marin parut devant Alger, le 20 juin 1683, et ouvrit, pendant la nuit, le feu du bombardement. Le dey Baba-Hassan, effrayé, enjoignit, dès le lendemain matin, au consul J. Le Vacher d'aller trouver l'amiral français et de lui demander ses conditions. Celui-ci ne voulut même pas laisser monter le parlementaire à son bord et dit qu'il ne pourrait traiter sans avoir des otages. Le dey, deux jours après, lui en envoya une douzaine, y compris un renégat turbulent, Mezzomorte, dont il se méfiait. Cette fois-ci, Duquesne laissa monter le consul sur son vaisseau; mais, soit qu'il y eût en lui la rudesse d'un soldat, soit qu'il fût choqué de l'intercession du consul en faveur des Algériens, il ne lui offrit aucun siège, de sorte que le pauvre prêtre impotent dût s'asseoir sur un affût de canon et, au cours de l'entretien, l'amiral s'écria : « Êtes-vous donc plus Turc que chrétien? » J. Le Vacher, sans se fâcher, lui répondit : « Je suis prêtre. » L'amiral répéta qu'il ne consentirait à traiter que lorsque tous les esclaves français lui auraient été rendus : on lui en amena 546. Il réclama alors l'indemnité. Cependant, toute la ville d'Alger était en ruines; les habitans étaient affolés; les janissaires musulmans murmuraient contre les concessions du dey et menaçaient les Francs de représailles; le Dey, tiraillé en sens contraires, n'osait prendre aucune décision.

Duquesne, de son côté, s'impatientait; alors Mezzomorte lui persuada qu'il obtiendrait plus d'effet en un jour que le dey en dix s'il voulait le laisser agir. Notre amiral se laissa prendre à cette ruse et le relâcha. Ausitôt débarqué, le renégat va de casserie en casserie souffler le feu de la révolte parmi les *reïs;* une troupe de conjurés se rend à la Casbah, étrangle Baba-Hassan et proclame à sa place Mezzomorte, sous le titre de Hadji-Hussein, dey d'Alger. Duquesne, se voyant joué, rouvre

(1) On trouve un écho des espérances que firent naître ces expéditions militaires, dans l'*Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*, par Bossuet (1683).

le feu contre la ville. Alors, un groupe de Turcs et de Maures, exaspérés, se précipite vers la maison du consul de France, qu'ils étaient habitués à rendre responsable de tous les maux ; on s'empare de Jean Le Vacher, malgré les supplications de ses compagnons. On le traîne ou plutôt on le porte à travers les rues d'Alger, car il n'était pas en état de marcher ; après lui avoir fait subir toute sorte d'outrages, on le porte au môle, on le lie sur une chaise, le visage tourné vers la bouche d'un canon et, d'un coup de feu, on fait voler son corps en morceaux. Vingt résidens français partagèrent le sort du consul lazariste ; le capitaine de Choiseul-Beaupré, qui avait été pris lors d'une attaque contre le port, allait subir le même supplice, lorsque à la dernière minute un officier de reïs, qui, étant prisonnier, avait été traité par lui avec des égards, le couvrit de son corps et obtint sa grâce (27 juillet).

Ce jour-là le grand Duquesne dut regretter la parole injuste qui lui était échappée quelques jours auparavant dans son entretien avec le consul.

Une mort aussi atroce, loin de décourager les prêtres de la mission, leur parut le plus beau couronnement de la vie d'un missionnaire. On se disputa, dans les maisons de Saint-Lazare, l'honneur de succéder à ce héros, deux fois martyr et de sa foi et de son patriotisme. Michel Montmasson fut désigné pour ce poste périlleux, sous le titre de vicaire apostolique. C'était un homme dans toute la force de l'âge, qui s'était déjà signalé par son énergie dans la mission de Madagascar et, depuis son retour, avait été attaché à la paroisse de Versailles. Bien secondé par M. Piolle, consul de France, il compléta les institutions créées par les frères Le Vacher. Lorsque ce consul fut arrêté par ordre du dey, ainsi que 372 résidens français, et tomba malade, des suites de mauvais traitemens, Montmasson réussit à le faire transporter dans la maison des agens du Bastion de France pour y être soigné, et dut accepter les sceaux du consulat. Quelque temps après, une flotte française, commandée par le maréchal d'Estrées, se montra de nouveau devant Alger, avec ordre de recourir à la force pour obtenir des réparations. Chose incroyable ! Oublieux de la triste expérience faite par Duquesne, le maréchal ne prit pas la précaution de faire mettre d'abord en sûreté les Français libres résidant à Alger. Aux premières bombes qui éclatèrent sur la ville, le dey Hadji-Hussein fit saisir une quarantaine de nos nationaux qui furent massacrés sans pitié. De leur nombre fut le consul Piolle et le Père Montmasson. On fit subir à ce dernier des mutilations cruelles. On lui coupa le nez, les oreilles, on lui creva les yeux, on le perça de coups de couteau et de poinçon (5 juillet).

Telle fut la fin héroïque du second martyr de Saint-Lazare à Alger. Si des hommes, pourtant, avaient dû trouver grâce devant les chefs de la milice turque, c'étaient ces missionnaires catholiques, car, sans exception, dans tous les conflits qui survinrent entre le roi de France et le Divan, ils jouèrent le rôle de conciliateurs et souvent réussirent à prévenir une rupture. Mais pas plus que la colère ou la vengeance, le fanatisme ne raisonne. Les Turcs, une fois exaspérés, frappaient tous les Européens sans distinction. Quelquefois, néanmoins, après avoir sévi contre le consul de France, ils chargeaient d'office le vicaire apostolique de remplir ses fonctions. Ainsi, pendant l'emprisonnement de M. Lemaire, consul, qui dura près d'une année (1756-1757), ce fut le chef de la mission lazariste, M. Bossu, qui fit l'intérim. Il en profita pour donner asile à une vingtaine de prêtres, de femmes et d'enfans fugitifs de Tunis, qui venait d'être pris par les corsaires d'Alger (2 août 1756). Ce fut aussi lui qui mit la dernière main au *Coutumier de la mission d'Alger*, sorte de manuel de conduite à l'usage des missionnaires d'Afrique, qui avait été composé par Jean Le Vacher et retouché par MM. Montmasson et Duchesne.

Le P. Théodore Groiselle clôt la série des Lazaristes, qui gérèrent le consulat de France à Alger (novembre 1757 à décembre 1763). On lira dans le *Recueil des Lettres édifiantes* le détail des affaires litigieuses Bava et Candio, qui étaient presque inextricables et dans lesquelles il déploya toutes les ressources d'un esprit délié et d'un caractère tenace. Il faut mentionner enfin le P. Cosson, qui fut vicaire apostolique d'Alger de 1778 à 1782, et le P. Chossat, qui exerçait les mêmes fonctions en 1830, comme ayant rendu aussi de grands services à la cause de l'affranchissement des esclaves.

Mais la charité de saint Vincent de Paul débordait hors des frontières des États barbaresques; par delà l'Afrique maure, il entrevoyait ce continent noir, le pays d'origine de ces nègres, que les Espagnols avaient transportés aux Antilles et au Mexique et qu'ils employaient sans pitié à l'exploitation des mines. Nouveau Las-Casas, il rêvait de leur porter, avec la bonne nouvelle du vrai Dieu, les moyens de s'élever à un état moral et social meilleur. Bien que son œuvre de Madagascar diffère entièrement, par ceux à qui il s'adressait, de celle de Barbarie, elle s'en rapproche cependant par l'unité des motifs et la similitude des moyens; dans les deux cas il s'agissait de relever des hommes déchus à l'aide de la foi et de la charité. D'ailleurs, elle se rattache de trop près à l'action civilisatrice de la France dans le monde pour que

nous n'ayons pas le droit d'en dire quelques mots dans cette étude.

Le cardinal de Richelieu avait ordonné au capitaine Rigaut (de Dieppe) de prendre possession de l'île Saint-Laurent (c'est ainsi qu'on appela d'abord l'île de Madagascar) au nom de la France, et, peu après, séduits par la description des richesses du sol faite par nos marins, des marchands de Paris avaient formé pour les exploiter la « Société de l'Orient », qui fut approuvée par lettres patentes de Louis XIII, confirmées par Louis XIV (20 septembre 1643).

Pronis, le premier agent de la Compagnie, avait établi des comptoirs sur plusieurs points de la côte orientale et bâti Fort-Dauphin, à la pointe sud-est de l'île. Trois ans après, sur l'ordre d'Innocent X, le noncé du pape à la cour de Versailles demanda à la Congrégation de Saint-Lazare d'y envoyer des missionnaires, et celle-ci élut MM. Nacquart de Champmartin et Nicolas Gondrée. C'étaient deux Picards, dans la force de l'âge et animés de l'esprit d'initiative qui a toujours distingué les habitans de cette province : le premier, avec des vues plus hautes et le talent d'organisateur, le second plus humble, mais non moins dévoué. Voici comment saint Vincent leur trace leurs devoirs, dans une lettre adressée à Nacquart, la veille de leur embarquement à la Rochelle (22 mai 1648) :

La première chose que vous aurez à faire, ce sera de vous mouler sur le voyage que fit le grand saint François-Xavier; de servir et édifier ceux des vaisseaux qui vous conduiront, d'y établir les prières publiques, si faire se peut; à l'égard de ces Messieurs, leur garder toujours grand respect (1); être pour tout fidèle à Dieu et jamais ne trahir sa conscience par aucune considération... Quand vous serez arrivé dans cette île... vous ferez toutes les fonctions curiales à l'égard des Français et des idolâtres convertis. Vous suivrez en tout l'usage du Concile de Trente et vous vous servirez du rituel romain... Le capital de votre étude, après avoir travaillé à vivre parmi ceux avec qui vous devez converser en odeur de sainteté et de bon exemple, sera de faire concevoir à ces pauvres gens, nés dans les ténèbres de l'ignorance de leur Créateur, les vérités de notre foi, non pas par des raisons subtiles de la théologie, mais par des raisonnemens pris de la nature.

Il ajoute qu'on va leur envoyer un paquet de livres, parmi lesquels nous remarquons deux Bibles, deux *Actes du Concile de Trente* et *la Vie et les Épîtres de saint François-Xavier*.

Ils partirent, en effet, en avril 1648, accompagnés du frère Meusnier, et arrivèrent, au bout de deux mois, à Fort-Dauphin. Nos deux Lazaristes se mirent aussitôt à l'œuvre; il paraît que

(1) Les directeurs de la Société de l'Orient, dont plusieurs étaient protestans.

leur parole eut plus d'écho chez les Hovas qu'auprès des colons ou des soldats européens. Ils trouvèrent bon accueil auprès d'un chef, nommé Audian Ronach, qui avait été à Goa et avait gardé quelques souvenirs de l'instruction reçue des prêtres portugais. Cependant le climat meurtrier faisait son œuvre : l'année ne s'était pas écoulée que tous deux étaient morts. Ils n'avaient pas donné leur vie en vain ; ils laissaient six cents indigènes baptisés, et le P. Nacquart avait écrit une relation détaillée de son voyage et de ses travaux missionnaires.

M. Toussaint Bourdaise (de Blois) fut envoyé pour les remplacer et réussit à s'acclimater ; mais, seul, il succombait à la tâche et demanda du renfort. Saint Vincent lui envoya, en novembre ou décembre 1650, trois prêtres : MM. Claude Dufour, ancien missionnaire à Sedan, Prévost et de Belleville, qui le secondèrent avec beaucoup de succès, mais furent à leur tour emportés par la fièvre ou la dyssenterie. Les vaillans Lazaristes ne reculèrent pas devant les coups meurtriers du climat ; pour animer leur courage, saint Vincent faisait lire au réfectoire de Saint-Lazare la relation de voyage du premier missionnaire mort à Madagascar, Nacquart.

Dans une lettre au P. Bourdaise (octobre 1659), saint Vincent, après avoir, non sans fierté, énuméré les noms de ces premiers soldats du Christ tombés au champ d'honneur, écrit :

Ces pertes n'ont pas été capables de rien rabattre de notre résolution à vous secourir, ni d'ébranler celle des quatre prêtres qui vont vers vous, lesquels ayant eu de l'attrait pour votre mission, nous ont fait de longues instances pour y être envoyés.

Et il termine ainsi :

Priez aussi Notre-Seigneur pour moi, s'il vous plaît, car je ne la ferai pas longue, à cause de mon âge qui passe quatre-vingts ans et de mes mauvaises jambes qui ne veulent plus me porter. Je mourrais content si je savais que vous vivez et quel nombre d'enfans et d'adultes vous avez baptisés. Mais, si je ne le puis apprendre en ce monde, j'espère de le voir devant Dieu, en qui je suis pour l'amour de Notre-Seigneur.

A mesure, en effet, qu'il sentait approcher sa fin, les dernières ombres de son esprit s'effaçaient sous les rayons de l'amour divin qui embrasait son cœur. Nos Lazaristes, parmi lesquels se trouvait le P. Montmasson et le frère Patté, devaient s'embarquer à La Rochelle, sans doute sur un navire anglais, et il y avait des protestans à bord. Le frère Patté en avertit son supérieur avec force doléances, sans doute, et voici la réponse de saint Vincent :

Je suis fort affligé qu'il y ait des hérétiques dans votre vaisseau; mais enfin Dieu est le maître... Evitez les disputes et les invectives avec eux, afin de les gagner par votre patience et votre débonnaireté.

Et puis s'adressant spécialement au chirurgien, il ajoute :

Dans les services que vous rendrez à Dieu sur le vaisseau, ne faites pas acception de personne, et ne mettez pas de différence entre catholiques et huguenots, afin que ceux-ci connaissent que vous les aimez en Dieu! (Déc., 1659.)

Neuf mois après cet admirable testament, le grand apôtre de la charité mourait.

Les cinq Lazaristes au sujet desquels saint Vincent avait écrit cette lettre ne parvinrent pas tous à destination ; une tempête les arrêta au cap de Bonne-Espérance, et la flotte hollandaise en ramena plusieurs. L'entreprise missionnaire fut dirigée par le P. Alméras avec plus d'esprit de suite que les ministres de Louis XIV n'en montrèrent dans leur politique coloniale. Les archives de Saint-Lazare ont conservé les noms de MM. Roguet, Étienne et Montmasson, prêtres; des frères P. Pollion, Guille Callot, J. Bourgoin, Gérard Minser et Patté, comme ayant été les derniers pionniers de cette œuvre de Madagascar.

Douze ans après (1670), Louis XIV laissait tomber cette colonie, et, oubliant ses devoirs de roi très chrétien envers les Lazaristes, interdisait à ses vaisseaux de faire même relâche à l'île Saint-Laurent. Le départ des derniers officiers français donna le signal d'une réaction violente de la part des Malgaches païens; deux lazaristes : Étienne, prêtre, et le frère Patté, furent emprisonnés, et puis, comme ils ne mouraient pas assez vite, assommés à coups de bâton. Les autres purent se réfugier à l'île Bourbon, d'où ils revinrent en France.

V

La mission des Lazaristes à Madagascar n'avait duré que seize années environ; mais elle ne fut pas stérile et laissa des semences précieuses. Après un long intervalle, des missionnaires, catholiques et protestans sont allés cultiver le même champ et ils ont récolté avec allégresse, là où les fils de saint Vincent de Paul avaient semé avec larmes. Quant à leur œuvre en Algérie, elle se poursuivit pendant deux siècles sans autre interruption qu'à l'époque de la Révolution française, et c'est à eux que les chrétiens exploités ou asservis par les Barbaresques durent secours et pro-

tection. Les Lazaristes, à leur tour, n'avaient fait que continuer, en la complétant, l'œuvre de la rédemption des esclaves commencée au XIIIe siècle par les Mathurins et les Pères de la Mercy. — Nous avons vu pourquoi, dès la deuxième moitié du XVe siècle, s'était aggravée la situation des chrétiens captifs en Barbarie; on a dit à quels travaux de galériens, à quelles privations ils étaient soumis et quelles tentatives furent faites pour abolir ce foyer de piraterie et d'esclavage. Mais l'emploi intermittent de la force militaire par les puissances de l'Europe fut plus nuisible qu'utile aux esclaves : le réel secours leur vint des ordres religieux. Ce sont ces hommes de foi et d'abnégation qui en ont rapatrié des centaines de mille et qui, pour ceux qui restaient à la chaîne, ont fondé des chapelles pour les consoler, des hôpitaux afin qu'une fois invalides ils ne fussent pas jetés à la voirie, et des cimetières pour qu'après leur mort leurs amis pussent venir prier sur leur tombe (1). Et qui dira combien d'enfans et de jeunes filles ils ont préservés des hontes de l'apostasie ou du harem; combien de mères ils ont consolées par le retour d'un époux ou d'un fils; à combien d'orphelins ils ont rendu leur père, qu'on croyait mort depuis de longues années!

Voilà ce qu'ils ont fait, pour les familles et pour l'humanité; c'est peu de chose auprès des services rendus par eux à l'Église et à la patrie. *On reconnaît un arbre à ses fruits*; nulle part cette parole du Christ n'a trouvé plus éclatante confirmation que dans l'œuvre des rédempteurs d'esclaves. Le résultat de toutes les *armadas* de l'Espagne, de tous les bombardemens de nos amiraux, n'égale pas l'effet moral produit par le ministère de consolation, de paix, d'abnégation, allant jusqu'au sacrifice de la liberté ou de la vie, exercé par les humbles fils de saint Jean de Matha, de saint Pierre de Nolasque et de saint Vincent de Paul.

Mieux que par le fracas de l'artillerie, mieux même que par des foudres d'éloquence, ils ont fait bénir le nom de leur divin Maître par leur vertu sans tache et par leur charité sans borne; témoin cette réponse d'un hôtelier musulman de Bizerte à qui le Père Guérin voulait payer ses frais de séjour, pendant le temps qu'il avait passé à nourrir 200 galériens, et qui les refusa en disant: « Prêtre! va en paix, la charité que tu exerces envers les autres mérite bien qu'on l'exerce envers toi! » Aussi est-ce avec raison que l'Église catholique romaine a mis au nombre des saints les fondateurs de ces trois associations : les noms des

(1) Le premier cimetière d'Alger fut fondé par un capucin espagnol, ancien confesseur de don Juan d'Autriche qui, comme saint Vincent, avait été captif en Barbarie. Il était situé au N.-O. d'Alger, près du chemin de Bab-el-Oued.

Jayme Castellar, des Jean Le Vacher et des P. Montmasson n'en seraient pas moins dignes !

Ce n'est pas seulement le nom de chrétien et de catholique, c'est celui de Français qu'ils ont fait respecter par leur probité, leur loyauté dans l'observation des traités, leur esprit d'équité et de conciliation dans les affaires litigieuses, surtout leur dévouement pour les captifs en temps d'épidémie, pour les malades sans acception de culte. Aussi, lorsque après tant de siècles de longanimité, pour ne pas dire de faiblesse ou d'insouciance, la France royale s'est décidée à tirer l'épée pour obtenir réparation de tant d'insultes et de dommages faits à nos nationaux et à nos consuls, elle avait pour elle non seulement le bon droit, mais encore des titres sérieux au gouvernement du Mâgreb. Les plus humbles, mais non les moins braves de ses enfans, par leurs sueurs, par leurs larmes, par leur sang, avaient commencé à humaniser « la Barbarie » et y avaient fait aimer le nom de la France, comme celui de la protectrice naturelle des opprimés et des vaincus. — Une fois le dey d'Alger expulsé, une fois cette œuvre de justice accomplie, ce sont encore des religieux français : les Trappistes, les Pères blancs, qui, sous l'impulsion généreuse du cardinal Lavigerie, ont repris l'œuvre des Lazaristes, interrompue par la conquête. N'avons-nous donc pas le droit de conclure que ces moines obscurs, aujourd'hui presque oubliés, ont été les vrais précurseurs de la civilisation française dans l'Afrique musulmane, et que l'Algérie, la Tunisie et Madagascar nous appartiennent à double titre, et par droit de conquête, et, mieux encore, par les droits de la charité ?

G. Bonet-Maury.

REVUE LITTÉRAIRE

M. EDMOND DE GONCOURT

M. Edmond de Goncourt vieillissait dans un grand abandon. Quelques efforts qu'il fit pour s'installer dans les fonctions de « Père des Lettres » et pour donner à son « grenier » une odeur de chapelle, les fidèles y étaient chaque jour moins nombreux. Ils espaçaient leurs visites. Quelques-uns même, par une mauvaise honte, les dérobaient à la curiosité maligne de leurs confrères. Ils souriaient entre eux de la gravité de cet « oncle », irrévérencieusement. M. de Goncourt le savait. Il en était attristé. Dans sa solitude, que ne suffisaient pas à égayer ses collections d'objets d'art, au milieu des foukousas et des kakémonos, des monstres japonais et des bouddhas qui ne lui avaient pas enseigné la résignation, il songeait au peu de solidité des amitiés littéraires et laissait tomber cette réflexion mélancolique : « Dans les lettres, on a un certain nombre d'amis qui cessent tout à coup d'être de vos connaissances, dès qu'ils ne vous croient plus susceptible de faire du bruit. » Après cet isolement de ses dernières années, le vieil homme de lettres pouvait craindre que la nouvelle de sa mort ne tombât dans le silence. D'ailleurs la mauvaise chance qui l'avait toujours poursuivi, la guigne qui l'avait persécuté avec constance et ingéniosité, faisant éclater un coup d'État pour détourner l'attention publique de son premier livre, faisant succomber le président Carnot pour nuire à la publicité du septième volume de son *Journal*, faisant mourir Auguste Vacquerie et tomber malade M. Coppée pour retarder la date et compromettre le succès de son banquet, cette guigne n'allait-elle pas s'attacher encore à lui, et susciter, par exemple, quelque complication de politique européenne afin de lui « couper » ses articles nécrologiques ? C'est

le contraire qui a eu lieu, et la destinée semble avoir voulu donner à cette ombre chagrine une compensation posthume. Depuis un mois les journaux ne sont pleins que du nom des frères de Goncourt. Sans doute cela tient en partie aux questions soulevées par le « Testament » et à ce coup de génie de la fondation d'une « Académie d'Auteuil ». Mais en outre, par la saison qui court, dans un Paris sans théâtres et sans Parlement, dans un été sans élections et sans grèves, dans un temps d'universelle villégiature où tout chôme, jusqu'au scandale lui-même, il faut pourtant une matière à chroniques. M. de Goncourt avait des préventions contre l'été. « L'été, disait-il, l'époque où l'on ne parle plus de nous dans les journaux... » C'était un préjugé. L'été, justement parce qu'il ne s'y passe rien, est pour la publicité une saison excellente.

Les journaux n'ont pas seulement beaucoup parlé de M. de Goncourt. Ils en ont surtout bien parlé. Je veux dire qu'ils en ont parlé dans les termes mêmes que M. de Goncourt eût souhaités. Car depuis qu'elle s'est laïcisée et que de la chaire chrétienne elle a émigré dans les colonnes des journaux, l'oraison funèbre s'est élevée à des hauteurs d'hyperbole encore inconnues au temps où le proverbe disait : « Menteur comme une oraison funèbre. » Peut-être a-t-on quelque peu négligé l'œuvre de l'écrivain, mais ç'a été pour insister davantage sur le caractère de l'homme. « Je crois être le type de l'honnête homme littéraire », avouait M. de Goncourt. Cela sert toujours de dire du bien de soi. On s'est conformé aux indications de l'auteur. On a célébré son dévouement à la littérature, son indépendance hautaine, son noble mépris de l'argent, son détachement des honneurs, son renoncement à tout pour la seule religion de l'art, et enfin et d'un mot sa grandeur d'âme. On a salué en lui la personnification la plus haute de l'écrivain dans les temps modernes. Trop est trop. Si nous réclamons, c'est qu'il y a toujours inconvénient à laisser s'accréditer une légende, et qu'au surplus les seuls argumens dont nous voulions user sont ceux que nous fournit M. de Goncourt dans les longues confidences de son journal; c'est qu'après le plaisir qu'il y a à dire la vérité aux vivans, il reste le devoir de la dire aux morts; mais c'est surtout que nous nous faisons du rôle de l'écrivain une trop haute idée pour accepter qu'on le mesure aux proportions de celui qu'a tenu M. de Goncourt.

La probité de la vie de M. de Goncourt ne fait ni doute ni question. Nous nous hâtons de le reconnaître; mais nous nous refusons à admettre que la probité suffise aujourd'hui pour singulariser un écrivain et lui faire un titre à notre admiration; nous ne pensons pas tant de mal du personnel de la littérature contemporaine et nous ne nous en laissons pas si aisément imposer par l'exemple de ceux qui déshonorent leur profession. Il y a parmi nous, et, pour ne pas aller les chercher ail-

leurs, il y a parmi les amis de M. de Goncourt des écrivains parfaitement incapables de vendre leur plume pour de l'argent ou de trahir leur conscience pour un bout de ruban. C'est vraiment pousser trop loin ou trop généraliser le mépris de nous-mêmes que d'affecter la surprise et une sorte de respect religieux parce que nous avons trouvé dans nos rangs un homme intègre! — Le dévouement à une cause s'apprécie par les sacrifices qu'on s'impose pour la servir. Nous aimerions à savoir quels sacrifices a jamais coûté à M. de Goncourt son culte pour les lettres. S'il n'était pas riche, du moins avait-il une petite aisance. Je ne songe guère à la lui reprocher, et j'aurais bien plutôt honte d'aborder de pareilles questions, si je n'étais forcé d'en parler après tout le monde. C'est donc qu'il n'a pas connu cette gêne des débuts et qu'il n'a pas vu se dresser devant lui cette redoutable question d'argent à laquelle se sont heurtés d'abord presque tous les écrivains maintenant en renom. Certes il se faisait illusion sur la valeur de ses collections ; encore est-il vrai que sa « maison d'artiste » n'avait pas la modestie du petit appartement où sont morts un Jules Simon après un Guizot, un Leconte de Lisle après un Barbey d'Aurevilly, et après tant d'autres. Il n'était pas de grande famille; mais il était d'une famille bien posée; il était né « du monde »; il a ignoré ces petites humiliations qu'aujourd'hui comme au temps de La Bruyère le monde réserve à ceux qui n'en sont pas et qui n'ont pour eux, à défaut de titres ou de situation de famille, que leur mérite personnel. Il n'a pas eu même à vaincre cette opposition de parens timorés que les débutans rencontrent parfois au seuil de la carrière des lettres. Il était laborieux; et quand il aurait pu n'être qu'un oisif, amateur de bibelots, il préféra s'occuper. Cela est très louable. Il rêvait de faire des livres. C'est un goût dont il ne faut pas trop médire, quoiqu'il se soit bien vulgarisé. Encore ne faut-il pas aller jusqu'à croire que, parce que nous avons choisi ce genre d'occupation, cela suffise à nous mettre en dehors et au-dessus du reste de l'humanité. M. de Goncourt en fut toujours convaincu. — Veut-on savoir par quoi il se distingue de beaucoup de ses confrères qui ne furent ni moins probes ni moins désintéressés que lui? c'est par l'étalage qu'il à fait de l'estime où il était de lui-même. Il a pontifié son désintéressement d'une façon tout à fait particulière. Il était d'un pédantisme insupportable.

Le culte des lettres est une belle chose ; à condition toutefois que ceux qui s'y consacrent soient satisfaits par la jouissance qu'ils trouvent à en célébrer les rites. Cette jouissance d'écrire, d'exprimer des idées, de traduire des sentimens, de créer des êtres et de vivre avec eux par l'imagination, M. de Goncourt ne l'a pas éprouvée. Il n'a connu que le mal d'écrire, les lassitudes, les désespoirs, les hontes de soi et de son impuissance, la torture de creuser dans une cervelle qui sonne creux.

Pour se dédommager de cette fatigue et de cet ennui, il a fait appel au succès, il a crié vers lui, soupiré, aspiré, haleté vers lui. Je ne suis nullement d'avis qu'il faille demander à l'artiste d'être indifférent au succès de son œuvre : il en a besoin au contraire, comme du meilleur des encouragemens et du plus efficace des excitans. Le droit au succès est une conséquence du droit au travail. Mais il s'agit de savoir quelle est la qualité de ce succès. Voilà justement ce qui nous a toujours empêchés d'être touchés par les lamentations de M. de Goncourt et sensibles à la réelle souffrance qu'elles trahissaient : tout en faisant profession de n'écrire que pour les délicats et de ne se soucier que du suffrage de quelques-uns, il désirait la banale notoriété, enviant les gros tirages de ses confrères et la publicité tapageuse organisée autour des choses et des gens de théâtre. Il se qualifiait pompeusement d'être un « forçat de la gloire. » Il avait tout bonnement soif de réclame.

Le souci de l'art a une incontestable noblesse, à condition toutefois qu'il nous affranchisse des autres soucis, qu'il nous divertisse des préoccupations personnelles, qu'il délivre, qu'il élève, qu'il élargisse notre âme. Personne n'a été plus occupé de soi que ne l'était M. de Goncourt. Il a ajouté à l'histoire de la vanité artistique un chapitre inédit. Il a reculé les bornes de l'infatuation. Nul n'avait encore poussé aussi loin le contentement de soi-même, pris autant de plaisir à se contempler, mis autant d'indiscrétion à se raconter. Persuadé que rien de ce qui le touche ne saurait nous être indifférent, il nous met dans la confidence de ses plus intimes démarches, de ses indigestions comme de ses cauchemars, des misères de ses lendemains d'amour comme des conditions dans lesquelles il se déniaisa. Susceptible et jaloux, il est malheureux pour tous les éloges qu'on ne lui décerne pas, mais surtout il souffre de ceux qu'on accorde à d'autres. Le bien qu'il a dit de lui-même n'a d'égal que le mal qu'il a dit de ses confrères. Tous ceux dont il a parlé, ç'a été en fin de compte pour les desservir. Il a pratiqué l'éreintement, avec continuité et sûreté, à la manière d'une fonction instinctive et naturelle. Il débinait, débinait, débinait. A peine a-t-il fait exception pour quelques-uns qui lui composaient un cénacle. Homme de coterie, il ne s'est élevé si fièrement contre on ne sait quel art prétendu officiel, qu'afin de reconstituer à son profit une intolérance plus étroite. C'est pourquoi, on aura beau accumuler les panégyriques, on n'arrivera pas à nous donner le change. La vérité, qui éclate avec trop d'évidence, est que M. de Goncourt eut, à un degré éminent, l'esprit mesquin et le caractère médiocre. On le citera comme le type de l'homme de lettres ; mais ce sera après avoir donné de l'homme de lettres une définition congruente.

Aussi bien c'est l'œuvre qui importe. Elle est intéressante, et nous sommes bien éloignés d'en méconnaître ni la valeur ni l'importance.

Seulement, pour l'apprécier en pleine impartialité et dans les conditions les plus favorables, il est nécessaire d'écarter d'abord la partie qui revient à M. Edmond de Goncourt lui seul, les *Fille Élisa*, les *Faustin*, les *Chérie*, ce fatras où l'on ne sait si c'est la prétention qui domine ou la lourdeur, et par lequel le survivant des deux frères, fouetté du désir de continuer à occuper la scène et tremblant de se laisser dépasser par la mode, faussait chaque jour un peu plus le caractère de l'œuvre commune. Il est bien vrai que cela nous ramène assez loin en arrière, nous rejette de l'actualité dans l'histoire et dans un passé qui semble déjà fort ancien. Mais c'est à ce prix que l'œuvre reprend sa véritable signification ; on en retrouve le charme un peu frêle et inquiétant ; on y aperçoit des coins curieux et de jolis détails ; on en mesure l'influence qui a été grande.

Il est instructif de voir avec quelles dispositions et après quelle préparation ils ont abordé le métier d'écrivain. Deux traits sont caractéristiques de leur esprit. Ce sont des curieux. Ils aiment à connaître le détail des choses, à découvrir les particularités ignorées, à retrouver des fragmens oubliés de la vie d'autrefois. Ils éprouvent ces joies qu'ont les travailleurs de bibliothèques et les fureteurs d'archives, à faire la chasse à l'inédit, à manier des livres rares, à feuilleter de vieilles collections de journaux d'où s'envole à mesure une poussière d'histoire et se lève l'ombre du passé. Et ce sont des amateurs d'art. Même ils sont un peu artistes, ont quelque pratique du métier et connaissance des procédés, s'étant amusés à peindre et à graver à l'eau-forte. Par cette double disposition de leur esprit, ils sont bien dans le courant de l'époque où ils ont commencé à écrire. C'était, aux environs de 1850, le temps où l'on se prenait de goût en France pour l'érudition et ses petits faits. Et c'était le temps aussi où l'on s'efforçait d'imposer à la littérature l'idéal des arts plastiques. D'ailleurs il y a chez les Goncourt dans leur tournure d'esprit, dans leurs tendances, dans leur goût, je ne sais quoi de mince en même temps que de baroque, tout à la fois de compliqué et d'étriqué. Tout est petit chez eux, et tout ce qu'ils touchent ils le rapetissent. L'histoire, telle qu'ils la comprennent, est l'histoire anecdotique, romanesque et suspecte, celle des anas, des chansonniers et des mémoires secrets. Un détail, piquant, polisson, revêt aussitôt à leurs yeux les couleurs de la vérité. Le pittoresque est la règle de leur critique. L'odeur d'alcôve est pour eux le parfum lui-même de l'histoire. « Un temps, disent-ils, dont on n'a pas un échantillon de robe et un menu de dîner, l'histoire ne le voit pas vivre. » Précisément ils savent de l'histoire ce qu'en peut savoir un couturier, un maître d'hôtel, un valet de chambre. En art, ce qu'ils aiment, c'est le joli, c'est le contourné, c'est l'exotique. Ils raffolent de l'art de ce XVIIIe siècle, qui est leur véritable patrie intel-

lectuelle, époque d'élection et de regret, où les ramenait sans cesse une tendresse qui ressemblait à une nostalgie. Ce qu'il y a dans cet art d'élégant et de coquet, de mièvre et de tourmenté, surtout ce qu'il y a de factice et le parti pris d'ignorer ou de contrarier la nature, cela les enchante. Ils sont portés par des raisons analogues vers l'art japonais et goûtent vivement ce qu'il y a en lui de chinois.

Hommes de bibliothèque et de musée par leur constitution intellectuelle, ils doivent leur sensibilité particulière à leur tempérament nerveux. Ce sont, pour préciser, non pas des nerveux sanguins, mais des nerveux lymphatiques. Cette différence leur paraissait essentielle, pour peu qu'on voulût apporter quelque exactitude dans l'analyse de leur talent. Ces dispositions primitives d'un tempérament nerveux, ils les ont développées par une hygiène savamment absurde. Ils les ont exaspérées, jusqu'à la maladie des nerfs, jusqu'au point où les nerfs sont mis à vif dans une sorte d'écorché moral. Eux aussi ils ont cultivé leur hystérie. Ils s'en montrent justement fiers, attendu qu'ils partent de ce principe, l'un des articles de foi du *credo* romantique, que la maladie est supérieure à la santé. Ils ne cessent de constater et d'admirer en eux les heureux effets du détraquement de l'organisme et de ce déséquilibre où ils sont enfin parvenus. « La maladie sensibilise l'homme pour l'observation comme une plaque de photographie... En littérature, des délicatesses sont atteintes par des nerveux lymphatiques que n'atteindront jamais les nerveux sanguins... Notre talent! Qui sait? C'est peut-être l'alliance d'une maladie de cœur et d'une maladie de foie... Les premiers nous avons été les écrivains des nerfs. » De là procède aussi la teinte spéciale de leur mélancolie. Elle ne vient pas chez eux, comme chez les philosophes, d'une étude raisonnée des conditions de l'existence ; elle n'est pas davantage, comme chez les poètes, la langueur des rêves inassouvis. Cette tristesse, sans générosité et sans grâce, se rapproche plutôt de la vulgaire mauvaise humeur et se peint par des façons de s'exprimer triviales : « Je vomis mes contemporains... Je juge qu'il n'y a pas une chose ou une cause qui vaille un coup de pied dans le c... au moins dans le mien. » Ce sont là beaucoup moins les cris de détresse d'une âme ulcérée que des rancœurs de malades et qu'une hypocondrie de névropathes.

Un des aspects les plus curieux que nous offre l'organisation de ces artistes subtils, c'est le manque absolu d'intelligence. Si l'on nous demande en quel sens nous l'entendons, au lieu des commentaires qui souvent embrouillent les questions, nous répondrons en citant quelques « pensées », cueillies plutôt que choisies parmi celles qui foisonnent sur leurs albums : « C'est après dîner que l'homme a le plus d'idées. L'estomac rempli semble dégager la pensée, comme ces plantes qui suent instantanément par leurs feuilles l'eau dont on a arrosé leur

terreau... Je me figure un Dieu en photographie et qui aura des lunettes... La peur m'était venue qu'il n'y eût pour peupler les siècles qu'un certain nombre fixe d'âmes défilant et repassant de monde en monde, comme les soldats de l'armée du cirque, de coulisse en coulisse... Un homme qui a dans le visage quelques traits de don Quichotte a quelque chose de sa noblesse d'âme... Tout être, homme ou femme, qui aime le poisson a des goûts délicats... La religion est une partie du sexe de la femme... Le monde finira le jour où les jeunes filles ne riront plus des plaisanteries scatologiques... Été hier au bal masqué. Voici une chose grave, plus grave qu'on ne croit : le plaisir est mort... A-t-on jamais songé à l'être moral que doit faire le fils d'un restaurant, conçu aussitôt après que son père a donné l'ordre aux garçons d'ajouter le numéro du cabinet à l'addition des soupers de la nuit ?... Le remords d'un crime, ne le supposez-vous pas abominable chez un portier ? La nuit, sa conscience doit se réveiller à chaque coup de cordon ! » Il y en a beaucoup dans ce genre, et on irait les citant par centaines, si on ne se souvenait qu'il faut se modérer dans le plaisir. Grands admirateurs de La Bruyère, les Goncourt ont désespéré de l'égaler et n'ont pas voulu l'imiter. Ils se sont rejetés sur Chamfort, plus voisin d'eux, plus atrabilaire et qui avait plus de goût pour le paradoxe. On n'a guère remarqué cette ambition qu'ils eurent d'être de petits Chamfort. Pourtant il n'est pas d'un médiocre intérêt de noter quelles réflexions leur inspirait le train du monde, quelles questions sollicitaient leur inquiétude et sous quelle forme leur apparaissait le problème de l'avenir.

Ils sont pareillement dénués de toute imagination, de toutes les sortes et de tous les degrés de l'imagination. Ils n'inventent pas. La maigre affabulation de leurs livres, encore la doivent-ils à un récit qu'on leur a fait, à un épisode dont ils ont été les témoins. Ils ne se souviennent pas et ne laissent pas au temps le soin de transformer les données immédiates de la sensation. Ils ne mettent rien d'eux-mêmes dans les impressions qu'ils reçoivent de l'extérieur. Ils le savent, et non seulement ils l'avouent, mais ils s'en vantent. Car, ne sont-ce pas là précisément les conditions qui font l'observateur ? En fait les Goncourt étaient remarquablement doués pour l'observation, non certes pour celle qui pénètre jusqu'à l'intimité des choses et au cœur des êtres, mais pour cette observation superficielle qui enregistre avec fidélité les apparences et opère à l'extérieur. Seulement, par une particularité inouïe et par une bizarrerie de procédés dont personne ne s'était encore avisé, ces observateurs eurent soin de se fermer tout horizon et de se retrancher tout objet d'étude. Ils ne se mêlent pas à la vie de leurs semblables. Ils méprisent leur époque, ce qui est le plus sûr moyen pour n'être pas tentés de la connaître. Affaires politiques,

religieuses, questions sociales, ils y sont aussi étrangers que s'ils colonisaient dans une île déserte. L'idée de famille n'évoque à leur esprit que la corvée de quelques visites de jour de l'an. Ils n'aperçoivent l'amitié qu'à travers les relations littéraires: autant vaut dire qu'ils la nient. Ils ignorent l'amour, à un point qui est vraiment surprenant. Le plaisir leur laisse après lui de telles nausées qu'ils se hâtent d'en écarter l'image. Rien de ce qui a coutume d'émouvoir nos cœurs ne trouve d'écho chez eux, et on pourrait presque dire que tout ce qui est humain leur est étranger. Pendant des semaines ils ne sont rattachés au monde que par un dîner en ville, une visite chez l'éditeur, une tournée chez le marchand d'estampes. L'âme professionnelle de quelques confrères et leur âme, tel a été l'unique champ de leur observation. Cela fait comprendre qu'ils aient rapporté une moisson si indigente.

On voit maintenant ce qu'ils ont pu mettre dans leur œuvre. En dépit de l'apparente complexité et du fouillis extérieur, cette œuvre qui va de l'histoire au roman, et d'une monographie artistique à des mémoires personnels, est d'une véritable unité; et quels qu'en puissent être d'ailleurs les sujets, les mêmes procédés y sont appliqués avec une régularité toute voisine de la monotonie. Leur caractère des romanciers est déjà tout entier, avec ses qualités et ses défauts, dans les meilleurs de leurs livres d'histoire : *Histoire de la société française pendant la Révolution et sous le Directoire*, *la Femme au XVIIIe siècle*. Il y a dans ces livres trop de racontars, trop de détails frivoles et de développemens oiseux, mais les renseignemens nouveaux, les traits significatifs d'une époque y abondent. Les auteurs ont dépouillé consciencieusement leurs trente mille brochures et leurs deux mille journaux. Ils ont été de bons preneurs de notes et ont fait de ces notes des liasses importantes. Comment se fait-il qu'en parcourant ces tableaux composés avec méhode, on n'éprouve pas cette émotion, ce frisson très particulier que cause le contact avec la réalité ? Les matériaux ont été bien mis en ordre, mais ce n'est encore qu'une réunion de matériaux et de bouts de journaux. Le sentiment de l'ensemble ne se dégage pas. L'impression dernière fait défaut. Il semble que le magicien ait oublié le mot qui ressuscite. Cette histoire n'arrive pas à reprendre vie, elle ne retrouve pas son âme, et le passé enseveli dans ces reliques vainement exhumées y reste quand même un passé mort.

Ce sont justement les mêmes remarques qu'il faudrait faire à propos des romans. Ils sont, à tout prendre, parmi les plus intéressans qui aient été écrits dans la seconde moitié de ce siècle. Il y a bien des traits de vérité dans *Charles Demailly* et dans *Manette Salomon*, une tonalité très harmonieuse et de jolis effets de blanc sur blanc dans *Sœur Philomène*, un effort parfois vigoureux dans *Germinie Lacerteux*,

une étude vraiment neuve dans *Renée Mauperin*. Les auteurs y ont mis, avec autant d'exactitude qu'il leur a été possible, le portrait des gens qu'ils ont connus, les mots qu'ils ont entendus, les anecdotes qu'ils ont recueillies. Ils ont étudié avec une louable patience le décor où ils ont placé leurs personnages. Mais ils n'ont pas su pénétrer par un effort d'intelligence jusqu'au fond même de l'être, là où se trouve la clé de l'énigme. Ils n'ont pas su recréer chaque individu par l'imagination et lui faire prendre figure. Ils n'ont pas su davantage créer un milieu, un enchaînement de circonstances et faire baigner l'ensemble dans une atmosphère générale. Au lieu de se fondre dans le tout, de s'amalgamer et de s'assimiler, les élémens sont restés isolés et à l'état brut, comme si on avait négligé de les travailler. Au lieu d'être emporté d'un même mouvement jusqu'à la fin, le livre semble mourir au bas de chaque page. Au lieu d'un livre ce n'est qu'une succession de chapitres, dans chaque chapitre un chapelet de phrases, dans chaque phrase une enfilade de mots sertis comme autant de perles. Ce qui n'est pas venu, c'est le souffle créateur qui, se répandant à travers toutes les parties et comme à travers les membres d'une œuvre d'art, les rassemble en un tout organique, dans l'unité fermée de l'être vivant.

Incapables, par suite de leur manque d'idées, de composer un ensemble, les Goncourt ne réussissent que dans le morceau détaché. Chez eux les préparations et les dessous valent mieux que le tableau. Aussi entre tous leurs ouvrages celui qui me semble de beaucoup supérieur aux autres, et le seul où ils aient complètement réalisé leurs intentions, c'est le *Journal*. On n'en dit pas assez de bien. On ne dit pas assez que c'est la lecture la plus délicieuse, la plus irritante, la mieux faite pour nous prendre par ces côtés médiocres qui sont en nous tous, la badauderie qui nous fait ouvrir l'oreille à tous les commérages, le snobisme qui nous rend curieux de l'intimité des personnes en vue, la malignité qui s'amuse à surprendre dans des postures ridicules ou vulgaires des hommes dont nous subissons avec peine et comme à regret le prestige. Dans ces pages qu'ils ont eu la patience de rédiger chaque soir, ils ont trouvé l'emploi de leurs facultés les plus précieuses, le talent d'enlever une silhouette, de fixer une impression fugitive, une notation brève. Le décousu lui-même, étant une loi du genre, y devient un mérite et s'appelle la variété. C'est dans un amusant fouillis, un portrait, puis une description d'intérieur, un paysage, un aphorisme d'esthétique, une niaiserie, une note d'art, un fait divers, et partout répandu cet étalage du moi dont la candeur finit par désarmer, et partout appliqué cet art de la médisance dont je ne sais s'il avait été jamais porté à une telle perfection. Voici Théophile Gautier, « face lourde, les traits tombés dans l'empâtement des lignes, une lassitude de la

face, un sommeil de la physionomie, avec comme les intermittences de la compréhension d'un sourd : « Moi, le matin, ce qui m'éveille, c'est que je rêve que j'ai faim. Je vois des viandes rouges, des grandes tables avec des nourritures, des festins de Gamache : la viande me lève »... Sainte-Beuve en vieux de Paul de Kock, se faisant des pendans d'oreilles avec des bouquets de cerises... Flaubert dansant l'*Idiot des salons* en face de Gautier qui danse le *Pas du créancier*... Victor Hugo en faux bonhomme : « Moi, il n'y a plus qu'une chose qui m'intéresse, c'est de jouer avec mes petits-enfans. »... Et voici le cabinet de travail d'un écrivain, l'atelier d'un artiste, l'intérieur d'un comédien, la description d'une première représentation, d'un bal de l'Opéra, d'un bal de barrière, un paysage des fortifications, un réveil de Paris dans la brume, une silhouette de femme en toilette de bal, une encolure de provincial, une conversation chez Magny, chez Brébant, chez la Païva, chez Mme la princesse Mathilde, des boutades qui se trouvent être des remarques justes : « Pour arriver il faut enterrer deux générations, celle de ses professeurs et celle de ses amis de collège, la génération qui vous a précédé et la vôtre... Un livre n'est jamais un chef-d'œuvre, il le devient... » Et encore, des physionomies d'écrivains : Tourguéneff, Dumas, Sardou, une réception académique, une séance de cour d'assises, une salle d'hôpital, et des retours sur soi-même, et des confidences d'amis livrées au public, et les renseignemens les plus abondans sur tous les membres de la famille Daudet, sur le ménage Charpentier, sur le ménage Rodenbach, sur le ménage Zola. On ne s'ennuie pas une minute, et si spécial que soit l'intérêt qui se dégage de ce recueil, je ne sais s'il sera tout à fait évanoui pour la postérité. On s'est un peu trop hâté de dire qu'il ne resterait rien de l'œuvre des Goncourt. Nous lisons encore avec plaisir les *Mémoires* de Marmontel. Le *Journal* fait songer aux Mémoires d'un Marmontel acrimonieux.

C'est par leur influence surtout que les Goncourt appartiennent à l'histoire de la littérature. Elle a été profonde, et on peut le regretter, on ne saurait du moins le contester. Ont-ils inventé le naturalisme? C'est une paternité que se disputent plusieurs pères. Il faut les laisser se battre ou s'accorder, ce qui n'importe guère, en se contentant de leur rappeler la date où parut *Madame Bovary*. Il reste que quelques-uns des dogmes les plus fermement établis dans l'école, ont d'abord germé dans la cervelle des Goncourt. Ce sont eux qui ont enseigné aux romanciers à collectionner les « documens », c'est-à-dire à remplacer la fleur vivante de l'observation par l'échantillon desséché que le botaniste conserve dans son herbier. Ce sont eux qui leur ont enseigné à faire fi de l'imagination et à se recommander de l'autorité de la science. Ce sont eux qui ont donné l'exemple de se passer de l'étude morale et de croire que les constatations de la médecine et de la physiologie ne

laissent plus après elles de mystère. Ce sont eux qui élevant leur impuissance en théorie ont banni du roman l'art du récit et fait un mérite de l'absence de la composition. Enfin si le réalisme chez nous a dévié de sa voie, et si nous n'en avons eu en ces derniers temps que la plus désobligeante contrefaçon, ils ont contribué pour leur forte part à en fausser l'idée. Le réalisme est par définition une littérature de vérité générale et d'humanité moyenne. Ils n'ont peint que des types d'exception, des hommes de lettres et des peintres pareillement névrosés, une femme de théâtre, un modèle, une bonne hystérique, une religieuse, une dévote extatiques, une jeune fille qui est déjà une « agitée ». Ils n'ont mis en scène que des malades. Ils n'ont étudié que des « cas ». Ce qui leur a fait le plus cruellement défaut c'est la sympathie. Ils ont envisagé la grande confraternité humaine avec la sécheresse de cœur de célibataires égoïstes. Ils ont jeté sur la société de leur temps le regard méprisant d'artistes égarés dans une cohue de bourgeois. Ils ont été amenés à signaler les mœurs populaires comme matière d'art, non par un sentiment de charité et de pitié, mais parce que cela les amusait de pencher leur curiosité de littérateurs bien nés sur un monde quasiment exotique et sur des phénomènes ignobles.

Leur style a été leur principal moyen d'action sur la littérature de ce temps. La fameuse « écriture artiste » a son origine dans les théories du style plastique et continue en l'aggravant l'erreur de Flaubert, de Gautier, de Saint-Victor. « De la forme naît l'idée », avait dit un jour le bon Flaubert, et Gautier complétant la formule déclarait « qu'à l'idée de la forme il faut ajouter la forme de l'idée. » C'est sur ce texte qu'ont travaillé les Goncourt. Mais le style de l'auteur d'*Émaux et Camées* avait son unité, étant uniformément matériel et concret. Les Goncourt ne se contentent pas de « ces grosses colorations... et ils cherchent dans la peinture des choses matérielles à les spiritualiser par des « détails moraux. » Remplacez dans cette phrase l'expression : « détails moraux », qui ne veut rien dire, par celle de « termes abstraits ». En voici des exemples : « Sur le siège, le dos du cocher était étonné d'entendre pleurer si fort... Ces lieux champêtres où vont se vautrer les dimanches des grands faubourgs... Ses ivresses mêmes, ses torpeurs saoûles, elle les dressa à se réveiller au pas de sa maîtresse... Elle regardait dormir la grâce de son enfant... Elle prit des allumettes de papier rose tournées par la distraction de ses doigts... etc. » Flaubert et Gautier avaient une bonne syntaxe. Les Goncourt la brisent impitoyablement. Ils suppriment les mots qui servent à marquer le lien logique de la pensée; ils ne gardent que ceux qui traduisent une sensation, le mot qui fait image, l'épithète rare, l'épithète peinte en rouge, en bleu, en vert. Ajoutez dans ce style singulièrement composite les pointes et les jeux de mots. M. de Goncourt avoue qu'ils

subirent d'abord l'influence de Jules Janin. Il fut leur premier parrain en littérature. Ils firent des emprunts à ce roi du coq-à-l'âne. — Telle est cette écriture artiste qui a fait fortune, et dont les Goncourt ont enseigné à deux générations de naturalistes et de décadens le jargon bariolé, chatoyant, papillotant. Il serait aisé d'en signaler les traces chez tels écrivains d'aujourd'hui, choisis entre les plus distingués, et que nous aimerions beaucoup à citer; mais ils sont trop. Les Goncourt ont été surtout des professeurs de pathos.

Si l'on voulait préciser la part qui revient aux Goncourt dans le mouvement littéraire contemporain, et donner en même temps l'explication de l'influence qu'ils ont eue, très supérieure au mérite de leur œuvre, il serait aisé de l'indiquer d'un mot. Ce qu'ils personnifient c'est une nouvelle invasion de la préciosité. On répète volontiers que le génie français est fait de lumière, de bon sens, de goût, de mesure; mais il faut se hâter d'ajouter que l'histoire même de notre littérature et de notre langue est celle des efforts de ce pur génie dans sa lutte contre l'esprit précieux toujours renaissant. Ni Molière ni Voltaire, ces deux ennemis personnels de MM. de Goncourt, n'en ont triomphé. Il n'a cessé de réparer ses échecs et de reparaître sous des formes nouvelles. Le goncourtisme n'est que l'antique préciosité mise à la mode de 1860. Gongora, Vincent Voiture, le cavalier Marin, le marquis de Mascarille, Théophile et Quinault, le Fontenelle et le Montesquieu des débuts, le Marivaux des mauvais jours, et encore les Lancret, les Boucher, les Clodion, telle est la famille d'esprits où est marquée la place de MM. de Goncourt, petits-maîtres du roman contemporain, talons rouges du naturalisme, écrivains artistes qui ont laissé des descriptions en marqueterie, des livres laqués et vernissés au vernis-Martin, écouteurs aux portes qui ont passé des commérages de l'histoire aux potins de la vie contemporaine, collectionneurs doucement maniaques pour qui l'occupation d'écrire et aussi bien la littérature a été cela même : une manie.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août.

Les affaires de Crète absorbent en ce moment toute l'attention. Elles ont traversé les phases les plus diverses depuis trois mois, et les journaux ont annoncé tantôt que l'horizon s'obscurcissait du côté de l'Orient, tantôt qu'il s'éclaircissait, puis qu'il s'obscurcissait encore, sans qu'il soit possible de dégager la loi à laquelle ces évolutions ont obéi. Jamais l'empirisme politique n'a paru plus complètement maître de la situation. Il ne semble pas que, dès le début, ce qu'on appelle l'Europe, c'est-à-dire les six grandes puissances qui, en dehors de la Turquie trop directement intéressée dans la question, forment la presque totalité de l'action politique dans l'ancien continent ; il ne semble pas, disons-nous, que l'Europe ait eu une conception très nette des difficultés qui se présentaient à elle, ni des moyens de les résoudre. Le fait est qu'elle ne les a pas résolues jusqu'ici, et que la situation est devenue de jour en jour plus difficile : elle présente en ce moment le maximum de confusion.

Vers la fin du mois de mai, la nouvelle s'est répandue que des complications très sérieuses s'étaient produites en Crète. On parlait de rixes entre les musulmans et les chrétiens. Depuis plusieurs mois déjà des comités révolutionnaires s'étaient formés en Crète, et ils étaient entrés en relation avec d'autres comités réunis à l'étranger, soit en Grèce, soit ailleurs. L'affaire était préparée de très longue main. La cause principale de l'insurrection était, il faut bien le dire, le mauvais gouvernement de la Porte ottomane, et ce n'est pas seulement en Crète que ce mal, en quelque sorte endémique, a produit ses conséquences naturelles. On n'a pas oublié les préoccupations que les affaires d'Arménie ont causées à l'Europe l'année dernière. Sans doute l'influence étrangère, s'exerçant par des comités irresponsables, a été pour beaucoup dans les soulèvemens qui ont eu lieu ; mais il est incontestable que la Porte n'avait pas tenu ses promesses, qu'elle avait

laissé sans exécution les engagemens pris par elle au Congrès de Berlin, et qu'il en était résulté une situation de plus en plus tendue, toujours à la veille de produire un éclat. On sait ce qui est arrivé. Nous ne reviendrons pas sur une histoire douloureuse, qui est d'hier. Le tort de certaines puissances est d'avoir encouragé les Arméniens dans leur rébellion, alors qu'elles n'avaient ni le moyen, ni même la volonté de les soutenir jusqu'au bout; mais le tort de la Porte est d'avoir cru que la force suffisait pour rétablir un ordre durable, et que l'insurrection pouvait être complètement étouffée dans le sang. L'histoire montre, au contraire, que le sang est un engrais pour les insurrections futures. L'emploi de la force est sans doute nécessaire, inévitable, en présence de revendications qui s'expriment elles-mêmes par la violence, mais il est insuffisant et ne produit que des résultats provisoires si, parmi les revendications avec lesquelles on s'est trouvé aux prises, une politique avisée ne sait pas distinguer les griefs légitimes et ne s'applique pas à les satisfaire. On a cru à Constantinople que tout était fini après les massacres de l'année dernière; la question restait tout entière. Elle devait se poser de nouveau en Arménie même, et par une répercussion rapide atteindre d'autres parties de l'empire ottoman. L'insurrection de Crète n'est qu'un incident d'une lutte beaucoup plus générale. Le même mal apparaît avec des caractères semblables, bien qu'avec les degrés d'intensité les plus divers, en Anatolie, en Syrie, en Macédoine, et, si on en croit les dernières nouvelles, la situation en Arabie ne serait pas de nature à inspirer non plus une pleine confiance. Là aussi des intrigues sont nouées, et personne ne serait surpris si on apprenait du jour au lendemain qu'elles ont fait naître un péril nouveau. Le malaise règne partout. Il y a, non seulement une origine commune à toutes les explosions qui se produisent, mais encore une entente, un concert préétablis entre ceux qui les attisent et les provoquent. Une même conspiration s'étend sur tout l'empire. On y prête inconsciemment la main à Constantinople en ne remontant pas des effets à la cause. On écrase une insurrection ici ou là, mais on n'en détruit pas le germe qui se reproduit ailleurs. Il est heureux pour la Porte elle-même qu'elle ne puisse pas appliquer en Crète, en pleine Méditerranée et en quelque sorte dans la banlieue de l'Europe, les procédés d'extermination qu'elle a employés naguère en Arménie : elle révolterait l'humanité sans s'assurer une sécurité durable. Qu'elle fasse preuve d'énergie, de fermeté, d'autorité, soit! mais à la condition de ne pas s'en tenir là : il y a aussi des concessions à consentir, des réformes à opérer. L'empire ottoman n'en est pas sans doute à subir sa première secousse. La tempête a déjà sévi sur lui avec plus de rage qu'aujourd'hui. Il s'est sauvé en faisant quelques réformes et en en promettant d'autres. Il se

sauvera peut-être encore une fois en exécutant les réformes promises. C'est le meilleur conseil que ses amis puissent lui donner.

Ceci dit, il serait injuste de ne pas reconnaître que le sultan Abdul-Hamid a paru, dans plus d'une circonstance, se rendre parfaitement compte des nécessités de la situation. On l'a souvent attaqué, et même maltraité dans des discours publics. La vérité est qu'avec ses défauts et ses qualités, il est en somme un des souverains les plus sérieux, les plus appliqués, les plus consciencieux que la Turquie ait eus depuis longtemps. Sans doute, il n'a pas encore fait tout ce qu'il est permis d'attendre encore de lui ; mais on lui a tenu médiocrement compte de ce qu'il avait déjà fait, et on lui a demandé quelquefois plus qu'il ne pouvait faire. L'Europe, dans les revendications qu'elle lui adresse, a une tendance à faire abstraction des résistances qu'oppose à l'esprit de réformes le vieil élément ottoman. Cette tendance est naturelle de sa part, mais il est naturel aussi que le sultan cède dans une certaine mesure à la tendance contraire. On oublie trop qu'il n'est pas seulement un souverain temporel, mais encore un chef religieux, et beaucoup de choses qui nous paraissent négligeables ont pour lui une importance à laquelle il n'a pas toujours la possibilité de se soustraire. L'évolution, en Orient, obéit à des lois particulières. L'Europe a raison de poursuivre et de presser le sultan jusqu'au bout de ses résistances ; mais elle manquerait de cette intelligence historique et psychologique qui s'est si heureusement développée en cette fin de siècle, si elle ne comprenait pas ces résistances, et on a dit que comprendre c'était excuser. Il y a, il doit y avoir un mouvement alternatif d'action et de réaction de l'Occident sur l'Orient et de l'Orient sur l'Occident, et c'est finalement le premier qui est appelé à vaincre ; mais l'un est aussi légitime que l'autre. La politique atteint rarement du premier coup des résultats complets : si elle les atteint trop vite, le plus souvent ils ne sont pas durables.

Nous avons dit que le sultan était entré dans la voie des concessions, bien qu'il ne l'ait pas encore parcourue tout entière. Dès les premiers jours, en effet, les insurgés crétois ont résumé en quatre points leurs principales revendications. Cela leur a été d'autant plus facile qu'ils se sont constitués tout de suite à l'état de gouvernement, ou, si l'on veut, de contre-gouvernement : c'est ce qu'on appelle l'Épitropie des réformes, car le vocabulaire ici est tout antique, et lorsqu'on suit les phases que les événemens traversent, on se croit toujours dans le jardin des racines grecques. Le comité qui, pendant l'hiver et le printemps derniers, a préparé l'insurrection, en a dès le premier jour pris la tête, et, au milieu d'événemens militaires si confus qu'il faut renoncer à les démêler, il est resté maître d'une partie de l'île, notamment du district de l'Apokorona. C'est de là qu'il dicte ses volontés.

Il aurait peut-être trouvé assez difficilement à les faire parvenir à qui de droit, si les consuls des puissances à la Canée ne s'étaient pas chargés de les transmettre. On ne saurait trop reconnaître les services qu'a rendus, dans toute cette affaire, le corps consulaire européen. Il a véritablement servi de tampon entre les insurgés et les représentans, militaires ou civils, du gouvernement ottoman. Il a donné aux uns et aux autres des conseils toujours sages, qui n'ont malheureusement pas été toujours suivis, mais qui l'ont été quelquefois, et c'est à lui qu'on doit d'avoir empêché le conflit, quelque grave qu'il ait été et qu'il soit encore, d'être devenu dès le premier moment irréductible. Les insurgés, mis en demeure de faire connaître leurs revendications, ont demandé la nomination d'un gouverneur chrétien, la réunion de l'Assemblée générale, la remise en vigueur du pacte d'Halepa, enfin une amnistie générale. Ces quatre points constituaient alors tout leur programme : il semblait que, dès le jour où on les leur aurait accordés, tout serait fini. La Grèce qui, dès le premier moment, avait pris en main officieusement la cause des chrétiens crétois, agissait auprès des puissances pour obtenir leur concours à Constantinople, en vue d'amener la Porte à consentir aux quatre points. L'Europe, sans se faire illusion sur les difficultés de sa tâche, n'a pas hésité à l'entreprendre, et ses ambassadeurs ont reçu des instructions en conséquence. En dehors des considérations politiques qui devaient déterminer l'attitude des puissances, l'humanité leur conseillait d'agir avec promptitude et énergie. Le sang coulait à flots sur divers points de la Crète. Le gouverneur de l'île, qui était à la fois le commandant en chef de toutes les forces militaires, Abdullah-Pacha, se montrait inflexible dans la répression ; mais sa vigueur se dépensait en pure perte. On rejetait sur sa tête l'odieux de tout le sang répandu inutilement. Chaque jour apportait la nouvelle de massacres nouveaux. Tantôt, suivant le hasard des rencontres à travers la campagne ou des surprises qui mettaient une ville à la merci d'une bande armée, c'étaient les musulmans qui massacraient les chrétiens, et tantôt les chrétiens qui massacraient les musulmans. En même temps, on apprenait que l'Arménie, si cruellement éprouvée quelques mois auparavant, retrouvait encore des forces pour des insurrections nouvelles. Le mal gagnait le Hauran, où les Druses attaquaient les garnisons turques. Il était temps d'aviser : les puissances l'ont compris et l'ont fait comprendre au sultan.

Celui-ci a cédé sur toute la ligne : il a accordé les quatre points. Le retour à la convention d'Halepa allait en quelque sorte de soi : la Porte avait commis une faute grave en n'exécutant pas cette convention avec fidélité. La convention d'Halepa, — Halepa est un faubourg de la Canée, — porte la date de 1878. Elle a été conclue par

Ghazi Mouktar-Pacha, conformément au traité de Berlin dont l'article 23, premier paragraphe, est ainsi conçu : « La Sublime Porte s'engage à appliquer scrupuleusement dans l'île de Crète le règlement organique de 1868, en y apportant les modifications qui seraient jugées équitables. » Les termes de cet article étaient, comme on le voit, assez vagues; ils ne semblaient pas engager à grand'chose le gouvernement ottoman; toutefois celui-ci a cru devoir donner une satisfaction au moins apparente à l'opinion crétoise, et il s'est empressé de concéder, sous forme de firman, la convention d'Halepa. On a dit à tort qu'elle obligeait le gouvernement impérial à nommer en Crète un gouverneur chrétien; cela n'est pas exact. La convention, après avoir simplement confirmé le statut organique de 1868, tant en ce qui concerne la nomination du gouverneur qu'en ce qui concerne l'élection de l'Assemblée générale et la durée de ses sessions, s'exprime comme il suit : « Si, dans la suite, il y avait à faire des modifications de nature à suppléer à l'insuffisance des règlemens en vigueur et réclamés par les besoins d'un intérêt purement local, l'Assemblée générale aura le droit de soumettre à l'approbation de la Sublime Porte les modifications qu'elle aura arrêtées à la majorité des deux tiers des voix. » La convention entre ensuite dans des détails assez compliqués sur l'administration politique, judiciaire, policière même de l'île, et plus particulièrement sur son administration financière; mais ce qu'il importe surtout de retenir, c'est que l'Assemblée générale avait le droit d'exprimer des vœux et de les soumettre à la Porte. Si l'assemblée avait fonctionné normalement, si elle avait pu émettre des vœux au fur et à mesure que le besoin de réformes se serait fait sentir, si enfin la Porte avait tenu compte des désirs qui lui auraient été notifiés sous une forme légale, peut-être le jeu régulier de cette soupape de sûreté aurait-il empêché de se produire les explosions révolutionnaires. Mais il n'en a rien été. La convention d'Halepa est restée lettre morte. Depuis de nombreuses années déjà, l'assemblée générale ne s'est pas réunie, et on n'a même pas renouvelé par des élections les pouvoirs de ses membres. En un mot, les choses ont continué de marcher à peu près comme auparavant, c'est-à-dire fort mal, sans que le mécontentement de l'opinion ait pu se manifester autrement que par la révolte finale. Il fallait donc revenir au pacte d'Halepa, et en faire une vérité : le sultan s'y est engagé. En même temps il a nommé un gouverneur chrétien, Georgi Berovitch, précédemment gouverneur de Samos; mais il a laissé Abdullah-Pacha à la tête des troupes, et comme Abdullah-Pacha a un grade supérieur à celui de Gorgi Berovitch, et que, de plus, dans des circonstances où la force continue fatalement de jouer un grand rôle, il est resté maître de l'armée, on a pu contester la valeur, et, dans une certaine mesure, la sincérité de la concession faite par

le sultan. La mise en vigueur du pacte d'Halepa devait entraîner, par voie de conséquence, la réunion immédiate de l'Assemblée générale; l'Assemblée a été convoquée en effet. Le point sur lequel il a été le plus difficile, on le comprend sans peine, d'obtenir l'adhésion du sultan, a été l'amnistie générale. Le sultan était résolu à accorder l'amnistie, mais il demandait, au préalable, que l'insurrection mît bas les armes. Tout autre aurait fait de même à sa place. On a pourtant exigé et obtenu de lui qu'il accordât l'amnistie sans désarmement, et il faut convenir qu'il a eu quelque mérite à faire cette concession. Il en a été d'ailleurs mal récompensé. On a cru que tout était fini: tout s'est trouvé à recommencer. La réunion de l'Assemblée générale à la Canée, au lieu de supprimer les difficultés anciennes, en a fait naître de nouvelles. Les députés chrétiens n'avaient qu'une médiocre confiance, non seulement dans les autorités ottomanes, mais en eux-mêmes. Leurs mandats étaient de trop vieille date pour n'être pas périmés; mais comment faire pour les rajeunir? Il ne fallait pas songer à procéder à des élections nouvelles: l'état insurrectionnel de l'île ne le permettait pas. Les députés chrétiens ont offert un spectacle qui prêterait à rire, si la situation n'était pas aussi grave. Ils se sont divisés. Les uns sont allés à la Canée; les autres ont couru se réfugier dans l'Apokorona, au sein même de l'insurrection; on a même, croyons-nous, signalé la présence de quelques-uns d'entre eux à Athènes. Les uns agissaient par peur, les autres par embarras, ne sachant pas très bien ce qu'ils représentaient, et, à parler franchement, pour s'affilier à quelque chose, ils n'avaient peut-être rien de mieux à faire que de représenter l'insurrection. Ceux qui étaient allés prendre langue dans l'Apokorona n'avaient pas tout à fait tort, bien que leur démarche, au moins dans la forme, ait pu paraître singulière. On a littéralement couru après eux. Leurs collègues qui s'étaient d'abord rendus à la Canée sont allés les rejoindre pour les ramener. Des négociations, qui ont duré plusieurs jours et dont le résultat est resté jusqu'au dernier moment incertain, se sont poursuivies, et on s'est demandé, à voir le cours des choses, si la Crète était vraiment mûre pour le gouvernement parlementaire. La Porte a pu y trouver quelques excuses à n'avoir pas réuni plus tôt l'assemblée. Bref, il y a eu à Fré, ville principale de l'Apokorona, une réunion des chefs insurgés, lesquels ont bien voulu permettre aux députés chrétiens de se rendre à la Canée, et même leur ont conseillé de le faire, non sans les avoir munis au préalable d'un mandat impératif. Les députés ont pris le caractère impératif de leur mandat tellement au sérieux qu'à peine réunis ils ont déclaré inutile de délibérer, et même de voter. En tout cas, ils se sont refusés à voter par têtes, et cela pour deux motifs, d'abord parce qu'ils n'étaient pas sûrs de réunir la majorité des deux tiers prévus dans la convention d'Halepa pour rendre le vote

valable, ensuite parce que cette formalité leur paraissait sans objet puisqu'ils formaient un bloc dont toutes les parties étaient cimentées entre elles par les obligations d'un mandat uniforme et absolu. C'était à prendre ou à laisser. On a perdu encore beaucoup de temps à discuter toutes ces questions de forme, sous lesquelles se cachaient, à la vérité, des questions de fond plus importantes. Finalement, les députés chrétiens ont déposé un programme en douze ou treize points, qu'ils ont présenté comme un ultimatum irréductible, et qui, s'il était adopté, donnerait à l'île une sorte d'autonomie sous la haute autorité d'un gouverneur chrétien nommé pour cinq ans. Le tout serait placé sous la protection des puissances.

A partir de ce moment, les députés chrétiens auraient voulu cesser de se réunir et se disperser. Nous ne savons pas trop s'ils siègent encore quelquefois à l'heure qu'il est; s'ils le font, c'est seulement pour la forme. On leur a demandé de rester à la Canée ; ils y restent, en attendant la réponse de la Porte. Les quelques séances que l'Assemblée a tenues ont été d'ailleurs des plus agitées. La tempête a éclaté dès le premier jour, le nouveau gouverneur, Georgi Berovitch, ayant, sans mauvaise intention, à coup sûr, lu en turc le discours d'ouverture, qui aussitôt avait été traduit et reproduit en grec. N'importe ! les députés chrétiens ont vu dans ce simple fait une provocation intolérable et une violation de la convention d'Halepa. L'article 9 de la convention se borne à dire : « La correspondance générale du vilayet, ainsi que les procès-verbaux et mazbatas des tribunaux et conseils se feront en deux langues. Mais, comme les habitans musulmans et chrétiens de l'île parlent le grec, les délibérations de l'Assemblée générale et des tribunaux auront lieu dans cette langue. » Un discours d'ouverture ne fait point positivement partie des délibérations d'une assemblée, et Georgi Berovitch a pu prononcer le sien en turc sans commettre un coup d'État. Nous ne citons ce fait, qui a déchaîné l'orage, que pour montrer à quel point les députés chrétiens se montrent ombrageux et susceptibles. Le mal ne serait pas très grand s'il n'avait eu que des conséquences parlementaires ; par malheur ses conséquences se sont étendues beaucoup plus loin. La Porte était en droit de croire que l'acceptation par elle des quatre points qui lui avaient été soumis entraînerait la suspension des hostilités. Les quatre points étaient présentés, en effet, comme la condition d'un armistice auquel les deux parties paraissaient tenir également. L'armistice a été fort mal respecté, et les insurgés ont donné pour excuse à leur propre conduite les prétendues violations de la foi jurée qui auraient été commises par les autorités ottomanes. Les troupes régulières sont restées le plus souvent dans une réserve relative, mais le champ n'en a été que plus libre pour les bandes musulmanes et chrétiennes qui sillonnent le pays. Il y a sans

doute beaucoup d'exagération dans les nouvelles à sensation qui sont, chaque matin, envoyées à l'Europe afin de maintenir son inquiétude en haleine ; il n'en est pas moins certain, et cela est triste à dire, que les concessions déjà faites par la Porte n'ont pas atteint leur but, qui était, en premier lieu, d'arrêter l'effusion du sang.

A qui la faute? Les musulmans ne manquent pas de l'imputer aux chrétiens et les chrétiens aux musulmans. Les torts sont à peu près égaux des deux côtés. Les musulmans sont exaspérés comme les chrétiens, et eux aussi ont d'assez bonnes raisons de l'être. Si l'île venait à leur échapper brusquement et sans transition, il faudrait s'attendre de leur part à des excès que le sultan, quelle que fût sa bonne volonté, ne pourrait pas empêcher. Mais ce qui excite le plus en ce moment la colère des musulmans en Crète, l'irritation de la Porte à Constantinople, et, par opposition, la confiance des chrétiens, c'est le fait que l'insurrection reçoit quotidiennement des secours du dehors, sans qu'aucun effort bien sérieux ait été tenté encore pour l'empêcher. Ces secours, on le devine, viennent de la Grèce, non pas du gouvernement dont l'attitude a toujours été correcte, mais de la population elle-même, qui emploie tous les moyens connus d'aider ses frères, de les soutenir, de les encourager dans la lutte. La grande idée du panhellénisme est dans l'esprit de tous les Hellènes, et aussi de tous les chrétiens de la Crète ; elle remplit leur cœur, elle fait fermenter leur imagination qui n'est pas médiocre. La Porte a déjà adressé, dit-on, plusieurs notes énergiques au cabinet d'Athènes, et l'Europe a certainement fait entendre au roi George et à ses ministres un langage inspiré par les plus purs principes du droit des gens. Nous ne jurerions pas toutefois que, même lorsque ce langage est de leur part identique, les diverses puissances le tiennent exactement sur le même ton; peut-être y a-t-il là des nuances que l'oreille orientale est admirablement fine à saisir ; mais à coup sûr tout le monde est d'accord pour recommander à la Grèce une abstention absolue. Seulement, il y aurait quelque naïveté à croire que la Grèce s'y maintiendra. Quand bien même elle le voudrait, elle ne le pourrait pas. Il y a des circonstances où l'opinion populaire, lorsqu'elle est générale et qu'elle atteint un certain degré de véhémence, emporte toutes les résistances. Certes, le gouvernement grec s'arrangera jusqu'un bout pour ne pas être pris en faute. On ne relèvera à sa charge aucun grief précis. Mais lui demander d'empêcher ses nationaux d'envoyer aux frères crétois des secours en hommes, en armes, en munitions, c'est lui demander l'impossible. Sans parler de l'état de l'opinion dont il est bien forcé de tenir compte, la configuration même de ses côtes qui offre tant de refuges à la contrebande, et la facilité aussi bien que la rapidité d'accès que présente la Crète sur presque tous les points, rendent la surveillance extrêmement difficile. Les difficultés matérielles

se joignent ici aux impossibilités politiques et morales. On a raison d'adresser à la Grèce des paroles empreintes de fermeté et même de sévérité, mais on peut être assuré d'avance qu'elle en tiendra le moins de compte possible, et cela est de sa part si naturel qu'on aurait tort de s'en fâcher ou de s'en étonner. La force des choses l'emporte sur les conceptions de la diplomatie. Tous les pays qui, sous une forme ou sous une autre, nourrissent des pensées irrédentistes, sont à cet égard dans la même situation. Si une insurrection éclatait parmi les Italiens de Trieste, — nous prenons cet exemple parce qu'il n'a aucune chance actuelle de se réaliser, — les liens mêmes de la triple alliance ne seraient pas assez solides pour empêcher l'Italie non officielle de favoriser de toutes ses forces le mouvement révolutionnaire. Il en sera toujours et partout ainsi. En vouloir à la Grèce serait puéril. Elle fait ce que tout autre ferait à sa place. On lui adresse des observations parce que des volontaires s'embarquent tous les jours pour la Crète ; elle y répond par des bandes qui franchissent la frontière de la Macédoine. Cela est fâcheux et condamnable ; mais ce n'est pas sur la Grèce qu'il faut compter pour l'empêcher.

Sur qui, alors? Là est la difficulté que l'Europe et la Porte n'ont pas encore réussi à surmonter. On l'a essayé, avec de très bonnes intentions sans doute, mais sans le moindre succès. Le comte Goluchowski a proposé ou suggéré aux puissances l'idée d'un blocus de la Crète. Cette proposition du ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie n'a certainement pas été inspirée par un sentiment de partialité ou de complaisance envers la Porte ; il y a quelques semaines à peine, le comte Goluchowski tenait devant les délégations un langage presque menaçant contre le sultan auquel il annonçait la chute prochaine de son empire, condamné, disait-il, par son mauvais gouvernement et par sa mauvaise administration. On aurait cru entendre lord Salisbury comme il parlait l'année dernière. Le comte Goluchowski n'est pas suspect non plus de mauvais sentimens à l'égard de la Grèce : dans les circonstances actuelles, il a même intérêt évident à la ménager. Mais c'est un homme résolu, et qui va droit au fait. Au moment des affaires d'Arménie, ne proposait-il pas de forcer les Dardanelles, ce qui aurait très probablement réduit les résistances de la Porte, mais aurait eu des inconvéniens d'un autre ordre? Aujourd'hui, un blocus sérieux et effectif de la Crète arrêterait non moins sûrement la contrebande de guerre envoyée au secours de l'insurrection, mais quel serait, pour l'Europe elle-même, le lendemain d'un si grand effort? Le sultan a été le premier à prendre ombrage de l'idée du comte Goluchowski. Il y a vu une atteinte à sa souveraineté. C'est à lui qu'il appartient de faire la police dans les eaux crétoises. A la vérité, il y réussit mal ; mais le jour où il avouerait publiquement son impuissance et où il ferait appel à

l'Europe pour y suppléer, son autorité sur la Crète deviendrait terriblement précaire. L'opposition du sultan a porté le dernier coup à la proposition du comte Goluchowski; mais alors la difficulté reste entière, et on voit de moins en moins comment et par qui la police des eaux crétoises pourrait être faite avec efficacité. Le sultan a bien essayé de la faire. Au moment même où se réunissait l'Assemblée générale crétoise, un incident maritime s'est produit qui n'a pas peu contribué à jeter le trouble et l'alarme dans les esprits. On a dit que les hostilités reprenaient, que les Turcs eux-mêmes les avaient recommencées, qu'ils avaient violé l'armistice, qu'ils avaient remis le feu aux poudres. De quoi s'agissait-il en réalité? Un vaisseau turc qui surveillait les côtes crétoises avait aperçu un autre navire sur le point d'aborder, qui paraissait porter de la contrebande de guerre. Aussitôt il avait détaché un canot monté par un officier et neuf hommes, et chargé d'inspecter le navire suspect. On était près du rivage. Les insurgés qui y attendaient ledit navire n'hésitèrent pas à tirer sur le canot turc, et ils tuèrent jusqu'au dernier l'officier et les hommes qui le montaient. Le vaisseau turc répondit par quelques coups de canon inoffensifs et inutiles. On n'imaginerait pas tout le bruit que les Crétois ont fait autour de cet incident! Il a été convenu pour eux que c'étaient les Turcs qui avaient commencé. Ils se sont plaints amèrement d'un aussi odieux manquement à la parole donnée. Voilà ce qui arrive aux Turcs lorsqu'ils font ou qu'ils essaient de faire la police dans les eaux crétoises, et il y a de quoi les en décourager. En réalité leur police est nulle ou insuffisante, et chaque jour l'insurrection reçoit des renforts nouveaux.

On s'explique donc l'initiative prise par le comte Goluchowski; mais il faut avouer qu'elle était à la fois dangereuse dans la forme et prématurée. Le mot même de blocus sonne durement à l'oreille. On ne voit pas bien l'Europe employer contre la Crète, et aussi contre la Grèce, les derniers moyens de coercition, et se faire le gendarme de la Porte dans un conflit où tous les torts ne sont pas d'un seul côté. Il y aurait lieu, en tout cas, avant d'en venir à des mesures d'exécution, de savoir quelle sera l'attitude de la Porte à l'égard des dernières revendications qui lui ont été soumises par les députés chrétiens à l'Assemblée générale. Dans les conditions où elle s'est produite, la proposition du comte Goluchowski a eu, de plus, un inconvénient qui n'est pas sans quelque gravité. L'attitude prise à ce sujet par les diverses puissances de l'Europe a révélé entre elles certaines divergences, sinon sur le fond des choses, au moins sur la conduite à tenir dans une circonstance donnée. Il n'y a pas à se dissimuler que l'autorité morale de l'Europe sur la Crète, sur la Grèce, et plus encore sur la Porte, vient tout entière de sa parfaite unanimité. Unie, l'Europe est toute-puis-

sante; mais le jour où le moindre désaccord, fût-il de simple forme, se manifeste parmi ses membres, elle perd de son prestige et de sa force. Ceux qui encouragent le sultan dans ses résistances, ou la Crète et la Grèce dans leurs prétentions, ne manquent pas de dire que, si les puissances sont unies pour conseiller, elles ne le seraient pas pour agir, et tout ce qui donne à cette allégation une apparence de réalité diminue l'ascendant de l'Europe. Tout le monde sait que l'Angleterre a montré une grande froideur à l'égard de la proposition du comte Goluchowski. On l'a accusée de poursuivre des vues personnelles dans les affaires d'Orient et de ne tenir que par un lien léger et flottant au concert des autres puissances. Les polémiques de la presse ont certainement exagéré ce qu'il peut y avoir de fondé dans ces reproches. Les journaux allemands en particulier ont jeté feu et flammes contre l'Angleterre, avec une ardeur à laquelle ils nous avaient déjà habitués au moment des affaires du Transvaal. Peut-être, en effet, y a-t-il entre l'allure de l'Angleterre et celle de l'Europe continentale une différence qui n'échappe pas aux yeux des intéressés, mais dont ils auraient tort de s'exagérer l'importance. Lord Salisbury a exposé à diverses reprises, au sujet de la situation de l'Orient et des meilleurs moyens d'y pourvoir, des vues qui n'ont pas rencontré l'adhésion générale; il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que, à son tour, il ne se prêtât pas sans quelques réserves aux diverses conceptions qui peuvent naître sur le continent; mais le fait qu'il ait mis un médiocre empressement à accueillir la proposition du comte Goluchowski ne prouve pas nécessairement chez lui l'intention de suivre une marche à part. Cette proposition a produit ailleurs qu'à Londres un certain étonnement. Elle n'a même été intégralement adoptée qu'en Allemagne, où l'on surveille les affaires d'Orient avec un désintéressement quelquefois voisin de l'indifférence, et où l'approbation de principe donnée à un projet n'équivaut pas toujours à l'engagement de coopérer par la suite à son exécution. Au fond, les colères de la presse germanique témoignent moins d'une véritable admiration pour l'idée du comte Goluchowski que d'une vieille et persistante mauvaise humeur contre l'Angleterre, sentiment qui profite de toutes les occasions de s'exprimer, — et cela ne diminue pas la valeur de ces manifestations, ni leur intérêt.

Il faut pourtant sortir de la situation actuelle, et si le comte Goluchowski n'a pas trouvé du premier coup le meilleur moyen pour cela, il a obéi en le cherchant à un instinct très juste, à une conception très honorable des responsabilités qui incombent à l'Europe. La situation actuelle ne saurait se prolonger impunément. Chaque jour voit croître le danger. Il menace déjà la Macédoine, sans parler des autres points de l'Empire ottoman où des matières essentiellement inflammables ont été accumulées depuis de longues années. Personne

ne veut, nous le croyons du moins, laisser la question d'Orient se poser aujourd'hui dans son ensemble et sa complexité : l'Europe n'est pas prête à traverser l'épreuve qui en résulterait pour elle. Quant à nous, l'intégrité de l'Empire ottoman est un des principes fixes de notre politique. Ce serait une erreur de croire qu'une pierre de ce vieil édifice puisse s'en détacher, surtout une pierre aussi considérable que la Crète, sans que toutes les autres soient ébranlées. En laissant à l'avenir le soin de résoudre les problèmes qui lui appartiennent, nous constatons que la solution n'en est pas encore mûre : dès lors, la sagesse politique consiste à maintenir dans ses lignes générales la situation actuelle. Mais cette situation ne peut être maintenue qu'à la condition d'être sensiblement améliorée. La nécessité de certaines réformes s'impose avec évidence. Le sultan est un souverain trop éclairé pour ne pas le reconnaître; nous n'en voulons d'autre preuve que les concessions qu'il a déjà faites. Toutefois, en même temps qu'il est éclairé, il est hésitant et timide, et ce qui rend inutiles ou toujours insuffisantes les concessions auxquelles il se résout, c'est qu'il les fait trop tard. Au lieu d'agir dans la plénitude de sa souveraineté et de son indépendance, il a l'air de céder à une nécessité devenue inéluctable, ce qui donne la tentation de lui en imposer encore d'autres. Si le sultan avait concédé quinze jours plus tôt les quatre points réclamés à l'origine par les insurgés crétois, l'insurrection se serait apaisée tout de suite. Si, aujourd'hui même, il faisait hardiment et loyalement la part des concessions possibles parmi celles qui lui sont demandées, s'il accordait à la Crète des réformes sérieuses et s'il consentait de bonne grâce à ce que l'Europe donnât sa garantie à leur exécution, il y aurait encore de grandes chances à un apaisement immédiat. Mais qui sait où nous en serons dans quinze jours, ou dans un mois?

Quant à l'Europe, elle aussi a ses torts. Son intervention entre le sultan et ses sujets révoltés n'est légitime qu'à la condition d'apporter avec elle une garantie efficace, et si les insurgés réclament cette garantie pour eux, le sultan a le droit de l'invoquer à son tour pour lui. Lorsqu'on lui demande et lorsqu'il fait des concessions, il a le droit de savoir quel en sera le terme. On lui a demandé de consentir aux quatre points; il l'a fait; dès le lendemain d'autres exigences se sont produites, et rien ne prouve que, s'il y cède une fois de plus, on ne cherchera pas bientôt à lui en imposer de nouvelles. Où s'arrêtera-t-on, où lui permettra-t-on de s'arrêter dans cette voie? L'Europe aurait certainement beaucoup plus de force à son égard si elle ne montrait pas tant de faiblesse à l'égard des insurgés. Son rôle est, du moins il devrait être un rôle d'arbitre entre les deux parties, mais d'un arbitre qui, après avoir arrêté sa sentence, a les moyens de la faire respecter. Les réclamations des chrétiens crétois sont aujourd'hui sous ses yeux.

Elles ne sont peut-être pas acceptables sur tous les points, mais elles le sont sur plusieurs. C'est à l'Europe à fixer définitivement ce qui est raisonnable, ce qui est équitable dans ce programme, de manière à assurer à la Crète le meilleur gouvernement, la meilleure administration possible, tout en ménageant la souveraineté du sultan. Mais est-ce là ce qu'elle fait? En vérité, nous n'en savons rien. L'action des puissances semble devenir de plus en plus faible, de plus en plus molle, de plus en plus confuse à mesure que les événemens prennent un caractère plus grave. Les dernières nouvelles de Grèce accusent une recrudescence marquée dans l'envoi en Crète d'hommes et de munitions. Ce sont maintenant de jeunes officiers qui ont déserté pour voler au secours des frères crétois. On a l'air de s'en émouvoir un peu plus qu'à l'ordinaire ; on promet de prendre des mesures contre la répétition de pareils incidens : les mesures seront vaines et les incidens se renouvelleront. Les nouvelles de Crète ne sont pas meilleures. Les députés chrétiens et les insurgés auxquels ils servent de porte-parole avaient présenté leurs revendications à la Porte sous la forme d'un ultimatum . ils avaient demandé une réponse dans un laps de temps qui est écoulé. Sans doute, cette forme impérative n'était pas acceptable ; mais il n'en était pas moins imprudent de laisser le délai s'épuiser sans que des négociations aient été entamées. Des dépêches dont nous n'avons pas pu contrôler l'exactitude ont annoncé que l'insurrection s'organisait en gouvernement révolutionnaire, ce qui, à la vérité, ne la change guère, et qu'elle était sur le point de proclamer l'indépendance de l'île, ou sa réunion à la Grèce, à moins même qu'elle ne cherchât un point d'appui dans les ambitions qu'on attribue à telle autre puissance. D'un jour à l'autre quelque éclat de ce genre peut se produire, ce qui ne manquerait pas de compliquer encore la situation. Elle était relativement simple il y a quelques semaines ; elle l'est moins aujourd'hui ; elle le sera encore moins demain. Faudra-t-il dire bientôt, comme autrefois M. de Beust, qu'il n'y a plus d'Europe? Mais si l'Europe est impuissante, de quel droit intervient-elle entre la Porte et ses sujets révoltés? Son intervention n'est légitime qu'à la condition d'être efficace. Ses hésitations, ses tâtonnemens, l'embarras qu'elle manifeste, sont des symptômes de mauvais augure. De deux choses l'une : ou que l'Europe laisse la Porte libre de disposer de tous ses moyens pour réprimer l'insurrection, ou qu'elle apparaisse elle-même avec un programme de réformes et au besoin un programme d'action. Dans le premier cas, l'humanité aura sans doute beaucoup à souffrir, mais, si la crise est violente, du moins elle pourra être courte. Dans le second, la question sera bien près d'être résolue, au moins pour un temps, et c'est tout ce qu'il est permis d'espérer. Si la Crète est pacifiée, la pacification s'étendra à tout le reste de l'empire, ainsi qu'aux

pays qui n'ont pas pu échapper à la contagion de la fièvre crétoise. Lorsqu'une maladie principale se déclare dans un corps dont la santé est compromise, des maladies accessoires apparaissent aussitôt et se portent sur divers organes; un médecin habile soigne le mal dans sa source, et, s'il le guérit, les autres manifestations morbides ne tardent pas à disparaître. C'est ainsi qu'il faut traiter l'empire ottoman, en commençant par apaiser l'insurrection crétoise.

On demandera peut-être où l'Europe puisera la force nécessaire pour faire accepter et respecter ses décisions. Nous ne croyons pas qu'un blocus soit pour cela indispensable. Les populations orientales ont l'esprit assez souple et assez fin pour sentir à quel moment précis elles se trouvent en présence d'une volonté résolue. Cette volonté, pour s'imposer, doit être unanime; pour être unanime, elle doit porter sur des points propres à rallier le consentement de toutes les puissances. Alors elle sera obéie. Elle le sera à Constantinople; elle le sera à Athènes; elle le sera à la Canée; elle le sera à Fré, dans l'Apokorona. L'Épitropie des réformes n'aura plus qu'à abdiquer devant les réformes accomplies. Au moment où, la Porte ayant consenti aux quatre points, les députés chrétiens montraient la plus grande répugnance à se rendre à l'Assemblée générale, les ambassadeurs des puissances à Constantinople ont adressé aux consuls à la Canée la note suivante : « Nous conseillons aux insurgés de mettre fin aux hostilités et d'entamer des négociations pacifiques fondées sur le pacte d'Halepa, que la Porte a concédé aux Crétois, et qui pourra subir de justes modifications, au delà desquelles les Crétois doivent savoir qu'ils perdraient leurs droits acquis aux sympathies européennes. » Cette note a suffi pour provoquer la réunion immédiate de l'Assemblée générale. On voit par là ce que peut une parole très nette, derrière laquelle on sent une volonté très ferme. Les insurgés crétois ont besoin des sympathies des puissances : ils s'arrêteront le jour où ils se sentiront sérieusement menacés de les perdre sans retour.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT TRENTE-SIXIÈME VOLUME

QUATRIÈME PÉRIODE — LXVIe ANNÉE

JUILLET — AOUT 1896

Livraison du 1er Juillet.

Pages.

VINGT-CINQ ANS APRÈS (1870-1896), par M. le duc DE BROGLIE, de l'Académie française. 5

ANGÈLE DE BLINDES, deuxième partie, par M. FRÉDÉRIC PLESSIS. 45

UNE VIE DE SAVANT. — HERMANN VON HELMHOLTZ, par M. GEORGE GUÉROULT. 77

QUESTIONS ACTUELLES. — LA GAUCHE FÉMINISTE ET LE MARIAGE, par ARVÈDE BARINE. 106

LE CALIFE ABDULLAH, par M. HENRI DEHÉRAIN. 132

LE GRAND GERMAIN, par M. EUGÈNE DELARD. 150

LA SCULPTURE AUX SALONS DE 1896, par M. GEORGE LAFENESTRE, de l'Académie des Beaux-Arts 174

POÉSIE, par M. HENRI DE RÉGNIER. 198

LES TYPES INTELLECTUELS, A PROPOS D'UNE PUBLICATION RÉCENTE, par M. G. VALBERT. 204

REVUES ANGLAISES. — L'ŒUVRE POSTHUME DE ROBERT-LOUIS STEVENSON, par par M. T. DE WYZEWA. 216

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES. 226

ESSAIS ET NOTICES. — SAINT BERNARDIN DE SIENNE. 238

Livraison du 15 Juillet.

LE GOUVERNEMENT DE LA DÉFENSE NATIONALE. — III. LES PREMIÈRES FAUTES, par M. ÉTIENNE LAMY. 241

ANGÈLE DE BLINDES, dernière partie, par M. FRÉDÉRIC PLESSIS. 277

WILLIAM WORDSWORTH, A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT, par M. JOSEPH TEXTE. 311

Pages.

La Cour d'assises de la Seine. — IV. Le Délit de presse devant le jury, par M. Jean CRUPPI. 341
Le Roman suédois. — II. Auguste Strindberg, par M. O.-G. de HEIDENSTAM. 379
Le Mouvement économique, par M. Auguste MOIREAU. 401
Richard Wagner et le Génie français, par M. Houston Stewart CHAMBERLAIN 432
Revue littéraire. — Le Mariage de madame Roland, par M. René DOUMIC. 457
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. 469

Livraison du 1er Août.

L'Image, première partie, par M. Émile POUVILLON. 481
De l'Organisation du suffrage universel. — VII. Essai d'application à la France de la représentation réelle du pays, par M. Charles BENOIST. 520
Un Romancier de la Nouvelle-Angleterre. — Mary E. Wilkins, par M. Th. BENTZON. 544
Charles Fourier, par M. Émile FAGUET 570
Les Eaux potables, par M. Jules ROCHARD, de l'Académie de médecine. 595
L'Australie et la Nouvelle-Zélande. — Les Expériences sociales. — Le Féminisme, par M. Pierre LEROY-BEAULIEU. 626
Un Préjugé contre la mémoire. — La Mémoire et l'Intelligence, par M. Camille MÉLINAND. 662
Le docteur Théodore Billroth et sa correspondance, par M. G. VALBERT. 684
Revues étrangères. — Une Biographie hollandaise de Spinoza, par M. T. de WYZEWA. 696
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. 708

Livraison du 15 Août.

La Duchesse de Bourgogne et l'Alliance savoyarde sous Louis XIV. — III. Le voyage de Turin a Fontainebleau, par M. le comte d'HAUSSONVILLE, de l'Académie française. 721
L'Image, deuxième partie, par M. Émile POUVILLON. 762
Art et Métier. L'Idéal et l'Avenir de l'Art, par M. G. DUBUFE. . . . 799
L'Allemagne religieuse. L'Évolution du protestantisme contemporain. — I. Les Doctrines, par M. George GOYAU. 830
Le Roman suédois. — III. Mme Leffler, Geijerstam, Levertin, Verner de Heidenstam, par M. O.-G. de HEIDENSTAM. 853
A la veille d'une élection présidentielle, par M. Raphaël-George LÉVY. 880
Les Précurseurs français du cardinal Lavigerie dans l'Afrique musulmane, par M. G. BONET-MAURY. 899
Revue littéraire. — M. Edmond de Goncourt, par M. René DOUMIC. . 933
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. 945

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 34013.